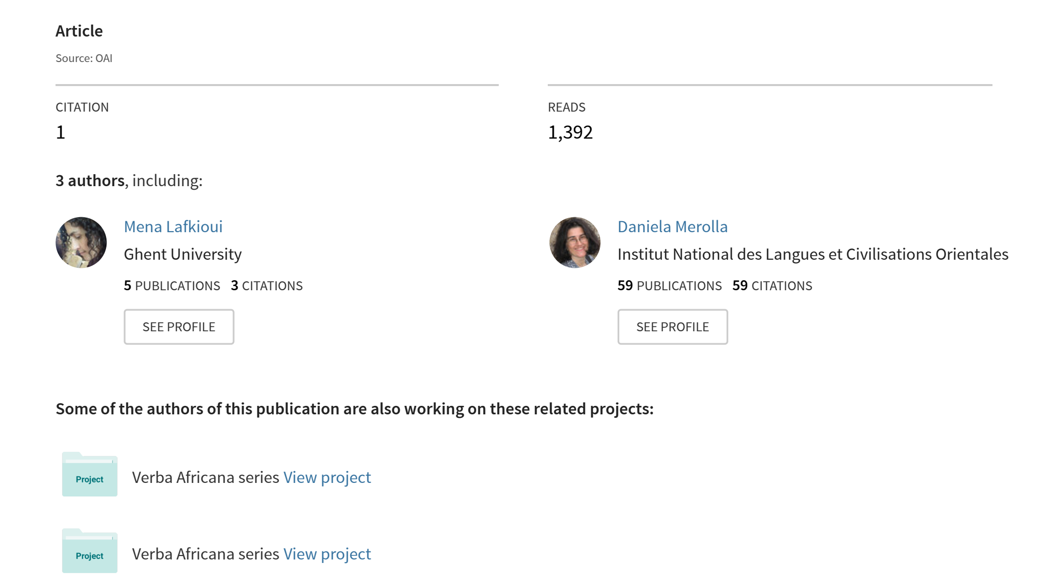
Contes berbères chaouis de l'Aurès : d'après Gustave Mercier



BERBER STUDIES

ISSN 1618-1425

Volume 3

Edited by

Harry Stroomer
University of Leiden / The Netherlands

Mena Lafkioui et Daniela Merolla

Contes berbères chaouis de l'Aurès

d'après Gustave Mercier



Rudiger Koppe Verlag Koln

The series *Berber Studies* is a linguistic and text oriented series set up to enrich our knowledge on Berber languages and dialects in general It is a forum for data-oriented studies on Berber languages, which may include lexical studies, grammatical descriptions, text collections, diachronic and comparative studies, language contact studies as well as studies on specific aspects of the structure of Berber languages The series will appear at irregular intervals and will comprise monographs and collections of papers

Die Deutsche Bibliothek – CIP-Einheitsaufnahme
[Ein Titeldatensatz fur diese Publikation ist bei Der Deutschen Bibliothek erhaltlich]

ISBN 3-89645-382-3
ISSN 1618-1425

RUDIGER KOPPE VERLAG
P O Box 45 06 43
50881 Koln
Germany

www koeppe de

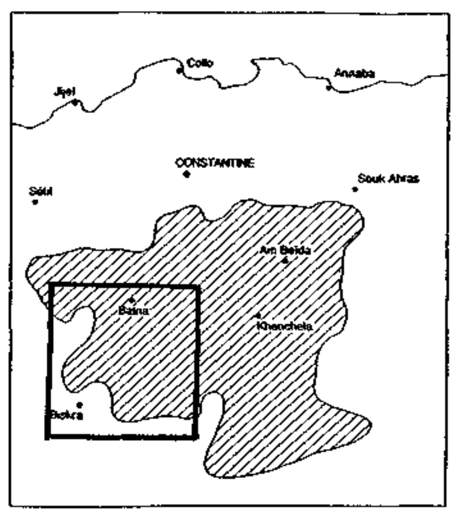
Published with financial support from *NWO Nederlandse Organisatie voor Wetenschappelijk Onderzoek*, The Netherlands

Production Druckerei Franz Hansen, Bergisch Gladbach / Germany

♾ Printed on acid-free paper which falls within the guidelines of the
ANSI to ensure permanence and durability

Nous tenons à remercier toutes les personnes qui ont enrichi ce travail de leurs observations et suggestions, dont en particulier L. Galand et P. Galand-Pernet, M. Kossmann et H. Stroomer. Pour leur soutien amical, nous remercions aussi S. Chaker et M. Schipper de Leeuw.

Nos remerciements vont également à Nederlandse Organisatie voor Wetenschappelijk Onderzoek (Netherlands Organisation for Scientific Research) et la fondation Oosters Instituut (Oriental Institute) qui ont permis avec leur soutien financier la réalisation et la publication de cet ouvrage.



Zone berbérophone chaouïa, Aurès et dépendances (d'après E. Doutté et E. F. Gauthier)

Batna
Timgad
M'Sila
Aïn Touta
Arris
El Kantara
Menaa
T'kout
Aït El Beïda
Tadjemout
Baniane
Biskra
Massif de l'Aurès
BOU SAADA
TOUGGOURT

TABLES DES MATIERES

Présentation

Par cette réédition des vingt et un contes chaouis nous présentons un échantillon – riche en matériaux originaux – d'une variété linguistique et d'un patrimoine culturel berbères encore très mal documenté[1]. Les aperçus sur la langue et sur la narration des textes, offrent donc une analyse linguistique et littéraire introductive d'une région relativement peu connue dans les études berbères[2].

Les contes chaouis présentés dans ce volume ont été collectés par Gustave Mercier à la fin du XIXème siècle. Leur publication s'est réalisée sous forme de deux articles, réédités ensuite sous forme de deux petits livres : « Les Chaouia de l'Aurès » (1896) et « Cinq textes berbères en dialecte chaouia » (1900). La transcription et la traduction des textes berbères ont été mises à jour : le système de transcription a été complètement revu et adapté aux usages linguistiques actuels ; les incohérences sémantiques dans la traduction de G. Mercier ont été rétablies tout en respectant autant que possible le sens de base émanant du texte chaoui. Nous avons donc accordé une priorité au caractère oral des textes et leur originalité géographique et historique, ce qui pourrait impliquer une certaine distance par rapport à certaines variétés du tachawit actuel. Toutefois, les informateurs chaouis[3] auxquels nous avons fait appel ont témoigné d'une compréhension quasi complète des textes.

Nous n'avons pas reproduit l'introduction anthropologique et l'étude grammaticale de G. Mercier, étant l'une très marquée par les conditions socio-historiques de l'époque et l'autre encore rudimentaire. Dans l'avant-propos de « Cinq textes berbères en dialecte chaouia » (1900) on retrouve plusieurs éléments du discours

---

[1] Pour une bibliographie générale du tachawit de l'Aurès, voir N. Boulhaïs (1998).

[2] En dehors de l'ouvrage « Etude syntaxique d'un parler berbère (Ait Frah de l'Aurès) » de T. G. Penchoen (1973), dont les analyses se fondent sur le corpus de textes de A. Basset (1961), « Textes berbères de l'Aurès (Parler des Ayt Frah) », le tachawit n'a pas encore fait l'objet d'une étude scientifique systématique et approfondie.

[3] Nous remercions nos informateurs, et en particulier Mme Zohra Zaouia originaire de Aïn Touta (Batna) et ayant résidé à Aïn El Beïda, pour les éclaircissements qu'ils ont apportés à nos textes.

de sa vie, ses écrits touchent au domaine socio-politique et surtout à celui de la philosophie[7].

L'entrelacement entre sa position d'homme d'étude et ses fonctions d'administrateur trouve une expression concrète en 1930 quand, en tant que commissaire général du Centenaire de l'Algérie, il coordonne la création et la réorganisation du musée des Beaux-Arts et du musée du Bardo (préhistoire et ethnographie) à Alger, du musée d'Oran et du musée d'art berbère portant son nom à Constantine.

[7] De « La question indigène. Une mise au point des réformes à accomplir » publié en 1913 à « L'exploration scientifique de l'Algérie », publication posthume datant de 1955.

Aperçu linguistique sur les contes chaouis

Par Mena LAFKIOUI

1. Particularités phonétiques et phonologiques

I. Tout comme les autres variétés zénètes, le tachawit a comme caractéristique phonologique déterminante le *principe du moindre effort*. Il est concrétisé par le biais de divers procédés dont :

a. La *suppression* soit de la voyelle initiale[8] (1), soit de la consonne finale (2).

(1) /fus/ au lieu de /afus/ ('main')
/ṯfuḵṯ/ au lieu de /ṯafuḵṯ/ ('soleil')

Le fait que la voyelle /a/ soit effacée dans un grand nombre de noms masculins a conduit G. Mercier (1896 : 5) à la considérer comme une voyelle prosthétique ne pouvant déterminer le genre.

(2) /ğar-a/ au lieu de /ğar-ay/ ('entre moi')
/issiṯ-na/ au lieu de /issiṯ-naγ/ ('filles de/à nous = nos filles')

L'effacement de la consonne finale touche toujours aux affixes prépositionnels, et plus précisément à ceux de la première personne portant le vocable /-y/ ou /-γ/. La seule exception attestée dans les textes est /ur n-itcerrim ca/ ('il ne saurait nous suffire') où le /-γ/ de l'affixe indirect /neγ-/ a disparu.

b. Un deuxième phénomène témoignant clairement d'une économie phonétique en tachawit est la *spirantisation*. Elle peut être envisagée sur le plan de la synchronie au sens strict (*spirantisation*

[8] Ou la première voyelle qui suit l'indice du féminin.

synchronique) et sur le plan de la synchronie dynamique (*spirantisation dynamique*).

Au niveau de la synchronie, la spirantisation[9] est un trait phonétique qui correspond à l'affaiblissement de la tension articulatoire d'un élément vocal simple « occlusif » en « fricatif », allant de pair avec un changement du point d'articulation :

berbère			tachawit		
d	*ḍ*	*g*	*ḏ*	*ḏ̣*	*(g̱)*
t		*k*	*ṯ*		*ḵ*

Il importe de remarquer que en tachawit – comme dans les autres variétés berbères qui spirantisent – la spirantisation ne présente pas une régularité parfaite ni une homogénéité complète, dans la mesure où, selon les régions et les locuteurs, elle n'affecte pas toutes les occlusives simples ou elle les affecte à des degrés variés. Ainsi, le tachawit ne permet pas l'affaiblissement de l'occlusive /b/. La gutturale /g/, par contre, peut être relâchée, mais souvent en se palatalisant.

- /yuḏan/ ('gens')
- /iḏ̣/ ('nuit')
- /ṯameṭṭuṯ/ ('femme')
- /ṯaḵeṭṭufṯ/ ('fourmi')
- (/yugir/) ('il est parti')
- /ibedd/ ('il s'est levé')

Dans la spirantisation dynamique, il s'agit du processus d'attendrissement de la tension articulatoire d'un élément consonantique (généralement occlusif) tout en restant dans le cadre synchronique. En tachawit, ce phénomène a surtout trait à la dentale /ṯ / et à la vélaire /g/ :

- ṯ > h > ø
- g > (g̱) > y

[9] Notée par un tiret au-dessous du graphème.

Les exemples suivants se veulent une illustration de la variation présente dans les textes chaouis plutôt qu'une tentative d'analyse historique[10].

- /ṯaqiyarṯ/ > /haqiyarṯ/ > /aqiyarṯ/ ('belle femme')
- /ṯaxamṯ/ > /haxamṯ/ > /axamṯ/ ou /xamṯ/ ('maison')

Le /ṯ/ spirantisé a tendance à s'affaiblir – généralement devant une voyelle – jusqu'au point d'articulation de la laryngale /h/ (légèrement aspirée) qui peut elle-même faire l'objet d'un effacement total. Les trois réalisations phonétiques (/ṯ/, /h/ et /zéro/) sont en variation libre[11].

Pour le /g/ simple, les textes portent tous témoignage d'une palatalisation totale en /y/. Toutefois, la spirante /g̱/ correspondante existe également en tachawit selon G. Mercier (1896 : 2) et nos informateurs.

/yega/ > (yeg̱a) > /yeya/ ('il a fait')

c. La *réalisation non pharyngale du /ɛ/* en position initiale du lexème contribue également à l'allègement et l'atténuation du système articulatoire du tachawit. Tous les cas attestés sont des emprunts à l'arabe :

- /Ayca/ au lieu de /Ɛayca/ ('Aicha')
- /al-sslama/ au lieu de /ɛal-sslama/ ('Que le salut soit sur toi' = 'bonjour')
- /abbḏeɣ/ au lieu de /ɛabbḏeɣ/ ('j'adore')

---

[10] M. Kossmann (1995) a avancé certaines hypothèses sur les processus évolutifs des vélaires dans les parlers zénètes.

[11] Au cours de nos enquêtes de terrain au Rif, nous avons retrouvé ce phénomène dans certains parlers de la tribu Taghzut (Rif Occidental).

d. Enfin, les *assimilations phonétiques* (dans la chaîne) favorisent de façon essentielle la fluidité de la parole. Parmi celles qui caractérisent le plus le tachawit, on retrouve les suites syntagmatiques :

- verbe se terminant sur /-ɣ/ + affixe commençant par /h-/ > [x] :
  /haɣ-h/ > [hax] ('tiens-le')
  /ttuɣ-hent/ > [ttuxent] ('je les ai oubliées')

- préposition /m/ ('de') + voyelle /u-/ ou semi-voyelle /w-/ > [um][12] :
  /m uɛrab/ > [umɛrab] ('d'un Arabe')
  /m wa/ > [uma] ('de celui')

- lexème terminant sur /-s/ + lexème commençant par /ḍ/ > [zd] :
  /as ḍin/ > [azdin] ('ce jour-là', 'à ce moment-là')

II. La *marque d'expressivité* /h/, placée devant ou après une voyelle nue, sert en général à adoucir sa prononciation et à rendre l'énoncé plus mélodieux. Les locuteurs chaouis semblent vouloir éviter à tout prix la présence de voyelles à l'initiale ou à la finale absolue du lexème : soit ils les suppriment, soit ils les soutiennent par une aspiration légère.

a.	/hağerṯil/	('natte')
	/humčuḵ/	('garçon')
	/haḏ/	(modalité d'aoriste)
	/hucin-as/	('ils lui ont donné')
	/huṯ/	('frappe !')
	/heḏefen-t/	('enterre-là !')

[12] Cette assimilation n'est pas réalisée de façon systématique.

Dans le cas des formes /huṯ/ et /heḏefen-t/, l'adjonction du /h/ rend également leur valeur impérative plus énergique.

b. /uh/ ('et' ou 'ne… pas')
/lah/ ('ne… pas')
/nettah/ ('lui')

III. La *préposition /m/* ('de') est une variante phonétiquement conditionnée de /n/. Elle se manifeste lorsqu'elle est précédée d'un /m/ (1) ou suivie d'une bilabiale (2, 3) :

1. /uḍem m rebbi/ ('face de Dieu')
2. /ḍi ṯexxamṯ m baba/ ('dans la maison de mon père')
3. /azyin m ubriḏ/ ('la moitié du chemin' = 'mi-chemin')

IV. Dans les textes chaouis, la voyelle neutre /e/ (très fréquente) est phonétiquement réalisée de façon variable – en fonction du contexte d'apparition – sur des positions instables. Dans le même lexème, elle peut – selon la transcription de G. Mercier et notre vérification auprès de nos informateurs[13] – occuper des positions différentes.

- /reḵben/ ou /rḵeben/ ('ils ont monté')
- /herclen/ ou /hercelen/ ('ils se sont mariés')
- /xseɣ/ ou /xeseɣ/ ('je veux')
- /kkren/ ou /kkeren/ ('ils se sont levés')
- /leɛres/ ou /elɛers/ ('fête de mariage')
- /azref/ ou /azerf/ ('argent')
- /hmeṭṭuṯ/ ou /hemeṭṭuṯ/ ('femme')

Comme dans la plupart des variétés berbères, sa fonction principale ici nous semble celle d'un « lubrifiant phonétique », intervenant dans des entassements de consonnes afin de faciliter leur prononciation.

---

[13] T. G. Penchoen (1973 : 1-2) l'a également signalé pour le parler des Aït Frah.

V. Contrairement aux données attestées dans les autres variétés berbères décrites, le tachawit semble ne pas connaître l'emphase de certaines consonnes (surtout le /z/) dans des lexèmes tels que :

- /zer/ au lieu de /ẓer/ ('voir')
- /zel/ au lieu de /ẓel/ ('allonger')
- /rzem/ au lieu de /rẓem/ ('ouvrir')
- /azref/ au lieu de /aẓref/ ('argent')
- /irḏ/ au lieu de /irḍ/ ('vêtir')

Aussi bien la transcription de G. Mercier que la réalisition phonétique de nos informateurs indiquent, pour ces exemples et encore bien d'autres, une absence systématique de ce trait articulatoire.

VI. Les textes chaouis témoignent également d'une variation libre entre la réalisation simple de certaines consonnes et leurs homologues tendus dans des lexèmes comme :

- /iṭṭes/ et /iṭes/ ou /iṭs/ ('il dort')
- /ikkes/ et /ikes/ ou /iks/ ('il a enlevé')
- /iqqar/ et /iqar/ ('il dit')

2. Particularités morphologiques

I. Le marquage de l'*état d'annexion* – principalement /u-/ ou /w-/ pour le masculin singulier et /-e-/ ou /zéro/ pour le féminin singulier – n'est pas appliqué de façon systématique en tachawit. Nombreux sont les exemples de noms n'indiquant pas, sur le plan morphologique, le rapport de dépendance syntaxique qu'ils entretiennent avec les unités qui les précèdent, comme ce syntagme que les textes laissent souvent voir :

/ḏi ṯaxamṯ/ ('à la maison')

qui fait aussi son apparition sous la forme /ḏi ṯexamṯ/ où l'état construit est morphologiquement marqué.

En outre, il arrive régulièrement que les structures de formation de l'état d'annexion soient confondues. Ainsi, dans /ḥemsa ufuḵṯ/ ('le soleil s'est couché') où le premier /ṯ/ de /ufuḵṯ/ a disparu, l'annexion est annoncée par la voyelle /u/ – et non par la suppression de la voyelle /a/ de l'état libre correspondant (/fuḵṯ/) – probablement par analogie avec le marquage de l'état d'annexion des morphèmes masculins. Il en est de même pour :

- /ɣer ṯuxxamṯ/ ('à la maison') au lieu de /ɣer ṯexxamṯ/
- /ɣer humeṭṭuṯ/ ('chez la femme') au lieu de /ɣer hmeṭṭuṯ/

II. Certaines *modalités* du tachawit se présentent sous des formes particulières.

a. A l'encontre des données des autres variétés berbères décrites[14], la *modalité d'orientation* /ḏ/ (ou sa variante /iḏ/) est réalisée comme une spirante dans les textes chaouis de G. Mercier.

- /rewḥeɣ-ḏ/ ('je suis rentré')
- /iwi-ṯ-iḏ/ ('il l'a emmené')
- /uc-ay-ḏ/ ('donne-moi !')

b. La fonction *anaphorique du démonstratif* /ḏin/ semble être une spécificité du tachawit[15]. T. G. Penchoen (1973 : 14) remarque à juste titre que :

« …le plus souvent il constitue une référence abstraite à un élément du discours… ».

- /ḏi lweqṯ-ḏin/ ('à ce moment-là')
- /iqellalen-ḏin/ ('les cruches en question')

[14] Même T. G Penchoen (1973 : 57, 58) donne le morphème /dd/ comme modalité d'orientation dans le parler des Aït Frah.

[15] En rifain (M. Lafkioui : 1999, 2002), par contre, il ne peut assumer que le rôle de démonstratif d'éloignement.

- /i uryaz-ḏin/ ('à l'homme en question')

c. La *modalité de négation* /la/ ('ne… pas') – variante de /ur/ – apparaît dans les contes à plusieurs reprises dans des contextes énonciatifs divergents. Elle est attestée dans des assertions négatives (1, 2) aussi bien que dans des ordres (3) et des interdictions (4) :

1. /yeğ la izr-iṯ/
   ('Personne ne l'avait vu.')

2. /amnay-aya, si lliɣ lah zriɣ-ṯ/
   ('Ce cavalier, depuis que j'existe, je n'ai pas vu son pareil.')

3. /ɛesseṯ la humi a nettwaɣ/
   ('Veillez afin que nous ne soyons pas pris !')

4. /la h-neqqeṯ ca/
   ('Ne le tue pas !')

Notons sa variante expressive /lah/ dans l'énoncé (2), et sa position en tête de la subordonnée (3) qui, selon les règles de la subordination en tachawit, devrait être introduite par le subordonnant /humi/. Contrairement à ce que T. G. Penchoen (1973 : 57) a trouvé pour le parler des Aït Frah, le tachawit de ces textes – l'exemple (4) en fait la preuve – fait paraître la possibilité du renforcement de la négation exprimée par /la/ au moyen de la marque /ca/.

III. De la morphologie du verbe, c'est essentiellement l'indice de la deuxième personne singulier /ṯ——ḏ/, et en particulier son constituant final, qui distingue le tachawit de certaines variétés berbères (comme le tarifit et le tachelhit) et du même coup le rapproche d'autres variétés telles que le taqbaylit. Il est appliqué dans tous les thèmes verbaux, dans les verbes d'action (1) autant que dans les verbes d'état (2).

(1) /aḏ ṯrefḏeḏ/ (Aoriste : 'tu prendras')
/ṯetazzaleḏ/ (Aoriste Intensif : 'tu cours')

/ur teyeḏ/ (Aor. Int. Négatif : 'tu ne fais pas')
/henyiḏ/ (Prétérit : 'tu as tué')
/ur ṭezmireḏ/ (Prétérit Négatif : 'tu ne pouvais pas')
(2) /hebberḵeneḏ/ (Prétérit : 'tu es (devenu) noir')

3. Particularités syntaxiques

I. Le phénomène de *mobilité syntagmatique*[16] – où les satellites suffixés au syntagme verbal connaissent un déplacement vers une position pré-verbale en présence de certaines modalités (telles que la modalité d'aoriste, de négation et de subordination) – n'est pas d'un emploi systématique en tachawit[17]. Celui-ci semble disposer d'un système mixte de distribution des affixes verbaux, dans lequel l'élément /ḏ/ (ou sa variante /iḏ/) a tendance à garder sa place post-verbale, comme s'il faisait partie intégrante du verbe. Les exemples suivants en font la preuve :

1. /...ca ur teyeḏ i memmi b-ɣir ḏa[18] ay-ṭuɛiḏ-ṭ-iḏ al ḏay/
   ('...tu me ramèneras ici mon fils sans lui faire le moindre mal')

2. /ur t-ṭuwiḏ-iḏ/
   ('tu ne l'as pas ramenée')

3. /a aḵ-ṭ-nawi-ṭ-iḏ/
   ('nous te le rapporterons')

4. /alḏ it-ixelḏ-it-iḏ yiḏes/
   ('jusqu'à ce que le sommeil finisse par la vaincre')

La mobilité syntagmatique n'a trait qu'à l'affixe indirect /ay-/ dans le premier exemple et l'affixe direct /t-/ dans le second. Dans les cas (3)

---

[16] Connu par les berbérisants sous le terme d'« attraction ».
[17] Ce qui ne semble pas être le cas dans le parler des Aït Frah (T. G. Penchoen, 1973 : 59).
[18] Variante inversée de /aḏ/.

et (4), il est également question de *pléonasme* des affixes régime direct, /ṯ/ pour (3) et /it/ pour (4), ayant fait l'objet d'un déplacement sous contrainte des modalités respectives /a/ et /alḏ/. Ce type de structure pléonastique rencontrée dans les textes reprend en général les clitiques à fonction de complément direct.

Passons maintenant à quelques cas de non-déplacement :

5. /a nessili-ṯ-iḏ/
   ('nous le ferons monter')

6. /aḏ welliɣ-aḵ/
   ('je reviendrai chez toi')

7. /yeǧ la izri-ṯ/
   ('personne ne l'a vu')

Dans (5), l'affixe direct /-ṯ-/ et la modalité de direction /-iḏ/ n'ont pas changé de place sous l'influence de la modalité d'aoriste. Il en est de même pour (6) où, cette fois-ci, l'affixe indirect /-aḵ/ a gardé sa position post-verbale. Enfin, la présence de la modalité de négation /la/ (7) n'a pas pu contraindre non plus le pronom direct /-ṯ/ à la joindre.

II. La *flexibilité d'organisation syntagmatique* de divers constituants est tout à fait remarquable, dans la mesure où même le rapport « privilégié » entre le Nom (1) ou le Verbe (2) et leurs affixes primaires n'est plus respecté. Comme dans :

1. /iqellalen hi ḏin ǧiɣ ɣar-ḵ/
   (cruches que en question j'ai laissé chez toi)
   ('les cruches en question que j'ai laissées chez toi')

   au lieu de

/iqellalen-ḏin hi ǧiɣ ɣar-ḵ/
(cruches en question que j'ai laissé chez toi)
('les cruches en question que j'ai laissées chez toi')

Le démonstratif anaphorique /ḏin/ est séparé ici, par le subordonnant relatif /hi/[19], du nom /iqellalen/ auquel il se reporte.

2. /aḵ aḏ yiɣ/
(te mod. Aor. je ferai)
('je te ferai')

au lieu de

/aḏ aḵ-yiɣ/
(mod. Aor. te je ferai)
('je te ferai')

C'est l'affixe indirect /aḵ/ qui est déconnecté du verbe par la modalité d'aoriste /aḏ/.

Même une coordination de deux verbes à cohésion syntaxique forte peut être dissociée par différentes unités, telles qu'un syntagme prépositionnel :

/tḏ̣ellan-ḏ̣ ssi-s tetten/
(ils passent la journée de elle ils mangent)
('ils passent la journée à la manger')

au lieu de

/tḏ̣ellan-ḏ̣ tetten ssi-s/
(ils passent la journée ils mangent de elle)
('ils passent la journée à la manger')

[19] Variante expressive de /i/.

En principe, ce groupe prépositionnel (/ssi-s/) forme une unité sémantique avec le verbe /tetten/ ('ils mangent') auquel il succède d'habitude suivant nos informateurs.

Parmi les divers cas d'interchangeabilité de position syntagmatique, le suivant attire notre attention pour la raison qu'il contient à la fois la modalité de négation /la/ et la modalité d'aoriste /a/[20].

/...la humi a nettwaγ/
(…ne afin que mod. Aor. nous sommes pris)
('… afin que nous ne soyons pas pris')

au lieu de

/humi la a nettwaγ/
(…afin que ne mod. Aor. nous sommes pris)
('… afin que nous ne soyons pas pris')

Le morphème de subordination /humi/ cède sa place habituelle – position introductive – au marqueur de négation /la/, probablement pour des raisons énonciatives plutôt que syntaxiques. La transmission et donc le marquage de la valeur négative du message énoncé semble être une priorité. Il en est de même dans :

/...la humi iǧerreḏen ḏug ubriḏ/
(…ne afin que être attaqué en chemin)
('… pour n'être pas attaqués en chemin')

au lieu de

[20] Selon T. G. Penchoen (1973 : 50), la présence de la modalité de négation (/ud/ ou une de ses variantes) exclut celle de la modalité d'aoriste /ad/ dans le parler des Aït Frah.

/... humi la iğerreḏen ḏug ubriḏ/
(...afin que ne être attaqué en chemin)
('... pour n'être pas attaqués en chemin')

III. Ressortant également du principe du moindre effort, l'*économie syntagmatique* est une pratique très courante en tachawit. Les constituants permettant une absence ou un effacement dans l'axe syntagmatique sont nombreux et de nature diversifiée. Néanmoins, les textes montrent une préférence nette pour la préposition fixe (1) et la modalité d'aoriste (2) :

1. /yuyir (yer) axxamṯ-nnes/
   (il est retourné (à) sa maison)
   ('Il rentra chez lui.')

   /ičur iqellalen (s) ṯisenṯ/
   (il remplit les jarres (avec) du sel)
   ('Il remplit les jarres de sel')

   /henna-as hameṭṭuṭ (i) utargi/
   (elle lui a dit femme (à) Targui)
   ('Elle lui a dit, la femme, au Targui...')

L'abstraction de la préposition /i/ du dernier exemple donne suite à une confusion au niveau du rapport syntaxique entre les termes /hameṭṭuṭ/ et /utargi/ : annexion ou autonomie ? Le rapport d'annexion pourrait être une possibilité valable – car le nom /utargi/ porte sa marque – si le contexte linguistique précis n'indiquait pas clairement la présence sous-jacente de la préposition /i/ s'associant ici de façon systématique avec le verbe /henna-as/.

2. /ruheṯ (a) ṯazzalem/
   (allez mod. Aor. vous courrez)
   ('Allez courir tous deux !')

/ayaw (a) nrewḥeṭ/
(allons mod. Aor. nous rentrerons)
('Allez rentrons !')

/...ḏir aḏ awin leɛbaḏ wah (aḏ) yeč lɣul waḥḏ-s/
(lorsque mod. Aor. ils rapporteront hommes et (mod. Aor.) il mangera ogre seul)
(...lorsqu'ils rapportaient des hommes, l'ogre seul les mangeait')

/(aḏ) heyemmneḍ ɣef lbab n ṭaddarṭ-nnes.../
(mod. Aor. tu te rappelleras sur la porte de sa maison)
('Rappelle-toi bien la porte de sa maison')

Bien que ces exemples ne comportent pas la modalité d'aoriste dans les textes – étant tout à fait possible à l'époque où G. Mercier les a recueillis dans les régions en question – nos informateurs ont clairement signalé leur présence indispensable.

D'autres possibilités d'économie syntagmatique portent sur le marqueur de négation (3), le pronom indéfini (4) et le pronom démonstratif (5) :

(3) /yeɣa iman-nnes ur izemmir (ca)/
(il a fait lui-même ne il se porte bien (pas))
('Il fit semblant d'être malade')

/ya rebbi, neğ-ay sug uwzir-aya (ur) ikcef ca fell-a sserr/
(ô mon Dieu délivre-moi de ce vizir il (ne) découvre pas sur moi secret)
('Ô mon Dieu ! Délivre-moi de ce vizir, afin qu'il ne découvre pas sur moi les parties secrètes.')

Des deux types d'absence de la modalité de négation, celui du deuxième exemple nous semble le plus remarquable, car il témoigne de la disparition de l'élément /ur/ qui en général – même dans le parler

chaoui des Aït Frah (T. G. Penchoen, 1973 : 50-53) – est considéré comme inéluctable. Le fait que la position de cette marque coïncide avec le début d'une subordination[21] entourée de voyelles des deux côtés, n'est pas sans importance. Il est toutefois fort probable que la perspective énonciative de ces énoncés joue aussi un rôle dans l'absence des marqueurs /ca/ et /ur/.

(4) /ma illa hufim (yeǧ) yuwi-ṯ-iḏ h a yeč[22], syeṯ fell-as llfem-as/
(si vous rencontrez (quelqu'un) il l'a apporté il le mangera, achetez-le de lui délivrez-le)
('… si vous rencontrez quelqu'un qui apporte un oiseau de cette espèce pour le manger, achetez-le et délivrez-le.')

(5) /ma hella (ha) nneḵ ṯamčuḵṯ, i memmi ; ma hella (ha) inu ṯamčuḵṯ, n memmi-ḵ/
(si elle est (celle) à toi fille, à mon fils ; si elle est (celle) à moi fille, de ton fils)
('Si tu as une petite fille, on la mariera à mon fils ; si j'ai moi-même une fille, on la donnera à ton fils.')

Ces derniers cas d'économie sont également spécifiques, mais néanmoins concevables, surtout lorsqu'on garde en vue qu'ils proviennent du discours oral où l'imprévisible, et donc une certaine souplesse d'expression, a gardé un poids considérable dans sa construction.

[21] Nécessitant une prononciation souple à intonation continue.
[22] Variante syntagmatique de /a h-yeč/ où la modalité d'aoriste /a/ précède l'affixe direct /h-/.

4. Système de notation

Voyelles	i	e	u
		a	

Semi-voyelles	y		*way* ('celui-ci')
	w		*awi* ('emporter')
Consonnes			
Labiales	b		*baba* ('père')
	f		*ṯafunasṯ* ('vache')
	m		*uma* ('frère')
Dentales	ḏ		*ḏayi* ('ici')
	t		*yuwi-t* ('il l'a emportée')
	ṯ		*ṯay* ('celle-ci')
	ḍ		*ḍar* ('pied')
	ṭ		*ṯameṭṭuṯ* ('femme')
	n		*ini* ('dire')
Sifflantes	z		*zaw* ('cheveu(x)')
	s		*as* ('jour')
	ẓ		*iẓi* ('vésicule biliaire')
	ṣ		*ṯṣebḥaṯ* ('chapelet')
Pré-palatales	j		*ajjaj* ('tonnerre')
	c		*icc* ('corne')
	č		*neč* ('moi')
	ǧ		*yeǧ* ('un')
Vélaires	g	[g/(g̠)/ɣ]	*yega / (yeg̠a) / yeɣa* ('il a fait')
	k	[k/ḵ/ɣ]	*amčuk/ amčuḵ* ('garçon')
			tfukt/ ṯfuḵṯ / ṯfuɣṯ ('soleil')
	x		*ṯaxxamṯ* ('maison')
Uvulaires	q		*aqellal* ('cruche')
	ɣ		*aɣerḏa* ('souris')
Pharyngales	ɛ		*u-ɛemm* ('cousin paternel')
	ḥ		*iḥwaǧ* ('il veut')
Laryngale	h		*hamɣarṯ* ('vieille')
Liquides	r		*ṯamurṯ* ('pays')
	l		*illi* ('fille')

Rappel :

- Les quelques labio-vélarisées du tachawit – constituées par l'association des labiales ou des vélaires avec une articulation semi-vocalique labio-vélaire [w] – sont notées par un seul caractère spécifié par le signe diacritique /ᵒ/ : /asegg°as/ ('année').

- Seules les pharyngalisées ou emphatiques vraies – bien distinctes des emphatisées (des phonèmes dont l'emphase est conditionnée par le contexte phonétique) – sont marquées par un point sous le graphème : /ṭameṭṭuṭ/ ('femme').

- Les assimilations dans la chaîne sont restituées dans leur forme canonique, afin d'améliorer l'évidence syntaxique et de faciliter ainsi la lecture des textes.

/inna-as/ ('il lui a dit') au lieu de [innas].

Toutefois, les cas particuliers accompagnent le texte en note. Comme :

[hax] qui devient /hay-ṯ/ ('Tiens-le !').

- Pour séparer les différents morphèmes, nous faisons appel au tiret séparateur que nous insérons entre le nom, le verbe ou la préposition et leurs affixes mobiles.

/uwin-as-ṯ-iḏ/	('Ils le lui ont ramené.')
/aryaz-nnes/	('son époux')
/ɣer-s/	('chez lui')

Aperçu sur la narration des contes

Par Daniela MEROLLA

Les contes chaouis reproduits ici dans une transcription nouvelle et une traduction ajournée ont été collectés et publiés par Gustave Mercier dans *Cinq textes berbères en dialecte chaouia* (Paris, Imprimerie Nationale, 1900) et dans *Les Chaouia de l'Aurès*, (Paris, Leroux, 1896). Ils constituent un corpus important de textes narratifs en tachawit, un dialecte berbère qui n'est que très partiellement étudié et dont on a très peu de collections de textes[23].

Cinq textes berbères en dialecte chaouia présente de très beaux contes étiologiques et merveilleux narrés par des conteurs expérimentés. Les seize récits réunis dans *Les Chaouia de l'Aurès* offrent un ensemble moins organique. On y retrouve néanmoins des contes bien narrés comme Haqṣiṯ m Beckerker ḏ lɣul (Histoire de Beckerker et de l'ogre) et Haqṣiṯ n ssulṭan ḏ harwan-nnes (Histoire du sultan et de ses enfants). Si la différence entre les deux collections est liée à la situation de collecte et de transcription des textes, il importe aussi de signaler que les contes publiés en 1896 étaient essentiellement des matériaux d'appui à l'étude linguistique, ce qui explique la présence de traductions d'autres dialectes et d'un conte dont la structure narrative est faible[24].

---

[23] Voir quelques contes dans R. Basset (1890 et 1896), E. Masqueray (1877, 1885), H. Stumme (1928) et les textes ethnographiques dans A. Basset (1961). Plus récemment A. Djarallah a publié quelques contes dans Awal (1985 et 1987) et dans Etudes et Documents Berbères (1988 et 1993). Une bibliographie générale sur les Chaouia de l'Aurès a été publiée par N. Boulhaïs (1998).

[24] Les neuf premiers récits sont très courts et de type anecdotique ou comique. Selon Mercier, trois de ces récits sont des traductions de textes berbères publiés auparavant : les nos. VI et VII par Basset (1890 : 170), et le no. V par Hanoteau (1858 : 258). Le texte no. VIII est la traduction d'un conte de La Fontaine. Le texte no. IV vient de ben Sedira (1887 : 91), tandis que le no. IX est une 'imitation' (version ou traduction) d'un autre conte donné par Hanoteau (1858 : 262). Le dernier conte, no. XVI, est le moins organique et structuré de la collection dans son ensemble.

Les contes chaouis publiés par G. Mercier présentent bien évidemment les mêmes aspects problématiques de toute pièce de production orale isolée et extrapolée de son contexte de production et de 'performance', ce qui est encore aujourd'hui un des aspects les plus controversés dans la recherche en littérature orale. La fictionnalité de la situation de collecte - une séance sur demande de l'enquêteur étranger - est encore plus évidente et donc discutable, car G. Mercier était interprète militaire de l'armé française pendant la colonisation de l'Algérie. Le rapport de dominant-dominés entre enquêteur et enquêtés était donc mis en jeu.

Des enquêtés, G. Mercier donne les noms et quelques brefs renseignements. Trois narrateurs des contes publiés en 1896 étaient de T'koukt, un village au sud de Arris dans le centre de l'Aurès. Ahmed ben El Mokhtar et Belkassem ben Othman étaient respectivement un grand chasseur et 'un vieillard' de T'koukt. Si Mostefa ben Mahmoud était des Oulad Saoula, deira de T'koukt. Les derniers textes de la collection publiée en 1896 ont été narrés par un conteur des Oulad-Daoud (ou Touaba)[25], mais dont Mercier n'a pas retenu le nom parce qu'il n'a pas collecté les contes personnellement[26]. Ahmed ben El Mokhtar, Belkassem ben Othman et Si Mostefa ben Mahmoud ont traduit ou repris de l'écrit des récits courts publiés dans *Les Chaouia de l'Aurès*. La reprise par l'oral de récits connus par les narrateurs à travers la lecture[27] ou traduits sous demande de l'enquêteur nous signale un des parcours de l'interaction entre oralité et écriture dans l'Aurès de la fin du XIX siècle.

Selon Mercier (1900 : 12), Ahmed ben El Mokhtar était aussi un des narrateurs des beaux contes publiés dans *Cinq textes berbères en dialecte chaouia* en 1900[28]. L'autre conteur était Ahmed Cherif (H'and ou Cherif), un membre ancien de la djemaâ. En présentant leur narration, Mercier écrit que 'le conteur berbère' est sobre, posé,

[25] Il s'agit du conteur des deux derniers récits. Ces textes ont éte revus par G. Mercier lui-même avec le concours de Mhammed ben Cherif de Arris.

[26] G. Mercier écrit avoir reçu les textes par l'intermédiaire du père Bouillon des Missions d'Afrique à Arris (1896, note 1, p.68).

[27] Selon G. Mercier (note 1, p.42) le texte no. 4 avait été lu par le conteur Si Mostefa ben Mahmoud dans *Cours de langue kabyle* de Belkassem ben Sedira.

[28] Mais son nom n'apparaît pas dans les notes aux textes publiés par Mercier en 1900.

concis[29]. Le lieu de la collecte est encore T'koukt, ce qui délimite l'aire des parlers des Beni bou Sliman et de la confédération des Oulad Daoud[30].

G. Mercier a donc effectué sa collecte auprès des hommes. Cela n'était pas forcément insolite à l'époque, et effectivement plusieurs textes dans les collections publiées avaient été narrés par des conteurs. Mais l'affirmation de Mercier que ces contes forment un genre masculin soulève les remarques de Henri Basset qui, dans son *Essai sur la littérature des Berbères* (1920 : 101), établit la norme de la narration des contes merveilleux par les femmes : «Pour ces sortes de récits, il n'y a guère de conteurs, il n'y a que des conteuses». H. Basset mentionnait donc les textes réunis par G. Mercier en écrivant dans une note : « G. Mercier en signale pourtant dans l'Aurès...Mais sont-ce bien des conteurs de contes, ou surtout des conteurs de légendes ? » (1920 : 101, note).

On est bien dans le cadre d'une double question de 'genre' : le genre littéraire et le 'genre' sexuel des participants à la narration. La question posée par H. Basset sur le genre littéraire narré par les conteurs, conte ou légende, se relie probablement à la présence dans la collection de G. Mercier (1900) du conte de Djekhran (voir ci-dessous). Dans la catégorisation de H. Basset (légende), il était rangé parmi les contes 'masculins' par opposition aux contes merveilleux. Mais G. Mercier semble indiquer que tous les textes collectés - donc aussi ceux qui de par leur contenu et détermination spatio-temporelle sont bien des contes merveilleux – appartenaient aux genres narrés par les hommes. Il est clair que dans le cas de la collecte effectuée par G. Mercier, comme dans celle de plusieurs amateurs et universitaires qui se sont intéressés aux contes du Maghreb, le 'genre' de l'enquêteur (c'est-à-dire, le fait qu'il était un homme) a probablement déterminé le 'genre' du narrateur, car en tant qu'homme, le monde masculin lui était plus accessible que le monde féminin.

---

[29] G. Mercier (1900 : 12). Dans la comparaison entre conteurs arabes et berbères les premiers sont les plus appréciés, ce qui s'accorde avec les clichés coloniaux que Mercier (1900 : 10) avait exprimés sur le berbère en le présentant comme une langue pauvre et primitive, incapable d'exprimer des idées abstraites et tout à fait inférieure à l'arabe.

[30] Ce village était le centre des tribus des Beni bou Slimâne et de l'Ahmar Khaddou et siège d'un poste militaire à l'époque de la collecte de Mercier.

Cette question de genre et de sous-types littéraires reste encore ouverte pour ce qui est de la narration orale berbère. Il n'y a pas eu d'enquête systématique pour savoir si le genre littéraire *haqṣiṭ*, terme donné par G. Mercier pour introduire les contes[31], est en effet utilisé par les conteurs, s'il est un genre littéraire masculin ou féminin, si enfin ce genre peut être narré tant par les hommes que par les femmes.

On pourrait se demander ensuite si la position 'autoritaire' de H. Basset sur la narration féminine des contes merveilleux dérivait d'une approche synchronique focalisée sur le présent et si sa généralisation était valide pour toute l'aire berbère. En étudiant le conte merveilleux en Kabylie, M.-V. Virolle-Souibes et T.Titouh-Yacine (1982) retrouvent par exemple dans plusieurs récits des épisodes qui ressemblent à une initiation de type chamanique. Elles ont formulé l'hypothèse selon laquelle ces contes seraient «des épisodes sans doute modifiés et orientés vers une fonction narrative, de textes fondamentalement sacrés : sans doute récits stéréotypés d'initiation récités autrefois par le maître de l'initiation à un auditoire de néophytes» (p. 204). En soulignant qu'actuellement ce sont surtout *ṭimyarin*, les vielles femmes, qui content – les conteurs hommes sont devenus rares – M.-V. Virolle-Souibes et T.Titouh-Yacine se demandent si la narration éminemment féminine des contes berbères correspond à une modification dans la longue durée : les récits narrés dans des rites désormais marginalisés à la suite de l'islamisation, seraient passés progressivement dans le domaine féminin qui traditionnellement exprime des savoirs non-canoniques (p. 193), devenant ainsi un genre littéraire des conteuses surtout et moins prestigieux socialement que les genres littéraires masculins.

Quelle que soit l'hypothèse du développement historico-social du 'genre' des contes, l'expérience personnelle et de recherche d'étudiants et de chercheurs me semble indiquer – bien qu'encore de manière fragmentaire[32] – que dans plusieurs aires linguistiques berbères la narration des contes n'est pas exclusivement féminine. Des

[31] Par contre, il ne donne pas de formules d'introduction et de clôture qui normalement sont utilisées dans les contes berbères (voir P. Galand-Pernet, 1998).

[32] Je me réfère à un ensemble très varié de conversations que j'ai eu avec des étudiants, chercheurs et professeurs à l'université de Leyde, à l'Istituto Orientale de Naples, au Centre de Recherche Berbère à l'INALCO et à l'université de Tizi Ouzou dans le cadre de cours, séminaires et rencontres au cours de presque quinze ans.

grands-pères ou des oncles âgés sont, dans plusieurs familles, appréciés comme conteurs d'histoires usuellement désignées en français par contes merveilleux.

Quels contes berbères forment des genres littéraires masculins, féminins ou en commun reste donc une question encore actuelle.

Le premier conte présenté ici, «Haqsiṯ n Ğexran» (Histoire de Djekhran), est un récit de fondation au temps des 'Roumis de jadis', les anciens Romains. L'épisode narré, qui est présenté comme vrai[33], se déroule dans un passé révolu[34] et dans un lieu spécifique, le village de T'koukt qui était l'endroit où Ahmed Charif a narré le conte et G. Mercier l'a écouté et probablement transcrit.

La lutte de l'aïeul romain, Djekhran, contre un autre Romain et l'aide qui lui a été apportée par un geai expliquent et fondent la création d'un lignage et une interdiction alimentaire. L'interdiction relative aux geais est donnée comme valide pour l'actualité par le récit.

Comme indiqué auparavant, ce récit étiologique pose une question de 'genre' littéraire. Quelle est sa définition en termes de ‹vérité› ou de ‹véridicité› ? Quelle histoire peut-on retracer par et dans la narration orale ?

Si l'on compare les résumés de quelques autres narrations étiologiques collectées par Masqueray dans les Aurès[35] – dans lesquelles on mentionne les anciens Romains – on voit une différence significative dans le contenu et dans la collocation spatio-temporelle de cette «Histoire de Djekhran». L'on y postule une descendance romaine et non, comme il s'avère dans les autres cas, une construction de soi en opposition à Rome. L'analyse textuelle signale que les contes de Masqueray sont situés dans un passé en continuité avec le présent et sont marqués par l'acquisition de l'islam. Tandis que le conte de Djekhran se déroule «au temps de jadis», un temps révolu

---

[33] Voir la phrase finale « Haqsiṯ-aya b lhaqq » (Cette histoire est vraie)

[34] Voir « Netta ḏ rumi zik ḏi zman n ruman » (C'etait un Romain de jadis du temps des Romains)

[35] Voir « La legende de la fondation des Halaoua » dans Masqueray 1877 104-106, et « Mohammed et 'Abri » dans Masqueray 1885 94-95 (reproduit dans Basset 1897 81-82) Voir aussi « Le paien, le Musulman et l'oiseau Miri » dans Basset 1897 81-82 Voir Merolla (1988 131-150)

dans lequel, comme dans le temps mythique, les choses étaient radicalement différentes de l'actualité (Merolla 1988). Il semble donc que dans tous ces contes la mémoire historique soit utilisée dans le sens d'une fondation du Soi[36] par rapport à une romanité opposée (dans les contes de Masqueray) ou non opposée (dans le passé révolu du conte de Djekhran), donc respectivement en continuité ou en discontinuité avec le présent islamique, mais dans tous les cas assumée comme référence prestigieuse de vertu militaire[37]. Ce qui contredit la lecture coloniale de ces contes dans le sens d'une continuité de la romanité dans le Maghreb, une lecture en fonction de la domination française[38].

Le conte « Haqṣiṯ n lyul ḏ ṯaqiyarṯ » (Histoire de l'ogre et de la belle femme) se déroule dans le temps classique des contes merveilleux, c'est-à-dire, dans le passé indéterminé et en continuité avec le présent. Ce récit met en jeu la capacité du chasseur de surmonter toutes les difficultés à la fois dans l'espace sauvage et dans les relations sociales. L'ogre, *lyul*, est «l'anti-homme» des contes[39], un personnage donc excessif dans ses qualifications, de la taille de ses excréments à sa faim d'hommes[40]. Le chasseur, modèle masculin par excellence, est intelligent et courageux et il est dépositaire du savoir et des compétences nécessaires pour vaincre l'ogre, le non-humain qui règne dans le pays sauvage de la chasse. L'homme a donc la capacité de rétablir la division entre humain et non-humain en regagnant au monde humain la fertilité de la « belle femme », *ṯaqiyarṯ*, qui avait été enlevée par l'ogre et qui finalement devient son épouse. Le chasseur connaît également la valeur du partage de la richesse trouvée dans la caverne de l'ogre avec ses compagnons, mais en même temps il sait se défendre de la rivalité et de la jalousie des autres hommes. C'est donc un conte dans lequel les valeurs culturelles et les modèles masculins pour exister et agir sont exaltés et confirmés.

[36] D'un lignage ou d'un village par rapport aux autres ou de l'humain vis-à-vis du non humain.
[37] Signalé dans Mazzoleni (1985).
[38] Voir Dakhlia (1987 : 241-267) et Fremeaux (1984). Voir aussi plusieurs interprétations du mythe de la Kahina dans (A. Hannoum, 2001).
[39] Comme le définit Lacoste-Dujardin (1970 : 201).
[40] Voir aussi H. Basset (1920 : 131-132), Laoust (1947 : 253-265).

On peut remarquer que les combats entre chasseur et ogre et ensuite entre les chasseurs se font à coups de fusil (*lmaqrun*) l'attribut masculin par excellence dans l'espace socioculturel des contes.

L'ogre est présent dans un autre récit, « Haqṣiṭ m Beckerker ḏ lɣul » (L'Histoire de Bechkerker et de l'ogre)[41], dans lequel Bechkerker est le héros à la fois culturel et comique. On retrouve ce personnage sous différents noms et attributs dans les productions orales autour de la Méditerranée : le nom de Djeha est particulièrement connu dans le Maghreb. Dans ce conte l'anthropophagie et l'habitation dans la forêt restent les facteurs discriminants entre l'ogre et l'homme. Bechkerker peut mystifier l'ogre et se jouer de lui grâce à sa simplicité plus qu'aux qualités masculines exprimées par le chasseur de l'Histoire de l'ogre et de la belle femme. Le résultat hilarant est finalement positif pour l'humanité représentée par Beckerker.

Le récit « Haqṣiṭ m usufi ḏ utargi » (Histoire du Soufi et du Targui) concerne les « relations dangereuses » entre deux groupes voisins, les Souafa et les Touaregs. Comme Mercier le souligne, ce conte est donc particulier dans sa localisation géo-sociale limitrophe mais externe à l'aire chaouia.

Le récit narre la trahison de la cousine paternelle d'un homme de la région saharienne du Souf (environ l'actuelle wilaya de El Oued au sud de l'Aurès). Il présente le duel verbal entre celui-ci et sa cousine et le duel à coups de fusil entre le cousin et le Targui avec lequel sa femme s'était enfuie. A la fin, le cousin frappe le Targui avec une balle dans le front et la cousine payera son choix par la mort de la main de ses frères.

Le personnage du cousin possède les qualités masculines déjà vues par rapport au chasseur du deuxième conte et il sait donc comment il doit agir pour récupérer sa femme et la ramener chez les siens pour l'amère fin. De l'autre côté, le personnage féminin manifeste et résume la déloyauté des femmes dans un discours narratif qui consolide la norme patrilinéaire et la centralité masculine du contexte social de production. L'échec de la règle du mariage entre

---

[41] Texte no.17.

cousins paternels[42] est ainsi attribué au personnage féminin avec toutes les qualifications négatives qui en découlent : elle trompe son mari-cousin, s'adresse à lui avec insolence et s'insurge contre son droit de mari, elle est cruelle avec lui et lui souhaite la mort. Ensuite, si le choix de la cousine d'abandonner son mari pour s'en aller avec un autre homme signale la tension interne entre les désirs individuels et le système social, la position féminine est toujours la plus ambiguë. C'est que les hommes et les femmes se positionnent différemment dans la logique du conte. Ceci apparaît clairement dans l'épisode où le cousin va à la recherche de sa femme, bien que les femmes de son village l'invitent à rester et à prendre une autre épouse ; ou encore dans l'épisode du Targui qui refuse de faire ce que la femme lui demande et ne tue pas le cousin dans le puits pour ne pas souiller l'eau de la tribu. Dans le discours des contes, les hommes défendent donc et malgré tout les intérêts sociaux (le mariage pour le cousin, le puits de la tribu pour le Targui) tandis que la femme poursuit, dans la mesure du possible, ses intérêts individuels[43].

Ce récit met aussi en jeu une série de relations entre hommes et femmes qui caractérisent le monde du conte : regarder ou être regardé(e) est l'action qui fait se dérouler la narration envers la rencontre amoureuse ; bien parler 'd'amour' (l'homme) ou bien parler en s'appuyant sur les relations familiales (la femme) peut convaincre le partenaire de croire aux bonnes intentions de celui/celle qui parle. Enfin, l'on remarque dans ce conte qu'une certaine liberté de mouvements des femmes se relie au contexte saharien et nomade ou semi-nomade.

La trahison féminine est reprise dans « Aventure de chasse » par les lions qui personnifient les relations entre masculinité et féminité. Le lion tue la lionne qui l'avait trahi avec le sanglier et veut se venger, mais le sanglier prend le dessus. La conséquence de la trahison serait donc la mort à la fois de la lionne et du lion. Une telle fin marque une

---

[42] Comme on le retrouve aussi dans les contes kabyles, voir Lacoste-Dujardin (1970 348-353), Merolla (1996 : 93-94, 128-129).

[43] Toutefois dans un corpus plus élargi, comme dans celui des contes kabyles, on peut relever que les intérêts féminins trouvent aussi un espace d'affirmation et que la perspective de celui qui conte, femme ou homme, peut affecter la narration dans le sens d'une modération du principe de la centralité masculine. Voir Merolla (1996, 1998)

différence de genre entre ce récit et le conte du Soufi et du Targui, une différence par ailleurs signalée par la forme, par la collocation temporelle et par l'encadrement narratif : « Aventure de chasse » est un récit court qui se déroule dans le passé proche[44] et qui est présenté comme narré par un témoin oculaire, le chasseur poursuivi par le sanglier dans la forêt[45].

Le lion est également la victime de l'astuce du chacal dans un conte d'animaux plus classique, « Haqṣiṯ m war ḏ ṯayyulṯ ḏ uccen ḏ insi » (Histoire du lion, de l'ânesse, du chacal et du hérisson)[46], dans lequel seule l'unité entre le hérisson et ses frères peut avoir raison de l'intelligence du chacal en confirmant ainsi, dans la correspondance entre monde animal et monde humain, le principe de l'unité des agnates.

Des récits courts inclus dans *Les Chaouia de l'Aurès*, on peut ensuite mentionner « Haqṣiṯ m uryaz ḏ ṯqellalṯ n zziṯ » (Histoire de l'homme et de la jarre d'huile) et « Haqṣiṯ m ucraben ḏ icawiyen » (Histoire des Arabes et des Chaouis)[47]. Le premier récit met en scène l'espoir d'un homme qui rêve de constituer un petit troupeau de chèvres à partir de la vente de sa jarre d'huile, mais à force de penser, il casse la jarre. Dans ce récit, qui ressemble au début d'une version kabyle publiée dans *Recueil des compositions destinées au brevet de berbère*[48], vente et accroissement par le moyen de la fécondité animale sont les formes souhaitées, mais brisées, d'investissement socio-économique. Dans le deuxième récit, un groupe de Chaouis et d'Arabes, peut-être des colporteurs, voyagent ensemble. Le tour que les Chaouis ont joué aux voyageurs arabes lors d'un arrêt manifeste une forme de compétition qu'on retrouve souvent dans les productions orales berbères et dont l'aspect ludique est fondamental.

« Lqeṣṣeṯ n ṯsekkurṯ ḏ Serdeslas aseḥḥar » (Histoire de la perdrix et du magicien Serdeslas), le dernier conte, est un cas particulier. Ce

---

[44] Voir le début: Iqar-aḵ lecwamin (On raconte qu'il y a quelques années).

[45] Dans la note Mercier (1896 : 46, note 3) explique que Ahmed ben Mokhtar a affirmé l'authenticité de ce récit.

[46] Texte no. 20.

[47] Textes nos. 6 et 7.

[48] Alger, Jourdan (1913 : 114). Texte attribué à Boulifa. Voir l'analyse de Lacoste-Dujardin (1979).

texte entrelace plusieurs themes sans continuite dans la structure narrative et abruptement insere de nouveaux personnages dans le recit[49] Si la narration en souffre, cela est toutefois interessant car ce texte met a nu – de par la difficulte de narrer – le travail du conteur qui tisse ses histoires de plusieurs episodes et personnages connus

Il y a ensuite cinq longs contes qui presentent un cadre fantastique et fabuleusement riche[50] Dans quatre de ces contes on retrouve des heros musulmans tres populaires dans les contes maghrebins Haroun Errachid, Ahmed El Helayli et Mhammed ben Essultan

« Haqsit n ṯmettut n ssultan ḏ uwzir-nnes » (Histoire de la femme, du sultan et de son vizir) et « Ahmed Lhelayli ḏ Rredah » (Ahmed El-Helayli et Redah) sont parus dans *Cinq textes berbères en dialecte chaouia*[51] Dans *Les Chaouia de l Aures* on en retrouve trois autres « Harun Rracid ḏ Ǧeɛfer Lbranki » (Haroun Errachid et Dje'fer El-Branki), « Haqsit n ṯa itetsen dug uzaw-nnes » (Histoire de celle qui dormait dans ses cheveux) et « Haqsiṯ n ssultan ḏ harwan-nnes » (Histoire d'un sultan et de ses enfants)[52]

Le premier conte (Histoire de la femme, du sultan et de son vizir) presente une autre perspective sur les relations entre homme et femme le recit narre la trahison du vizir et exalte la loyauté de l'epouse prête a sacrifier ses enfants pour rester fidele à son époux La division classique des rôles est ensuite proposee dans l'appartenance du domaine politique a la sphere d'action masculine La femme devient sultan « parce qu'elle est belle »[53], mais une telle situation est exceptionnelle et temporaire Ainsi, quand le sultan, son mari, arrive, elle s'acquitte de sa tâche en disant simplement « Pardonnez-moi, car je suis une femme »

---

[49] Voir par exemple l'insertion de la sœur (de l'enfant) qui n'etait pas mentionnee anterieurement

[50] Voir pour les contes kabyles Lacoste-Dujardin (1970 140-141)

[51] Textes nos 3 et 5

[52] Textes nos 16 18, 19

[53] On peut remarquer que la beaute caracterise les femmes mais aussi les heros islamiques dans les contes qui presentent un cadre fabuleux et riche (voir Ahmed El-Helayli et Redah) Dans les contes 'paysans' par contre, la beaute ne caracterise pas les heros mais seulement les femmes et eventuellement « l'ennemi » (voir l'Histoire du Soufi et du Targui)

La relation entre un homme et sa femme est présentée autrement dans « Harun Rracid ḏ Ğecfer Lbranḵi » (Haroun Errachid et Dje'fer El-Branki) qui confirme l'infidélité féminine et la punition exemplaire qui, grâce à la sagesse renommée de Haroun Errachid, s'abat sur les traitres.

Dans « Histoire de celle qui dormait dans ses cheveux » et dans « Histoire d'un sultan et de ses enfants », c'est Mhammed ben Essultan qui défait ses frères, fils d'une autre femme de son père, pour accéder au sultanat. La conquête de Ahmed El-Helayli, au contraire, ne concerne pas le sultanat. En fait, « Aḥmed Lhelayli ḏ Rredaḥ » (Ahmed El-Helayli et Redah) met en scène les exploits amoureux du héros hilalien. Ce conte présente le duel courtois ou joute poétique entre Ahmed et Redah, ce qui fait penser aux rencontres amoureuses dans la tradition de la poésie arabe et également à la joute poétique chantée dans les célébrations du Maghreb berbérophone et arabophone[54]. Le prestige de la langue arabe, langue écrite et langue de la religion, trouve expression ici dans les strophes poétiques accompagnées d'une traduction en tachawit pour ceux qui ne la comprennent pas[55]. Ce qui pourrait permettre au narrateur de montrer sa connaissance de l'arabe.

En conclusion, bien que l'écrit congèle la fluidité de l'oralité en sacrifiant l'esthétique liée à la 'performance', les contes publiés par G. Mercier offrent, dans leur ensemble, un très bon exemple de narration orale chaouia et un échantillon de la diversité des types et des thèmes des contes narrés.

---

[54] Voir P. Galand-Pernet (1998 : 146-147) et T. Yacine (1988: 34-35).

[55] Ceci se manifeste aussi dans d'autres aires linguistiques, voir A. Bezzazi (1993), Bezzazi A. & M. Kossmann (1997) et M. Kossmann (2000).

Numérotation des textes

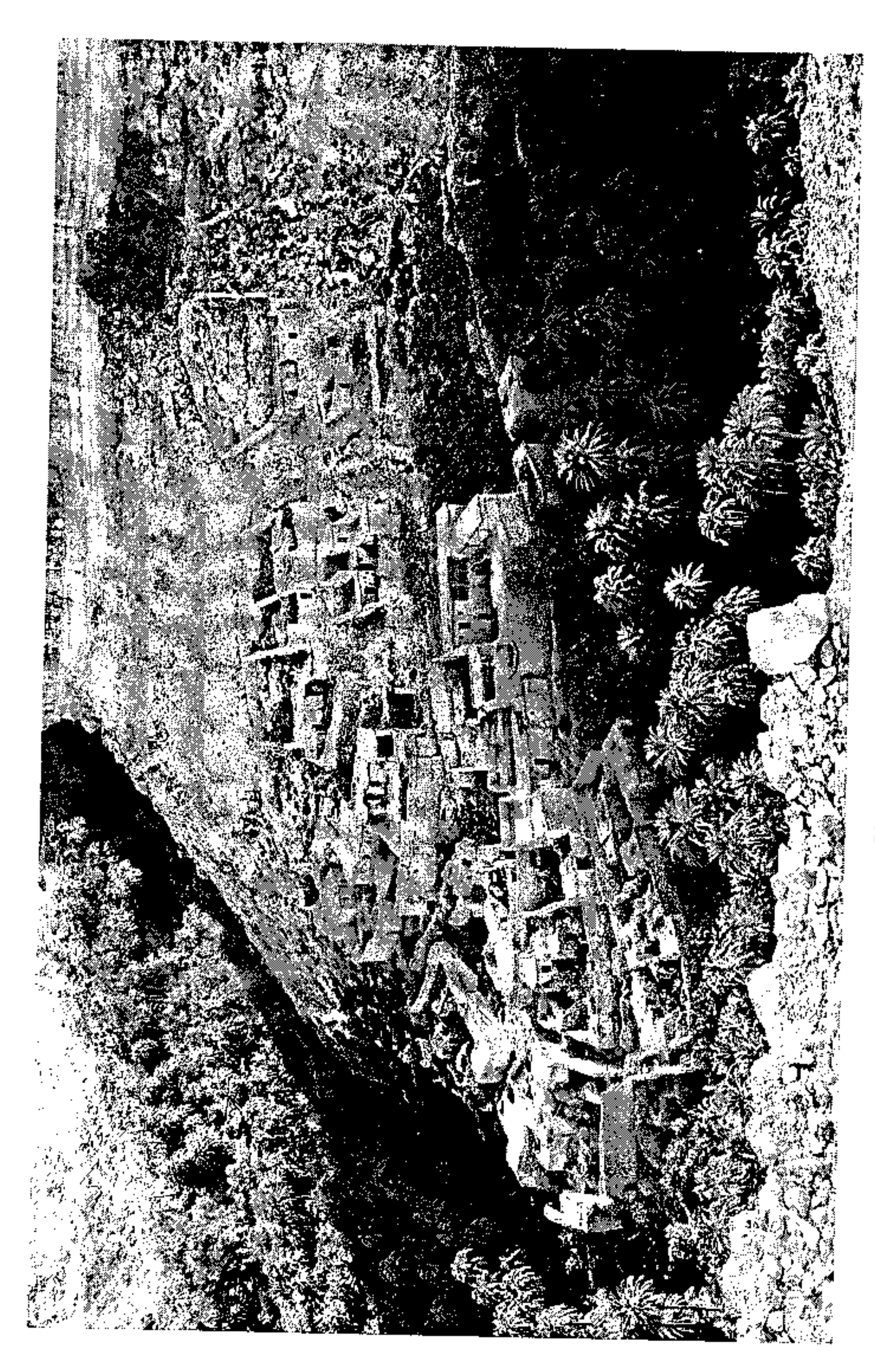
Pour faciliter le travail de comparaison, on donne ci-dessous la correspondance entre la numérotation des textes dans ce volume et la numérotation utilisée dans les publications de Gustave Mercier.

Contes berbères chaouis de l'Aurès d'après G. Mercier par M. Lafkioui et D. Merolla	G. Mercier, *Cinq textes berbères en dialecte chaouia* (Imprimerie Nationale, Paris, 1900).
Texte no.1	Texte no.I
Texte no.2	Texte no.II
Texte no.3	Texte no.III
Texte no.4	Texte no.IV
Texte no.5	Texte no.V
	G. Mercier, *Les Chaouia de l'Aurès*, (Leroux, Paris, 1896).
Texte no.6	Texte no.I
Texte no.7	Texte no.II
Texte no.8	Texte no.III
Texte no.9	Texte no.IV
Texte no.10	Texte no.V
Texte no.11	Texte no.VI
Texte no.12	Texte no.VII
Texte no.13	Texte no.VIII
Texte no.14	Texte no.IX
Texte no.15	Texte no.X
Texte no.16	Texte no.XI
Texte no.17	Texte no.XII
Texte no.18	Texte no.XIII
Texte no.19	Texte no.XIV
Texte no.20	Texte no.XV
Texte no.21	Texte no.XVI



Un homme au travail (Tkoukt)

Photos: D.Merolla et M.Chiovoloni



L'ancien village de Ghoufi

Photos: D.Merolla et M.Chiovoloni



Récolte des dattes (Baniane)

Photos: D.Merolla et M.Chiovoloni



Le village fortifié de Djemina bâti dans la montagne (environs Tadjemout)

Photos D Merolla et M Chiovoloni



TEXTES

1. Haqṣiṯ n Ğexran*

Illa Mḥand Umeqᵒran ljedd ljedd-nnes qqaren-as Ğexran. Netta ḏ rumi ziḵ, illa ḏi Ṯkukṯ ḏi zman n ruman. Ikker yeğ n rumi, nnuɣen netta iḏ-s. Iɣelb-iṯ rumi-ḏin. Ikker netta ḏ ufrux qqaren-as Acreqraq, inεar fell-as fell Ğexran, ičaṯ-iṯ rumi s ṯiṯṯawin-nnes, alḏ ga[55] ifukk Ğexran. Iqqim ḏi lweqṯ-ḏin[56] ḏ amddukel-nnes. Inna-as[57] i harwa-nnes :

– Afrux-aya ma ḥadd hellam la h-tetteṯ ca ! Ma illa hufim yeğ[58] iwi-ṯ-iḏ h a yeč[59], sɣeṯ fell-as llfem-as.

Ak lweqṯ-a[60] wihi uwin-ṯ-iḏ, h a iseɣ[61] fell-as s iḏrahmen u a as-illef.

Haqṣiṯ-aya b lḥaqq, iserkas lac.

---

* Racontée par Ahmed ben Cherif de T'koukt.

55 Forme désassimilée de [aldegga] ('jusqu'à ce que').

56 Forme désassimilée de [luqeddin] ('dans ce moment-là').

57 Dans une prononciation fluide, les deux /a/ en contact dans ce type de syntagme s'assimilent en [innas].

58 La suppression du pronom indéfini est selon G. Mercier (1900 : 19) une pratique courante en tachawit.

59 Variante syntagmatique de /a h-yeč/ où la modalité d'aoriste /a/ précède l'affixe direct /h-/.

60 Forme désassimilée de [luqqa].

61 Variante syntagmatique de /a h-iseɣ/.

Histoire de Djekhran

L'aïeul du grand-père de Mhand Umeqran s'appelait Djekhran. C'était un Romain de jadis, qui vivait à Tkoukt du temps des Romains. L'un de ses compatriotes se leva contre lui, et ils se battirent. Ce Romain avait l'avantage, lorsqu'un oiseau de ceux que l'on appelle geais vint au secours de Djekhran, et frappa le Romain à coups redoublés dans les yeux jusqu'à ce qu'il eût délivré son adversaire. Dès lors, il resta l'ami de Djekhran. Celui-ci dit à ses enfants :

– Tant que vous existerez, ne mangez pas de cet oiseau ; et si vous rencontrez quelqu'un qui apporte un oiseau de cette espèce pour le manger, achetez-le et délivrez-le.

Jusqu'à maintenant, lorsqu'on apporte un geai à l'un de ses descendants, celui-ci l'achète pour de l'argent et lui rend la liberté.

Cette histoire est vraie, et n'est point un mensonge.

2. Haqṣiṯ lɣul ḏ ṯaqiyarṯ

Ruḥen-ḏ iṣayaḏen s ileɣman-nsen, xelḏen ɣer ṯmurṯ n ṣṣyadeṯ. Ileɣman llfen-asen reṯεen, nehni tṣayaḏen al lmaɣreb u aḏ rewḥen ɣer umḵan-nsen. Ass-ḏin[63] iggur-ḏ way, yufa lğerreṯ lɣul ḏi-s ṯlaṯa n leqḏam, iḏefr-it. Yeggur, yuf-iṯ ani g ibzeḏ, lwehr n ṯireḉṯ. Ikker immeḏran-ḏ, irewḥ-ḏ ɣer iṣεifen-nnes, inna-asen :

– Neč ufiɣ-ḏ lğerreṯ lɣul. Ayaw a t-nelḥaq.

Nnan-as :

– La, nečni u ḥ-nlaḥaq ca, a way u as-nzemmer.

Inna-asen :

– Uceṯ fell-a[64] rbaεṯac m ussan. Ma rewḥeɣ-ḏ, aṯa i ḏin ; ur ḏ-rewḥeɣ ca, awiṯ alɣem-inu s ṣṣyaḏeṯ.

A ḏeča i ḏin yuɣir, iḏefr-as lğerreṯ i lɣul-ḏin. Yuɣir rbeε m ussan, netta iggur annaḵ[65] yufa ifri, yaḏf-iṯ. Yufa ṯaqiyarṯ ḏi-s, henna-as :

– Mata a c-ḏ-yuwin, a c-yeč lɣul-aya.

Inna-as :

– Cem mammeḵ lqeṣṣeṯ-nnem, mammeḵ a cem-ḏ-yuwin ?

Henna-as :

– Ass-a ṯlaṯa m ussan seg ay-ḏ-yuwi, neč ṯasliṯ n mmi-s εemmi, iḏ-ḏin yuwy-ay-ḏ lɣul. A neč qqimeɣ ḏig ifri, ittawy-ay-ḏ lmakelṯ, qqimeɣ u ay-inɣi.

Inna-as:

– Manis aḏ ittaḏef ḏir aḏ ḏ-ireweḥ ?

---

[63] Forme désassimilée de [azdin].

[64] Allomorphe de /-ay/.

[65] Marqueur narratif.

Histoire de l'ogre et de la belle femme

Des chasseurs partirent avec leurs chameaux. Arrivés au pays de la chasse, ils lâchèrent leurs chameaux pour les laisser paître ; eux-mêmes chassaient jusqu'au coucher du soleil, et revenaient ensuite à leur campement. Un jour, l'un d'eux était en marche, lorsqu'il aperçut les traces d'un ogre, grandes chacune de trois pas, et il se mit à les suivre. Il alla, et trouva l'endroit où il avait déposé sa fiente, grande comme un tas d'ogre. Il s'en retourna et revint auprès de ses compagnons.

– J'ai trouvé la trace d'un ogre, leur dit-il ; venez, allons le rejoindre.

– Non, répondirent-ils, nous n'irons pas le rejoindre, car nous ne sommes pas plus forts que lui.

– Accordez-moi quatorze jours, dit le chasseur ; si je reviens, vous le verrez, sinon, emmenez mon chameau avec la viande de la chasse.

Le lendemain il partit, et se mit à suivre les traces de l'ogre. Il marchait depuis quatre jours, lorsqu'il découvrit une caverne dans laquelle il entra. Dedans se trouvait une belle femme qui lui dit :

– Qui t'amène ici, où tu vas être mangé par cet ogre ?

– Mais toi, répondit le chasseur, quelle est ton histoire, et comment l'ogre t'a-t-il apportée ici ?

– Il y a aujourd'hui trois jours, répondit-elle, qu'il m'a enlevée ; j'étais la fiancée du fils de mon oncle, c'est alors que l'ogre m'a ravie. Je suis restée dans la caverne, il m'apporte de la nourriture, je reste là et il ne me tue pas.

– Par où a-t-il l'habitude d'entrer, dit le chasseur, lorsqu'il revient ici ?

Henna-as :

– Wa ḏ abriḏ-nnes.

Yuḏef ammas n ifri, iɛemmer lmaqrun-nnes, iqqim-as. Iṯwağa lmaγreb annak̠ ixleḏ lγul. Irfeḏ zznaḏ, yuṯ i-s, yuγ-iṯ ğar hiṯṯawin annak̠ yersa. Irγ-ḏ γar-s, yaf-iṯ yuwi-ḏ sen n leɛbaḏ a hen-issum a hen-yeč. Yensa netta ḏ ṯmeṯṯuṯ-ḏin ḏeg ifri. A ḏeča i ḏin, ḏellen ssrayen ḏug uzref itefferen, refḏen am i zemren, uyiren. Ass-ḏin wis rbaɛṭac, xelḏen γer umk̠an n iṣɛifen-nsen, yufi-hen trajan. Inna-asen :

– Lbeɛṯ-as ak̠sum n ṣṣyaḏeṯ[65], ayaw a nruḥeṯ γer ifri.

Xelḏen bḏun reffḏen ḏi sslaḥ ḏ lqecc, ɛebban ḏi ileγman-nsen, usin-ḏ aḏ rewḥen haqliɛṯ-nsen[66].

Nehni xelḏen-ḏ ammas m ubriḏ, kksen hameṯṯuṯ i uryaz-ḏin. Nnan-as araḥa[67], nnuγen ḏug ubriḏ. Issiwel lbarud ğar-asen. Inγa si-sen rebɛa. Netta ḏ ṯmeṯṯuṯ uyiren waḥaḏ-sen, alḏ i xelḏen haqliɛṯ-nsen, herclen.

[65] Variante syntagmatique de /Lbeɛṯ-as i ak̠sum n ṣṣyaḏeṯ.../.
[66] Variante syntagmatique de /... aḏ rewḥen γer haqliɛṯ-nsen/.
[67] Expression narrative.

– Voilà son chemin, répondit-elle.

Il entra au milieu de la caverne, chargea son fusil et l'attendit. Au coucher du soleil, l'ogre arriva. Le chasseur arma la batterie, tira, atteignit l'ogre entre les deux yeux au moment où il s'asseyait. S'approchant de lui, il vit qu'il avait apporté deux hommes pour les faire cuire et les manger. Il passa la nuit avec cette femme dans la caverne. Le lendemain, ils employèrent la journée à extraire de l'argent caché, emportèrent ce qu'ils purent et se mirent en route. Le quatorzième jour, ils arrivèrent où ils avaient laissé leurs compagnons, et les trouvèrent qui attendaient.

– Laissez la viande de la chasse, leur dit-il, et venez, retournons à la caverne.

Une fois arrivés, ils se mirent à enlever des armes, des vêtements, chargèrent le tout sur leurs chameaux et partirent pour rentrer à leur village.

Arrivés au milieu du chemin, les compagnons voulurent enlever cette femme au chasseur. Une dispute s'engagea, ils se battirent sur la route. La poudre parla entre eux. Notre homme en tua quatre, et continua sa route seul avec la femme, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à leur village, où ils se marièrent.

3. Haqṣiṯ n ṯmeṭṭuṯ n ssulṭan ḏ uwzir-nnes

Yeğ n ssulṭan henna-as hameṭṭuṯ-nnes :

– Ḥwağeɣ aḏ rezfeɣ axxamṯ[68] m baba

Inna-as netta

– Ma ɛlıh, ass-a sabr-ay, ha ḏeča aḏ ṯuyıreḏ cem ḏ uwzır-ınu Ha ḏeča ı ḏın uyıren, ḏ harwa-nsen ḏı hyera-nsen, ṯɛessasṯ ḏı hyera-nsen, la humı ığerreḏen ḏug ubrıḏ[69]. Xelḏen abrıḏ-nsen, hemsa ufukṯ[70] Inna-as ḏı lweqṯ-ḏın netta uwzır ı uɛessas :

– Ɛesseṯ la humı a nettwaɣ[71], aḏ asen lxuyan a ɣen-aɣen[72].

Qqımen tɛessan ɣuf qıḏun, netta ıkker yaḏef ɣer tmettuṯ, leɛyal n ssultan, ınna-as ḏı lweqṯ-ḏın :

– Ma ılla qlı m bᵉeqqı ?

Henna-as nettaṯ :

– Arah

Inna-as

– Uc-ay qlı neɣ aḏ ɣerseɣ ı memmı-m.

Henna-as

– Yers-as

Iqqım ıɣers-as A ḏeča ı ḏın kkren uyıren. Xelḏen, afukṯ hemsa, nehnı nsın Inna-as ı ɛessasṯ :

– Ɛesseṯ la humı a nettwaɣ.

---

[68] Variante phonetique de /ṯaxxamṯ/ ou l'indice du feminin /ṯ-/ a connu une spirantisation dynamique

[69] Variante syntagmatique de /humı la ığerreden dug ubrıd/ ou la modalite de subordination /humı/ precede la modalite de negation /la/

[70] L'etat d'annexion de ce lexeme feminin est marque par la voyelle /u/ et non par la suppression de la voyelle /a/ de l'etat libre correspondant (/afukṯ/)

[71] Variante syntagmatique de / humı la a nettwaɣ /

[72] L'affixe direct /ɣen-/ (1CP) est un allomorphe de /neɣ /

Histoire de la femme du sultan et son vizir

Un roi avait une femme qui lui dit :

– Je veux rendre visite à mon père.

– Bien, répondit-il, patiente aujourd'hui, et demain tu partiras avec mon vizir.

Le lendemain, ils se mirent en route, emmenèrent avec eux leurs enfants, et une escorte pour n'être pas attaqués en chemin. Ils s'arrêtèrent au coucher du soleil, et passèrent la nuit en chemin. Le vizir dit aux gardes :

– Veillez, afin que nous ne soyons pas pris, si les voleurs viennent dans l'intention de nous prendre.

Ils restèrent occupés à garder la tente, tandis que le vizir entra chez la femme, épouse du roi. Il lui dit alors :

– Y a-t-il un peu d'amour ?

Elle lui répondit :

– Non.

– Donne-m'en un peu, dit-il, ou bien j'égorgerai ton fils.

Elle dit :

– Egorge-le.

Il le tua. Le lendemain ils repartirent. Arrivés au moment du coucher du soleil, ils passèrent la nuit. Le vizir dit aux gardes :

– Veillez afin que nous ne soyons pas pris.

Nehni tɛessan netta yaḏef ɣer ṯmeṯṯuṯ, inna-as :

– Aya uc-ay qli m bᵒeqqi neɣ aḏ ɣerseɣ i memmi-m wis sen.

Henna-as :

– Ɣers-as.

Iɣers-as. A ḏeča i ḏin uɣiren, hemsa ufuk̠ṯ, nsin ḏeg iḏ. Inna-as i hmeṯṯuṯ :

– Uc-ay qli neɣ aḏ ɣerseɣ i cem.

Henna-as :

– Lweqṯ-a rağ-ay aḏ ṯweḍḍiɣ.

Inna-as :

– Heṯweḍḍa.

Henna-as ḏi lweqṯ-ḏin :

– Aḏ ẓelleɣ.

Heẓell ɣer rebb lɛalamin, huca lfaṯḥa, henna :

–Ya rebbi, neğ-ay sug uwzir-aya ikcef ca[73] fell-a sserr.

Nettaṯ henna amm-ay, rebb lɛalamin iqebl-it, ɣey-as afriwen m ufrux, huɣa jenna.

Ɣer ṣbaḥṯ, hersa ḏi hamdinṯ ṯaḥellaqṯ, haḏ yeğ ḏug ubriḏ henna-as :

– Ɣaf uḏem n rebbi, uc-ay lebseṯ-nnek̠ a ak̠-uceɣ ha[74] ɣnu.

Inna-as :

– Ma ɛezzek a rebbi, aɣ-henit[75].

Ḏi lweqṯ-ḏin nettaṯ heziyen. Haqliɛṯ-ḏin ur ɣar-s ca n ssulṭan. Nnan-as lejmaɛ n ṯaqliɛṯ :

– A nuceṯ amaxluq-aya iziɣnin ḏ ssulṭan.

Uɛen-ṯ, iwella ḏ ssulṭan fell-asen, issiwel fell-as lmeḏfeɛ, issiwel uṭambur.

Ga hekker huɣa jenna, inna-as netta uwzir i ɛessasṯ :

– Cehḏeṯ[76] fell-as hwella ṯajenniṯ a ur xelḏeɣ ssulṭan ay-ini mani hella.

---

[73] Absence de la première modalité de négation : /...ur ikcef ca.../.

[74] Allomorphe de /ṯa/ : pronom démonstratif indépendant féminin singulier.

[75] Forme désassimilée de [axenit].

[76] Forme désassimilée de [cheṯ].

Tandis que les gardes veillaient, il entra chez la femme. Il lui dit :

– Allons, donne-moi un peu d'amour, ou bien j'égorgerai ton second fils.

– Egorge-le, lui dit-elle.

Il le tua. Le lendemain ils partirent, et, au coucher du soleil, s'arrêtèrent pour passer la nuit. Il dit à la femme :

– Donne-m'en un peu ou bien je t'égorgerai toi-même. Elle lui dit :

– Attends-moi un instant, je vais faire mes ablutions.

Il répondit :

– Fais tes ablutions.

– Maintenant, dit-elle, je vais prier.

Elle adressa sa prière au Maître des Mondes, récita la Fatiha, et dit :

– Ô mon Dieu ! Délivre-moi de ce vizir, afin qu'il ne découvre pas sur moi les parties secrètes.

Elle parla ainsi, et le Maître des Mondes reçut sa prière. Il lui donna des ailes d'oiseau et elle vola vers le ciel.

Au matin, elle descendit dans une grande ville et rencontra un homme sur la route. Elle lui dit :

– Par la face de Dieu, donne-moi votre vêtement, et je vous donnerai le mien.

– Que Dieu vous honore, lui répondit-il, prenez-le.

Alors elle fut belle. Cette ville n'avait pas de roi. Les membres du conseil de la ville dirent :

– Cette créature est belle, nous allons en faire notre roi.

Ils firent d'elle leur sultan. Le canon parla en son honneur, et les tambours battirent.

Lorsqu'elle s'était levée pour aller vers le ciel, le vizir avait dit à ses gardes :

– Vous témoignerez sur elle qu'elle est allée au ciel, afin, quand je verrai le roi, qu'il ne me demande pas où elle est.

Ikker ḍi lweqṭ-ḍin uryaz-nnes, ḍ ssulṭan, inna-as i uwzir-nnes :

– Neč aḍ urziɣ fell hameṭṭuṭ-inu, cek teskerkuseḍ. Aya ṣeɛf-ay.

Kkren uyiren si haqliɛṭ al ṭaqliɛṭ ; tseqsayen u aḍ qqaren :

– A ḍa g illa ca hameṭṭuṭ ddi ilfan[78] ṭajeddit[79] hruḥ-aneɣ ?

Nnan-as yay n ṭaqliɛṭ :

– Nečni u ddi ilfan ci[80].

Ɛeddan ɣer ṭaqliɛṭ ṭicṭ tseqsan. Ga g xelḍen ḍi haqliɛṭ-ḍini, hameṭṭuṭ-ḍin ṭɛeql-iṭ, hesekkr-ḍ ccawc henna-as :

– Ruḥ awi-ḍ aryaz-in.

Henna-as :

– Mata ɣef ṭaliḍ ḍayi ?

Inna-as :

– Ṭameṭṭuṭ ay iruḥen.

Henna-as ḍi lweqṭ-ḍin nettaṭ :

– Yim ḍi[81] aḍ ṭeqqimeḍ ḍay aḍ ṭenseḍ, a ak-niɣ amensi u a ak-nseqsa.

Ga hemsa ufukṭ, henna-as i ccawc :

– Ruḥ awi-ḍ amensi aḍ čen inijyiwen-aya.

Ga čin, henna-as :

– Ɛuḍ-ay lqeṣṣa a nesruḥ fell-aneɣ iḍ.

Inna-as :

– Lqesseṭ-inu ṭaḥellaqṭ. Hruḥ-ay hameṭṭuṭ, hus-ḍ nettaṭ ḍ uwzir-inu, xelḍen-ḍ abriḍ ; inna : « waḷḷah hameṭṭuṭ-nnek huya jenna ». Nniɣ-as : « araḥ teskerkuseḍ fell-a » ; a neč tḥawaseɣ.

Henna-as ḍi lweqṭ-ḍin :

– Ha neč ṭameṭṭuṭ-nnek.

Inna-as :

---

78 Selon G. Mercier (1900 : 26), on a affaire ici à une désassimilation de [iddilfan] où l'élément /ddi/ fonctionne comme subordonnant (1900 : 17).

79 Le deuxième indice du féminin /-t/ est non spirantisé en raison d'une assimilation de /ḍ/ et /ṭ/ à l'intérieur du lexème /tajeddiḍṭ/.

80 Désassimilation de [uddilfic] selon G. Mercier (1900 : 26).

81 Désassimilation de [Yiḍi].

Mais le roi son mari se leva alors, et dit au vizir :

– Je veux aller chercher ma femme, tu as menti ; allons, accompagne-moi.

Ils partirent et allèrent de village en village. Ils interrogeaient et disaient :

– Y-a-t-il ici une femme qui a été trouvée récemment ? Nous l'avons perdue.

Et les gens du village leur répondaient :

– Nous ne l'avons pas trouvée.

Ils passaient alors à un autre village et interrogeaient. Lorsqu'ils arrivèrent à cette ville, la femme du sultan les reconnut, appela son serviteur et lui dit :

– Va, amène-moi cet homme.

Elle dit au sultan :

– Pour quel motif es-tu monté jusqu'ici ?

Il dit :

– J'ai perdu ma femme.

Elle lui répondit alors :

– Reste, séjourne ici et passe la nuit ; nous te ferons à dîner et nous t'interrogerons.

Lorsque le soleil se coucha, elle dit au serviteur :

– Va, apporte le dîner afin que ces hôtes mangent.

Quand ils eurent mangé elle dit au roi :

– Raconte-moi l'histoire, nous passerons ainsi la nuit.

Il répondit :

– Mon histoire est longue. Ma femme est partie, elle est allée en compagnie de mon vizir. Ils effectuèrent le voyage, puis mon vizir me dit : « Par Dieu, votre femme est allée au ciel ». Je lui ai répondu : « Non, vous en avez menti ». Puis je me suis mis à sa recherche.

Elle lui dit alors :

– C'est moi qui suis votre femme.

– Mammek aḏ ṯxelḏeḏ ḏay ?

Henna-as :

– Kkrey, yus-ḏ yar-i ḏ uwzir-nneḵ, inna-ay : « uc-ay ney aḏ yersey i memmi-m » ; nniy-as : « yers-as » ; iyers-asen i sn-in.

Henna-as :

– Ḥaqṣiṯ-nneḵ mammeḵ ṯella ?

Inna-as uwzir :

– Rağ-ay aḏ ruḥey aḏ bezḏey.

Yuggḏ-it. Ibb-as ixf-nnes. A ḏeča i ḏin ṯlaya-ḏ lğemɛeṯ n ṯaqliɛṯ, henna-asen :

– Smaḥ-ay, neč ṯameṯṯuṯ a lliy.

– Comment êtes-vous venue jusqu'ici, répondit-il ?

Elle raconta :

– Après être partie, votre vizir vint me trouver, et me dit : « Donne-m'en ou bien j'égorge ton fils ». « Egorge-le » lui répondis je, et il les tua tous les deux.

Et elle dit, s'adressant au vizir :

– Et votre histoire, comment est-elle ?

– Attendez-moi, dit le vizir, je vais uriner.

Il la craignait. Mais le roi lui coupa la tête. Le lendemain, elle réunit le conseil du village, et lui dit :

– Pardonnez-moi, car je suis une femme.

4. Haqṣiṭ m usufi ḍ utargi*

Llan sen n swafa ḍ umaṭen. Qqimen ttumanasen, inna-as aya :

– A xuya, hameṭṭuṭ-inu s uεeddis, ha n cek s uεeddis. Ma hella ha[82] nneḵ ṭamčuḵṭ, i memmi ; ma hella ha[83] inu ṭamčuḵṭ, n memmi-ḵ.

Ass sug ussan, hus-ḏ yeğ ḏ amčuḵ hicṭ ṭamčuḵṭ. Tegεemren alḏ ga ixelḏen ṣṣyam, inna-as :

– Lweqṭ-a a ḥnini uc-ay illi-ḵ aḏ t-awiɣ i memmi.

Inna-as :

– Neč uciɣ-aḵ.

Ikker isterḵb-it ɣuf serḏunt[84], yuwi-t, yey-as lεres, yey-as ḏi lweqṭ-ḏin axxamṭ-nnes ḏ uryaz-nnes waḥḏ-s bac ur tesṭeḥa c.

Ass sug ussan isla i-s yeğ si ttwareg hameṭṭuṭ teḥla, irḵeb-ḏ ɣuf mahri ḏ εcayri, yus-ḏ ɣar-s. Netta ixleḏ ɣer ssaḥṭ-nnes, yafi inilṭan.

– Wi ḵen-yilan ?

Nnan-as :

– Swafa.

Itekka fi yiğ, inna-as :

– Yuf uḏem m rebbi lεalamin, a amddukel n ṭseḏnan iḥlan, a mziyen lεerḏ, hella ca hameṭṭuṭ, flana ulṭ flana, hella ca ḏay ?

Inna-as :

– Hella.

Inna-as :

– Ma illa ca m wa g illan ḏi-ḵ a aryaz iḥlan, ḥwağeɣ aḏ ṭawiḏ-t-iḏ[85] a t-zreɣ.

---

* Racontée par Ahmed ben Cherif de T'koukt, le 2 juillet 1896.

82 Selon nos informateurs, ce pronom démonstratif est indispensable à l'adéquation syntaxique et la vraisemblance sémantique de l'énoncé.

83 Selon nos informateurs, ce pronom démonstratif est indispensable à l'adéquation syntaxique et la vraisemblance sémantique de l'énoncé.

84 Variante de /ṭserḏunṭ/.

85 Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-t-/ (3FS) et de la modalité d'orientation /-iḏ/ sous l'influence de la modalité d'aoriste /aḏ/.

Histoire du Soufi et du Targui

Deux Soufis étaient frères. Devisant un jour de compagnie, l'un dit à l'autre :

– Ô mon frère, ma femme est enceinte, et la tienne l'est également. Si tu as une petite fille, on la mariera à mon fils ; si j'ai moi-même une fille, on la donnera à ton fils.

Un beau jour, il arriva un petit garçon et une petite fille. Ces enfants grandirent jusqu'à ce qu'ils atteignissent l'âge du jeûne. L'un des deux frères dit à l'autre :

– Ô mon cher, donne-moi ta fille, je l'épouserai à mon fils.

– Je te la donne, répondit-il.

Le premier la fit monter sur une mule, l'emmena, fit une noce, et donna ensuite aux époux une maison séparée afin que la jeune femme n'eût point honte.

Il arriva qu'un homme d'entre les Touaregs entendit parler d'elle comme d'une femme remarquable ; il monta sur son chameau coureur âgé de dix ans et se rendit chez elle. Arrivé dans les environs de sa résidence, il trouva des bergers.

– Qui êtes-vous ? , leur dit-il.

– Des Soufis.

Il se confia à l'un d'eux et lui dit :

– Par la face du Maître des Mondes, ô favori des femmes belles, homme d'apparence remarquable, dis-moi si la dame une telle, fille d'une telle, est ici ?

– Elle y est.

– Eh bien, si l'on trouve en toi les mêmes sentiments que l'on rencontre chez les hommes de bien, je désire que tu me l'amènes à voir.

Inna-as :

– A as-iniγ. Ma hus-ḏ, uwiγ-ak̲-t-iḏ ; ur ṯusi c, aḏ welliγ-ak̲[85] neč a ak̲-iniγ lac.

Ireweḥ iwelli, netta ixleḏ̣ γer axxamṯ-ḏinni, imessa fell-asen.

– Arwaḥ a ṯečeḏ̣ amensi.

Inna-asen :

– Lweqṯ-a čiγ ḏi axxamṯ-inu, rwiγ.

Yeya iman-nnes itqeṣṣar iḏ̣ bac a hen-isseγfen. Nehni ryin lbarra tqeṣṣaren iḏ̣, netta iεedda γar-s. Inna-as aryaz :

– Issekr-ay-ḏ γar-m ḏ atargi. Iḥla am cem ; hiṭṭawin-nnes ḥlant, axenfuf-nnes iḥla, imi-nnes iḥla.

Henna-as ḏi lweqṯ-ḏin :

– Qqel mani g illa urγaz-inu.

Netta iqqel, annak̲ i ğemεeṯ ibεeḏ, iwella-ḏ γar-s inna-as :

– Haṯa ḏi ljemεeṯ itqeṣṣar iḏ̣.

Henna-as :

– Kker a nekker a nruḥ γer ttargi.

Nettaṯ ṯxelḏ̣-iṯ, εeğben i baεḏ̣-hum baεḏ̣. Annak̲ ḥlan i-s senni. Kkren rek̲ben, uyiren.

Ga g yus-ḏ aryaz-nnes, netta ixleḏ̣, annak̲ lfrac waḥḏ-s. Inna ḏ̣ug ul-nnes hella γer baba neγ γer εemmi. Ga g yuli wass, inna-as i ulṯma-s :

– Qqel ca ḏi xxamṯ m baba-m neγ εemmi-m ma hella ca.

Heqqel, annak̲ lac. Ikker irya itḥawas, annak̲ hatta lğerreṯ umahri herya. Isserj ḏi lweqṯ-ḏin lmahri-nnes. Kkrent iseḏnan[86] nnant-as :

– Yim, la ggur ca, a ak̲-nuc issiṯ-na[87].

---

[85] Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe indirect /-ak̲-/ (2MS) sous l'influence de la modalité d'aoriste /aḏ/.

[86] Nom féminin pluriel dont l'indice du genre /ṯ-/ a connu une spirantisation dynamique.

[87] Allomorphe de /-nay/ (1CP).

– Je lui ferai part de ta prière, et si elle me suit, je te l'amènerai, sinon je reviendrai te trouver pour te dire qu'elle ne veut pas.

Il partit, et, arrivé à la demeure de la dame, il aperçut des gens auxquels il souhaita le bonsoir.

– Viens dîner avec nous, lui dirent-ils.

– Je viens de manger chez moi et je suis rassasié.

Il fit semblant de se distraire avec eux pour raccourcir la nuit, en réalité pour endormir leur vigilance. Ces gens sortirent au dehors pour aller se divertir, tandis qu'il pénétra chez la dame.

– Un homme m'envoie auprès de vous, dit-il, un Targui. Il est beau comme vous, ses yeux sont beaux, son nez est beau, sa bouche est belle.

– Regarde donc, lui dit-elle, où se trouve mon mari.

Il regarda, et l'aperçut au milieu d'un groupe éloigné. Revenant vers elle, il lui le dit :

– Le voilà parmi ceux qui raccourcissent la nuit.

– Eh bien, lève-toi, et allons auprès du Targui.

Arrivée auprès de lui, ils se plurent réciproquement, étant beaux tous deux, montèrent sur le méhari et partirent.

Quand le mari revint, il entra chez lui et trouva la couche vide. Il dit en lui-même : Elle est chez mon père ou bien chez mon oncle.

Quand le jour se leva, il dit à sa sœur :

– Va voir dans la maison de ton père ou celle de ton oncle si elle s'y trouve.

Elle y alla, et ne la trouva point. Il sortit pour faire des recherches et voici qu'il aperçoit les traces du méhari qui s'éloignent. Il sella alors son propre méhari. Les femmes sortirent et lui dirent :

– Reste, n'y va pas, nous te donnerons nos filles.

Inna-as[88] :

– Araḥ, neč aḏ laḥqeɣ ha-ynu.

Ikker yuyir, ilḥaq lğerreṯ umahri hatta hatta hatta alḏ ga hemsa ufuḵṯ, yensa yuf lğerreṯ-ḏin. Lmahri-nnes ḏ axmaysi. Ga g aḏ ṯuli afuḵṯ, ikker iḏfer lğerreṯ-ḏin.

Lεacer netta ixleḏ ɣer ssaḥeṯ n ttwareg, yufa ssεeyeṯ ḏ inilṯan, itekka fi yiğ inna-as :

– Xeyr a aryaz iḥlan, uma-sent n ṯseḏnan iḥlan, a aḵ-iniɣ awal la h-sray c.

Inna-as :

– Ini.

Inna-as :

– Ma yus-ḏ ca hameṭṭuṭ ḏay iḏiḏen ? .

Inna-as :

– Hus-ḏ.

Inna-as :

– Ma illa ca ḏi-ḵ m wa g illan ḏeg iryazen iḥlan ?

Inna-as :

– Illa.

Inna-as :

– Ḥwağeɣ a y-ṯweṣṣleḏ ɣar-s.

Inna-as :

– A c-weṣṣleɣ. Ruḥ ffer lmahri-nneḵ, ḵerf-iṯ, eks lkesweṯ-nneḵ bac aḏ ṯaseḏ ḏ ceryan, ur ṯeteεqileḏ ca ḏug ammas m ulli. Awi-ḏ ssif-nneḵ, arwaḥ aḏ ṯeggureḏ ammeḵ heggurent ulli.

Inna-as :

– Aḏ ggureɣ aḏ nehraɣ m[89] ulli ɣar-ḵ bac a itḏalmen fell-a.

[88] L'accord morphologique (de nombre) entre l'affixe indirect /-as/ (S) et le nom /iseḏnan/ (P) auquel il réfère n'est pas respecté ici, une pratique pas trop étonnante dans les textes naratifs.

[89] Allomorphe de /am/ ('comme').

Il répondit :

– Non, je veux rattraper ma femme.

Il sort, il suit la trace du méhari ; la voici, la voici, la voici jusqu'à ce que le soleil se couche. Il passe la nuit sur cette trace. Son méhari est un chameau coureur de cinq ans. Quand le soleil se lève, il repart et suit cette trace.

Vers la fin de l'après-midi, il arrive au campement des Touaregs, trouve des troupeaux et des bergers. Il se confie à l'un d'eux et lui dit :

– Parole de bien, homme brave, frère des femmes belles, je veux te dire une parole que tu ne répéteras point.

– Dis.

– Est-il arrivé une femme en ce lieu l'avant-dernière nuit ?

– Elle est arrivée.

– Y-a-t-il en toi les sentiments que l'on trouve chez les gens de cœur ?

– Certes.

– Je désire que tu me fasses parvenir auprès d'elle.

– Je t'y conduirai. Va, cache ton méhari, entrave-le ; quitte ton vêtement de façon à venir nu ; on ne te reconnaîtra point au milieu des brebis. Apporte ton sabre et viens, tu marcheras comme marchent les brebis.

– Je marcherai vers toi, dit-il, en prenant l'apparence d'une brebis, de façon à passer inaperçu.

– Iḏ-a aḏ yın lεers, aḏ ryen sıg ıxxamen ukull. Ḏıra xelḏey yer uxxamṯ[90] n ṯmeṯṯuṯ-ḏın, aḏ uṯey ȷıȷ s ṯyarıṯ. Ḏıra aḏ uṯey, ṯı-ḏın ṯaxxamṯ-nnes

Iqqım ḏı lweqṯ-ḏın ıḥṣar ḏug ammas m ullı, annak̠ hısedṉan ryınt ṯeẕẕınt. Iqqel ḏı lweqṯ-ḏın f ılallen m uxxam, ga g ıssıwel lbarud, ımmug lεers, ıεedda yar-s. Yuf-ıt ḏı lfrac, annak̠ ccmeε ıreqq.

Henna-as :

– Εlesslama a flan.

Inna-as :

– Isellm-k.

Henna-as :

– Mata a c-ḏ-yuwın ?

Inna-as :

– Cem a yer ḏ-usıy.

Henna-as :

– Ixla axxamṯ-nnek ![91] Neč εeddıy c.

Inna-as :

– Aḏ ṯekkerḏ.

Henna-s :

– Ur tekkrey c. Ma ṯexseḏ aḏ ṯečeḏ, ak̠ aḏ yıy[92].

Inna-as :

– Ur tettey ca.

Henna-as :

– Ma ur tetteḏ ca, aḏ εeyṯey ı uryaz-ınu aḏ yaḏef a c-ıney.

Ḏı lweqṯ-ḏın ıȷbeḏ ssıf-nnes ınna-as :

– Aḏ ṯekkreḏ ney a cem-nyey.

Hekker huyır ḏı hyera-nnes. Ixleḏ yer umahrı-nnes, ıllf-as, ıεedda yer leksawı, ıks-ıhent, ırḏ-ıhent, ısserkb-ıt urenn-as, ıkker yuyır. Ass yulı, henna-as :

– A wa ya u-εemmı, neč ffuḏey.

---

[90] Etat d'annexıon marque par /u-/

[91] Pas d'accord de genre entre l'ındıce de personne /ı-/ (M) et le complement explıcatıf /axxamṯ-nnek/ (F)

[92] Varıante syntagmatıque de / ad ak-yıy /

– Cette nuit, répond le berger, ils feront la noce, tout le monde sortira des habitations, et lorsque j'arriverai à la tente de cette dame, je frapperai un piquet avec un bâton. Là où je frapperai sera sa demeure.

Il attend alors et se dissimule au milieu des brebis, et voici que les femmes sortent pour traire. Il regarde dans le groupe des tentes, et, tandis que les coups de feu retentissent et que la noce bat son plein, il entre chez elle. Il la trouve dans le lit, et la chandelle brûle. Elle lui dit :

– Que Dieu t'accorde le salut, un tel.

Il dit :

– Le salut sur toi.

– Quel motif t'amène ? lui dit-elle.

– C'est pour toi que je viens.

– Dieu fasse que ta tente soit déserte ! Je ne te connais plus.

– Lève-toi ! , répondit-il.

– Je ne me lèverai pas, mais si tu veux à manger, je vais t'en préparer.

– Je ne veux pas manger.

– Eh bien, puisque tu ne veux pas manger, je vais appeler mon homme qui accourra et te tuera.

Alors il tire son sabre et lui dit :

– Tu vas te lever ou je te tuerai.

Elle se lève et sort avec lui. Il arrive à son méhari, le détache, va chercher ses vêtements, s'en couvre, prend sa femme en croupe et part. Le jour monte, elle dit :

– Ô toi qui es le fils de mon oncle paternel, j'ai soif.

Nettaṯ ṯeḥwağ aḏ ṯexḏeɛ.

Inna-as :

– Ma illa ca m waman ḏay ?

Henna-as :

– Ass m ay-ḏ-yuwi ttargi, haṯan ḏi hizi-ha.

Xelḏen ɣer lbir-ḏin. Ikker netta inna-as :

– Hwa.

Henna-as :

– Neč ṯameṭṭuṯ a lliɣ, tuggaḏeɣ. Hwa cek.

Ikker ihwa netta. Issiɣ-as-ḏ aman, heswa. Irni i[93] umahri-nnes, iswa. Ha al ṯ a hetwezzeɛ ḏi hmurṯ. Inna-as :

– Cem maɣef twezzɛeḏ aman ḏi hmurṯ.

Henna-as :

– Ur twezzɛeɣ ca, amahri-nneḵ a g isessen.

Nettaṯ heɣra hiṯ-nnes, annaḵ ha-ṯ aɣubbar, hezra ttargi aḏ yus-iḏ, hebbi fell-as aḥebbal. Ur yeɣḏu ca f lbir, iqqim ḏi cegg ḏi ḏukkanṯ, alḏ ga aḏ ixleḏ utargi.

Henna-as hameṭṭuṯ i[94] utargi :

– A neč a ḥaṣṣleɣ-aḵ-ṯ-iḏ.

Inna-as :

– Ṣaḥḥeyt.

Inna-as utargi i usufi :

– Sili-yay-ḏ aman aḏ sweɣ !

Issiɣ-as aḏ isew.

Henna-as hameṭṭuṯ :

– Nɣ-iṯ ḏaxel lbir ; aḏ yečaṯ s ṯerreṣaṣṯ, u as-hezemmreḏ ca.

Inna-as :

– Araḥ, neč ur senjuseɣ ca lbir n leɛrac. A nessili-ṯ-iḏ[95].

---

[93] Assimilation de cette préposition avec le /-i/ du verbe /irni/ dans le texte transcrit par G. Mercier (1900). Sa présence sous-jacente est indiquée par la marque d'état d'annexion /u-/ du nom qui la suit.

[94] Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1900). La marque d'état d'annexion /u-/ du nom qui la suit l'indique.

[95] Pas de déplacement syntagmatique sous l'influence de la modalité d'aoriste.

Elle méditait une trahison.

Il lui dit :

– Est-ce que l'on trouve de l'eau par ici ?

– Le jour où le Targui m'a emmenée, il y en avait dans ce col.

Ils arrivent au puits.

– Descends dans le puits, dit le Soufi.

– Je ne suis qu'une femme, j'ai peur. Descends toi-même.

Il descend. Il puise de l'eau, elle boit ; il en puise encore pour son méhari qui se désaltère, et voici qu'elle répand l'eau à terre.

– Pourquoi verses-tu l'eau à terre ? , lui dit-il.

– Je n'en verse pas, c'est ton méhari qui boit toujours.

Et cependant elle lance ses regards, et voici qu'une poussière se lève ; elle aperçoit le Targui qui arrive. Elle coupe la corde sur son mari, mais il ne tombe pas au fond du puits ; il reste sur une anfractuosité, sur un banc de pierre, jusqu'au moment où le Targui arrive.

La femme, s'adressant à celui-ci, lui dit :

– Voici que je te l'ai attrapé

– Bravo ! s'écrie-t-il, et s'adressant au Soufi :

– Fais-moi monter de l'eau, que je boive.

Il puise de l'eau, et le Targui boit.

La femme lui dit :

–Tue-le dans le puits, c'est un tireur de balles, tu n'es pas plus fort que lui.

– Non, répondit-il, je ne veux pas souiller le puits des tribus. On le fait monter.

Yuli alḏ ga aḏ ixleḏ s icebbcec, ḏi-ssawen-ṯ[96], ḵerfen-ṯ. Rnin-as iḏaren, ḵerfen-as-hen, ğin-ṯ ḏ ceryan.

Ṯṯfen ḏi lweqṯ-ḏin γersen-as i[97] umahri-nnes. Inna-as ḏi lweqṯ-ḏin i hameṯṯuṯ :

– Awi-ḏ isγaren a neḵnef aḵsum.

Hekker hawi-yas isγaren. Netta iḵennef itett, nettaṯ ṯḵennef ḏi haḏunṯ alḏ itqeṯṯar[98] γef u-cemm-is. Inna-as utargi :

– La as-tegg c amm-a.

Henna-as :

– Netta ijbeḏ-ḏ γar-i ssif, iqqar : « Aḏ ṯekkreḏ neγ a cem-nγeγ. »

Inna-as :

– Yi rray-nnem.

Nettaṯ hetqeṯṯar-as f iḏmar-nnes ḏ wuḏem-nnes ḏ yiγallen-nnes, alḏ ga iḥarq wilim-nnes. Heya amm-a, u ttargi ixelḏ-iṯ-iḏ iḏes, inna-as i hmeṯṯuṯ :

– Ḥarz a ur inessreb.

Netta iṯṯes, inna-as usufi :

– Xeγr, a hameṯṯuṯ iḥlan, ḵenneḏ γar-i a ssuḏneγ imi-nnem neγ mag-nnem.

Henna-as :

– Ixli bit-k ! Lweqṯ-a aḏ ṯemmṯeḏ, cek ṯeḥwağeḏ aḏ ṯessuḏneḏ.

Inna-as :

– Mḏara aḏ mmṯeγ, aḏ mmṯeγ fell-am. Ḥwağeγ-cem. Xeγr n duneṯ-aya ukull, ğ-aγ a cem-ssuḏneγ, a ferḥeγ sacṯ, ḏi lweqṯ-ḏin aḏ mmṯeγ.

Henna-as :

– Haγ-h[99].

---

[96] La position pré-verbale de la modalité d'orientation /ḏi-/ est probablement en rapport avec l'élémént /alḏ ga/ qui le précède dans la première partie de l'énoncé.

[97] Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1900). La marque d'état d'annexion /u-/ du nom qui la suit l'indique.

[98] Pas d'accord de genre entre l'indice de personne /i-/ (M) et le nom auquel il réfère /haḏunṯ/ (F).

[99] Forme désassimilée de [hax].

Le Soufi monte jusqu'à ce qu'il arrive à hauteur des seins ; ils s'en emparent, le hissent, le ligotent. Ils lui prennent encore les pieds, les attachent, et le mettent nu.

Alors ils s'emparent de son méhari et l'égorgent.

– Apporte du bois, dit le Targui à la femme, nous allons faire rôtir la viande.

Elle se lève et lui apporte du bois. Il fait rôtir et mange, tandis qu'elle fait griller les morceaux de graisse jusqu'à ce qu'ils dégouttent sur son cousin.

– Ne lui fais pas cela, lui dit le Targui.

Elle dit :

– Il a dégainé sur moi son sabre en s'écriant : « Lève-toi ou bien je te tuerai. »

– Dans ce cas, agis à ta guise.

Elle fait dégoutter la graisse sur sa poitrine, sur son visage, sur sa nuque, jusqu'à ce que sa peau soit grillée. Pendant qu'elle agit ainsi, le Targui se sent gagné par le sommeil et dit à la femme :

– Veille sur lui, afin qu'il ne se glisse pas hors de nos mains.

Tandis qu'il dort, le Soufi parle :

– Parole de bien, ô femme excellente, penche-toi sur moi que j'embrasse ta bouche ou bien ta joue.

Elle dit :

– Dieu fasse que ta tente soit déserte ! Tu vas mourir tout à l'heure, et tu penses aux baisers ?

– Certes, je vais mourir, et je mourrai pour toi. Je te veux. Je t'aime plus que ce monde entier. Laisse-moi t'embrasser, j'aurai un moment de joie avant de mourir.

Elle dit :

– Prends.

Inna-as :

– Ḵenneḏ swaswa ɣar-i.

Henna-as :

– Haɣ-h.

Yeṭf-it s uḏerrim s uxenfuf. Henna-as :

– Mata ṯeḥwağeḏ ?

Inna-as :

– Llf-ay !

Hellf-as. Inna-as :

– Susem, ur tsawal ca !

Iɛedda, yeks iḵref f iḏaren-nnes, irni yerḏ iɛlaw-nnes, iɛedda ɣer lemkaḥel-nnes, yeks-as ṯɛemmerṯ ṯamzwaruṯ, yerni iɛemmr-iṯ, iraɛ ɣer ṯmiḵsi annaḵ ṯeḥla, inna-as i hmeṭṭuṯ :

– Sekker ttargi.

Ikker, inna-as :

– Maɣef ur ay-ṯenɣiḏ ca ḏeg iḏes ?

Inna-as :

– Ak cek ur ay-ṯenɣiḏ ca ḏaxel lbir. Kker cek ruḥ ḏun, neč aḏ qqimeɣ ḏayi.

Ikker utargi inna-as i usufi :

– Huṯ[100] cek ḏ amzwaru.

Inna-as netta usufi :

– Araḥ, ğiɣ-c, huṯ cek.

Hessiwel nettaṯ ṯmeṭṭuṯ, henna-as :

– Uṯ cek a ttargi, cek ur ṯzemmreḏ ca i[101] usufi.

Ikker utargi iwṯa, annaḵ hameṭṭuṯ hasslulu fell-as, iḥekm-iṯ ḏi cucay-nnes[102] ufint f ixf-nnes. Ikker ḏi lweqṯ-ḏin netta usufi inna-as :

– Bedd-ay lweqṯ-a ammeḵ a aḵ-beddiɣ.

---

[100] Selon nos informateurs, ce /h/ expressif rend également la valeur impérative de cette forme verbale plus énergique.

[101] Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1900). La marque d'état d'annexion /u-/ du nom qui la suit l'indique.

[102] Variante de /ṯcucay/ sans marque du féminin.

– Penche-toi bien sur moi.

Elle dit :

– Prends.

Il la mord par la mâchoire et par le nez. Elle dit :

– Que demandes-tu ?

– Que tu me délies.

Elle le délie. Il lui dit :

– Tais-toi et ne profère pas une parole !

Puis il s'occupe de détacher les entraves qui retiennent ses pieds, il revêt son burnous, va chercher son fusil, enlève la charge ancienne et le recharge à nouveau, examine la pierre à fusil et s'assure qu'elle est bonne et dit à la femme :

– Fais lever le Targui.

Celui-ci s'éveille.

– Pourquoi, dit-il, ne m'as-tu pas tué pendant mon sommeil ?

– C'est que toi-même ne m'as point tué tandis que j'étais dans le puits. Lève-toi, va te placer là-bas, tandis que je resterai ici.

Le Targui obéit et dit au Soufi :

– Tire toi le premier.

Le Soufi lui répond :

– Non, je te laisse tirer toi-même le premier.

La femme prend la parole :

– Frappe toi en premier, ô Targui, tu n'es pas aussi fort que le Soufi.

Le Targui se lève, il tire, et voici que la femme fait entendre un long youyou. Il l'atteint dans ses chéchias qui volent de dessus sa tête. A son tour, le Soufi se prépare et dit :

– Tiens-toi droit maintenant, comme je me suis tenu droit pour toi.

Yuṯ-iṯ, iḥekm-iṯ ḏi himmi, yemmuṯ ; iɛedda ɣar-s, iɣers-as. Iɛedda ḏi lweqṯ-ḏin ɣer umahri, ibbi-ḏ si-s aḵsum, inna-as i hameṯṯuṯ :

– Ruḥ awi-ḏ isɣaren aḏ ḵenfeɣ aḏ čeɣ.

Henna-as :

– Ur truḥeɣ c.

Iberreḥ fell-as s ussfiɛ, yuṯ-it. Hekker ḏi lweqṯ-ḏin hawi-ḏ isɣaren. Iḵennef, yeča alḏ i g irwa.

Iruḥ a t-ineɣ, annaḵ yuggeḍ a as-inin lɛerc-nnes : « ur t-ṯuwiḍ-iḏ[103] c ». Yeɣ-it urenn-as, ikker.

Ayṯ-ɛemmi-s terɛen ḏi-s si ṯqerbusṯ melmi aḏ ixleḍ. Annaḵ haɣebbart hattan, alḏ ga aḏ ixleḍ annaḵ netta. Issiwel uma-s m urɣaz, inna-as :

– Mata a aḵ-yin amm-a ?

Inna-as :

– Ulṯ-ɛemmi i y-yin amm-a.

Yersen-as i hmeṯṯuṯ, qeddeḏen-t, yirin-t ɣef ṯzuggaɣṯ. Usin-ḏ uccanen ḏ ifrax tḏellan-ḏ ssi-s tetten[104] alḏ ga aḏ ṯeḵfa.

---

[103] Pas de déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation sous l'influence de la modalité de négation /ur/.

[104] Variante syntagmatique de /tḏellan-ḏ tetten ssi-s/.

Il tire, il l'atteint au front ; son ennemi mort, il se précipite sur lui et l'égorge. Il va ensuite au méhari, en coupe des quartiers de viande et dit à la femme :

– Va me chercher du bois, je veux faire rôtir et manger.

– Je n'irai point, dit-elle.

Il s'avance vers elle menaçant et la frappe. Elle se lève alors, et apporte du bois. Il fait rôtir et mange jusqu'à satiété.

Il songe alors à tuer la femme, mais il craint que les gens de sa tribu lui disent : « Tu ne l'as point ramenée ». Il la prend en croupe et part.

Ses cousins, qui faisaient paître sur une colline, attendaient qu'il arrive. Quand il fut près d'arriver, voici qu'une poussière se lève, et le voici lui-même. Son frère prend la parole et dit :

– Qu'est-ce donc qu'on t'a fait ?

Il répond :

– La fille de mon oncle paternel a fait telle chose.

Alors ils égorgent la femme, découpent sa chair en lanières, les lancent sur un jujubier sauvage. Les chacals et les oiseaux accourent, et passent la journée à les manger jusqu'à ce qu'il n'en reste plus.

5. Aḥmed Lhelayli ḏ Rredaḥ*

Aḥmed Lhelayli ur ṯ-tḥiban ca iwḏan. Ruḥen ɣar-s ɣar settut[106], nnan-as :

– A settut, xseɣ[107] a ṯ-nsekker-ḏ aryaz-a si hmurṯ. A[108] ṯṭulbeḏ fell-aneɣ a am-ṯ-nuc.

Henna-asen :

– Farḥi-kum-weǧuha ! Yeṯ leɛyaḍ aḏ irya a ṯ-hezzereɣ.

Kkren yin leɛyaḍ, nnan-as halyumṯ hruḥ. Ikker netta ḏi lweqṯ-ḏin inna-as i baba-s :

– Haḏ fezzɛeɣ-ak̲ neč[109].

Ikker irk̲eb ɣuf uyis-nnes, ifzeɛ, ixleḍ ammas m ubriḏ, nnan-as :

– Lɛafiṯ !

Imeḏran-ḏ, ixleḍ aḏ iwreḏ yis-nnes, yaf settut hettayem, inna-as :

– Ǧ-ay, eks ayddiḏ zzat-i.

Henna-as nettaṯ :

– Ɛedda u barek.

Netta isɛedda yis, iɛfes uyddiḏ, imezzeq.

Henna-as :

– Cek nfexṯ-ay, ma a ḏ-ṯuwiḍ ca n Rredaḥ Um Zayd ? Inna-as :

– S ddin m wa[110] i abbḏeɣ[111] al ḏay-ṯenɛaṯeḍ Rredaḥ mani hettili neɣ aḏ bbiɣ ixf-nnem !

---

* Racontée par Ahmed ben Cherif de T'koukt.

[106] Allomorphe de /asettut/, /hasettut/ ou /ṯasettut/.

[107] Incohérence d'accord morphologique de cette forme verbale (1S) avec la forme qui la précède /nnan-as/ (3MP) et celle qui la suit /nsekker/ (1P).

[108] Allomorphe de /ak/.

[109] Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe indirect /-ak̲/ sous l'influence de la modalité d'orientation /haḏ/ étant un allomorphe de /aḏ/.

[110] Forme désassimilée de [uma].

[111] Allomorphe de /ɛabbḏeɣ/ où le /ɛ/ n'est pas prononcé.

Ahmed El-Helayli et Redah

Ahmed le Hilalien n'était pas aimé des gens. Ses ennemis allèrent trouver une vieille sorcière et lui tinrent ce langage :

– Ô sorcière, nous voulons que tu chasses cet homme de notre pays ; demande-nous ce que tu voudras, nous te le donnerons.

Elle leur dit :

– Que Dieu réjouisse vos visages ! Jetez des cris, notre homme sortira et je le verrai.

Ils se levèrent et obéirent, criant qu'une chamelle s'était échappée. Aussitôt, Ahmed va trouver son père, et lui dit :

– Je vais la chercher.

Il sort, il monte sur son coursier, il se met en route, et rencontre à mi-chemin ces gens qui lui disent :

– Ce n'est rien.

Il fait demi-tour, toutefois non sans faire boire son cheval, et rencontre à la source la sorcière qui puisait de l'eau.

– Laisse-moi passer, lui dit-il, et enlève ta peau de bouc de mon chemin.

– Passe donc ainsi, lui répond-elle.

Il fait avancer son cheval, qui foule la peau de bouc et la déchire.

– Toi qui es si fier avec une pauvre femme, lui dit-elle, serais-tu donc capable de ramener Redah Oum Zayd ?

– Par la religion de celui que j'adore, tu me montreras où demeure cette Redah ou bien je te couperai la tête !

Henna-as ḍi lweqṭ-ḍin :

– Rredaḥ ṭebεeḍ ṭiḵli n rebεin yum ğar-aḵ ḍiḍ-s.

Ikker ḍi lweqṭ-ḍin ireweḥ, irfeḍ rebεin n ṭḥebbaṭ n degleṭ-nnur, yey-ihent ḍi lğib-nnes, irḵeb ɣuf yis-nnes, yuɣir.

Netta iggur iggur alḍ yuḍef hamurṭ n rrmel. Ḍira iɣer uyis s iḍaren-nnes w aḍ yaḍef al ddir. Ibeṭṭel uyis, iɣleb, iεya. Inna-as Aḥmed Lhelayli i uyis :

الازرق يا باهي اللون
كلاك الرمل من عيونك
لا سهلت بالتنوين
لا في راس حامق جنونك
منيت لك مرج و خافور
ونوردك من عين نونة
والله بغلة معبية بالشعير
قودها ابن هجونة

A yis aziza, imelḥ llun-nneḵ
Ičuca rrmel si hiṭṭawin-nneḵ
Ur ṭeḥneḥeḍ ca ammeḵ ṭeḥneḥeḍ ziḵ
Imuks ssi-ḵ wah tsawiḍ ziḵ
Tmenniɣ-aḵ lmurğ aḍ ili ičur s lxafur
U a c-nsessu si hiṭ n Nuna
Waḷḷah haserḍunṭ a ṭεebba s hemzin
Izzuɣr-it Ben Hajjuna.

Issiwel ɣar-s uyis, inna-as :

– Ers, rxef ddir, cbaḥ leḥzam, ṭiseḍnan a ɣen-isseryin i hmurṭ.

Irexf-as ddir, iεedda, irḵeb, yuɣir. Netta iggur annaḵ, yaf nnejε zzaṭ-s, yaf amnay irḵeb fell lεawda ṭamellalṭ, netta itberrem ḍi hileɣmin. Inna-as Aḥmed :

– Slama-εlik ya wa illan urn-iṭ hileɣmin.

Issusem, iggum a as-yuε sslam.

Inna-as :

– Slama-εlik a wa illan ḍug ammas n ṭleɣmin.

– Sache donc qu'elle demeure loin d'ici, et qu'il n'y a pas entre elle et toi moins de quarante journées de marche.

Ahmed rentre chez lui, il s'approvisionne de quarante dattes de l'espèce *deglet-nour*, qu'il met dans sa poche. Il monte sur son destrier et part.

Il marche, il marche sans cesse jusqu'au pays du sable. Le coursier lance ses pieds en avant, et s'enfonce dans le sable jusqu'au poitrail, mais bientôt il s'arrête, il est vaincu, il est brisé par la fatigue. Ahmed le Hilalien s'adresse alors à lui :

Mon bon cheval gris clair, de noble apparence,
Le sable vient manger tes yeux.
L'air ne retentit plus de tes hennissements redoublés ;
Dans ta tête, plus d'ardeur bouillonnante.
Je te donnerai des prairies de khafour ;
Je t'abreuverai des yeux de Nouna.
Par Allah ! Tu auras une mule chargée d'orge,
Que conduira Ben Hadjouna.

A son tour, le destrier parle et dit :

– Descends, relâche le poitrail, resserre la sangle, car des femmes vont se montrer à nous dans ce pays.

Ahmed va relâcher le poitrail, puis remonte et part. Tandis qu'il marche, il aperçoit devant lui le campement d'une tribu, et voit venir un cavalier monté sur une jument blanche, occupé à rassembler des chamelles.

– Sur toi soit le salut, s'écrie Ahmed, ô toi qui te trouves derrière les chamelles.

Le cavalier garde le silence, et ne veut pas lui rendre le salut.

– Sur toi soit le salut, dit Ahmed, ô toi qui te trouves au milieu des chamelles !

Iggum a as-yuɛ sslam.

Inna-as :

– Slama-ɛlik a wa illan zzaṯ hleɣmin.

Iggum a as-yuɛ sslam.

Inna-as ḏi lweqṯ-ḏin :

– Slama-ɛlik ya bab n ṯmellalṯ.

Inna-as :

– Ɛlik-ssalam.

Inna-as :

– Mata cek, neč qqareɣ-aḵ slamna-ɛlik[111], cek heggumiḏ a ay-ṯuɛiḏ sslam ?

Inna-as :

– Henniḏ-ay : « slama-ɛlik a wa illan urn-iṯ hileɣmin » ; urn-asent ḏ ileqqaḏen-nsent. Henniḏ-ay : « slamna-ɛlik a wa illan ḏug ammas n ṯleɣmin » ; ammas-nsent ḏ iɛeddisen-nsent. Henniḏ-ay : « slamna-ɛlik a wa illan zzaṯ ṯleɣmin » ; zzaṯ-sent ḏ ixfawen-nsent. Henniḏ-ay : « slamna-ɛlik ya bab n ṯmellalṯ » ; nniɣ-aḵ : « ɛlik-ssalam ».

Inna-as Aḥmed Lhelayli i unilti-ḏin :

– Ism-nneḵ ?

Inna-as :

– Ism-inu Cira.

Inna-as :

– Neɛṯ-ay Rredaḥ mani hettili, ḏi haqliɛṯ neɣ ḏi hezdeḵṯ ?

Inna-as :

– Rreddaḥ hettili ḏi haqliɛṯ. Baba-s ḏ ssulṭan a g tnuɣen fell-as sebɛ n slaṭin. Iberrḏ-it yeğ si-sen qqaren-as Ceɛlan. Inna-as unilti : Ruḥ qṣeḏ axxam ameqʷran. Ṯuɛiḏ[112] ɣar-s alḏ aḏ rewḥeɣ.

Iruḥ netta ixleḏ hameṭṭuṯ n unilti. Heɣ-ḏ ɣar-s henna-as :

– Ğuz, marḥba-u-sahla-bik !

[111] Le texte indique un emploi à la fois de /slama-ɛlik/ et de /slamna-ɛlik/.

[112] Variante syntagmatique de /Aḏ tuɛiḏ.../ selon nos informateurs.

Même silence obstiné.

– Sur toi le salut, ô toi qui te trouves devant les chamelles !
Le cavalier garde encore le silence.

Ahmed dit alors :

– Le salut soit sur toi, ô possesseur de la jument blanche !

– Sur toi soit le salut, répond le cavalier.

– Comment donc se fait-il, dit Ahmed, que je t'ai adressé plusieurs fois mon salut, sans que tu veuilles seulement me le rendre ?

Le cavalier répondit :

– Tu t'es écrié : « Sur toi le salut, ô toi qui te trouves derrière les chamelles » ; derrière elles, il y a leurs queues. Tu as dit : « Sur toi notre salut, ô toi qui te trouves au milieu des chamelles » ; au milieu d'elles, il y a leurs ventres. Tu m'as dit : « Sur toi notre salut, ô toi qui es devant les chamelles » ; devant elles il y a leurs têtes. Tu m'as dit : « Notre salut sur toi, ô maître de la jument blanche ! » Et je t'ai répondu : « Sur toi aussi le salut ! ».

Ahmed le Hilalien demande au berger :

– Quel est ton nom ?

– Je m'appelle Chira.

– Eh bien ! Chira, enseigne-moi où habite Redah ; est-ce à la ville de pierres ou dans les jardins de palmiers ?

– Redah habite la ville, et son père est sultan ; sept rois se sont battus pour elle, et l'un d'eux a rafraîchi son cœur, on l'appelle Che'lan. Va, continue le berger, dirige-toi vers la grande maison ; tu te rendras chez Redah, lorsque je reviendrai.

Ahmed part, et rencontre bientôt la femme du berger qui sort au-devant de lui et dit :

– Entre, sois le bienvenu, et que le bonheur t'accompagne !

Ṭeqqn-as uyıs, ṯseswa-as-ṯ[114], hruḥ hawı-yas-ḏ hıynı. Heεudd-as-nt[115], hessers-as-hent. Iteks aɣɣay ıwεeṯ, ıḥebba ıǧeml-ıhent u a ṯent-ıssers[116]. Netta ur ıtett c. Inna-as :

– Rfeḏ hıynı-nnem, rwıɣ.

Haqqel nettaṯ, herfeḏ ṯtbeq, ṯεudd ṯıḥebba, annak̠ hıcṯ lah[117] ṯetweč ; aɣɣay llan, hıynı ur ṯetwača akeḏ ṯıcṯ. Henna-as ḏı lweqṯ-ḏın :

واه واه!
فرع قلبي من هواه
كما فرع التمر من نواه!

Wah wah !
Ifreɣ ul-inu sug maxluq-aya
ammek̠ ıfreɣ waɣɣay sı hıynı !

Ṭecheg, ırya rruḥ-nnes.

Iqqim netta ıtxammam alḏ ga aḏ ireweḥ unilti. Inna-as :

– Hameṯṯuṯ-nnek̠ ṯemmuṯ. Ma ṯeḥwaǧeḏ a ak̠-t-azzneɣ[118] s wureɣ ḏ uzref.

Inna-as ḏı lweqṯ-ḏın unıltı :

– Ak neč ḏ mmı-s n ssulṭan a lliɣ. Usıɣ-ḏ ruzziɣ ɣef ṯmeṯṯuṯ-aya, xseɣ a t-zreɣ. Stɣıma lweqṯ-a, ur ttawiɣ sı-k̠ la ureɣ la azref. Haṯa ubrıḏ, ruḥ alḏ a ṯxelḏeḏ ɣer lburǧ-nnes.

---

[114] Absence de l'affixe dırect /-ṯ/ dans le texte transcrıt par G Mercıer (1900)

[115] Allomorphe de /-hent/ ou /-ṯent/

[116] Dans le texte transcrıt par G Mercıer (1900), le /ṯ/ (MS) de /ṯ-ıssers/ est en dıscordance morphologıque avec son coreferent /ıhebba/ (FP)

[117] Forme expressıve de /la/

[118] Varıante de /wezneɣ/

Elle attache son cheval, le fait boire, et va chercher des dattes pour Ahmed. Elle prend soin de les compter avant de les lui servir. Il enlève le noyau, referme les dattes, les rassemble toutes et les pose. Il n'a rien mangé, et il dit à la femme :

– Emporte tes dattes, car je suis rassasié.

Elle regarde, enlève le plateau, recompte les dattes et aperçoit qu'aucune d'elles n'a été mangée ; cependant il y a un noyau, et pas une datte ne manque. Elle s'écrie :

Hélas ! Hélas !
Mon cœur, par l'amour de ce jeune homme, est devenu aussi vide de souffle,
Que la datte qui est privée de son noyau !

Elle exhale un soupir et son âme s'envole.

Ahmed reste songeur, jusqu'au moment où le berger rentre.

– Ta femme est morte, lui dit-il. Si tu veux, je vais te donner son poids d'or et d'argent.

Mais le berger répondit :

– Moi aussi, je suis fils d'un sultan ; je viens pour rendre visite à cette dame et je désire la voir. Tranquillise-toi, je ne te prendrai ni or ni argent. Voici la route à suivre, va, jusqu'à ce que tu arrives au château qu'elle habite.

Iruḥ alḏ g ixleḏ ɣer lburǧ, ibedd ḏug allay-nnes ḏi rrḵab, isḏell zzyayeṯ-nnes f ṯṯaq.

Henna-as nettaṯ Rredaḥ i iskyuṯ-nnes[118] :

– Ḍell ca mata isḏurin fell-a ṯfuḵṯ, ma ḏ ssḥab neɣ zzɣayeṯ m ucrab[119] ?

Heḏell-ḏ askyuṯ, hebiyen amnay-ay, hwella ɣer lalla-s, henna-as :

– Amnay-aya, si lliɣ lah zriɣ-ṯ[120].

Henna-as :

– Hwella[121], ini-yas ma hemseḏ ?

Hetwella henna-as :

– Ma hemseḏ ?

Inna-as :

– Cem ṯaskyuṯ, haskyuṯ lac ɣar-s llekluf. In-as i lalla : « aḏ ṯḏelleḏ aḏ ṯezreḏ a g illan ».

Heḏelleḏ nettaṯ Rredaḥ fell-as, henna-as :

يا هذا الفارس الي قعد ما بين زوج عيون
علاش تضيع روحك يا مغبون
انا تخيل عرضك يا فارس
انعت لي من النسبة واش تكون

A amnay iqqim ǧar sent n ṯiṯṯawin
A cek heḏeyɛeḏ iman-nneḵ ya meɣbun
Neɛṯ-ay nnesbeṯ-nneḵ ma hemseḏ ?

[118] Allomorphe de : /askyuṯ-nnes/, /haskyuṯ-nnes/, /hiskyuṯ-nnes/, /ṯaskyuṯ-nnes/ ou /ṯiskyuṯ-nnes/.

[119] Forme rétablie de [um ɛrab].

[120] Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-ṯ/ sous l'influence de la modalité de négation /lah/.

[121] La valeur impérative de cette forme verbale est rendue plus énergique par le /h-/ au début.

Ahmed part, et, lorsqu'il arrive au château, il se lève de toute sa hauteur sur ses étriers, et projette l'ombre de sa lance sur une fenêtre. Redah, s'adressant à sa servante, lui dit :

– Regarde donc ce qui me voile la lumière du jour : est-ce un nuage ou plutôt la lance d'un Arabe ?

La servante va voir, dévisage notre cavalier, revient vers sa maîtresse et lui dit :

– C'est un cavalier, tel que je n'ai pas vu son pareil depuis que j'existe.

– Retourne, dit Redah, et demande-lui qui il est.

La servante revient et pose la question.

– Servante tu es, répond Ahmed, et une servante n'a point, que je sache, qualité pour parler ; va plutôt dire à ta maîtresse de venir elle-même, elle verra qui est là.

Redah vient voir, et dit :

Ô cavalier, qui vient poser devant deux yeux ;
Pourquoi cherches-tu ta perte, insensé ?
Mais dis-moi, je t'en conjure par ton honneur. cavalier,
Dis-moi quelle est ton origine ?

Inna-as :

انا احمد الهلايلي
المترهد بين نجوع بنات هلال
اذا عاد نهار مشالي
في يدي زغاية تعجب القتال
اذا زرقوا زوج عوالي
لا تعد الغريم على جواد و مات

Neč ḏ Aḥmed Lhalayli a g iḥlan ḏug ammas Lhalayliya.
Ma illa ḏ ass n leften, ḏug fus-inu zzyayeṭ
Ma llfey-as, wa wṭiy, rebb a irḥem.

Henna-as ḏi lweqṭ-ḏin :

انت احمد الهلايلي
طير الحر ما يدور على الزربية
والطير الجيد ما يولي على الوكار
بهلول يا شاقى على نخلة ما فيها تمار

Cek ḏ Aḥmed Lhalayli.
Ṭir lḥarr ur itḥawas ca yuf ṭaqliṭ
Ṭir lǧiyd ur itwella ca fell ukar
Bahlul, a wa iceqqar yuf ṭazḏakṯ ulac ḏi-s n ṭiyni.

Inna-as netta :

نطلب الرب العلي
يعطينا المطر تجي ساحتنا بالعشب وانوار
لنشبعوا من كل اثمار

A neṭleb rebbi a ayen-yuc ṭameṭna
Aḏ iymi laḥcic ḏ nnwar
Aḏ nerwa laṭmar

Il répond :

Je suis Ahmed le Hilalien,
Redouté entre tous dans les tribus des Hilaliens.
J'ai en main une lance qui se plaît à donner la mort.
Lors même qu'il m'attaquerait avec deux pointes de lance,
L'ennemi ne saurait compter que sur son coursier et il meurt !

Elle lui dit :

Tu es Ahmed le Hilalien ?
L'oiseau noble ne rôde pas autour de la zeriba[122] *;*
Le faucon généreux ne vient pas tourner autour des nids.
Insensé ! Pourquoi te donner tant de peine pour un palmier sans dattes ?

Il lui répond :

Je demande au Maître Elevé de nous donner la pluie
Qui couvrira notre pays de pâturages et de fleurs ;
Et nous pourrons nous rassasier de toute sorte de fruits.

[122] Enclos pour les bestiaux.

Henna-as nettaṯ :

احنا النساء كيف الحرير
ما ينقلنا غير التجار

Nečenti ṯiseḏnan am lḥarir
U γen-refḏen γir ttuğar

Inna-as ḏi lweqṯ-ḏin Aḥmed Lhalayli :

عندي ما يضدك في بنات هلال
لباسات حرير الأدنس صبغوه في الخوابي

Yar-i ṯihlaylyin am cem,
Raḏent γir lḥarir iṣebγen ḏi lexwabi
Hessefleḏ-ḏ-ay a Rredaḥ, ya lmeḏheb m Bni Mzab !

Iḍerren ixf uyis-nnes, yuγir. Henna-as ḏi lweqṯ-ḏin :

انا جنسة و انت لي غراس
انا نخلة وانت لي قصاص
انا غنم وانت لي كداس
انا تخيل عرضك يا العود الازق
اقلب راسك الغضبة ما بين الناس

Neč ḏ ččint, cek ay a iγersen[124]
Neč ḏ ṯazḏakṯ, cek ay a hibbin[125]
Neč ḏ aserɛufṯ, cek ay a inγan[126]
Neč ṯxil cerḍ-k,
Ḍren-ḏ ixf-nnek hwellaḏ γar-i[127].

[124] Variante syntagmatique de /a ay-γersen/.
[125] Variante syntagmatique de /a ay-hibbin/.
[126] Variante syntagmatique de /a ay-inγan/.
[127] Variante syntagmatique de /Ḍren-ḏ ixf-nnek aḏ hwellaḏ γar-i/.

Redah :

Nous autres femmes, nous sommes comme la soie ;
Seuls, les marchands fortunés savent nous manier.

Ahmed le Hilalien dit alors :

J'en ai qui te valent parmi les filles de Hilal,
Vêtues d'une soie précieuse que l'on a teinte dans de grandes cuves ;
Ceci de ta part est une mauvaise action, ô Redah, ô cinquième rite !

Et tournant la tête de son cheval, il s'en va. Mais elle le rappelle :

Je suis une orange, et tu es celui qui m'ouvre ;
Je suis un palmier, et tu es celui qui coupe mes régimes ;
Je suis un bétail, et tu es celui qui m'égorge ;
Je suis ... par ton honneur ! ô cheval gris ! ...[127]
retourne la tête... Il n'y a plus de colère entre nous.

[127] Cette partie de poésie montre clairement que la traduction française est faite à partir du texte arabe.

Henna-as i iskyuṯ :

– Hwa rezm-as lbab aḏ yaḏef.

Hessiḏf-iṯ, heqqen yis-nnes, yuli yar-s, heleqqa-ṯ-iḏ, hesellem fell-as, netta issuḏn-it, nettaṯ hessuḏn-iṯ. Yḏun is snin, sekren s lemḥabbeṯ, ṯlaṯa m ussan ur kkren c.

Ass-ḏin wis laṯa[128] nehni kkren. Inna-as Aḥmed Lhelayli i iskyuṯ :

– Awi-yay-ḏ aman aḏ ẓelley.

Heqqel yar-s askyuṯ heḍsa. Inna-as :

– Mata cem heḍsiḍ, a haskyuṯ ?

Henna-as :

– Helṯ ayam cek ur ṯẓelleḍ ca !

[128] Allomorphe de /ṯlaṯa/.

Elle, dit à la servante :

– Descends, ouvre-lui la porte, fais-le entrer.

La servante le fait entrer et attache son cheval, tandis qu'il monte chez Redah. Celle-ci vient à sa rencontre et lui donne le salut ; il l'embrasse, elle lui rend son baiser. Ils tombent tous deux, ivres d'amour, et pendant trois jours ne se relèvent pas.

Le troisième jour ils se lèvent, et Ahmed le Hilalien dit à la servante :

– Apporte-moi de l'eau pour faire la prière.

Elle le regarde et éclate de rire.

– Qu'as-tu donc à rire, servante ?

– Depuis trois jours, dit-elle, tu n'as point prié !

6. Haqṣiṯ m uryaz ḏ ṯqellalṯ n zziṯ*

Ziḵ illa uryaz ɣar-s hazemmurṯ, yuwi-ḏ si-s azemmur, yeɣa si-s zziṯ, ičur si-s aqellalṯ, iɛellq-it n yis nni[129] ujerṯil ḏi g iteṭṭes.

Ass sug ussan yeṭs ɣuf ujerṯil-aya, iḇḏu ixammem ḏug ul-nnes, inna : « a ḏeča aḏ ruḥeɣ ɣer ssuq, aḏ zenzeɣ zziṯ-aya. Incaḻḻah aḏ zenzeɣ s rebɛa n ṯeryalin, u aḏ sɣeɣ sent n ṯɣeṭṭen. Ḏi lweqṯ-aya ṯiɣeṭṭen tarwent, imḵen a ay-arunt sen n iɣayḏen. Iɣayḏen aḏ igɛemren, aseg°as aḏ yilen a ay-arun cawiṯ n ṯamzyanṯ. Mmi-s n uma aḏ israḥ ḏ anilti hiɣeṭṭen-ay. Neč a as-uceɣ haɣriṯ-aya aḏ yuṯ i-s lxuyan, neč a h-slemḏeɣ mammeḵ aḏ yuṯ aḏ issiḏu lxuyan. »

Ittuṯlay, itbedda, irfeḏ haɣriṯ illan s man-s aḏ yuṯ i-s lxuyan, iḥḵem ṯaqellalṯ ḏi hella zziṯ. Heṛṛez, hwezzeɛ zziṯ ɣuf uɛlaw-nnes. Iruḥ-as haserɛufṯ[130], ḏ uɛlaw-nnes imsex.

* Racontée par Ahmed ben El Mokhtar de T'koukt.

[129] La structure et le signifié du syntagme /…n yis nni…/ – correspondant dans la traduction de G. Mercier (1986 : 39) à 'au-dessus' – sont inconnus à nos informateurs. Seule la préposition /nni/ ('sur') y est reconnaissable.

[130] Incohérence d'accord morphologique de genre entre /iruḥ-as/ (M) et /haserɛufṯ/ (F).

Histoire de l'homme et de la jarre d'huile

Jadis un homme possédait un olivier qui lui rapportait des olives dont il faisait de l'huile. Il en remplit une jarre qu'il suspendit au-dessus de la natte où il avait l'habitude de coucher.

Un jour qu'il reposait sur cette natte, il se mit à réfléchir et se dit à lui-même : « Demain, j'irai au marché pour vendre cette huile. S'il plaît à Dieu, j'en retirerai quatre réaux et j'achèterai deux chèvres. A cette époque, les chèvres mettent bas et elles me donneront peut-être deux chevreaux. Ceux-ci grandiront, et l'année prochaine ils m'enfanteront un petit troupeau. Le fils de mon frère sera le berger de ces chèvres. Je lui donnerai cette matraque pour frapper les voleurs ; et je lui montrerai comment il doit s'y prendre pour les jeter à terre ».

Tout en parlant, il se leva et prit la matraque qui était à côté de lui. Il la brandit en l'air pour frapper les voleurs ; mais il atteignit la jarre qui contenait l'huile. Celle-ci se cassa, et l'huile se répandit sur son burnous. Il avait perdu son troupeau, et ses vêtements étaient salis.

7. Haqṣiṭ m uεraben ḏ icawiyen*

Ḏi leεwam iεeddan yuyir lmiεḏ m uεraben ḏ icawiyen ssuren. Ruḥen yer yiğ m uryaz yey-asen ṭwala. Ur ṭujiḏ ca ziḵ alḏ i hen-yuya iḏes. Hujeḏ hwala, yus-ḏ uryaz ḏ cawi a hen-isekker aḏ ruḥen aḏ čen, yuf-ihen ssuren uεraḇen ḏ icawiyen. Iḥwağ aḏ isekker-ḏ icawiyen u aḏ yeğ iεraben. Ixammem mammeḵ aḏ yey, ibḏu iḏekkam-ihen s uḏar-nnes. Humi g inna : « menhu », wi as-innan[131] : « neč », u a as-ini : « kker aḏ ṭečeḏ » ; wi as-innan : « ana », wa a as-ini : « rged hna ». Itegg-asen amm-in alḏ i g isker icawiyen yeğ iεraḇen. Yuwi icawiyen čin amensi.

Ixzer bab n ṭwala, annaḵ yuḏan ḏrusṭ, inna-as :

– Cek a wa ḏ-isker leεbaḏ. Mani illan iyeḏ ?

Inna-as :

– Ğiy-hen ṭsen.

Inna-as :

– Mayef u hen-ṭsekkreḏ ca ?

Inna-as :

– Ḥwağey aḏ čen icawiyen amensi u aḏ nsen uεraben amm-in.

Inna-as bab n ṭwala :

– Mayef ?

Inna-as :

– Ɛlaxaṭer ḏima tqejjamen uεraben f icawiyen. Ḥwağey aḏ xelfey si-sen ddura-aya.

---

* Racontée par Ahmed ben Mokhtar.

[131] L'affixe indirect /s-/ est un allomorphe de /as-/.

Histoire des Arabes et des Chaouis

Au temps jadis, un groupe d'Arabes et de Chaouis voyageaient ensemble. Ils arrivèrent chez un homme qui leur prépara la *diffa* ; mais comme celle-ci tardait, le sommeil les prit et ils s'endormirent. Lorsque le repas fut prêt, un Chaoui se disposa à réveiller les hôtes pour les inviter à manger. Voyant qu'Arabes et Chaouis étaient confondus, il résolut de faire lever les seconds et de laisser dormir les premiers. Après avoir réfléchi à la manière de s'y prendre, il se mit à les pousser successivement du pied, disant à chacun : « Qui est là ? ». Quand le dormeur répondait : « Moi », en tachawit, il disait : « Lève-toi et va manger ». Si au contraire on lui disait : « Moi », en arabe, il répliquait : « Reste couché ». Il continua ainsi jusqu'à ce que tous les Chaouis se levèrent et allèrent prendre part au repas.

Le maître de la maison s'aperçut alors que ses hôtes étaient peu nombreux :

– Où sont donc les autres ?, dit-il à l'homme qu'il avait envoyé pour les réveiller.

– Je les ai laissés dormir, répondit celui-ci.

– Et pourquoi ne pas les avoir fait lever ?

– J'ai voulu que les Chaouis prennent part au repas tandis que les Arabes restent couchés.

– Pourquoi cela ?

– Parce que les Arabes se moquent continuellement des Chaouis. J'ai voulu en laisser quelques-uns derrière moi.

8. Haqṣiṭ n leɛbaḏ tiraren rrunda*

Iḏ seg iḏan, ṯlaṯah[132] n leɛbaḏ tqeṣṣaren iḏ jmiɛ, tiraren rrunḏa[133]. Yeṭs yeğ si-sen, qqimen sen tiraren am ziḵ ; ssensen leɛfiṯ, qqimen tiraren ḏi hallasṯ. Iḏekkem yeğ wa iṭsen uɛs aḏ yaḵi. Irfeḏ ixf-nnes, isl-asen yeğ iqqar : « rrunḏa », yeğ iqqar : « waḥḏa », yeğ iqqar : « rcem », inna-asen :

– Ḵenwi ḏa ur ṯucim hettirarem ?

Nnan-as :

– Nettirar.

Inna-asen :

– Bḥal ṯallasṯ, lac leɛfiṯ.

Nnan-as :

– Araḥa, atta leɛfiṯ ṯreqq.

Inna-asen :

– A cumi mala ḏerɣleɣ !

* Racontée par Si Mostefa ben Mahmoud des Oulad Saoula, deira de T'koukt.

[132] Forme expressive de /ṯlaṯa/.

[133] « Rounda » est un jeu de cartes également joué au Maroc.

Histoire des joueurs de rounda

Trois hommes passaient une fois la nuit de compagnie. Ils jouaient à la rounda. L'un d'eux s'endormit bientôt et les deux autres continuèrent à jouer ; ils éteignirent le feu et jouèrent dans les ténèbres. L'un d'eux poussa celui qui dormait pour le réveiller. Notre dormeur, levant la tête, les entendit causer ; l'un disait : Rounda, l'autre disait : Une, ou disait : Marque.

– Vous jouez donc encore ? , demanda-t-il.

– Nous jouons, lui répondit-on.

– Mais vous êtes, je crois, dans l'obscurité, il n'y pas de feu.

– Si, voilà le feu qui brûle.

– Malheur à moi !, s'écria notre homme, je suis donc devenu aveugle !

9. Haqṣiṯ n iya itemxaṣamen ɣuf ṯḥabbuḵṯ n lğuz*

Ḏi zaman amzwaru llan sen n ḏrari tiraren. Ufin ṯaḥebbuḵṯ n lğuz, nnuɣen fell-as. Izr-ihen umčuḵ ḏ ameqᵒran, inna-asen :

– Ɣef mata hennuɣem ?

Issiwel ɣer-s humčuḵ[134], inna-as :

– Neč zriɣ ṯaḥebbuḵṯ-aya ḏ amzwaru, win irefḏ-it zzaṯ-i.

Inna-asen humčuḵ ameqᵒran :

– Ruḥeṯ ṯazzalem[135] ! Wa iɛeddan, a t-yawi.

Ruḥen nehni, netta yebḏa ṯaḥebbuḵṯ, ul-nnes ič-iṯ, iwc-asen kull yiğ azyin si leqcur.

Amm-in yeɣa illan ḏi lxeṣmeṯ ; nehni aḏ awin ttɛeb, lfayṯ yuwi-t cceṛɛ.

---

* Racontée par Si Moustafa ben Mahmoud, qui avait lui-même lu l'histoire dans ben Sedira (1887 : 91).

[134] Forme expressive de /umčuḵ/.

[135] Variante syntagmatique de /Ruḥeṯ a ṯazzalem !/.

Histoire de ceux qui se disputèrent pour une noix d'amande

Au temps jadis, deux enfants jouaient ensemble. Ils trouvèrent une noix et se disputèrent pour l'avoir. Un enfant plus âgé les aperçut et leur dit :

– Pourquoi vous battez-vous ?

– C'est moi, lui répondit l'un des deux, qui ai vu le premier cette noix, mais mon camarade l'a ramassée avant moi.

– Eh ! bien, répondit le plus grand, courez tous deux, et celui qui arrivera le premier la gagnera.

Ils partirent ; pendant ce temps, notre juge fendit la noix. Il en mangea le cœur, et donna à chacun la moitié de l'écorce.

Il en est de même des plaideurs d'un procès : ils n'en rapportent que la fatigue, et tout le bénéfice est pour la justice.

10. Haqṣiṯ m ubuḏrim ḏ war*

Ziḵ illa war ḏ ameqᵒran igcmer, ur ɣer-s ca leqḏer aḏ ihyara luḥuc[136]. Ixammem mammeḵ aḏ isawa aḏ yeɣa lḥilṯ aḏ yeč luḥuc. Iruḥ ɣer ifri ḏ ameqᵒran, yuḏef ḏi-s, yeɣa iman-nnes ur izemmir[137]. Tḏellan-ḏ fell-as luḥuc teqqlen mata illa ca. Wa ra aḏ yasen ɣar-s w a h-yeč.

Ass-ḏin yus-ḏ ɣar-s ubuḏrim, inna-as :

– Mata helliḍ ca, a sulṭan n luḥuc ?

Inna-as war :

– Aḏef ḏawra. Mata ɣer tercid ?

Inna-as :

– Terciɣ ɣer lğerreṯ ddi itaḏfen ɣar-k la-bas, lğerreṯ ḏ-irrayen ulac.

Wa illan mizray, ur itegg lḥajṯ b-ɣir a ḏeg ixammem ḏug ul-nnes ṯeḥla neɣ ur ṯeḥli ca.

* Extraite de Hanoteau (1858 : 258) et traduite en chaouia par Ahmed ben Mokhtar.

136 Structure alternative de /…aḏ ihyara ɣef luḥuc/ avec la préposition /ɣef/.

137 Variante syntagmatique de /…ur izemmir c./, structure négative à deuxième marque de négation.

Histoire du renard et du lion

Autrefois, un lion devenu vieux n'avait plus de pouvoir sur les animaux. Il réfléchit et chercha à inventer une ruse pour arriver à les manger. Il se rendit dans une grande caverne, s'y installa et fit semblant d'être malade. Les animaux vinrent à lui pour voir ce qu'il avait. Ceux qui entraient étaient mangés.

Un jour, le renard arriva et lui dit :

– Comment te trouves-tu, ô roi des animaux ?

– Entre, lui répondit le lion, qu'observes-tu donc ?

– J'observe les traces qui pénètrent chez toi, dit le renard, et elles sont nombreuses ; mais je n'en vois pas une qui sorte.

Une personne avisée ne fait jamais une chose sans se demander si elle doit lui être avantageuse ou nuisible.

11. Haqṣiṯ m umčuḵ ḏ uryaz yuya abriḏ*

Hamčuḵ ḏ amzyan yuḏef ṯala aḏ iɛum, ur issin ca aḏ yuṯ lɛum, iɣreq. Yuɣ-ḏ yiğ abriḏ isl-as itɛeyaḏ ḏi ṯala, inna-as :

– Maɣef huḏfeḏ hala cek ur ṯessineḏ ca aḏ ṯuṯeḏ lɛum ?

Inna-as humčuḵ :

– Arwaḥ fukk-ay si hmettanṯ, ḏi lweqṯ-ḏin hlumeḏ fell-a[138].

Ḏira hezreḏ amddukel-nneḵ iḥṣel, fukk-iṯ si hmettanṯ, ḏi lweqṯ-ḏin hlumeḏ fell-as[139].

* Traduction berbère faite par Ahmed ben Mokhtar à partir d'une fable (en tachawit de l'Oued-Abdi) provenant de *Loqmân berbère* de R. Basset (1890 : 170).

[138] Variante syntagmatique de /…ḏi lweqṯ-ḏin aḏ hlumeḏ fell-a/ avec modalité d'aoriste /aḏ/.

[139] Variante syntagmatique de /…ḏi lweqṯ-ḏin aḏ hlumeḏ fell-as/ avec modalité d'aoriste /aḏ/.

Histoire de l'enfant et du passant

Un jeune enfant entra dans un étang pour s'y baigner, mais, ne sachant pas nager, il allait se noyer, lorsqu'un homme qui passait sur le chemin entendit ses cris.

– Pourquoi, lui dit le passant, es-tu entré dans cet étang, sans savoir nager ?

– Venez, répondit l'enfant, arrachez-moi d'abord à la mort, et vous m'adresserez ensuite votre réprimande.

Quand vous voyez un de vos amis dans une situation critique, sauvez-le d'abord, et vous le blâmerez ensuite.

12. Haqṣiṯ n ṯmettanṯ ḏ wa ḏ-ittawin isɣaren

Arɣaz ḏ aciban ḏ aziwali ixeddem isɣaren iznuza.

Ass sug ussan iɣleb, iɛya si lexḏemṯ-nnes, ixleḏ azɣin m ubriḏ, ixebbeḏ isɣaren ḏi hmurṯ, inna : « a rebbi ɛyiɣ si lexḏemṯ-aya ! »

Ilaɣa hmettanṯ, inna-as :

– Arwaḥ awi-yay.

Hus-ḏ ɣer-s hmettanṯ, henna-as :

– Mata ṯeḥwağeḏ ? Ha neč ay.

Inna-as :

– Tlaɣiɣ-cem aḏ ṯrefḏeḏ ḏi hyera-ynu isɣaren.

Amm-a yuḏan ukull ; ḥwağen aḏ ilin ḏ iziwaliyen ula aḏ mmṯen.

Histoire de la mort et du bûcheron

Un homme vieux et misérable ramassait du bois et le vendait.

Un jour, fatigué par ce travail, il déposa son fagot au milieu du chemin et dit : «Ô mon Dieu, je suis brisé par ce labeur ! ».

Il appela alors la mort et la pria de l'emporter. Celle-ci arriva en disant :

– Que me veux-tu ? Me voici.

– Je t'ai appelée, répondit le bûcheron, pour te prier de m'aider à porter ce fagot.

Il en est ainsi de tout le monde. Les hommes préfèrent une condition misérable à la mort.

13. Haqṣiṯ n ṯayerziẕṯ ḏ ifḵer*

Mxaṭren ğar-asen ṯayerziẕṯ ḏ ifḵer. Ṯayerziẕṯ heqqar-as :

– Neč ag itazzalen fell-aḵ.

Ifḵer inna-as :

– Neč ag itazzalen fell-am.

Henna-as :

– Aya a nemsizzel waha niεedda[140].

Uzzlen ɣer uḏrar wah ah ixelḏen ḏ amzwaru. Ayerziẕṯ heggur, herettaε, heteṭṭes. Ifḵer ittazzal, ur itεeṭṭal ca. Hayerziẕṯ heqqar : « ani kkreɣ aḏ xelḏeɣ zzaṯ-s. » Hekker annaḵ, hliyen ifḵer ṯura aḏ ixleḏ aḏrar, hebḏu hetazzal nezha. Ixleḏ ifḵer zzaṯ-s. Henḏam ṯayerziẕṯ henna : « neč ṯabehluḷṯ a lliɣ, ğehleɣ ifḵer iεedd-ay ! »

Wi issnen iman-nes ḏ asḥiḥ, ur istḥaqer ca wi illan ḏ aḏεif.

* G. Mercier (1896 : 45) indique que cette histoire est traduite en berbère par Ahmed ben Mokhtar à partir du texte de La Fontaine.

[140] Selon G. Mercier (1896 : 45), ce syntagme est une variante de /…waha iεeddan./.

Histoire du lièvre et de la tortue

Le lièvre et la tortue firent un jour une gageure.

– Je cours mieux que toi, dit le lièvre à la tortue.

– Non, c'est moi qui cours mieux que toi, répondit celle-ci.

– Eh ! Bien, dit le lièvre, courons donc tous deux, et nous verrons.

Ils se dirigèrent vers une montagne et coururent à qui arriverait le premier. Le lièvre tantôt marchait, tantôt broutait ou s'endormait ; la tortue courait sans s'interrompre. « Si je me lève, pensait le lièvre, j'arriverai avant elle ». Il se leva quand il la vit près d'atteindre la montagne et se mit à courir avec force. Mais la tortue arriva avant lui. Il se repentit alors : « Insensé que je suis !, se dit-il, j'ai méprisé la tortue et elle m'a devancé ! ».

Celui qui a confiance dans sa force ne doit point mépriser pour cela un adversaire plus faible.

14. Le vieillard à marier*

Ḏi ul n zman illa uryaz ḏ ameqᵒran ɣer-s sebɛa n ṯarwan-nnes[141], hemmuṯ-as imma-ṯsen, iqqim ḏ ağal. Ass sug ussan heqqimen harwan-nnes jemlen i sebɛa-yhen, hebḏun tuṯlayen. Isiwel umzyan-nsen, inna-asen i ayṯma-s :

– Aylaw[142] a nzenzeṯ hiyeṭṭen-nnaɣ[143] aḏ nawi ḏi-sent iḏrahmen u a nsercel is-sen i baba-ṯnaɣ.

Wellan beddlen huṯlayṯ ɣef lḥwayeğ heyeḍ. Ziɣ isl-asen baba-ṯsen ga ittuṯlayen f lbiɛ n ṯɣeṭṭen, issiwl-ḏ ɣer-sen, inna-asen :

– A harwa-ynu, uṯlayṯ f lbiɛ n ṯɣeṭṭen.

* G. Mercier (1896 : 46) écrit que ce récit, dont le titre n'est pas indiqué en tachawit, est une imitation du conte donné par A. Hanoteau (1858 : 262) dans *Grammaire kabyle*.

141 Allomorphe de /ṯarwa-nnes/.

142 Expression cohortative.

143 Allomorphe de /-nneɣ/ et de /-nna/.

Le vieillard à marier

Au temps jadis un vieillard avait sept enfants ; leur mère mourut, et il resta veuf. Un jour, ses sept enfants se trouvant réunis engagèrent la conversation. Le plus jeune dit à ses frères :

– Vendons nos chèvres, et avec l'argent que nous en retirerons nous pourrons marier notre père.

Puis ils changèrent de conversation. Mais le père avait entendu la proposition du plus jeune :

– Ô mes enfants, leur dit-il, parlez encore de la vente des chèvres.

15. Aventure de chasse *

Iqar-aḵ[144] leɛwamin, iruḥ uryaz ḏ aṣayaḏ ixleḏ lyabeṯ, iqqim, ibiyen sen n iran, yiğ ḏ awṯem, hicṯ ḏ ṯawṯemṯ ; ibiyn-ihen ṯsen. Nettah[145] iqqim, annaḵ hawṯemṯ hekker huyir, hawṯem[146] iqqim iṭes. Ṯexleḏ hawṯemṯ acɛibṯ, hufa ilef. Iry-ḏ ilef, iqren ḏi hyera-nnes. Hwella-ḏ ɣer war, heṭs s man-s. Yuḵi war ibedd f iman-nnes, isfuḥ ḏi-s, yufa ḏi-s riḥeṯ n ilef. Ikker iṯmeɣɣed, yuṯ-it, iny-it, iḏfer lğerreṯ-nnes alḏ ga yufa ilef ḏug umḵan-nnes. Ibḏu itnuɣ netta iḏ-s. Iɣleb war ilef. Iqqel ilef, annaḵ iɣelb-iṯ war, iruḥ imerreɣ ḏi hala ulamus, iwella-ḏ ɣer war, yerni itnuɣ netta iḏ-s. Ar ḏira yuṯ ilef annaḵ ak fus-nnes, imeslex sug luḏ. Ikker iɣleb ilef ar, iny-iṯ. Ga g ibiyen uryaz ar immuṯ, isiwel inna-as :

– Ah ilef itetten hikečawin, henɣiḏ siḏi-ḵ !

Ikker ilef ḏir yus-ḏ ɣer uryaz ; aryaz irwel, yuli ḏig ixf n ṯayḏa. Yus-ḏ ilef iqqim-as ḏug allaɣ n ṯayḏa. Ikker uryaz-ḏin yuṯ-iṯ s lbarud, igguma buldun aḏ yaḏef ḏi-s ; iḥma leɛyaṭ ḏig ixf n ṯayḏa. Fzaɛent ɣar-s yuḏan[147], nnan-as :

– Mata illan ?

Inna-asen :

– Aṯa ilef iqqim ḏug allaɣ n ṯayḏa.

Ikker ilef ibiyen yuḏan, irwel. Usin-ḏ yuḏan ɣer uryaz, sehwan-ṯ-iḏ seg ixf n ṯayḏa, nnan-as :

– Mammek illan qaṣeṯ-nneḵ

Inna-asen haqṣiṯ-nnes.

---

* Ahmed ben Mokhtar affirme l'authenticité de ce conte dont le titre n'est pas indiqué en tachawit.

144 Opérateur narratif.

145 Forme expressive de /netta/.

146 Forme expressive de /awṯem/.

147 Discordance morphologique entre le genre de l'indice de personne /-nt/ (3FP) de la forme verbale /fzaɛent/ et le complément explicatif /yuḏan/ (pluriel masculin).

Aventure de chasse

On raconte qu'il y a quelques années, un chasseur se mit en route, et, arrivé dans la forêt, y aperçut deux lions, mâle et femelle, qui dormaient. Il s'arrêta et vit bientôt la lionne se lever et partir, tandis que le lion continua son somme. Arrivée à un ravin, cette lionne trouva un sanglier qui se leva et la couvrit ; puis elle revint se coucher auprès du lion. Celui-ci s'éveilla, et, flairant sa femelle, y trouva l'odeur de sanglier. Il s'étira alors, puis la battit, la tua et suivit ses traces jusqu'à l'endroit où se trouvait encore le sanglier. La lutte s'engagea entre eux et le lion eut l'avantage ; mais, se voyant battu, le sanglier alla se rouler dans une mare de boue, puis revint auprès du lion et le combat continua. La patte de ce dernier, chaque fois qu'il portait un coup à son adversaire, glissait sur la boue. Finalement, le sanglier vainquit le lion et le tua. Ce que voyant, le chasseur se prit à dire :

– Ô sanglier, mangeur de petits vers, tu as tué ton seigneur !

L'animal se retourna alors contre l'homme qui prit la fuite et monta au sommet d'un pin. Le sanglier s'arrêta au pied de l'arbre, et le chasseur lui envoya une balle qui ne put pénétrer ; puis, il poussa des cris perçants du haut de l'arbre. Des gens accoururent, demandant :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Le chasseur leur répondit :

– Voilà le sanglier assis au pied de l'arbre.

Le sanglier, voyant du monde, prit la fuite. On fit descendre l'homme du haut de son pin et on lui posa des questions. Le chasseur raconta son histoire.

16. Harun Rracid ḏ Ǧeεfer Lbranḵi*

Llan sen n iryazen, yeğ si Fas, yeğ si Maṣer, ḏ imddukal. Yus-ḏ wa n Fas aḏ iḥiğ, ixleḏ ɣer umddukel-nnes ḏi Maṣer, iεedda, yuyir ɣer lḥiğ, iruḥ-ḏ ɣer Fas. Ixleḏ ɣer humeṭṭuṭ-nnes[148], iεawḏ-as, inna-as ɣar-i amddukel ḏi Maṣer iḥla. Imal-ḏini, iwella aḏ iḥiğ, henna-as hameṭṭuṭ-nnes :

– Aḏ uyireɣ iḏ-iḵ.

Xelḏen-ḏ Maṣer ɣer umddukel-nnes, henna-as :

– Neč ur zmireɣ, ur gureɣ ca, aḏ qqimeɣ ḏayi ɣer umddukel-nnek al ṯruḥeḏ.

Ikker iğ-it ḏinni, irni sen iqellalen čuren ḏ[149] lmal, yeɣa imawen-nsen ṯisenṯ. Netta yuyir, hameṭṭuṭ heqqim-ḏ f iman-nnes, hwella-ḏ ṯasḥiḥ, henna-as i umddukel m uryaz-nnes :

– Yer-ḵ a ḏ-usiɣ. Sliɣ iss-k ḏ aryaz iḥlan, usiɣ-ḏ ɣar-k. Ḥwağeɣ a c-ayeɣ. Ruḥ awi-ḏ lmεellem aḏ yeṣneε hameṭṭuṭ m usɣar, awi-ḏ ḏ lkettan, ḵeffen-t[150], heḏefen-t[151], hiniḏ[152] hemmuṯ bac a c-ayeɣ. Henna-as : Iqellalen-aya ḏ lmal a ḏi-sen.

Ikker iks lmal-ḏini, ičur iqellalen ṯisenṯ[153].

Iruḥ-ḏ umddukel-nnes si lḥiğ, inna-as :

– Hameṭṭuṭ-nneḵ hemmuṯ.

Inna-as :

Uc-ay-ḏ iqellalen hi ḏin ğiɣ ɣar-ḵ[154]. Iruḥ issery-as-hent. Netta iqqel ɣer-sent, yuf-ihen ḏ ṯisenṯ, inna-as :

---

* Racontée par Belkassem ben Othman de T'koukt.

[148] L'état d'annexion est marqué ici par un /-u-/.

[149] Remplace la préposition usuelle /s/.

[150] Allomorphe de /ḵefn-it/.

[151] Allomorphe de /ḏefn-it/.

[152] Selon nos informateurs, la modalité d'aoriste /aḏ/ est indispensable ici.

[153] Variante syntagmatique de /…ičur iqellalen s ṯisenṯ/.

[154] Variante syntagmatique de /…iqellalen-ḏin hi ğiġ ɣar-ḵ/ dont /hi/ est un allomorphe expressif du subordonnant /i/.

Haroun Errachid et Dje'fer El-Branki

Deux hommes, l'un de Fas, l'autre du Caire, étaient amis. Le premier partit un jour en pèlerinage ; il visita son ami au Caire, fit le pèlerinage, puis revint à Fas. Arrivé auprès de sa femme, il lui raconta qu'il avait pour ami au Caire un homme de bien ; et l'année suivante, comme il repartait en pèlerinage, sa femme lui déclara qu'elle voulait l'accompagner.

Il alla avec elle jusqu'au Caire, chez son ami.

– Je suis malade, lui dit alors sa femme, et ne veux pas aller plus loin ; j'attendrai ici votre retour, chez votre ami.

Il la laissa donc, et lui donna deux jarres pleines d'argent à l'ouverture desquelles il mit du sel. Dès qu'il fut parti, sa femme se leva et redevint bien portante. Elle dit alors à l'ami de son mari :

– Je suis venue chez vous, ayant entendu dire que vous étiez un homme de bien ; je veux vous épouser. Allez chercher un ouvrier qui fabriquera une femme en bois. Apportez aussi de la cotonnade, faites un linceul, enterrez cette femme et dites que je suis morte. De la sorte, je pourrai vous épouser. Voici des jarres qui contiennent de l'argent.

Il fit comme elle avait dit, puis enleva l'argent qui était dans les jarres et les remplit de sel.

Quand son ami rentra du pèlerinage, il lui apprit la mort de sa femme.

– Donnez-moi alors les jarres que j'ai laissées chez vous, dit l'habitant de Fas.

Le Cairiote les lui remit ; il les examina, et vit qu'elles étaient pleines de sel.

– Mani g iruḥ lmal ğiɣ ḏi-sent[156] ?

Inna-as :

– Ḏ ṯisenṯ a heğiḏ ḏi-sen.

Ruḥen ɣer cerɛ ɣer Harun Rracid ḏ ssulṭan. Isiwel ufasi inna-as :

– A siḏi, ğiɣ ɣer-s hameṯṯuṯ-inu, rniɣ sen iqellalen n lmal, neč ruḥeɣ ḥiğeɣ. Ruḥeɣ-ḏ, nniɣ-as : « uc-ay-ḏ hameṯṯuṯ-inu ḏ iqellalen-inu n lmal » ; inna-ay : « hameṯṯuṯ-nnek hemmuṯ, iqellalen ha hnay ṯisenṯ a g illan ḏi-sen. »

Isiwel ssulṭan inna-as i[157] umaṣri :

– Awi-ḏ ṣṣebḥaṯ-nnek̲.

Iwc-as-t. Iwc-it ssulṭan i uxḏim-nnes, inna-as :

– Ruḥ ɣer imma-s n umaṣri.

Iruḥ inna-as :

– Hatta ṣṣebḥaṯ m memmi-m, imekkn-am-t-iḏ. Iqar-am memmi-m : « serɣ-ḏ leɛyal ufasi neɣ aḏ ibbi ssulṭan ixf-inu. »

Hesiwel imma-s henna-as :

– Rɣi fell-a, ruḥ ɣer ssulṭan a ur ibbi ixf m memmi.

Ṯekker hameṯṯuṯ-ḏin herya ; yuwi-t uxḏim ɣer ssulṭan. Inna-as ufasi ḏi lweqṯ-ḏin :

– Uc-ḏ iqellalen-inu n lmal.

Inna-as umaṣri :

– Ḏ ṯisenṯ ah[158] heğiḏ ḏi-sen.

Isiwel ssulṭan inna-as :

– Awiṯ-ay-ḏ iqellalen a hen-zreɣ.

Uwin-as-hent. Inna-asen :

– Lmarṯ n iḏrahmen bayn, ha n ṯisenṯ bayn.

Iqqel ḏi-sen, yuf-ihen anis hersa hisenṯ ḏ ṯamellalṯ, anis rsin iḏrahmen ḏ azizaw. Inna-asen :

– Lḥaqq ufasi. Inna-as :

– Awi hameṯṯuṯ-nnek̲, rni-ḏ iḏrahmen-nnek̲.

---

156 Variante syntagmatique de /…lmal a ğiɣ ḏi-sent ?/ avec le subordonnant relatif /a/.

157 Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1896).

158 Allomorphe expressif du subordonnant /a/.

– Qu'est donc devenu, dit-il, l'argent que j'y avais laissé ?

– Il n'y avait que du sel, répondit son ami.

Ils allèrent soumettre leur différend à la justice, chez Haroun Errachid, le khalife.

– Monseigneur, lui dit l'habitant de Fas, j'ai laissé chez cet homme ma femme avec deux jarres d'argent. Je suis allé en pèlerinage, et, à mon retour, je l'ai prié de me remettre ma femme et mon bien. Il m'a dit : « Votre femme est morte ; quant aux jarres, les voici, il n'y a dedans que du sel. »

Le prince ordonna à l'habitant du Caire de lui donner son chapelet, et, l'ayant pris, il le remit à l'un de ses serviteurs en disant :

– Allez chez la mère de cet homme, au Caire.

Le serviteur se rendit auprès de cette femme et lui dit :

– Voici un chapelet que votre fils vous envoie. Il vous prie de faire sortir la femme du Fasi, sans quoi le sultan lui coupera la tête.

– Sortez, dit alors la mère du Cairiote à la femme de son ami, et allez trouver le sultan afin qu'il ne coupe pas la tête à mon fils.

Cette femme sortit, et le serviteur la conduisit au khalife.

– Rendez-moi maintenant mes deux jarres d'argent, dit le Fasi à son adversaire.

– Vous n'y avez laissé que du sel, répondit celui-ci.

Le sultan donna l'ordre d'apporter les deux jarres pour les voir.

– L'argent et le sel doivent chacun avoir laissé une marque, dit-il.

Il regarda à l'intérieur, et vit en effet que la place du sel était blanche, tandis que celle de l'argent était bleue.

– Le droit est du côté du Fasi, dit-il, qu'il emmène sa femme et emporte son argent.

Ikker ufasi yuwi hameṭṭuṯ ḏ iḏrahmen-nnes, yuyir.

Isiwel ssulṭan inna-as i Ğeɛfer :

– Laḥq-iṯ ! Ma irya si haqliɛṯ, ibbi ixf n ṯmeṭṭuṯ-nnes, aṭay ḏin ḏ awṭem ; uɛ-ṯ-iḏ a as-wcey iḏrahmen. Ḏa ur t-inyi ca, uɛ-ṯ-iḏ a h-njey ḏi lḥabs yef ṭul leɛmer-nnes.

Iḏefr-iṯ Ğeɛfer, yuf-iṯ iny-it, inna-as :

– Iqar-aḵ ssulṭan wella-ḏ.

Iwella yer ssulṭan, iwc-as iḏrahmen, inna-as :

– Ruḥ aḏ ṯruḥeḏ hamurṯ-nneḵ [159].

[159] Variante syntagmatique de /Ruḥ aḏ ṯruḥeḏ yer hamurt-nneḵ./.

L'habitant de Fas obéit et partit.

– Suivez-le, dit le sultan à Dje'fer. Si, une fois sorti de la ville, il coupe la tête de sa femme, ce serait le fait d'un mâle ; ramenez-le ici, que je lui donne de l'argent. Si, au contraire, il ne la tue pas, ramenez-le également ; je le mettrai en prison pour le reste de ses jours.

Dje'fer le suivit et constata qu'il la tuait. Il le ramena alors au sultan qui lui donna de l'argent et le renvoya chez lui.

17. Haqṣiṯ m Beckerker ḏ lɣul*

Aryaz ḏi leɛwam iɛeddan iqqim ḏi xamṯ-nnes, ixammem inna : « a ḏeča aḏ ryeɣ aḏ ḥawseɣ ḏi lɣabeṯ ». Irfeḏ haqebbaṯ, yeya ḏi-s hamellalṯ, irni ḏi-s aɣerḏa. Yeɣ-it seddu-s, yuɣir. Ixleḍ lɣabeṯ itḥawes, yufa ifri ḏ ameqᵒran, yuḏef ḏi-s, yufa ḏi-s lɣul. Inna-as :

– Ma hemseḏ ?

Inna-as :

– Neč ḏ lɣul.

Inna-as :

– Cek mata teggeḍ ḏeg ifri-aya ?

Inna-as :

– Tawiɣ-ḏ leɛbaḏ, tetteɣ-hen[159] ḏeg ifri-aya. Ɛedda a ṯezreḍ mata illan.

Iɛedda, yufa iɛlawen n leɛbaḏ, yufa hijbiben n leɛbaḏ, yufa lemkaḥel n leɛbaḏ. Inna-as lɣul :

– Yim a nili ḏ imddukal, u la c-tetteɣ ca.

Qqimen ḏinni imddukal, guren jmiɛ. Ḏir aḏ awin ifunasen, uh[160] aḏ čen jmiɛ ; ḏir aḏ awin leɛbaḏ wah yeč lɣul waḥḏ-s[161]. Ass sug ussan, uwin-ḏ afunas ; ɣersen-as, ssmun-ṯ, lac ɣer-sen isɣaren. Inna-as lɣul :

– Beckerker, ruḥ awy-aneɣ-ḏ isɣaren a nessum aḵsum.

Yuɣir Beckerker a lɣabeṯ aḏ yawi isɣaren. Ḏeg ixleḍ lɣabeṯ, ixammem inna : « mḏara aḏ awiɣ qič n isɣaren, a ay-yeč lɣul aḏ ini hewiḍ-t qič ». Ikker ilwi-ḏ ari, ilemm haḏersa ṯazizarṯ, itteqn-it ḏeg ixfawen n ṯayḏwin. Iqqim lɣul itrağa ḏi-s, annaḵ ur ḏ-yusi c, iḏefr-iṯ ɣer lɣabeṯ, yuf-iṯ iqqen haḏersa ḏeg ixfawen n ṯayḏwin, inna-as :

* Racontée par Ahmed ben Mokhtar.

[159] Forme désassimilée de /tettexen/ dont le /x/ est le résultat d'une assimilation de l'indice de personne /-ɣ/ et le /h-/ du suffixe direct /-hen/, allomorphe de /-ṯen/.

[160] Allomorphe expressif de la conjonction /u/.

[161] Variante syntagmatique de /... wah aḏ yeč lɣul waḥḏ-s./ avec la modalité d'aoriste.

Histoire de Bechkerker et de l'ogre

Au temps jadis, un homme se trouvant un jour chez lui pensa : J'irai demain me promener dans la forêt. Le lendemain, il prit un sac de cuir dans lequel il plaça un œuf et un rat ; puis, le mettant sous ses vêtements, il sortit.

Arrivé à la forêt, il trouva une grande caverne dans laquelle il entra. Elle était habitée par un ogre.

– Qui es-tu ? , lui dit Bechkerker[162].

– Je suis un ogre.

– Et que fais-tu dans cette caverne ?

– J'apporte des gens pour les manger ici. Entre et tu verras ce qu'il en est.

Bechkerker entra, et découvrit en effet des burnous, des vêtements et des fusils qui avaient appartenu à des hommes.

– Reste, lui dit l'ogre, nous serons amis et je ne te mangerai pas.

Ils demeurèrent ensemble comme deux amis et sortirent ensemble. Lorsqu'ils rapportaient de leur chasse des bœufs, ils les mangeaient tous deux ; lorsqu'ils rapportaient des hommes, l'ogre seul en profitait. Un jour, ayant ramené un bœuf ils l'égorgèrent pour le faire cuire ; mais ils n'avaient pas de bois, et l'ogre dit à Bechkerker :

– Va donc nous chercher du bois pour faire cuire la viande.

Bechkerker partit, et, arrivé dans la forêt, il se dit : « Si j'en rapporte peu, l'ogre me mangera sous prétexte que je n'en ai point apporté assez ». Il se mit alors à attacher avec de l'alfa un immense fagot, liant la tête des pins. L'ogre l'attendit, puis, ne le voyant pas revenir, le rejoignit dans la forêt où il le trouva en train d'attacher la tête des arbres.

---

[162] Tel était le nom de cet homme.

– Mata tsawiḏ cek a Beckerker neč trağiɣ ḏi-ḵ.

Inna-as Beckerker :

– Neč ma awiɣ-ḏ qič n isɣaren, u ɣen-tεerrimen ca. Neč ḥwağeɣ aḏ awiɣ hayḏwin-aya, a henṯ-qelεeɣ, a henṯ-ḏ-awiɣ.

Ikker lɣul yuṯa hayḏa s uḏar-nnes, issiḏu-t, irefḏ-it ɣef iɣri-nnes, inna-as :

– Ay a nruḥ a Beckerker, hayḏa-aya ṯεerrm-aneɣ.

Kkren uɣiren, ruḥen. Inna-as lɣul :

– Ruḥ aym-aneɣ-ḏ aman ḏug uyddiḏ ufunas.

Irfeḏ Beckerker ayddiḏ ufunas, yuɣir ɣer ṯeεwinṯ. Ga g ixleḏ aεwinṯ, ixammem, annaḵ ur izemmer c ayddiḏ ufunas a h-irfeḏ. Ixammem mammeḵ aḏ ɣeɣ, inna : « neč aḏ ḥefreɣ ṯarɣa aḏ ṯruḥ ɣer ifri ».

Irağa-ṯ lɣul, annaḵ yebḏu, yus-ḏ ɣar-s, yuf-iṯ iḥeffer ṯarɣa, inna-as :

– Mata ṯḥeffreḏ a Beckerker ?

Inna-as :

– Aḏ uεiɣ ṯarɣa aḏ ṯas ɣer ifri. Ayddiḏ ufunas ur n[163]-iṯεerrim ca.

Ikker lɣul yuɣem ayddiḏ, irefḏ-iṯ ɣef iɣri-nnes, inna-as :

– Aya Beckerker a nruḥ.

Iḏ seg iḏan tqeṣṣaren iḏ ɣer leεfiṯ. Ɣeɣa lɣul fus-nnes seddu-s, iğbeḏ[164] hilliṯ, annaḵ hezwer lwehr n ṯḥabbuḵṯ n ṯiɣni. Inna-as Beckerker :

– Mata wi-ḏin, a lɣul ?

Inna-as lɣul :

– Ṯilliṯ-inu.

Inna-as Beckerker :

– Ahḏa neč aḏ jebḏeɣ hilliṯ-inu.

Yuṯa fus-nnes ḏi haqebbaṯ, iğebḏ-ḏ aɣerḏa, inna-as i lɣul :

– Hatta hilliṯ-inu.

Iqqel ḏi-s lɣul, annaḵ s imejjan-nnes, s uleqqaḏ-nnes, s iḏaren-nnes, s uzaw-nnes, s imi-nnes, s ṯiṯṯawin-nnes.

---

[163] Allomorphe de /-neɣ/.

[164] Variante de /ijbed/.

– Que fais-tu donc, lui dit-il, pour me laisser attendre ainsi ?

– J'ai craint d'apporter du bois en quantité insuffisante, répondit Bechkerker, et je voulais arracher ces pins pour les emporter.

L'ogre frappa un pin du pied, l'étendit à terre, puis le portant sur ses épaules :

– Viens, Bechkerker, dit-il, rentrons ; cet arbre nous suffira.

Une fois rentrés, l'ogre envoya Bechkerker chercher de l'eau dans la peau du bœuf.

Bechkerker partit, emporta la peau du bœuf, et, une fois à la source, pensa qu'il ne serait pas assez fort pour la rapporter pleine. Il réfléchit à ce qu'il avait à faire, et se dit : « Je vais creuser un canal qui ira jusqu'à la caverne ».

L'ogre l'attendit, puis, le voyant tarder, le rejoignit et le trouva en train de creuser son canal.

– Que fais-tu là, Bechkerker ?, lui dit-il.

– Je fais un canal qui ira à la caverne ; la peau du bœuf ne saurait nous suffire.

L'ogre se leva, remplit l'outre et la mit sur ses épaules.

– Viens, dit-il, rentrons.

Une fois, ils passaient tous deux la nuit autour du feu pour se distraire. L'ogre, cherchant avec sa main sous ses vêtements, en tira un pou aussi gros qu'une datte.

– Qu'est ceci ? , lui dit Bechkerker.

– C'est un pou à moi.

– Eh ! bien, répondit notre homme, moi aussi je vais prendre un de mes poux.

Il tira le rat de la musette qu'il portait.

– Voici mon pou, dit-il à l'ogre.

Celui-ci l'examina, et vit qu'il avait des oreilles, une queue, des pieds, des poils, une bouche, des yeux.

Inna-as lɣul i Beckerker :

– Ṭay ṯilliṯ-nneḵ ?

Inna-as Beckerker :

– Ṭay ṯilliṯ-inu. Yi ḏaḏ-nneḵ ɣer imi-nnes.

Lɣul yeɣa ḏaḏ-nnes ɣer imi n uɣerḏa, netta iḏerm-iṯ. Ikker lɣul irfeḏ aḥḏir si hmurṯ, iṭf-iṯ ğar iḏuḏan-nnes, imḥa-ṯ, iwella ḏ aren. Inna-as lɣul i Beckerker :

– Ṭfeɣ aḥḏir ğar iḏuḏan-inu, uɛiɣ-ṯ ḏ aren.

Inna-as Beckerker :

– Aḏ ğebḏeɣ aḥḏir a h-uɛiɣ ḏ aman.

Yuṯa fus-nnes ḏi haqebbaṯ, ijbeḏ hamellalṯ, iḥukk-it ḏug fus-nnes, ṯerrez, hwella ḏ aman. Ixammem lɣul inna : « Beckerker, neč ah[165] ugḏeɣ-ṯ ». Ixammem mammeḵ aḏ yeɣ aḏ ibaɛḏ fell-as.

Iḏ seg iḏan ṭsen ḏeg ifri. Ikker lɣul ibedd f iman-nnes, irḏa annaḵ am uḏem lbarud. Isl-as Beckerker, ibedd-ḏ f iman-nnes, inna-as i lɣul :

– Mata way isiwel amm-ay ?

Inna-as lɣul :

– Neč a g irḏin.

Ibeğaḥ Beckerker, icemmer lkeswa-nnes, inna-as lɣul :

– Mata ha ṯeɣeḏ ?

Inna-as :

– Neč aḏ rḏeɣ u aḏ iḏu fell-aḵ ifri. Rwel !

Inna-as lɣul :

– Aḏ ṯruḏ ca alḏ rɣeɣ[166].

Yerɣa lɣul, irwel. Beckerker iɛyeṭ fell-as[167], netta aḏ irwel.

Beckerker ikker yuyir axxamṯ-nnes[168], inna : « lḥamdu-llah, imenɛ-ay rebbi si lɣul-aya ur ay-yeči c ! » Irweḥ axxamṯ-nnes[169]. Lɣul inna : « lḥamdu-llah, imenɛ-ay rebbi si Beckerker ur y-yeči c ! »

---

[165] Marque d'expressivité.

[166] Absence de la première marque de négation devant la modalité /aḏ/.

[167] Variante morpho-syntaxique de /Beckerker aḏ iɛyeṭ fell-as.../.

[168] Variante syntagmatique de /...yuyir ɣer axxamṯ-nnes.../.

[169] Variante syntagmatique de /Irweḥ ɣer axxamṯ-nnes./.

– Vraiment, dit l'ogre, c'est là ton pou ?

– Oui, répondit Bechkerker, mets ton doigt dans sa bouche.

L'ogre obéit, et le rat le mordit.

L'ogre ramassa alors une pierre par terre, et, la serrant entre ses doigts, l'écrasa et la réduisit en poudre.

– Vois, dit-il à Bechkerker, en pressant une pierre j'en fais de la poussière.

– Eh ! bien moi, répondit son interlocuteur, en pressant une pierre j'en ferai de l'eau.

Il tira l'œuf de la musette, et, le comprimant dans sa main, le brisa pour le rendre liquide. L'ogre se mit à réfléchir et dit en lui-même : « Ce Bechkerker, je dois le craindre ». Dès lors, il songea à s'éloigner de lui.

Une nuit, ils dormaient ensemble dans la caverne. L'ogre, se levant, fit un pet aussi fort qu'un coup de fusil. Bechkerker l'entendit et se réveilla.

– Quel est donc ce bruit qui vient de se produire ?, dit-il à l'ogre.

– C'est moi qui ai pété, répondit celui-ci.

Bechkerker se leva à son tour, écarta les jambes et retroussa ses vêtements.

– Que fais-tu donc ?, lui dit l'ogre.

– Je vais péter, répondit Bechkerker, et la caverne s'écroulera sur toi. Fuis !

– Attends donc que je sois sorti, dit l'ogre.

Il s'échappa en courant, tandis que Bechkerker poussait des cris.

Notre homme retourna alors chez lui, et dit : « Louanges à Dieu, qui m'a préservé de cet ogre et fait qu'il ne m'a point mangé ! ». De son côté, l'ogre pensa : « Louanges à Dieu, qui m'a permis d'échapper à Bechkerker et a fait qu'il ne m'a point mangé ! ».

18. Haqṣiṯ n ṯa iteṭsen ḏug uzaw-nnes*

Illa zik̲ uryaz ḏ ssulṭan, ɣar-s memmi-s ism-nnes Mḥammed Ben Ssulṭan. Isla s ṯa iteṭsen ḏug uzaw-nnes ; ḏira hekkes f ixf-nnes u aḏ ṯ-ṯhuz, u aḏ t-iɣber uzaw-nnes. Inna-as i baba-s :

– Aḏ uyireɣ ɣar-s.

Yeɣ-as baba-s lemḥalleṯ s leḥlas-nnes s iqiḏan-nnes s ixḏimen-nnes, uyiren ḏi hyera-nnes. Yuwi lmal labas, yuyir ɣar-s. Netta ixleḏ hamurṯ ixlan, yufa sen n iryazen ṭfen aryaz čaṯen ḏi-s, ḥwağen a h-nɣen. Inna-asen Mḥammed Ben Ssulṭan :

– Lleft̲-as, la h-neqqeṯ ca, awen-ṯ a ṯ-uzneɣ s iḏrahmen.

Yuzn-asen-ṯ, llefen-as. Nehni uwin iḏrahmen, uyiren ; netta yuyir waḥḏ-s.

Ga i ssersen, nsin lemḥalleṯ ; Mḥammed Ben Ssulṭan ṭfen-ṯ, yin-ṯ ḏug ṣenduq. Ḏeg iḏ ihemz-ihen-ḏ uryaz-ḏin ism-nnes Mḥand Abadi. Yeks lmefṯaḥ i[171] umeqᵒran n lemḥalleṯ, irzem aṣenduq ɣuf Mḥammed Ben Ssulṭan, isekr-iṯ seg iḏs, inna-as :

– Aq, mda aɣ ḥwağeɣ wella nɣiɣ-c ; lemḥalleṯ-nnek̲ u c-tfuk ca. Neč heyeḏ ḏ-ay lxeyr, ṯfukeḏ-ay si hmettanṯ. Ḏren lemḥalleṯ-nnek̲ aḏ ṯerweḥ, neč aḏ uyireɣ ḏi hyera-nnek̲.

Yuli wass, inna-as i lemḥalleṯ-nnes :

– Ruḥeṯ aḏ ṯruḥem.

Nehni meḏranen, ruḥen. Mḥand Abadi iry-ḏ ɣer umddukel-nnes, iserkb-iṯ, uyiren.

Xelḏen haqliɛṯ ḏi g illa ssulṭan. Ikker yeɣa Mḥammed Ben Ssulṭan ḏug ṣenduq, yuɛes ɣer ṯaddarṯ, ik̲ri-yas-t, yerɣa netta itḥawas ḏi ssuq.

---

* Racontée par Belkassem ben Othman.

[171] Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1896). L'état d'annexion du nom qui la suit (/umeqᵒran/) l'indique.

Histoire de celle qui dormait dans ses cheveux

Il était autrefois un roi qui avait un fils nommé Mhammed ben Essultan. Ce jeune homme entendit parler d'une princesse qui dormait dans ses cheveux ; lorsqu'elle levait la tête et la secouait, sa chevelure l'enveloppait tout entière. Il dit à son père :

– Je veux aller la voir.

Le roi lui donna une caravane, avec des gens de corvée, des tentes, des serviteurs qui l'accompagnèrent ; il emporta beaucoup d'argent et se mit en route. Arrivé dans un pays désert, il trouva deux hommes qui s'étaient emparés d'un troisième, le frappaient et voulaient le tuer.

– Lâchez-le, leur dit-il, ne le tuez pas, et je vous donnerai son poids d'argent.

Il fit comme il avait dit, et ils le relâchèrent. Ces gens emportèrent leur argent, et l'homme s'en alla libre.

Lorsque la caravane fut arrivée à l'étape où ils devaient passer la nuit, on cacha Mhammed dans un coffre. Pendant la nuit, l'homme qu'il avait libéré nommé Mhand Abadi, vint les attaquer. Il arracha les clefs au chef de la caravane, ouvrit le coffre contenant Mhammed ben Essultan, et le réveilla.

– Vois, dit-il, je pourrais te tuer si je le voulais ; ce ne sont point tes gens qui te sauveraient. Mais tu t'es montré généreux envers moi, tu m'as arraché à la mort. Renvoie ta caravane, qu'elle s'en retourne ; moi, je t'accompagnerai.

Au jour, le prince dit à ses gens de rentrer chez eux, et ils s'en allèrent. Mhand Abadi rejoignit son ami, le fit monter à cheval, et ils partirent ensemble.

Lorsqu'ils furent arrivés à la ville qu'habitait le sultan, père de la jeune fille, Mhand Abadi mit son ami dans le coffre, l'enferma dans une maison qu'il avait louée, et alla se promener au marché de la ville.

Yufa aryaz itmellax, iruḥ iqqim s man-nnes, yeṭf myat ryal iḵems-ihent, yey-as-hent ddu ujerṯil. Ga g ikker umellax aḏ irweḥ, yuf-ihent, inna : « imken aryaz-a ittu-hent ». Irefḏ-ihent umellax, isḥafḏ-ihent.

A ḏeča i ḏin iwella-ḏ amḵan-nnes[171] itmellax. Iwella-ḏ yar-s Mḥand Abadi iqqim s man-nnes. U as-inni c umellax yuf myat ryal, itrağa aḏ as-ini fell-asent Mḥand Abadi ttuy-ṯent[172] yar-k. U as-inni c Mḥand Abadi, yerni-yas myat ryal heyeḏ ddu ujerṯil ; ikker yuyir, irweḥ yer Mḥammed Ben Ssulṭan. Yer ṯmeddiṯ ikker umellax irfeḏ hağerṯil-nnes[173], yuf-ihent, inna : « aryaz-aya imḵen ur hent-ittu ca ḏitta, qell[174] mata lḥwayej iḥwaj yar-i ».

A ḏeča i ḏin iwella-ḏ umellax yer umḵan-nnes. Yus-ḏ Mḥand Abadi iqqim s man-nnes. Inna-as aryaz-aya :

– Cek ay hetteğiḏ[175] myat ryal ddu uğerṯil. Mata ṯeḥwağeḏ ? Ini-yay.

Inna-as :

– Ḥwağey a ay-ṯneεṯeḏ haddarṯ n illi-s n ssulṭan mani hella.

Inna-as :

– Issery-ḏ ssulṭan aberraḥ ; wi ineεṯen haddarṯ n illi-s aḏ inubbi ixf-nnes. Lakinnahu cek heyeḏ ḏ-ay lxeyr, neč aḏ yey lḥilṯ bac a aḵ-t-neεṯey. Ḥerz-ay, ḏira hekkerey aḏ ruḥey, a neč aḏ ayey azqaq, ḏira xelḏey lbab n ṯaddarṯ-nnes aḏ yey iman-inu iḏuy[176]. Heyemmneḏ[177] yef lbab n ṯaddarṯ-nnes a u aḵ-iεreq.

Iruḥ umellax alḏ ga ixleḏ lbab n ṯaddarṯ-nnes, yiḏu. Iyemmem fell-as Mḥand Abadi, ikker irweḥ.

A ḏeča i ḏin yus-ḏ yer ṯaddarṯ i ḏini, yufa haddarṯ ṯameqᵒranṯ, yufa fell-as rebεin iεessasen. Iṯεerref is-sen, yey-ihen ḏ imddukal.

---

[171] Variante syntagmatique de /…iwella-ḏ yer amḵan-nnes.../.

[172] Forme désassimilée de [ttuxent] dont le [x] est le résultat d'une assimilation de l'indice de personne /-y/ et le /h-/ du suffixe direct /-hent/, allomorphe de /-ṯent/.

[173] Forme expressive de /ağerṯil-nnes/.

[174] Marque discursive.

[175] Variante syntaxique de /Cek a ay-tteğin.../.

[176] Allomorphe de /uḏiy/.

[177] Variante syntagmatique de /Aḏ heyemmneḏ.../ avec la modalité d'aoriste.

Il aperçut un savetier, se joignit à lui, et, en partant, lui laissa cent réaux qu'il cacha sous la natte. Au moment de quitter le marché, le savetier les aperçut ; « peut-être cet homme les a-t-il oubliés », pensa-t-il. Il les prit et les garda soigneusement.

Le lendemain, le savetier revint à sa place habituelle. Mhand Abadi alla le trouver et se plaça à côté de lui ; mais le savetier ne lui parla point des cent réaux, attendant que son compagnon lui dit le premier : Je les ai oubliés chez toi. Or, Mhand Abadi ne lui en parla pas non plus, mais laissant cent autres réaux sous la natte, il se leva, partit, et retourna chez Mhammed ben Essultan. L'après-midi, le savetier, emportant sa natte, trouva les réaux. Cet homme, se dit-il, ne les a probablement pas oubliés volontairement ; il faudrait voir ce qu'il me veut.

Le lendemain, il retourna à sa place habituelle, et Mhand Abadi vint se placer à côté de lui :

– Tu m'as laissé, lui dit le savetier, cent réaux sous la natte ; dis-moi donc ce que tu veux.

– Je voudrais que tu m'indiques où se trouve la maison de la fille du roi.

– Mais, répondit le savetier, le sultan a fait publier un ordre disant qu'on couperait la tête à celui qui montrerait la maison de sa fille. Cependant tu as été généreux envers moi, et je vais user d'une ruse pour te l'indiquer. Observe-moi lorsque je me lèverai pour partir : je suivrai la rue, et arrivé devant la porte de la maison en question, je ferai semblant de tomber. Rappelle-toi bien cette porte, de peur qu'elle ne t'échappe.

Le savetier partit, et, arrivé devant la porte de la princesse, il tomba. Mhand Abadi se rappela l'endroit et partit.

Le lendemain, il se rendit à cette maison, vit qu'elle était spacieuse, et que quarante hommes étaient chargés de sa garde. Il fit leur connaissance et se ménagea leur amitié.

Yeɣa ḍi-sen lxeyr ; ḥadd ičuc-as duru, ḥadd ičuc-as zuz duru. Iḍ seg iḍan iɛerḍ-ihen, inna-asen :

– Amensi-nnun ɣar-i.

Qeblen-t. Iruḥ yawi-yasen aḵsum, yawi-yasen lmecwi, yeɣ-asen amensi iḥla labas, imi-yasen-ḏ ccrab. Swin, sekren, yiḏun, ṯsen. Yeks lemfateḥ i[178] umeqᵒran-nsen, iruḥ ɣer ṯaddarṯ n illi-s n ssulṭan. Aḏ irezzem iteqqen ḏi lbiban alḏ ga ixleḍ haddarṯ ḏi heteṭṭes. Yuf-it ḏi srir ḏi lefrac ; ccmeɛ ireqq, nettaṯ heṭṭes. Ikker yeks-as samu illan ɣer ixf-nnes, yuɛ-as-t ɣer ixf-nnes[179]. Hekker, huḵi, henna-as :

– Cek a wa ay ḏ-ixelḏen haddarṯ-inu, a neč ṯameṭṭuṯ-nneḵ.

Inna-as netta :

– Araḥa, neč uciɣ-cem i siḏi Mḥamed Ben Ssulṭan. Inna-as : Uc-ay lmarṯ aḏ ruḥeɣ ɣer baba-m.

Nettaṯ huc-as sug uzaw-nnes. Inna-as :

– Neč zaw u h-tawiɣ ca i baba-m, ur iqebbel ca i-s ; labas n ṯseḏnan a ɣer illa uzaw-aya.

Hekker nettaṯ huc-as ṯxaṯemṯ, herni-yas ssxab m ureɣ, ssxab-ḏini n leɛyal n ssulṭan, imma-s n ṯmečuḵṯ.

Ikker Mḥand Abadi iruḥ ɣer umddukel-nnes, irzem fell-as aṣenduq, iry-ḏ. Irḏen lkeswet-nsen illan n ḥrir ḏ wureɣ. Reḵben ɣef iḵsan-nsen, uḏfen hamḏinṯ. Bḏun yuḏan ṭelɛan ɣer-sen, nnan-asen :

– Mata ṯeḥwajem ?

Nnan-as :

– Neḥwaj illi-s n ssulṭan.

Nnan-as ayṯ bab n hmurṯ :

– Ur testahlem aḏ ṯemmṯem. Ssulṭan, ur ti-nyufi ca ḏi helṯ ayam[180], u aḏ ibbi ixf-nnes.

---

[178] Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1896) ; la marque d'état d'annexion du lexème qui la suit l'indique.

[179] Cet énoncé souffre d'un problème de vraisemblance sémantique qu'on ne retrouve pas dans la traduction française correspondante.

[180] Variante syntagmatique de /..., wa ur t-yufin ca ḏi helṯ ayam,.../ dans laquelle le démonstratif /wa/ figure et l'indice de participe /-n/ n'a pas connu de déplacement syntagmatique sous l'influence de la modalité de négation /ur/.

Il se montrait généreux envers eux, donnant un douro à l'un, deux douros à l'autre. Un soir, il les invita à dîner, et ils acceptèrent : il leur fit faire un repas excellent, avec de la viande, du méchoui et des boissons fermentées. Ils burent, s'enivrèrent, tombèrent et s'endormirent. Il enleva les clefs que portait leur chef, alla aux appartements de la fille du roi, et se mit à ouvrir et fermer les portes jusqu'à ce qu'il arrivât à la chambre dans laquelle elle dormait. Il la trouva sommeillant dans son lit, tandis que la bougie brûlait. Il prit le coussin qu'elle avait près de la tête et le mit à ses pieds, puis transporta celui-ci des pieds à la tête. La jeune fille se réveilla.

– Ô toi qui as pénétré jusque chez moi, lui dit-elle, je t'appartiens.

– Non, répondit-il, car je te donne à mon maître Mhammed ben Essultan ; mais donne-moi un signe qui te soit particulier, afin que j'aille trouver ton père.

Elle lui donna de ses cheveux.

– Non, dit-il, je ne les porterai pas à ton père, car il ne voudrait pas les accepter, attendu que beaucoup de femmes ont des cheveux comme ceux-là.

Elle lui donna alors une bague, et lui rajouta un collier d'or qui avait appartenu à la femme du roi, mère de la jeune fille.

Mhand Abadi retourna chez son ami, et ouvrit le coffre pour le faire sortir. Ils revêtirent leurs plus beaux vêtements, qui étaient de soie et d'or, montèrent sur leurs chevaux et firent leur entrée en ville. Les gens venaient à eux, leur demandant :

– Qu'est-ce que vous cherchez ?

– Nous voulons la fille du roi, répondaient-ils.

– Vous ne méritez pas la mort, disaient les habitants de la ville ; mais le roi coupe la tête à celui qui ne découvre pas sa fille dans le délai de trois jours.

Kkren ɛeddan ɣer ssulṭan. Ufin ixfawen n leɛbaḏ ɛellqen labas ḏi haddarṯ n ssulṭan. Uḏfen ɣer ssulṭan, inna-asen :

– Mata ṯeḥwajem ?

– Nnan-as : Neḥwaj a aɣen-ṯuceḏ illi-ḵ.

Inna-asen :

– Aqqelṯ a g iɛellqen ḏeg ixfawen n leɛbaḏ ! Walaken ḵenwi ḏ irgazen iḥlan, a awen-uceɣ xems ayam ḵenwi ṯḥawasem fell-as. Ma ur t-hufim ca, aḏ bbiɣ ixfawen-nnun.

Nnan-as :

– Araḥa, uc-aneɣ ṯelṯ ayam. Ma ur t-nufi ca, bbi-ḏ ixfawen-nnaɣ am nečni am yuḏan.

Ass wis laṯa[182] wellan-ḏ ɣar-s. Hucin-as[183] zaw ḏeg ixf n illi-s. Inna-asen :

– Zaw-aya ur qbileɣ ca i-s ; ɛerrem n ṯseḏnan ɣer illa uzaw-aya.

Hucin-as ḏi lweqṯ-ḏin ssxab, min-as lxaṯemṯ. Iqbel ḏi lweqṯ-ḏin si-sen, inna-asen :

– A ɛjaba ! Mammeḵ t-hufim ? A neč uciɣ-awen-t.

---

[182] Allomorphe de /ṯlaṯa/.

[183] Variante expressive de /ucin-as/.

Ils allèrent trouver le roi, et aperçurent de nombreuses têtes d'hommes accrochées dans son palais. Ils entrèrent.

– Que voulez-vous ? , leur dit le roi.

– Nous désirons que vous nous donniez votre fille.

– Regardez, répondit le sultan, combien de têtes d'hommes ont été suspendues ! Mais vous paraissez être des gens de bien, et je vous accorde cinq jours pour la chercher. Passé ce délai, je vous ferai couper la tête si vous ne l'avez pas trouvée.

– Non, répondirent-ils, accordez-nous seulement trois jours, et si nous ne la découvrons pas, faites-nous couper la tête, comme aux autres gens.

Le troisième jour, ils revinrent chez le roi, et lui présentèrent les cheveux de sa fille.

– Je ne les reçois pas comme preuve de votre réussite, leur dit-il ; il y a nombre de femmes qui ont des cheveux semblables.

Ils lui remirent alors le collier et la bague. Le roi les accepta en disant :

– Ô miracle ! Comment donc l'avez-vous trouvée ? Je vous l'accorde.

19. Haqṣiṯ n ssulṭan ḏ harwan-nnes*

Zıḵ ılla yıǧ n ssultan ɣer-s ṯlaṯa n ṯarwan-nnes, sen n ṯmeṭṭuṯ u yıǧ n ṯmeṭṭuṯ. Ass-ḏın ırya ssulṭan ıṯḥawas, yufa rrıcṯ heyḏu sı ṭṭır. Irefḏ-ıt, hebḏu hetɣenna waḥḏ-s. Yuwı-t-ıḏ, ıruh-ḏ ɣer ṯarwan-nnes, ınna-asen :

– A harwa-ynu, ma llıɣ baba-ṯwen, awıṯ-ay-ḏ ṭṭır-aya sı heyḏu rrıcṯ-aya.

Nnan-as sen n ṯarwan-nnes n ṯmeṭṭuṯ hıcṯ :

– A aḵ-ṯ-nawı-ṯ-ıḏ[183].

Ḥeḵmen ıman-nsen, refḏen ıḏrahmen-nsen ḏ sslaḥ-nsen, uyıren. Iweṣṣa-hen baba-ṯsen, ınna-asen :

– Aḏ ṯaɣem abrıḏ al ṯafem[184] abrıḏ yeǧ ıttaɣ fus yeǧ ıttaɣ zelmeḏ ; hazruṯ hersa ǧar-asen ıḵteb ḏı-s : « wa yuɣın afusı aḏ ırbaḥ wa yuɣın azelmaḏ aḏ ıxser. »

Ga ıxelḏen ḏınnı, uɣın azelmaḏ Ruḥen ɣer ṯaqlıcṯ. Hery-ḏ ɣer-sen settut henna-asen :

– Atta ɣar-ı ıllı a awen-t-awıɣ-t-ıḏ[185] ; qeṣṣerṯ ḵenwı ıḏ-s ıḏ. Ma hessuḏs-ıḵen, aḏ awıɣ lmal-nnun. Ma hessuḏsem-t, awıṯ lmal-inu lkull.

Ruḥen ɣer lqaḏı ḏ cchuḏ, ketben ǧar-asen. Ḏeg ıḏ ruḥen ɣar-s, hewı-yasen-t hamčuḵṯ, ıllı-s

Qqımen tqeṣṣaren iḏ, alḏ ı t-ıxelḏ-ıt-ıḏ[186] yıḏes, henna-asen :

---

* Racontee par Belkassem ben Othman

[183] Deplacement syntagmatique de l'affixe indirect /ak-/ et de l'affixe direct /-ṯ-/ sous l'influence de la modalite d'aoriste /ad/ Reprise de l'affixe direct /-ṯ-/ sur sa position post-verbale Non-deplacement syntagmatique de la modalite d'orientation /-ıd/

[184] Variante syntagmatique de /Ad ṯayem abrıd al ad ṯafem abrıd / avec la modalite d'aoriste /ad/

[185] Deplacement syntagmatique de l'affixe indirect /wen-/ et de l'affixe direct /-t-/ sous l'influence de la modalite d'aoriste /a/ Reprise de l'affixe direct /-t / sur sa position post-verbale Non-deplacement syntagmatique de la modalite d'orientation /-ıd/

Histoire d'un sultan et de ses enfants

Jadis, un roi était père de trois enfants : il en avait eu deux de la même femme, et le dernier d'une autre épouse. Un jour, ce roi, étant allé se promener, trouva une plume qui était tombée d'un oiseau. Il la ramassa, et cette plume se mit à chanter toute seule. Il l'emporta et rentra auprès de ses enfants :

– Ô mes fils, leur dit-il, si je suis réellement votre père, allez, et rapportez-moi l'oiseau qui a perdu cette plume.

– Nous te l'apporterons, lui répondirent ses deux fils issus de la même mère.

Ils se préparèrent à partir, emportèrent de l'argent, des armes, et se mirent en route. Le père leur fit ses recommandations :

– Vous allez suivre la route, leur dit-il, jusqu'à ce que vous trouviez deux chemins, l'un prenant à droite et l'autre à gauche. Une pierre est placée entre les deux, portant cette inscription : « Qui prend ma droite gagnera, qui prend ma gauche perdra. »

Arrivés à l'endroit indiqué par leur père, ils prirent le chemin de gauche. Ils arrivèrent à un village. Une vieille femme vint à eux et leur dit :

– J'ai une fille que je vais vous amener ; passez la nuit avec elle à vous distraire en sa compagnie. Si le sommeil vous gagne avant elle, j'emporte tout votre bien. Si, au contraire, vous parvenez à l'endormir, prenez tout ce que je possède.

Ils se rendirent avec des témoins chez le cadi, et passèrent un acte relatant ces conventions. La nuit venue, ils allèrent chez la vieille qui leur amena sa fille.

Ils passèrent la nuit en sa compagnie, et au moment où elle sentit le sommeil la gagner, elle leur dit :

---

[186] Déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-it-/ sous l'influence de la modalité /ald/. Reprise de l'affixe direct /-it-/ sur sa position post-verbale. Non-déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation /-id/.

– Aḏ ruḥey aḏ singley u aḏ welliy.

Ṯuyir ṯreweḥ. Settut yar-s sebɛa n issi-s f zziy m baɛḏ-humt baɛḏ. Ğin-t herweḥ. Hesekkr-ḏ ulṯma-s, heqqim nettaṯ heṭes. Hus-ḏ ulṯma-s hetqeṣṣar iḏ ḏi hyera lɛbad[187] i ḏin ; ur t-ɛqilen ca hebeddel. Hetbeddal-asen ḏi himčuḵin alḏ i hen-iyleb iḏs, ṭsen. Heruḥ settut hewi-ḏ cchuḏ ; ufin-hen ṭsen. A ḏeča i ḏin hewi-hen yer lqaḏi, hewi agel-nsen, heği-hen ḏ iɛeryan. Ryen ḏi lweqṯ-ḏin yer ṯaqliɛṯ, xeddmen f iman-nsen.

Iraǧa-hen baba-ṯsen annaḵ, bḏun, inna-as i memmi-s wis laṯa :

– Ḥwaǧey aḏ ṯuyireḏ aḏ ṯesxebreḏ yef ayṯma-k.

Inna-as humčuḵ i yemma-s :

– Baba iqar-ay ḏfer yef ayṯma-k.

Ṯenna-as yemma-as :

– Ruḥ, ini-yas i baba-k a aḵ-yuc Ledhem.

Ledhem netta ḏ yis itrebba-ṯ ssulṭan ḏaxel, yeǧ la izri-ṯ[188]. Inna-as :

– A baba, uc-ay yis aḏ rekbey fell-as.

Inna-as :

– Ruḥ, ma ihḏ-aḵ, rkeb fell-as.

Heruḥ imma-s hewi-ḏ aḏeryes, hey-iṯ ḏig ixf uyanim, heruḥ yer uyis, hetḥukk-as yuf lyareb alḏ ga innum iḏ-s. Henna-as :

– Ɛehḏ-ay, ca ur teyeḏ i memmi b-yir ḏa[189] ay-ṯuɛiḏ-ṯ-iḏ[190] al ḏay.

Iɛehḏ-as alḏ am-ṯ-uɛiy-ṯ-iḏ[191] al ḏay. Irḵeb fell-as ḏi lweqṯ-ḏin, yuyir. Iweṣṣa-ṯ baba-s inna-as :

– Ay abriḏ afusi, la cek aḏ ṯayeḏ azelmaḏ.

---

[187] Variante syntagmatique de /…ḏi hyera n lɛbad.../ avec la préposition /n/.

[188] Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-ṯ/ sous l'influence de la modalité de négation /la/.

[189] Allomorphe de /aḏ/

[190] Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-ṯ-/ et de la modalité d'orientation /-iḏ/ sous l'influence de la modalité d'orientation.

[191] Déplacement syntagmatique de l'affixe indirect /am-/ et de l'affixe direct /-ṯ-/. Reprise de l'affixe direct /-ṯ-/ sur sa position post-verbale. Non-déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation /-iḏ/.

– Je vais aller me mettre du khol, leur dit-elle, et je reviens.

Elle sortit. La vieille avait sept filles toutes pareilles les unes aux autres. Celle qu'ils avaient laissée partir alla faire lever une de ses sœurs et s'endormit elle-même. La seconde prit sa place auprès des jeunes gens, qui ne virent point la supercherie. Les jeunes filles continuèrent ainsi à se remplacer mutuellement auprès de leurs hôtes que le sommeil finit par vaincre et qui s'endormirent. La vieille femme amena alors des témoins pour constater le fait. Le lendemain, elle conduisit ses hôtes chez le cadi, leur enleva tout leur bien, et les laissa nus. Ceux-ci se rendirent alors au village et se mirent à travailler pour gagner de quoi vivre.

Leur père les attendit, et, les voyant tarder, dit à son troisième fils :

– Je voudrais que tu ailles t'informer de ce que sont devenus tes frères.

L'enfant alla raconter à sa mère l'ordre que lui avait donné son père.

– Va dire à ton père, lui répondit celle-ci, de te donner Ledhem.

Ledhem était le nom d'un cheval élevé par le sultan à l'intérieur de son palais et que personne ne pouvait voir. L'enfant alla demander à son père la permission de le monter.

– Je veux bien, répondit celui-ci, si le cheval te supporte.

Cependant, la mère du jeune homme enduisit de thapsia le bout d'un roseau, se rendit auprès du cheval et lui gratta le garrot avec ce roseau jusqu'à ce qu'il fût habitué à elle. Elle lui dit alors :

– Promets-moi que tu me ramèneras ici mon fils sans lui faire le moindre mal.

Le cheval promit ; l'enfant monta dessus et partit, après que son père lui eût recommandé de prendre le chemin de droite et non celui de gauche.

Ixleḍ hazrut i ḍin anis tmefraqen ibriḍen. Yuf-it hek̲teb, iqra-t, yuyir, yuɣ abriḏ afusi, yensa ḏi lexla.

A ḏeča i ḏin yerni yuyir, irweḥ haqliɛt[192] i ḏin ḏ-illan aytma-s ḏ settut ; yuf-ihen xeddmen ḏi hizebbalin. Hery-ḏ ɣar-s settut, henna-as :

– Al-sslama[193] ! Mata ṯeḥwağeḍ ? Arwaḥ, atta ɣr-i illi ; ma hessuḍs-t, awi agel-inu, ma hessuḍs-ic, aḏ awiɣ agel-nnek̲.

Inna-as :

– Aḷḷah ibarek.

Iruḥ icawer yis-nnes. Inna-as Ledhem :

– Seɣ hazulṯ, herni-ḏ[194] lmeswak̲, mi-ḏ hissiṯ, mi-ḏ hamcuṭ, awi-hen ḏi hyera-nnek̲.

Isɣ-ihen, iruḥ aḏ iqeṣṣer ɣar-s iḍ. Hus-ḏ ɣar-s, qqimen tqeṣṣaren iḍ alḏ i t-ixelḍ-it-iḏ[195] iḍes. Henna-as :

– Ğ-ay aḏ ruḥeɣ aḏ singleɣ hiṯṯawin-inu, aḏ welliɣ ɣar-k̲.

Inna-as :

Hay-h[196] ṯazulṯ atta ɣar-i.

Yuc-as, hessingel. Qqimen qli, henna-as :

– Ğ-ay aḏ ruḥeɣ aḏ sriɣ ixf-inu.

Inna-as :

– Aɣ-h[197] hamecṭ aḏ ṯesriḏ ixf-nnem.

Ṯerni heqqim, henna-as :

– Ğ-ay aḏ ruḥeɣ aḏ meswek̲eɣ u aḏ welliɣ ɣar-k̲.

Inna-as :

– Aɣ-h lmeswak̲ atta ɣar-i.

---

192 Variante syntagmatique de /… irweḥ ɣer haqliɛt.../.

193 Allomorphe de /Ɛal-sslama/.

194 /h/ expressif qui, selon nos informateurs, rend également la valeur impérative de cette forme verbale plus énergique.

195 Déplacement syntagmatique de l'affixe direct /it-/, et sa reprise sur sa position post-verbale. Non-déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation /-iḏ/.

196 Forme désassimilée de [hax].

197 Forme désassimilée de [ax].

Il arriva bientôt à la pierre située à l'entrecroisement des routes. Il vit l'inscription, la lut, prit le chemin de droite, et passa la nuit dans la campagne. Le lendemain, il se remit en marche et arriva au village où se trouvaient ses frères et la vieille femme ; les premiers travaillaient dans le fumier.

La vieille vint à lui, lui souhaita le bonjour, s'informa de ce qu'il voulait, et ajouta :

– Venez, j'ai chez moi une fille ; si vous parvenez à l'endormir, vous prendrez ma fortune, si, au contraire, c'est elle qui vous endort j'aurai gagné tout votre bien.

– Que Dieu te bénisse, répondit le jeune homme et il alla consulter son cheval.

Ledhem lui conseilla :

– Achète du khol, du mesouak, un miroir, un peigne et apporte-les avec toi.

Le jeune homme les acheta, et se rendit auprès de la jeune fille. Elle vint chez lui et ils passèrent ensemble une partie de la nuit, jusqu'au moment où le sommeil commença à la gagner. Elle lui dit alors :

– Je vais aller me mettre du khol aux yeux et je reviendrai près de vous.

– Prenez du khol, lui dit-il, en voici.

Elle se noircit les yeux et il passèrent encore un instant.

– Laissez-moi, dit-elle ensuite, je vais aller me peigner.

– Voici un peigne pour te coiffer, répondit le jeune homme.

Au bout d'un instant, elle reprit :

– Laissez-moi, je vais aller me mettre du mesouak et je reviens auprès de vous.

– Voici du mesouak, répondit-il, prenez-en.

Yuc-as hmeswek̲. Rnin qqimen ald̲ i t-iɣleb id̲es, hețțes zzaț-s. Iruḥ yuwi-d̲ cchud̲, zrin-t, ufin-t hețțes.

A d̲eča i d̲in yuwi lmal-nnes ukull. Ruḥen rezmen haddarț n settut, ufin sebɛa n țmečuk̲in yeğ n ziy. Yuwi agel-nnes, irni himčuk̲in.

Iry-d̲ itḥawas, yufa ayțma-s xeddmen d̲i hizebbalin. Nehni ur ț-ɛqilen ca, netta iɛeql-ihen. Inna-asen :

– Arwaḥeț a ak̲en-țbaɛeɣ si hiɣard̲in u a awen-wceɣ id̲rahmen.

Usin-d̲ ɣar-s, ițebɛ-ihen si hiɣard̲in, iwc-asen id̲rahmen labas.

D̲eg id̲ yeɣa ssulțan n țaqliɛț i d̲in lɛers. Iry-d̲ uɣyaz-aɣa, mmi-s n ssulțan, iteţfurriğ, yeɣa rricț d̲eg ixf-nnes, hetɣenna. Bețțlen iɣeɣad̲en, rnin iɣennaɣen, sɣad̲en ɣer rricț hetɣenna.

Isekkr-as-d̲ ssulțan n țmurț-d̲in inna-as :

– Awi-ɣaɣ-d̲ rricț hetɣenna.

Yuwi-ɣas-t. Issiwel ssulțan ɣer rricț inna-as :

– Leɣna-aɣa hettawid̲-ț-id̲ sig ixf-nnem neɣ heslid̲-ț tsuli ?

Henna-as :

– Araḥa, sliɣ-ț ɣuf țțir itɣenna, afer-nnes yuɛ fell-as.

Inna-as ssulțan i umčuk̲-aɣa mmi-s n ssulțan :

– A aɣ-țawid̲ țțir-aɣa itɣennan, afer-nnes yuɛ fell-as.

Yus-d̲ ɣer uɣis-nnes, icawr-iț ; inna-as :

– Ruḥ ini-ɣas i ssulțan a ak̲-d̲-yuc ɛecra n țɣerar ibawen si lmal m uwzir, u ad̲ uɣireɣ neč id̲-k̲ ; inna-as : A ak̲-d̲-yerni sent n lekfafes m ureɣ.

Iruḥ ɣer ssulțan, yuc-as-hent-id̲. Ič-ihent uɣis, irk̲eb mmi-s n ssulțan ɣuf ɣis-nnes, yuɣir.

Ixled̲ hamurț d̲i xla d̲i g ittili țțir. Yeɣa ɣis iman-nnes immuț, inna-as i bab-nnes :

– Mdi-ɣaɣ lekfafes ɣef țițțawin-inu a ur aɣ-hent-issifi țțir. Ruḥ cek ffer iman-nnek̲ ani u c-itbiɣan ca.

Elle se frotta les dents. Au bout d'un instant, le sommeil finit par la vaincre et elle s'endormit. Il alla chercher des témoins qui la virent endormie.

Le lendemain, il prit possession de toute la fortune de la vieille. On ouvrit sa maison, et on y trouva sept jeunes filles toutes pareilles. Il emporta les biens, et aussi les jeunes filles.

Il sortit alors pour se promener, et rencontra ses frères qui travaillaient dans le fumier. Ces derniers ne le reconnurent point, mais lui les reconnut.

– Venez, leur dit-il, je vais vous apposer mon cachet sur l'épaule, et je vous donnerai de l'argent.

Ils allèrent à lui, et, après qu'il eut marqué chacun d'eux de son sceau, il leur donna beaucoup d'argent.

La nuit, le sultan de ce village donna une fête. Notre jeune homme, le fils du sultan, sortit pour se distraire, et mit la plume sur sa tête. Celle-ci se mit à chanter. Aussitôt, musiciens et chanteurs interrompirent leur musique pour écouter la plume.

Le sultan fit alors venir à lui le jeune homme, et lui demanda la plume qui chante. Elle lui fut remise. S'adressant à elle, le sultan dit :

– Ce chant, est-ce vous qui l'avez inventé, ou l'aviez-vous entendu auparavant ?

– Je l'ai entendu, répondit la plume, de l'oiseau chanteur à qui ses ailes répondent.

Le sultan dit alors au jeune homme :

– Je désire que vous m'apportiez cet oiseau chanteur à qui ses ailes répondent.

L'enfant alla consulter son cheval.

– Dites au sultan, répond Ledhem, qu'il vous donne dix grands sacs de fèves sur la fortune du vizir, et je partirai avec vous. Dites-lui aussi de vous donner deux pièges en or.

Le jeune homme alla trouver le sultan, et obtint ce qu'il demandait ; puis il monta à cheval et partit, après que Ledhem eût mangé les fèves.

Il arriva à un pays désert où demeurait l'oiseau. Le cheval fit comme s'il était mort et dit à son maître :

– Posez-moi les pièges sur les yeux, afin que l'oiseau ne me les crève pas, et allez vous-même vous cacher dans un endroit où il ne puisse vous voir.

Ṭṭir i ḍin yers-ḏ yuf yis, inna-as :

– Aḷḷah aḷḷah wa ḏ Ledhem-aya haṯa mani g immuṯ !

Issers ḏar-nnes yuf ṯiṯṯawin-nnes, heṯf-iṯ lkeffisa ; isar-ḏ uyis ibedd f iman-nnes. Inna-as uyis i ṭṭir :

– Ɛehḏ-ay ḏ useif-inu ca u s-teyeḍ.

Iɛehḏ-as ṭṭir ; iry-ḏ ḏi lweqṯ-ḏin yar-sen Mḥammed Ben Ssulṭan, irḵeb-ḏ yuf yis-nnes, yeya ṭṭir zzaṯ-s, iruḥ-ḏ yer ssulṭan.

Ḍeg iḍ issery-ḏ ṭṭir ityenna. Beṯṯlen yuḏan, syaḏen yer leyna n ṭṭir. Inna-as ssulṭan i ṭṭir n leyna-aya :

– Hebbiḍ-ṯ-iḍ seg ixf-nneḵ ney ḥesliḍ-ṯ tsuli ?

Inna-as :

– Araḥa, sliy-ṯ tsuli yuf lwezzaṯ.

Inna-as :

– Aḏ ṯawiḍ-ay[198] ṯawiḍ n lwezzaṯ.

Yus-ḏ icawer yis-nnes, irḵeb fell-as, uyiren. Ixleḍ hamurṯ ṯexla, ḏi-s ṯaɛwinṯ teṯweḍḍant ḏi-s lwezzaṯ. Inna-as uyis i Mḥammed Ben Ssulṭan :

– Ruḥ ffer iman-nneḵ uɛs a u c-tbiyanent lwezzaṯ.

Netta iffer iman-nnes, yis yeya iman-nnes yemmuṯ. Ga ḏ-xelḏent lwezzaṯ nnant :

– Aḷḷah ! Aḷḷah ! Wa ḏ Ledhem haṯa mani g immuṯ.

Nehenti irḏent iɛlawen am iryazen ; ḏira ksent iɛlawen-nsent ur tafaynt ca. Ga ḏ-xelḏent yer ṯaɛwinṯ, ksent iɛlawen-nsent, uḏfent aman aḏ ṯweḍant. Iry-ḏ Mḥammed Ben Ssulṭan, irefḏ-asent iɛlawen. Ibedd-ḏ Ledhem f iman-nnes, inna-asent :

– Ɛehḏemt-ay asɛif-inu ca u as-teyemt.

[198] Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe indirect /-ay/ sous l'influence de la modalité d'aoriste /aḏ/.

L'oiseau arriva et se posa sur le cheval.

– Dieu ! Dieu ! s'écria-t-il, voilà Ledhem qui est mort ici !

Plaçant ses pattes sur les yeux du cheval, il se prit dans le piège. Ledhem se leva aussitôt, et dit à l'oiseau :

– Promets-moi que tu ne feras pas de mal à mon compagnon.

L'oiseau promit, et Mhammed ben Essultan – tel était son nom – vint les rejoindre. Il monta à cheval, prit l'oiseau devant lui, et rentra chez le roi.

Pendant la nuit, il fit sortir l'oiseau qui se mit à chanter. Les gens de la fête interrompirent leur musique pour écouter son chant. Le sultan, s'adressant à l'oiseau, lui dit :

– As-tu tiré cette mélodie de ta tête, ou bien l'avais-tu déjà entendue ?

– Je l'ai entendu chanter par les oies, répondit l'oiseau.

– Il faut alors que tu m'apportes les ablutions de ces oies, dit le sultan au jeune homme.

Celui-ci, après avoir consulté son cheval, le monta et partit. Ils arrivèrent à un pays désert, où se trouvait une source dans laquelle les oies venaient faire leurs ablutions. Ledhem dit à son maître :

– Cachez-vous, afin que les oies ne puissent vous apercevoir.

Mhammed se cacha, et le cheval fit semblant d'être mort. Une fois arrivées, les oies s'écrièrent :

– Dieu ! Dieu ! Voilà Ledhem qui est mort ici.

Ces oies étaient revêtues de burnous, comme des hommes ; mais lorsqu'elles enlevaient ce vêtement, elles ne pouvaient plus voler. Arrivées à la source, elles enlevèrent leurs burnous et entrèrent dans l'eau pour faire leurs ablutions. Aussitôt, Mhammed ben Essultan sortit et enleva les burnous. Ledhem se leva alors, et leur dit :

– Promettez-moi que vous ne ferez aucun mal à mon compagnon.

Ɛehḏent-as. Irkeb-ḏ ɣuf yis-nnes, irewḥ-ḏ ɣer ssulṭan, yuwi-yas-ḏ lwezzaṯ. Ḏeg iḏ yeɣa ssulṭan lɛers, tɣennant lwezzaṯ i ḏin. Inna-asent ssulṭan :

– Leɣna-aya hebbint-ṯ-iḏ sig ixfawen-nkemt neɣ heslimt-ṯ tsuli.

Nnant-as :

– Nebbi-ṯ-iḏ sig ixfawen-nnaɣ.

Inna-as i Mḥammed Ben Ssulṭan :

– Uc-ay-hent a hent-awiɣ.

Icawr-ihent Mḥammed, nnant-as :

– Ini-yas aḏ yawi ayi n lɛewda himeṯɣuwelṯ, aḏ iṯweḏa i-s ; ḏi lweqṯ-ḏin a h-naɣ.

Inna-as ssulṭan i Mḥammed :

– Aḏ ṯuyireḏ a ay-ṯawiḏ ayi n lɛewda himeṯɣuwelṯ.

Icawer yis-nnes Mḥammed Ben Ssulṭan, inna-as uyis :

– Ini-yas a ay-ḏ-yawi rebɛin n ṯɣerar ibawen a hent-čeɣ u a ak-ḏ-yerni lejlal m ureɣ.

Yuwi-yas-ḏ lejlal m ureɣ, yerni-yas-ḏ rebɛin n ṯɣerar ibawen. Ič-ihent, irkeb fell-as ɣuyir.

Ixleḏ hamurṯ ḏi hella lɛewda, inna-as :

– Cek ffer iman-nnek.

Hezra lɛewda Ledhem, hery-ḏ ɣar-s, bḏun tnuɣen. Ḏira aḏ ṯeḏrem lɛewda Ledhem, u aḏ asent ṯiɣmas-nnes ḏi lejlal, ur itenḏurra ca Ledhem. Netta ḏira a t-iḏrem u a t-iğraḥ. Iɣelb-it, hiḏu nettaṯ ḏi hmurṯ. Iry-ḏ Mḥammed Ben Ssulṭan, irfeḏ hasṯliṯ, iẓẓi-ḏ s-is ayi. Irkeb ɣuf yis-nnes, iruḥ-ḏ ɣer ssulṭan. Yuc-as ayi ḏini, iṯweḏa i-s, yemmuṯ.

Ḏi lweqṯ-ḏin iruḥ Mḥammed ɣer ayṯma-s, inna-asen :

– Neč ḏ uma-ṯwen. Ayaw nrewḥeṯ[199] ɣer baba-ṯnaɣ.

Kkren uyiren, uwin lwezzaṯ, rnin ṭṭir. Xelḏen ammas m ubriḏ, nsin ḏi lexla. Ruḥen ɣer lbir aḏ silin aman aḏ swen, nnan-as :

– Hwa a Mḥammed, sily-aneɣ-ḏ aman a nsu.

[199] Variante syntagmatique de /Ayaw a nrewḥet.../.

Elles le promirent. Celui-ci monta à cheval, et s'en retourna chez le sultan, à qui il apporta les oies. La nuit, le sultan du village donnait une fête et les oies se mirent à chanter.

– Avez-vous tiré cette mélodie de votre tête, leur dit le sultan, ou bien l'aviez vous déjà entendue ?

–Nous l'avons tirée de notre tête, répondirent-elles.

S'adressant alors à Mhammed, le sultan dit :

– Donnez-les-moi, je vais les emporter.

Mais le jeune homme voulut les consulter.

– Dites-lui donc, répondirent les oies, de prendre du lait de la jument ogresse, et de faire ses ablutions avec lui ; à cette condition nous serons à lui.

Le sultan donna l'ordre à Mhammed d'aller lui chercher du lait de la jument ogresse. Celui-ci consulta son cheval, qui lui répondit :

– Dites au sultan de me donner quarante grands sacs de fèves que je mangerai, et de vous remettre aussi la couverture d'or.

Le jeune homme rapporta la couverture d'or et les sacs de fèves. Quand son cheval les eût mangés, il monta dessus et partit. Ils arrivèrent au pays habité par la jument.

– Cachez-vous, dit Ledhem à son maître.

Dès que la jument aperçut Ledhem, elle vint à lui et la lutte commença. Lorsqu'elle mordait le cheval, ses dents se heurtaient contre la couverture d'or, et Ledhem n'avait pas de mal. Au contraire, lorsque Ledhem la mordait, il la blessait ; aussi eut-il la victoire, et la jument tomba à terre. Mhammed ben Essultan arriva avec une gamelle, et se mit à traire le lait ; puis il monta à cheval et retourna chez le roi à qui il remit le breuvage. Le sultan fit ses ablutions avec et en mourut.

Alors Mhammed alla trouver ses frères, et leur dit :

– Je suis votre frère. Rentrons chez notre père.

Ils emmenèrent les oies et l'oiseau chanteur. Ils passèrent la nuit à mi-chemin, dans la campagne. Se rendant auprès du puits pour tirer de l'eau, les deux frères aînés dirent à Mhammed :

– Descends, et apporte-nous de l'eau à boire.

Yin-as asyun ḏug ammas ; issili-yasen-ḏ aman ; swin, bbin-as asyun ; yeyḏu ḏi lbir. Yis-nnes izra bab-nnes iḥṣel, iwella ḏ lğen, iyab fell-asen. Uyiren, ruḥen baεḏen-as. Xelḏen yer baba-ṯsen, inna-asen :

– Ma hezrim ca uma-ṯwen ?

Nnan-as :

– U h-nezri ca. Nuwi-yaḵ-ḏ ṭṭir ḏ lwezzaṯ.

A ḏeča i ḏin, hus-ḏ lgafelṯ, hensa ḏin sma[200] lbir. Ruḥen aḏ silin aman, slin-as itεeyaḍ ḏaxel lbir. Yrin-as asyun, silin-ṯ-iḏ. Netta iry-ḏ barra, ijbeḏ ssbib uyis-nnes illa ḏi lğib-nnes. Iyr-iṯ ḏi leεfiṯ, ibexxer i-s. Annaḵ yis-nnes iḥeḏr-ḏ yar-s. Irkeb fell-as, irweḥ yer baba-s. Inna-as baba-s :

– Aqqel ḏeg ayṯma-ḵ uwin-ḏ ṭṭir, min-ḏ lwezzaṯ. Cek hebḏuḍ fell-aney ur ṯuwiḍ akeḏ qič.

Inna-as :

– A baba, ayṯma sḵerḵusen fell-aḵ.

Iεuḏ-as lqeṣṣeṯ mammeḵ ṯella. Inna-as :

– Ma ur ay-ṯumineḍ ca, εerra yuf ṯyarḏin-nsen a hen-ṯafed ṭebεey-hen[201].

Iεerr-asen baba-ṯsen yef ṯyarḏin, yuf-ihen iṭebε-ihen. Ḏi lweqṯ-ḏin iyucc si-sen, iḏerε-ihen si hmurṯ-ḏin. Iqqim netta ḏ memmi-s, ifraḥ i-s, iεziz yar-s.

[200] Forme prépositionnelle.

[201] Forme désassimilée de [ṭebεexen]

Ils l'attachèrent à une corde par le milieu du corps, et il leur monta de l'eau ; mais, après avoir bu, ils coupèrent la corde, si bien qu'il tomba dans le puits. Ledhem, voyant son maître dans cette situation navrante, redevint génie et disparut. Les deux aînés rentrèrent chez eux.

– N'avez-vous pas vu votre frère ?, demanda le père.

– Non, répondirent-ils, mais nous vous apportons l'oiseau chanteur et les oies.

Le lendemain, une caravane arriva au puits, et passa la nuit à côté. Les gens qui allaient puiser de l'eau entendirent Mhammed crier au fond du puits. Ils lui lancèrent une corde et le firent sortir. Une fois dehors, Mohammed tira un crin de son cheval qu'il avait conservé dans sa poche. Il le jeta au feu et le réduisit en fumée ; aussitôt, Ledhem se présenta devant lui. Il monta dessus et retourna chez son père.

– Vois ce qu'ont fait tes frères, lui dit celui-ci, ils ont rapporté l'oiseau chanteur et les oies. Toi, tu as tardé à rentrer, et cependant tu ne rapportes rien.

– Ô mon père, lui répondit Mhammed, mes frères vous ont menti.

Et il lui raconta toute l'histoire, ajoutant :

– Si vous ne me croyez pas, mettez à nu leurs épaules, et vous verrez que j'y ai apposé mon cachet.

Le père découvrit leurs épaules, et trouva en effet l'empreinte du sceau. Il entra alors dans une violente colère contre eux, et les chassa du pays. Il ne conserva que son troisième fils qui devint l'objet de sa joie et de son affection.

20. Haqṣiṯ m war ḏ ṯaɣyulṯ ḏ uccen ḏ insi*

Ar yiğ m wass inna i ṯaɣyulṯ :

– Ğ-ay a cem-čeɣ u a am-uceɣ ṯmanya n lgelbaṯ n ṯemzin.

Ixleḏ uccen, inna-as i ṯaɣyulṯ :

– Ar a am-yuc ṯmanya n lgelbaṯ n ṯemzin. Ḏira haḏ ṯemṯeḏ, wi haḏ yečen himzin-aya ? Neč a am-uceɣ ṣaɛ n ṯemzin, uc-ay qič seg imejji-nnem, imer-iḏin hečeḏ himzin heqqimeḏ cem heddereḏ[202].

Haɣyulṯ haqbel awal-aya, u as-ṯuc[203] aḏ ibbi sig imejji-nnes s ṯaɣmas-nnes. Netta yuwi ṯṯarf-ḏin sig imejji-nnes, iɣars-iṯ ḏi hala uluḏ. Yuyir ɣer war inna-as :

– Ya ɛemmi, arwaḥ, atta ṯaɣyulṯ ṯeɣreq ḏi hala uluḏ, hemmuṯ. Arwaḥ a nuyir bac a t-nejbeḏ neč iḏ-ik.

Alḏ ga ixelḏen hala, inna-as i war :

– Bḏu cek.

Inna-as war :

– Ɛedda cek ḏ amzwaru a hjebḏeḏ.

Yeɣa imejji ḏeg imi-nnes, yeɣa iman-nnes ijebbeḏ, inna-as :

– Ya ɛemmi, a ṯizay fell-a. Arwaḥ cek a g illan ḏ aṣḥiḥ a t-hjebḏeḏ.

Inna-as war :

– Wesseɛ si ḏin aḏ aseɣ.

Yuyir ijbeḏ imejji-aya s ṯṯaɣweṯ, ihuzz-it, netta iɣreq ḏug luḏ. Yus-ḏ uccen yebḏu iḏerrem ḏi-s s ḏeffir. Inna-as war :

– Arwaḥ sy-ay zzaṯ-i.

Inna-as :

– Ur yiɣ ci ḏi-ḵ lxeyr s ḏeffir alḏ a c-ḏ-qableɣ s zzaṯ.

---

* Conte communiqué à G. Mercier par l'intermédiaire du père Bouillon des Missions d'Afrique à Arris et revu par G. Mercier et Mohammed ben Si Cherif de Arris (dialecte des Oulad-Daoud).

[202] Variante syntagmatique de /…imer-iḏin a hečeḏ himzin a heqqimeḏ cem heddereḏ/ avec la modalité d'aoriste /a/.

[203] Variante syntagmatique de /…u ṯuc-as…/.

Histoire du lion, de l'ânesse, du chacal et du hérisson

Le lion dit un jour à l'ânesse :

– Laisse-moi te manger, et je te donnerai huit mesures d'orge.

Survint le chacal, qui dit à l'ânesse :

– Le lion te donnera huit mesures d'orge ; mais, lorsque tu seras morte, qui mangera cette orge ? Moi, je te donnerai une charge d'orge, si tu me laisses prendre un peu de ton oreille. Tu pourras alors manger l'orge, puisque tu seras encore vivante.

L'ânesse y consentit, et lui donna à couper le bout de son oreille avec ses dents. Le chacal l'emporta, et alla le planter dans une mare de boue.

Il alla ensuite chez le lion et lui dit :

– Ô mon oncle, viens, l'ânesse s'est noyée dans une mare de boue, elle est morte ; allons ensemble la tirer de là.

Lorsqu'ils arrivèrent au marais, le chacal dit au lion :

– Commence.

– Passe toi-même le premier, lui répondit le lion, et tire.

Le chacal mit l'oreille dans sa gueule, et fit comme s'il tirait.

– Ô mon oncle, s'écria-t-il, elle est trop lourde pour moi. Viens toi-même, tu es fort, tu l'en tireras.

– Ecarte-toi, dit le lion, j'arrive.

Il arriva et se mit à arracher l'oreille avec force. Il l'enleva, mais s'enfonça dans la boue ; le chacal commença à le mordre par derrière.

– Viens donc devant moi, lui dit le lion.

– Je ne t'ai pas fait de bien par derrière, lui dit le chacal, pour venir maintenant te regarder en face par devant.

Netta itett, inna-as :

– Aḵsum-aya n hemezdin yif wa n ṭwabeq.

Ixleḍ insi, inna-as i uccen :

– Cerrḵ-ay ḏi hyera-nneḵ.

Inna-as uccen :

– Raǧa-ay alḏ aḏ ḵemmleɣ, a necreḵ ḏi hraqiṯ n lebṣul. Cek aḏ ṯawiḍ aniji, nec ad awiɣ anedda.

Ḏug unebḏu alḏ ga g ixleḍ lebṣul, usin-ḏ aḏ bḏan ǧar-asen nneɛmeṯ. Insi yuwi lwerq aniji, uccen iqleɛ lebṣul anedda. Inna-as insi i uccen :

– A cek heyiḍ-t is-i.

Inna-as uccen :

– A necraḵ ḏi hraqiṯ m yirḏen u a neɣ lḥajṯ icṯ ; cek aḏ ṯawiḍ wa illan ḏi hmurṯ, neč aḏ awiɣ wa illan nni hmurṯ.

A-hen ḵerzen, mejren, serwṯen, zuzren, alḏ i hwella ṯaɛrumṯ ṯameqᵒranṯ. Uccen inna-as i insi :

– Aḏef ḏi hmurṯ aḏ ṯafeḍ ssham-nneḵ.

Yuḏef insi ur yufi c. Inna-as i uccen :

– Aya a nazzel. Wa ixelḏen ḏ amzwaru aḏ yawi irḏen.

Inna-as uccen :

– Aya.

Insi isekker i ayṯma-s, inna-asen :

– Ruḥeṯ ferqeṯ ḏug ubriḏ, heffrem iman-nnun.

Bḏun tazzalen. Uccen iruḥ izerreb ; insi iqqim itkiyal ḏeg yirḏen, uccen itazzel, iqqar-as :

– Mani hellid a insi ?

Kull yiǧ seg ayṯma-s n insi iqqar-as :

– Neč a ḏay.

Mani g iwella uccen, yufa insi itkiyal ḏeg yirḏen, inna-as :

– Lkil seṭṭeɛc.

Inna-as uccen :

– Ass-a cek heyiḍ-t is-i !

Et il mangeait en disant :

– La viande des fesses est meilleure que celle des côtés.

Survint le hérisson, qui dit au chacal :

– Associe-moi avec toi.

– Attends que j'aie fini, dit celui-ci, nous nous associerons pour un champ d'oignons. Toi tu prendras le dessus, et moi j'aurai le dessous.

En été, lorsque les oignons furent mûrs, ils vinrent partager entre eux la récolte. Le hérisson emporta les feuilles du dessus, et le chacal arracha les oignons du dessous. Le hérisson dit au chacal :

– Tu m'as joué.

– Eh bien, dit le chacal, nous allons nous associer pour un champ de blé, et nous procéderons autrement : toi tu prendras ce qui est en terre, et moi j'emporterai ce qui est par dessus.

Ils labourèrent, moissonnèrent, dépiquèrent, vannèrent, et obtinrent finalement un gros tas de blé. Le chacal dit au hérisson :

– Entre en terre, tu trouveras ta part.

Le hérisson chercha et ne trouva rien.

– Or ça, dit-il au chacal, nous allons faire une course et celui qui arrivera le premier aura le blé.

– Soit, répondit le chacal.

Mais le hérisson fit venir ses frères et dit :

– Allez, répandez-vous tout le long du chemin, et cachez-vous.

Puis ils commencèrent à courir. Le chacal partit en toute hâte, tandis que son compère restait à mesurer le blé. Courant toujours, le chacal disait :

– Où en es-tu, ô hérisson ?

Et chacun des frères de ce dernier répondait :

– Me voici.

Quand le chacal revint, il trouva le hérisson occupé à mesurer le blé, qui lui dit :

– J'en suis à la seizième mesure.

– Aujourd'hui, répondit le chacal, c'est toi qui m'as joué !

21. Lqeṣṣeṯ n ṯsekkurṯ ḏ Serdeslas aseḥḥar*

Llant sent n ṯseḏnan ; hicṯ ṯmizragṯ, hicṯ ṯabahlulṯ. Habahlulṯ henna i hmizragṯ :

– Mammeḵ tsawiḍ ayi-nnem ?

Henna-as :

– Neč teẓẓiɣ-ṯ, twezzaεeɣ-ṯ ḏi hmurṯ.

Habahlulṯ hruḥ ṯeya mammeḵ i as-ṯenna. Hmizragṯ hella heffer ayi-nnes. Mani ḏ-usin inijiwen ɣer ṯmizragṯ, huc-asen ayi ; čin ṯiḥabba, min lxubz ḏ lğuz ḏ uḵsum. Ass i ḏin uyiren ɣer ṯabahlulṯ. Hruḥ nettaṯ aḏ ṯcawer hmizragṯ, henna-as :

– Mata aḏ uceɣ i inijiwen ?

Henna-as :

– Uc-asen aɣɣay n iḥebba[204] ḏ ixsan ḏ lferc n lğuz. Aḏ ṯruḥ, heya amm-a i inijiwen ; nehni uyiren ur čin c.

Lmerreṯ ṯicṯ henna hmizragṯ i hbahlulṯ :

– Arwaḥ a niɣ hiqellabin a neṭṭef ḏi-sen hiseḵrin.

Ṭṭfent sent n ṯseḵrin, uwin-hent ɣer ṯaddarṯ-nsent. Habahlulṯ henna i hmizragṯ :

– Mammeḵ a ṯenṯ-nsawa ?

Henna-as :

– Huc-asent[205] himeqqiṯ m waman, herna-asent[206] qič m wari, imer-iḏin aḏ ummen.

Ṭruḥ habahlulṯ hesawa amm-a. Hmizragṯ heɣres hasekkurṯ-nnes, heks-as aḏan-nnes, ṯɣ-iṯ ḏi haqemmucṯ, heya ḏi-s aman ḏ lebṣul ḏ ifelfel ḏ ṯisenṯ ḏ ṯicerṯ, hesserɣ leεfiṯ, hesawa haberbucṯ, heča nettaṯ ḏ ṯarwa-nnes. Mmi-s n ṯmizragṯ irɣa, irfeḏ aqebbal m uḵsum ḏug fus-nnes. Mmi-s n ṯbehlulṯ izr-iṯ, iwella ɣer imma-s inna-as :

---

* Conte communiqué à G. Mercier par l'intermédiaire du père Bouillon des Missions d'Afrique à Arris et revu à T'koukt par G. Mercier et Mhammed ben Si Cherif (dialecte des Oulad-Daoud).

204 Allomorphe de /ṯiḥebba/.

205 /h/ expressif soutenant la valeur impérative de cette forme verbale.

206 /h/ expressif soutenant la valeur impérative de cette forme verbale.

Histoire de la perdrix et du magicien Serdeslas

Il y avait deux femmes, l'une rusée et l'autre imbécile.

L'insensée dit à la rusée :

– Comment fais-tu ton lait ?

– Je le trais, répondit-elle, et je le verse à terre.

L'imbécile partit, et fit comme on lui avait dit, tandis que la rusée cachait son lait. Quand vinrent des hôtes chez cette dernière, elle leur donna du lait ; ils mangèrent des dattes, du pain, des noix et de la viande. Puis ils se rendirent chez l'insensée. Celle-ci alla consulter sa voisine.

– Que dois-je donner aux hôtes ? , lui dit-elle.

– Donne-leur, dit la rusée, des noyaux de dattes, des os, des coquilles de noix.

Elle partit, et agit ainsi à l'égard de ses hôtes, qui s'en allèrent sans manger.

Une autre fois, la rusée dit à l'imbécile :

– Allons placer des lacets pour prendre des perdrix.

Elles en prirent deux et les emportèrent chez elles.

– Que dois-je leur faire ? , dit l'insensée à sa compagne.

– Donne-leur, répondit celle-ci, une goutte d'eau, un brin d'alfa, et alors elles cuiront.

L'insensée s'en alla et fit ainsi. La rusée égorgea sa perdrix, lui enleva les intestins, la mit dans la marmite, ajouta de l'eau, des oignons, du piment, du sel, de l'ail, alluma le feu, fit du couscous, et mangea, elle et ses enfants. Son fils sortit portant en main un morceau de viande. Le fils de l'insensée l'aperçut, retourna chez sa mère et lui dit :

– Awi-yaney-ḏ amensi-nnaɣ bac a neč aḵsum n ṯsekkurṯ-nnaɣ.

Henna-as yemma-s :

– Ruḥ awi-ḏ hasekkurṯ.

Amčuḵ irfeḏ aseḵsaḵ, annaḵ hasekkurṯ ḏi haqemmucṯ hetraɛ ḏi-s. Isiwl-as inna-as :

– A imma, atta hasekkurṯ hetraɛ ḏi-y s ṯiṭṭawin-nnes.

Heqqar-as :

– Kkes aseḵsaḵ.

Yekkes aseḵsaḵ, ṯasekkurṯ ṯufi, hessers ḏi ixf n hessejerṯ ṯigiṯ a teṭsen ḏug allay-nnes ar ḏ uḵsel ḏ yilef ḏ ifis ḏ uccen ḏ ṯeḏmuṯ ḏ ṯgerzizṯ ḏ uḏbir ḏ wazḏuḏ ḏ ṯaberreggalṯ.

Ḏug ammas n yiḍ ṯeḥwağ hasekkurṯ aḏ ṯebzuḍ. Hebzuḍ, hiḏu hmeqqiṯ f ixf m war. Inna-asen i yuḏan-nnes :

– Heryeṯ, heqqelem ma hečaṯ ca lgerreṯ.

Irya uḵɛeb inna-as :

– Ajenna ha-ṯ imlel am luber-inu.

Irya uḏbir inna-as :

– Ajenna a ḏ aziza am ṯiṭ-inu.

Irya uccen inna-as :

– A ḏ aberbac am uzaw-inu.

Inna-as war i ṯḵeṭṭufṯ :

– Ali ɣer ixf n ssejerṯ.

Huli ḵeṭṭufṯ, hufa hasekkurṯ hwella ḏ ṯameṭṭuṯ s uɛeddis. Alḏ ga g yuli wass kkren luḥuc aḏ ruḥen aḏ serḥen. Ṯbeqqim hagerzizṯ henna :

– Ur gguriɣ ca aḏ reṯɛeɣ.

Haḵeṭṭufṯ heqs-as segg ixf n ṯafḏenṯ, hiḏu hameṭṭuṯ, imezzeq uɛddis-nnes, iry-ḏ si-s umčuḵ yedder. Heṭf-iṯ hagerzizṯ, heffr-iṯ. Ass i ḏin heṭṭef ṯyars i hameṭṭuṯ, hebbi-t, hesemmw-it. Alḏ ga aḏ ruḥen luḥuc, heferq-asen-t. Ukull čin ss-is men qell ṯagerzizṯ heffer ssahm-nnes. Uccen izra amčuḵ, ur ixes c aḏ iruḥ aḏ irṯeɛ. Henna-as hagerzizṯ :

– Apporte notre dîner, que nous mangions notre perdrix.

– Va la chercher, lui dit sa mère.

L'enfant souleva la couscoussière ; la perdrix, dans la marmite, le regardait.

– Maman, s'écria-t-il, voici que la perdrix me regarde avec ses yeux.

– Lève la couscoussière, dit la mère.

L'enfant l'ôta, la perdrix prit aussitôt son vol, et alla se poser au sommet d'un grand arbre sous lequel dormaient le lion, la panthère, le sanglier, l'hyène, le chacal, la gazelle, le lièvre, la tourterelle, le ramier, le merle.

Au milieu de la nuit, la perdrix eut envie de pisser. Elle pissa, et une goutte tomba sur la tête du lion. Celui-ci dit à ses gens :

– Sortez, et allez voir s'il fait de l'orage.

Le renard sortit, et lui dit :

– Le ciel est blanc comme mon pelage.

La tourterelle sortit, et dit :

– Le ciel est bleu comme mon œil.

Le chacal sortit, et lui dit :

– Il est gris comme mes poils.

Le lion dit à la fourmi :

– Monte au sommet de l'arbre.

La fourmi monta, et trouva la perdrix changée en une femme enceinte.

Quand vint le jour, les animaux se disposèrent à aller paître. Le lièvre resta et dit :

– Je ne paîtrai point.

La fourmi piqua la femme au bout de l'orteil. Celle-ci tomba, son ventre se déchira, et il en sortit un enfant vivant. Le lièvre le prit et le cacha ; ensuite il égorgea la femme, la coupa en morceaux et la fit cuire. Quand les animaux rentrèrent, il la leur partagea. Tous en mangèrent, à l'exception du lièvre qui cacha sa part. Le chacal aperçut l'enfant, il ne voulut point aller paître :

– Ruḥ aḏ terṭɛeḏ, a aḵ-ucey ssahm-inu.

Yuyir uccen. Huyir ṯagerzizṯ yer umčuḵ, hey-as arḵas ḏug uḏar-nnes, ṯenna-as :

– Uyir. Yar-ḵ aḏ ṯesweḏ alḏ aḏ ṯerwiḏ.

Yuyir umčuḵ, ixleḏ hsuf, iswa alḏ ga irwa. Ryin-as uccawen ḏeg ixf-nnes am iya n ṯeḏmuṯ. Yeya arḵas ḏeg ixf m uccawen-nnes. Hery-ḏ ulṯma-s, netta inna-as :

– Qa ya ya ya, ya Ayca[207] ya ulṯma.

Herwel ulṯma-s, inna-as :

– A Ayca, qa ya ya ya, neč ḏ uma-m.

Ṯerya ulṯma-s, ṯruzzi yef bab n ṯraqiṯ a iḵerzen s lḥenni. Hufa yiğ qarn-as Serdeslas, netta ḏ aseḥḥar, hercl-iṯ. Imer-iḏin ṯeḥwağ aḏ ṯney uma-s, henna-as i Serdeslas :

– Yim ḏeg imi uyddiḏ.

Yuyir netta iwella ḏ fiyer. Henna Ayca i uma-s :

– Ruḥ wezzeɛ aman !

Iruḥ yula Serdeslas ḏeg imi uyddiḏ iqar-as :

– Mata hetsawiḏ ḏa ?

Inna-as :

– Lḥal iḥma, neč qqimey ḏi lebruḏ.

Inna-as :

– Ri bac aḏ wezzɛey aman.

Henna-as-ḏ ɛil-nnes :

– Ruḥ ffer iman-nneḵ ḏi llḥaf-inu. Imer-iḏin henna-as i uma-s : Ruḥ sirḏ-ay llḥaf !

Yuyir yeyra llḥaf ḏug aman, izra Serdeslas, yuṯ-iṯ s udebbus ḏug aman, iny-iṯ.

Imer-iḏin iwella. Henna-as ulṯma-s :

– Laya-ḏ xal-ḵ aḏ yeč ameḵli.

Inna :

– Xali, netta ḏ baba.

---

[207] Allomorphe de /Ɛayca/.

– Va au pâturage, lui dit le lièvre, je te donnerai ma part.

Il partit. Le lièvre alla vers l'enfant, lui mit des souliers aux pieds, et lui dit :

– Va, et prends garde de boire jusqu'à satiété.

L'enfant partit, arriva à la rivière, et but jusqu'à se désaltérer. Des cornes lui sortirent de la tête comme celles d'une gazelle. Il plaça ses souliers à l'extrémité de ses cornes. Sa sœur sortit, il lui dit :

– Ka ra ra ra, ô Aycha, ô ma sœur.

Elle prit la fuite. Il lui dit :

– Ô Aycha, ka ra ra ra, je suis ton frère.

Elle s'en alla, cherchant le propriétaire d'un champ planté de henné. Elle en trouva un, nommé Serdeslas, c'était un magicien ; elle l'épousa. Ensuite, elle voulut tuer son frère. Elle dit à Serdeslas :

– Place-toi à l'ouverture de l'outre.

Il alla se placer ainsi et devint serpent. Aycha dit à son frère :

– Va verser l'eau !

Il s'en alla, et trouva Serdeslas à l'entrée de l'outre.

– Que fais-tu ici ? , lui dit-il.

– Le temps est chaud, répondit Serdeslas, je reste à la fraîcheur.

– Sors, lui dit-il, pour que je verse l'eau.

Sa femme lui dit :

– Va te cacher dans mon vêtement. Après cela elle dit à son frère : Va laver mon vêtement !

Il y alla et jeta le vêtement dans l'eau. Il aperçut Serdeslas, lui donna un coup de bâton dans l'eau, et le tua. Puis il revint. Sa sœur lui dit :

– Appelle ton oncle pour qu'il vienne manger le déjeuner.

Il dit :

– Mon oncle, c'est mon père.

Heqqar-as :

– Mata heqqareḍ baba-ḵ, netta ḏ xali-ḵ ?

Inna-as :

– Yemmuṯ.

Henna-as :

– Mani illa ixf-nnes ?

Iqar-as :

– A neč ğiɣ-ṯ.

Netta isḵerḵus, irfeḏ ixf-nnes ddu-s. Yeɣra ixf ufiɣer ḏug uberbuc. Ulṯma-s heča aberbuc nettaṯ hemmuṯ.

Imer-iḏin irɣa aḏ ixḏem anilṯi. Hameṯṯuṯ hellan ixeddem ɣar-s henna-as i urɣaz-nnes :

– A nenɣ axliḍ-aɣa.

Inna-as :

– A ḏeča a nerḥel, a nessers ḏig ixf uɣezḏis, a nessers amčuḵ ḏug usaku ḏi heɣma.

Henna-as :

– Mata ha neɛḏel ḏi heɣma-in.

Inna-as :

– A niɣ hagecculṯ n ṯlusi.

Reḥlen ɣer ṯnezzaḵṯ, alḏ ga g issules, ssersen ḏeg ixf uɣezḏis. Henna-as hameṯṯuṯ i urgaz-nnes :

– Yi hamčuḵ ḏi ṯaɣma usaku ḏeg ixf uɣezḏis. Ḏira ha nekker a h-neɣer.

Lbaɛḏ-umma ṯsen.

Ikker humčuḵ iḍren saku, yuɣ haɣma n ṯlusi f ixf uɣezḏis, yeffer iman-nnes ḏug umḵan n ṯlusi, iɣni saku f iman-nnes. Argaz ḏ ṯmeṯṯuṯ mani kkren nnan :

– Imir-a yeṯṯes, a h-niɣer.

Feṯḵen saku, ḏefɛen hageccul ṯ f ixf uɣezḏis.

Hanezzaḵṯ kkren, ḏebbqen axxam, reḥlen. Ḏug ubriḏ hamčuḵ ixelḍ-iṯ ubezziḍ, ibzeḍ ḏug usaku. Hameṯṯuṯ henna i urgaz-nnes :

– Ddhan-nnaɣ ibḏu ifessi.

Elle lui dit :

– Pourquoi dis-tu ton père, puisque c'est ton oncle ?

Il lui dit :

– Il est mort.

– Où est sa tête ? , répondit-elle.

Il dit :

– Je l'ai laissée.

Mais il mentait, car il avait apporté la tête sous ses vêtements. Il lança la tête du serpent dans le couscous. Sa sœur en mangea et elle mourut.

Il sortit alors pour aller se placer comme berger. La femme chez qui il travaillait dit à son mari :

– Tuons ce berger.

– Demain, répondit-il, nous lèverons la tente et nous nous établirons sur la crête d'un rocher. Nous mettrons l'enfant dans un tellis, d'un côté.

– Comment, dit-elle, ferons-nous le contrepoids de l'autre côté ?

Il dit :

– Nous mettrons une petite outre de beurre frais.

Ils partirent au matin, et quand vinrent les ténèbres, ils se placèrent sur la crête d'un rocher. La femme dit au mari :

– Tourne le côté du tellis où est l'enfant vers la crête du rocher, enfin qu'en nous levant nous le précipitions.

Ensuite ils s'endormirent.

L'enfant se leva, retourna le tellis et mit le côté du beurre sur la crête du rocher ; puis il se cacha lui-même à la place du beurre et ferma le tellis sur lui. Quand l'homme et la femme se levèrent, ils dirent :

– Maintenant il dort, précipitons-le.

Ils délièrent le tellis, et lancèrent la petite outre du haut du rocher.

Au matin, ils se levèrent, plièrent la tente et partirent. Pendant la route, l'enfant eut envie de pisser, et il urina dans le tellis. La femme dit à son mari :

– Notre beurre commence à fondre.

Huca fus-nnes aḏ ṯeḏhen ssalf-nnes. Imḏi urgaz-nnes ak netta fus-nnes aḏ iḏhen iyri-nnes.

Ḏeg iḏ ssersen axxam, feṯḵen saku aḏ ksen hlusi aḏ iyin amensi, ufin amčuḵ ḏug umḵan n ṯlusi. Ɛiḏen fell-as alḏ ga irwel.

Yufa ṯamyarṯ inna-as :

– A am-xeḏmey, lliy fell-am ḏ axliḏ.

Henna-as :

– Yim.

Ḏira iruḥ israḥ, u as-tuča amyarṯ ayrum labas. Netta aḏ yuyir aḏ yawi ssɛiṯ yer yiğ m umḵan si henezzaḵṯ alḏ i as-yalles ; ssɛiṯ treweḥ helluz. Henna-as hamyarṯ :

– Ssɛiṯ hatta i herweḥ, helluz.

Inna-as :

– Mammeḵ tsawiḏ ḏug ayrum tsawiy-am-t ḏi ssɛiṯ.

Henna-as hamyarṯ :

– Uyir !

Yuyir netta labas si yay alḏ i g ixleḏ haddarṯ n ḏadda-s, inna-as :

– Awi-yay yer ssulṭan n lejnun bac a ay-sseqran.

Ga g iqra swaswa, iwella yer ḏadda-s, inna-as :

– Awi-yay yer ssuq aḏ welliy ḏ aserḏun u ay-ṯzenzeḏ. Yar-ḵ[208] aḏ ṯawiḏ algam.

Huwi-ṯ yer ssuq, hezzenz-iṯ i ssulṭan n lejnun, hettu algam. Ssulṭan n lejnun yuwi aserḏun yer ṯeɛwinṯ, yeks-as algam bac aḏ isu. Iwella imer-iḏin ḏ amčuḵ, irweḥ yer ḏadda-s, iqqim yar-s alḏ i g immuṯ.

[208] Incohérence d'accord morphologique de genre entre l'affixe prépositionnel /-ḵ/ (masculin) et le nom auquel il réfère /dadda/ (féminin).

Et elle tendit la main pour se graisser les mèches de côté. A son tour, le mari tendit la main pour se frotter le cou.

La nuit, ils dressèrent la tente et ouvrirent le tellis pour en tirer le beurre afin de faire le dîner. Ils trouvèrent l'enfant à la place du beurre, et se mirent à pousser des cris jusqu'à ce qu'il prît la fuite.

Il rencontra une vieille et lui dit :

– Je me mets à ton service et serai ton berger.

– Reste, lui dit-elle.

Mais lorsque l'enfant allait paître, la vieille ne lui donnait pas beaucoup de pain. Lui, de son côté, emmenait toujours les brebis au même endroit et les y laissait du matin jusqu'au soir ; le troupeau revenait affamé.

La vieille lui dit :

– Voilà que le troupeau revient et il a faim !

– Ce que tu me fais pour le pain, répondit-il, je te le fais pour les chèvres.

– Va-t'en, lui dit la vieille.

Il marcha beaucoup, jusqu'à ce qu'il arrivât au village de sa grand-mère. Il lui dit :

– Conduis-moi chez le roi des génies, pour qu'il m'instruise.

Lorsqu'il fut savant, il revint chez sa grand-mère. Il lui dit :

– Amène-moi au marché, je deviendrai mulet et tu me vendras, mais prends garde d'emporter la bride.

Elle le conduisit au marché, et le vendit au roi des génies. Elle oublia la bride. Le roi des génies emmena le mulet à la source et lui enleva la bride pour le faire boire. Il redevint aussitôt enfant, et retourna chez sa grand-mère chez laquelle il resta jusqu'à sa mort.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Basset, A., *Textes berbères de l'Aurès (Parler des Ayt Frah)*, Publication de l'Institut d'Etudes orientales, t. XXIII, Paris, 1961.

Basset, H., *Essai sur la littérature des Berbères*, Carbonel, Alger, 1920.

Basset, R., *Loqmân berbère*, Leroux, Paris, 1890.

Basset, R., « Notes sur le Chaouia de la province de Constantine », *Journal Asiatique*, 1896 : 361-394.

Basset, R., *Nouveaux Contes berbères*, Leroux, Paris, 1897.

Ben Sedira, B., *Cours de langue kabyle*, Jourdan, Alger, 1887.

Bezzazi, A., *Etude d'un corpus de contes oraux du Maroc oriental*, vol. III (Doctorat) Université Mohamed V, Oujda, 1993.

Bezzazi, A. & Kossmann, M., *Berbersprookjes uit Noord-Marokko*, Bulaaq, Amsterdam, 1997.

Boulhaïs, N., « Recherches sur l'Aurès, bibliographie ordonnée », *Etudes et Documents Berbères*, 15-16, 1998 : 284-312.

Dakhlia, J., « Des prophètes à la nation : la mémoire des temps anté-islamiques au Maghreb », *Cahiers d'Etudes africaines*, 107-108, XXVII-3-4, 1987 : 241-267.

Djarallah, A., « Un conte chaoui : Ḥend utteɣyult », *Awal*, 1, 1985 : 163-175.

Djarallah, A., « Bayyay : un conte chaoui » , *Awal*, 1987, 3 : 198-201.

Djarallah, A., « Un conte dans le parler Aït Abdi (Aurès méridional) », *Etudes et Documents Berbères*, 4, 1988 : 139-142.

Djarallah, A., « Une randonnée dans le parler des Harakta de Aïn-Beïda, agzin d nanna-s (le chiot et sa tante) », traduit en collaboration avec Paulette Galand-Pernet, *Etudes et Documents Berbères*, 10, 1993 : 135-138.

Fremeaux, J., « Souvenirs de Rome et présence française au Maghreb : essai d'investigation », in *Connaissance du Maghreb*, Paris, 1984 : 29-46 .

Galand-Pernet, P., *Littératures berbères des voix des lettres*, PUF, Paris, 1998.

Hannoum, A., *Colonial Histories, Post-colonial Memories. The Legend of the Kahina, A North African Heroine*, Heinemann, Portsmouth, NH, 2001.

Hanoteau, A., *Essai de grammaire kabyle*, Jourdan, Alger, 1858.
Kossmann, M., « La spirantisation dans les parlers zénètes : aperçu historique », in P. Bos (éd) *Langues du Maroc : aspects linguistiques dans un contexte minoritaire*, Tilburg, 1995 : 11-19.
Kossmann, M., *A study of Eastern Moroccan Fairy Tales,* Academia Scientiarum Fennica, Helsinki, 2000.
Lacoste-Dujardin, C., *Le conte kabyle*, La Découverte, Paris, 1970.
Lacoste-Dujardin, C., « Discours social et contexte de production, passage de l'oral à l'écrit : exemple d'un récit dans le domaine de l'économie », *Littérature orale arabo-berbère,* Vol. 10, 1979 : 85-102.
Lafkioui, M., *Syntaxe intégrée de l'énoncé non-verbal berbère,* Thèse de Doctorat (1999), Paris, à paraître chez Peeters 2002.
Lafkioui, M., « Typologie des assertions affirmatives non-verbales du rifain. Approche de syntaxe intégrée » dans *Frankfurter Afrikanistische Blätter*, 13, p. 35-59, sous presse, à paraître début 2002.
Laoust, E., « Des noms berbères de l'ogre et de l'ogresse », *Hespéris*, Vol. XXXIV, 1947 : 253-265.
Marçais, G., « Gustave Mercier », *Revue Africaine*, t. 97, 1953 : 5-11.
Masqueray, E., « Tradition de l'Aourâs oriental », *Bulletin de Correspondance africaine*, 1885 : 72-110.
Masqueray, E., « Documents historiques recueillis dans l'Aurès », *Revue Africaine*, 1877 : 97-123.
Mazzoleni, G., « Roma et le culture orali », Congresso internazionale *Da Roma alla terza Roma*, Università La Sapienza, Roma, 1985.
Mercier, G., *Les Chaouia de l'Aurès*, Leroux, Paris, 1896.
Mercier, G., « Etude sur la toponymie berbère de la region de l'Aurès », *Actes onzième congrès intern. Orientalistes*, (Paris, 1897), Paris, 1899 : 173-207.
Mercier, G., « Mœurs et traditions de l'Aurès, cinq textes berbères », *Journal Asiatique*, neuvième série, tome XVI, septembre-octobre 1900 : 189-248.
Mercier, G., *Cinq textes berbères en dialecte chaouia*, Imprimerie Nationale, Paris, 1900.

Mercier, G., « Le nom des plantes en dialecte chaouia de l'Aurès », *Actes du 14ème congrès intern. Orientalistes*, (Alger, 1905), Paris, 1907 : 79-92.

Mercier, G., « La question indigène. Une mise au point des réformes à accomplir », *Académie Universitaire d'Algérie*, Alger, t. 2, 1913 : 99-122.

Mercier, G., « Note sur la toponymie antique de l'Afrique mineure », *Recu. Not. et M. Soc. archéol. Constantine*, t. 50, 1916 : 1-8.

Mercier, G., « La langue libyenne et la toponymie antique de l'Afrique du Nord », *Journal Asiatique*, t. 205, 1924 : 189-320.

Mercier, G., « Le Miracle de l'instinct », *R. Méditerranée*, Alger, t.15, 1955 : 465-480 (posthume).

Merolla, D., « Il 'tempo di Roma' in alcuni racconti orali dei gruppi berberofoni chaouia dell'Aurès (Algeria) », *Studi e Materiali di Storia delle Religioni*, Scuola di Studi storico-religiosi dell'Università di Roma, Vol. 54, XII,1, 1988 : 133-150.

Merolla, D., *Gender and Community in the Kabyle Literary Space*, CNWS Publications, Leiden, 1996.

Penchoen, T. G., *Etude syntaxique d'un parler berbère (Aït Frah de l'Aurès)*, Centro di Studi Magrebini, Napoli, 1973.

Recueil des compositions destinées au brevet de berbère, Alger, Jourdan 1913 : 114.

Souville, G., « Gustave L. S. Mercier (1874-1953) », *Hommes et destins*, t. VII, 1986 :344-345.

Stumme, H., *Arabische und berberische Dialekte*, Staatsbibliothek, Berlin, 1928.

Virolle-Souibes, M.-V. et T.Titouh-Yacine, « Initiation et imaginaire social en Kabylie », *L'Ethnographie*, Vol. LXXVIII, 1982 : 189-225.

Yacine, T., *L'Izli ou l'amour chanté en kabyle*, La Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1988.

BERBER STUDIES

ISSN 1618-1425

Volume 3

Edited by

Harry Stroomer
University of Leiden / The Netherlands

BERBER STUDIES

ISSN 1618-1425

Volume 3

Edited by

Harry Stroomer
University of Leiden / The Netherlands

Mena Lafkioui et Daniela Merolla

Contes berbères chaouis de l'Aurès

d'après Gustave Mercier



Rüdiger Köppe Verlag Köln

The series *Berber Studies* is a linguistic and text oriented series set up to enrich our knowledge on Berber languages and dialects in general. It is a forum for data-oriented studies on Berber languages, which may include lexical studies, grammatical descriptions, text collections, diachronic and comparative studies, language contact studies as well as studies on specific aspects of the structure of Berber languages. The series will appear at irregular intervals and will comprise monographs and collections of papers.

Die Deutsche Bibliothek – CIP-Einheitsaufnahme
[Ein Titeldatensatz für diese Publikation ist bei Der Deutschen Bibliothek erhältlich.]

ISBN 3-89645-382-3
ISSN 1618-1425

RÜDIGER KÖPPE VERLAG
P.O. Box 45 06 43
50881 Köln
Germany

www.koeppe.de

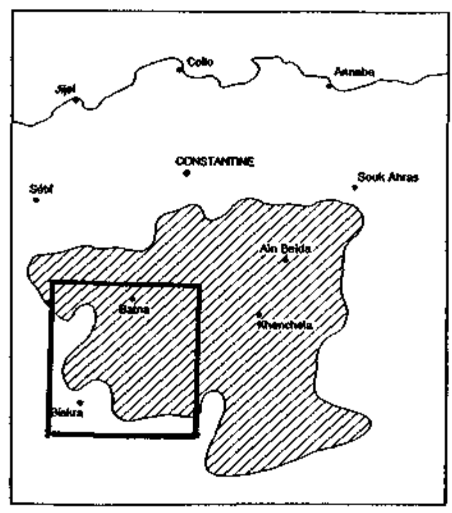
Published with financial support from *NWO Nederlandse Organisatie voor Wetenschappelijk Onderzoek*, The Netherlands

Production: Druckerei Franz Hansen, Bergisch Gladbach / Germany

♾ Printed on acid-free paper which falls within the guidelines of the ANSI to ensure permanence and durability.

Nous tenons à remercier toutes les personnes qui ont enrichi ce travail de leurs observations et suggestions, dont en particulier L. Galand et P. Galand-Pernet, M. Kossmann et H. Stroomer. Pour leur soutien amical, nous remercions aussi S. Chaker et M. Schipper de Leeuw.

Nos remerciements vont également à Nederlandse Organisatie voor Wetenschappelijk Onderzoek (Netherlands Organisation for Scientific Research) et la fondation Oosters Instituut (Oriental Institute) qui ont permis avec leur soutien financier la réalisation et la publication de cet ouvrage.



Zone berbérophone chaouïa, Aurès et dépendances (d'après E. Doutté et E. F. Gautier)

Batna
M'Sila
Aïn Touta
El Kantara
Arris
Menaa
T'kout
Aïn El Beïda
Tadjemout
Banane
Biskra
Massif de l'Aurès
BOU SAADA
TOUGGOURT

TABLES DES MATIERES

Présentation

Par cette réédition des vingt et un contes chaouis nous présentons un échantillon – riche en matériaux originaux – d'une variété linguistique et d'un patrimoine culturel berbères encore très mal documenté[1]. Les aperçus sur la langue et sur la narration des textes, offrent donc une analyse linguistique et littéraire introductive d'une région relativement peu connue dans les études berbères[2].

Les contes chaouis présentés dans ce volume ont été collectés par Gustave Mercier à la fin du XIXème siècle. Leur publication s'est réalisée sous forme de deux articles, réédités ensuite sous forme de deux petits livres : « Les Chaouia de l'Aurès » (1896) et « Cinq textes berbères en dialecte chaouia » (1900). La transcription et la traduction des textes berbères ont été mises à jour : le système de transcription a été complètement revu et adapté aux usages linguistiques actuels ; les incohérences sémantiques dans la traduction de G. Mercier ont été rétablies tout en respectant autant que possible le sens de base émanant du texte chaoui. Nous avons donc accordé une priorité au caractère oral des textes et leur originalité géographique et historique, ce qui pourrait impliquer une certaine distance par rapport à certaines variétés du tachawit actuel. Toutefois, les informateurs chaouis[3] auxquels nous avons fait appel ont témoigné d'une compréhension quasi complète des textes.

Nous n'avons pas reproduit l'introduction anthropologique et l'étude grammaticale de G. Mercier, étant l'une très marquée par les conditions socio-historiques de l'époque et l'autre encore rudimentaire. Dans l'avant-propos de « Cinq textes berbères en dialecte chaouia » (1900) on retrouve plusieurs éléments du discours

---

[1] Pour une bibliographie générale du tachawit de l'Aurès, voir N. Boulhaïs (1998).

[2] En dehors de l'ouvrage « Etude syntaxique d'un parler berbère (Ait Frah de l'Aurès) » de T. G. Penchoen (1973), dont les analyses se fondent sur le corpus de textes de A. Basset (1961), « Textes berbères de l'Aurès (Parler des Ayt Frah) », le tachawit n'a pas encore fait l'objet d'une étude scientifique systématique et approfondie.

[3] Nous remercions nos informateurs, et en particulier Mme Zohra Zaouia originaire de Aïn Touta (Batna) et ayant résidé à Aïn El Beïda, pour les éclaircissements qu'ils ont apportés à nos textes.

colonial : le mépris des Arabes envers les Berbères, la présence romaine, la farouche résistance berbère à toute invasion, l'origine « nordique » des Berbères, la primitivité de la langue berbère (tachawit) par rapport à l'arabe qu'on qualifie de plus cultivée et de plus belle. G. Mercier mène ensuite le discours de la mise en valeur des montagnes de l'Aurès par la colonisation française ; l'annihilation de la culture d'origine est donc pour lui le seul « destin » de ces populations dominées :

> « Un jour viendra où le minerai qui affleure sur les roches nues [...] attirera toute une armée d'ouvriers et de chercheurs. Ce jour-là [...] les antiques guelâas s'effriteront au contact de nos usines. Comme la société berbère s'évanouira au contact de nos ouvriers avec ses traditions, sa langue et ses mœurs d'un autre âge. » (1900 : 7-8).

On y retrouve également un certain exotisme orientaliste des écrits des militaires français sur l'Algérie et la fascination pour une *terra incognita* en voie de découverte :

> « Il faut pénétrer au cœur de la montagne, pour trouver des fractions où seuls, quelques rares tolba, commerçants et voyageurs parlent l'arabe ; et jusqu'à ces toutes dernières années, aucune route n'ouvrait à l'étranger l'accès du massif inviolé. On peut maintenant se rendre en voiture de Batna jusqu'à l'hôpital d'Arris, au centre du pays des Touaba. » (1900 : 7).

L'œuvre de G. Mercier illustre en fait le passage entre les descriptions des populations algériennes par les militaires et les études universitaires de linguistique, de géographie, d'archéologie et d'ethnographie. Son itinéraire professionnel est un bon exemple de l'interconnexion des intérêts scientifiques et politico-administratifs coloniaux dans la constitution, entre la moitié du XIX siècle et les premières décennies du XX siècle, de puissantes familles franco-algériennes.

Gustave Mercier (1874-1953) naquit à Constantine dans une famille établie en Algérie dès 1854[4]. Il était le fils de Ernest Mercier, arabisant, historien, et auteur de *Histoire de l'Afrique septentrionale*,

---

[4] Les notices biographiques sont tirées de G. Marçais (1953) et de G. Souville (1986).

œuvre très appreciée à l'époque. Celui-ci eut une carrière politique et administrative prospère en tant que maire de Constantine, président du Conseil général et vice-président du Conseil supérieur de l'Algérie coloniale. Tous les frères de Gustave connurent également une bonne réussite professionnelle et sociale[5].

Gustave Mercier, qui avait appris l'arabe de son père, passe très jeune le concours d'interprète militaire. Nommé dans l'Aurès, il apprend le berbère et entreprend la collecte des contes et l'étude du tachawit. Il s'interesse aussi à la toponomastique berbère et arabe et participe aux travaux de la Société archéologique de Constantine. En 1896, il quitte l'armée et s'installe à Constantine comme avocat et y devient conseiller municipal. En 1907 il effectue la fouille de l'escargotière de Metcha-el-Arbi dont il publie les résultats avec A. Debruge en 1912. Toujours à Constantine, il devient délégué financier et puis conseiller général jusqu'à la disparition de l'Assemblée en 1945. Il est nommé vice-président du Congrès supérieur de l'Algérie, président du Conseil supérieur des transports et membre du Conseil d'administration de la Chambre syndicale des mines d'Algérie et de la Banque nationale pour le commerce et l'industrie de l'Afrique. Il est également président de la Société historique algérienne qui édite la *Revue africaine* et membre des comités d'édition d'autres publications autant prestigieuses, dont la *Revue de la Méditerranée*, *Hommes et Mondes*. A la fin de sa vie il est élu membre non résident de l'Académie des sciences coloniales.

Sa production intellectuelle se déroule avec continuité durant les presque cinquante ans d'activité comme administrateur colonial. La plupart des textes en linguistique et toponomastique berbères et en archéologie sont publiés entre 1897 et 1924[6]. Dans la deuxième partie

[5] Ernest Mercier devint président de la Compagnie française des pétroles et membre du Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur. Maurice Mercier obtint le diplôme d'agrégé d'arabe et fut longtemps secrétaire général de la Compagnie française des pétroles. Louis Mercier fit carrière dans l'administration et la diplomatie et, en tant qu'arabisant reconnu, publia des textes et des études de linguistique marocaine.

[6] Pour la linguistique et toponomastique berbères, voir G. Mercier (1899, 1900, 1907, 1916, 1924).

de sa vie, ses écrits touchent au domaine socio-politique et surtout à celui de la philosophie[7].

L'entrelacement entre sa position d'homme d'étude et ses fonctions d'administrateur trouve une expression concrète en 1930 quand, en tant que commissaire général du Centenaire de l'Algérie, il coordonne la création et la réorganisation du musée des Beaux-Arts et du musée du Bardo (préhistoire et ethnographie) à Alger, du musée d'Oran et du musée d'art berbère portant son nom à Constantine.

[7] De « La question indigène. Une mise au point des réformes à accomplir » publié en 1913 à « L'exploration scientifique de l'Algérie », publication posthume datant de 1955.

Aperçu linguistique sur les contes chaouis

Par Mena LAFKIOUI

1. Particularités phonétiques et phonologiques

I. Tout comme les autres variétés zénètes, le tachawit a comme caractéristique phonologique déterminante le *principe du moindre effort*. Il est concrétisé par le biais de divers procédés dont :

a. La *suppression* soit de la voyelle initiale[8] (1), soit de la consonne finale (2).

(1) /fus/ au lieu de /afus/ ('main')
/ṯfuḵṯ/ au lieu de /ṯafuḵṯ/ ('soleil')

Le fait que la voyelle /a/ soit effacée dans un grand nombre de noms masculins a conduit G. Mercier (1896 : 5) à la considérer comme une voyelle prosthétique ne pouvant déterminer le genre.

(2) /ǧar-a/ au lieu de /ǧar-ay/ ('entre moi')
/issiṯ-na/ au lieu de /issiṯ-naɣ/ ('filles de/à nous = nos filles')

L'effacement de la consonne finale touche toujours aux affixes prépositionnels, et plus précisément à ceux de la première personne portant le vocable /-y/ ou /-ɣ/. La seule exception attestée dans les textes est /ur n-itcerrim ca/ ('il ne saurait nous suffire') où le /-ɣ/ de l'affixe indirect /neɣ-/ a disparu.

b. Un deuxième phénomène témoignant clairement d'une économie phonétique en tachawit est la *spirantisation*. Elle peut être envisagée sur le plan de la synchronie au sens strict (*spirantisation*

[8] Ou la première voyelle qui suit l'indice du féminin.

synchronique) et sur le plan de la synchronie dynamique (*spirantisation dynamique*).

Au niveau de la synchronie, la spirantisation[9] est un trait phonétique qui correspond à l'affaiblissement de la tension articulatoire d'un élément vocal simple « occlusif » en « fricatif », allant de pair avec un changement du point d'articulation :

berbère			tachawit		
d	*ḍ*	*g*	*ḏ*	*ḏ̣*	*(g̱)*
t		*k*	*ṯ*		*ḵ*

Il importe de remarquer que en tachawit – comme dans les autres variétés berbères qui spirantisent – la spirantisation ne présente pas une régularité parfaite ni une homogénéité complète, dans la mesure où, selon les régions et les locuteurs, elle n'affecte pas toutes les occlusives simples ou elle les affecte à des degrés variés. Ainsi, le tachawit ne permet pas l'affaiblissement de l'occlusive /b/. La gutturale /g/, par contre, peut être relâchée, mais souvent en se palatalisant.

- /yuḏan/ ('gens')
- /iḏ̣/ ('nuit')
- /ṯameṭṭuṯ/ ('femme')
- /ṯaḵeṭṭufṯ/ ('fourmi')
- (/yug̱ir/) ('il est parti')
- /ibedd/ ('il s'est levé')

Dans la spirantisation dynamique, il s'agit du processus d'attendrissement de la tension articulatoire d'un élément consonantique (généralement occlusif) tout en restant dans le cadre synchronique. En tachawit, ce phénomène a surtout trait à la dentale /ṯ / et à la vélaire /g/ :

- ṯ > h > ø
- g > (g̱) > y

[9] Notée par un tiret au-dessous du graphème.

Les exemples suivants se veulent une illustration de la variation présente dans les textes chaouis plutôt qu'une tentative d'analyse historique[10].

- /ṯaqiyarṯ/ > /haqiyarṯ/ > /aqiyarṯ/ ('belle femme')
- /ṯaxamṯ/ > /haxamṯ/ > /axamṯ/ ou /xamṯ/ ('maison')

Le /ṯ/ spirantisé a tendance à s'affaiblir – généralement devant une voyelle – jusqu'au point d'articulation de la laryngale /h/ (légèrement aspirée) qui peut elle-même faire l'objet d'un effacement total. Les trois réalisations phonétiques (/ṯ/, /h/ et /zéro/) sont en variation libre[11].

Pour le /g/ simple, les textes portent tous témoignage d'une palatalisation totale en /y/. Toutefois, la spirante /g̱/ correspondante existe également en tachawit selon G. Mercier (1896 : 2) et nos informateurs.

/yega/ > (yeg̱a) > /yeya/ ('il a fait')

c. La *réalisation non pharyngale du /ɛ/* en position initiale du lexème contribue également à l'allègement et l'atténuation du système articulatoire du tachawit. Tous les cas attestés sont des emprunts à l'arabe :

- /Ayca/ au lieu de /Ɛayca/ ('Aicha')
- /al-sslama/ au lieu de /ɛal-sslama/ ('Que le salut soit sur toi' = 'bonjour')
- /abbḏeɣ/ au lieu de /ɛabbḏeɣ/ ('j'adore')

[10] M. Kossmann (1995) a avancé certaines hypothèses sur les processus évolutifs des vélaires dans les parlers zénètes.

[11] Au cours de nos enquêtes de terrain au Rif, nous avons retrouvé ce phénomène dans certains parlers de la tribu Taghzut (Rif Occidental).

d. Enfin, les *assimilations phonétiques* (dans la chaîne) favorisent de façon essentielle la fluidité de la parole. Parmi celles qui caractérisent le plus le tachawit, on retrouve les suites syntagmatiques :

- verbe se terminant sur /-ɣ/ + affixe commençant par /h-/ > [x] :

  /haɣ-h/ > [hax] ('tiens-le')

  /ttuɣ-hent/ > [ttuxent] ('je les ai oubliées')

- préposition /m/ ('de') + voyelle /u-/ ou semi-voyelle /w-/ > [um][12] :

  /m uɛrab/ > [umɛrab] ('d'un Arabe')

  /m wa/ > [uma] ('de celui')

- lexème terminant sur /-s/ + lexème commençant par /ḏ/ > [zd] :

  /as ḏin/ > [azdin] ('ce jour-là', 'à ce moment-là')

II. La *marque d'expressivité* /h/, placée devant ou après une voyelle nue, sert en général à adoucir sa prononciation et à rendre l'énoncé plus mélodieux. Les locuteurs chaouis semblent vouloir éviter à tout prix la présence de voyelles à l'initiale ou à la finale absolue du lexème : soit ils les suppriment, soit ils les soutiennent par une aspiration légère.

a. /haǧerṯil/ ('natte')
   /humčuḵ/ ('garçon')
   /haḏ/ (modalité d'aoriste)
   /hucin-as/ ('ils lui ont donné')
   /huṯ/ ('frappe !')
   /heḏefen-t/ ('enterre-là !')

[12] Cette assimilation n'est pas réalisée de façon systématique.

Dans le cas des formes /huṯ/ et /heḏefen-t/, l'adjonction du /h/ rend également leur valeur impérative plus énergique.

b. /uh/ ('et' ou 'ne… pas')
/lah/ ('ne… pas')
/nettah/ ('lui')

III. La *préposition /m/* ('de') est une variante phonétiquement conditionnée de /n/. Elle se manifeste lorsqu'elle est précédée d'un /m/ (1) ou suivie d'une bilabiale (2, 3) :

1. /uḏem m rebbi/ ('face de Dieu')
2. /ḏ̣i ṯexxamṯ m baba/ ('dans la maison de mon père')
3. /azyin m ubriḏ̣/ ('la moitié du chemin' = 'mi-chemin')

IV. Dans les textes chaouis, la voyelle neutre /e/ (très fréquente) est phonétiquement réalisée de façon variable – en fonction du contexte d'apparition – sur des positions instables. Dans le même lexème, elle peut – selon la transcription de G. Mercier et notre vérification auprès de nos informateurs[13] – occuper des positions différentes.

- /rekḇen/ ou /rḵeben/ ('ils ont monté')
- /herclen/ ou /hercelen/ ('ils se sont mariés')
- /xseɣ/ ou /xeseɣ/ ('je veux')
- /kkren/ ou /kkeren/ ('ils se sont levés')
- /leɛres/ ou /elɛers/ ('fête de mariage')
- /azref/ ou /azerf/ ('argent')
- /hmeṭṭuṯ/ ou /hemeṭṭuṯ/ ('femme')

Comme dans la plupart des variétés berbères, sa fonction principale ici nous semble celle d'un « lubrifiant phonétique », intervenant dans des entassements de consonnes afin de faciliter leur prononciation.

[13] T. G. Penchoen (1973 : 1-2) l'a également signalé pour le parler des Aït Frah.

V. Contrairement aux données attestées dans les autres variétés berbères décrites, le tachawit semble ne pas connaître l'emphase de certaines consonnes (surtout le /z/) dans des lexèmes tels que :

- /zer/ au lieu de /ẓer/ ('voir')
- /zel/ au lieu de /ẓel/ ('allonger')
- /rzem/ au lieu de /rẓem/ ('ouvrir')
- /azref/ au lieu de /aẓref/ ('argent')
- /irḏ/ au lieu de /irḍ/ ('vêtir')

Aussi bien la transcription de G. Mercier que la réalisition phonétique de nos informateurs indiquent, pour ces exemples et encore bien d'autres, une absence systématique de ce trait articulatoire.

VI. Les textes chaouis témoignent également d'une variation libre entre la réalisation simple de certaines consonnes et leurs homologues tendus dans des lexèmes comme :

- /iṭṭes/ et /iṭes/ ou /iṭs/ ('il dort')
- /ikkes/ et /ikes/ ou /iks/ ('il a enlevé')
- /iqqar/ et /iqar/ ('il dit')

2. Particularités morphologiques

I. Le marquage de l'*état d'annexion* – principalement /u-/ ou /w-/ pour le masculin singulier et /-e-/ ou /zéro/ pour le féminin singulier – n'est pas appliqué de façon systématique en tachawit. Nombreux sont les exemples de noms n'indiquant pas, sur le plan morphologique, le rapport de dépendance syntaxique qu'ils entretiennent avec les unités qui les précèdent, comme ce syntagme que les textes laissent souvent voir :

/ḏi ṯaxamṯ/ ('à la maison')

qui fait aussi son apparition sous la forme /ḏi ṯexamṯ/ où l'état construit est morphologiquement marqué.

En outre, il arrive régulièrement que les structures de formation de l'état d'annexion soient confondues. Ainsi, dans /hemsa ufuḵṯ/ ('le soleil s'est couché') où le premier /ṯ/ de /ufuḵṯ/ a disparu, l'annexion est annoncée par la voyelle /u/ – et non par la suppression de la voyelle /a/ de l'état libre correspondant (/fuḵṯ/) – probablement par analogie avec le marquage de l'état d'annexion des morphèmes masculins. Il en est de même pour :

- /ɣer ṯuxxamṯ/ ('à la maison') au lieu de /ɣer ṯexxamṯ/
- /ɣer humeṯṭuṯ/ ('chez la femme') au lieu de /ɣer hmeṯṭuṯ/

II. Certaines *modalités* du tachawit se présentent sous des formes particulières.

a. A l'encontre des données des autres variétés berbères décrites[14], la *modalité d'orientation* /ḏ/ (ou sa variante /iḏ/) est réalisée comme une spirante dans les textes chaouis de G. Mercier.

- /rewḥeɣ-ḏ/ ('je suis rentré')
- /iwi-ṯ-iḏ/ ('il l'a emmené')
- /uc-ay-ḏ/ ('donne-moi !')

b. La fonction *anaphorique du démonstratif* /ḏin/ semble être une spécificité du tachawit[15]. T. G. Penchoen (1973 : 14) remarque à juste titre que :

> « ...le plus souvent il constitue une référence abstraite à un élément du discours... ».

- /ḏi lweqṯ-ḏin/ ('à ce moment-là')
- /iqellalen-ḏin/ ('les cruches en question')

---

[14] Même T. G Penchoen (1973 : 57, 58) donne le morphème /dd/ comme modalité d'orientation dans le parler des Aït Frah.

[15] En rifain (M. Lafkioui : 1999, 2002), par contre, il ne peut assumer que le rôle de démonstratif d'éloignement.

- /i uryaz-ḍin/ ('à l'homme en question')

c. La *modalité de négation* /la/ ('ne... pas') – variante de /ur/ – apparaît dans les contes à plusieurs reprises dans des contextes énonciatifs divergents. Elle est attestée dans des assertions négatives (1, 2) aussi bien que dans des ordres (3) et des interdictions (4) :

1. /yeğ la izr-iṯ/
   ('Personne ne l'avait vu.')

2. /amnay-aya, si lliɣ lah zriɣ-ṯ/
   ('Ce cavalier, depuis que j'existe, je n'ai pas vu son pareil.')

3. /ɛesseṯ la humi a nettwaɣ/
   ('Veillez afin que nous ne soyons pas pris !')

4. /la h-neqqeṯ ca/
   ('Ne le tue pas !')

Notons sa variante expressive /lah/ dans l'énoncé (2), et sa position en tête de la subordonnée (3) qui, selon les règles de la subordination en tachawit, devrait être introduite par le subordonnant /humi/. Contrairement à ce que T. G. Penchoen (1973 : 57) a trouvé pour le parler des Aït Frah, le tachawit de ces textes – l'exemple (4) en fait la preuve – fait paraître la possibilité du renforcement de la négation exprimée par /la/ au moyen de la marque /ca/.

III. De la morphologie du verbe, c'est essentiellement l'indice de la deuxième personne singulier /ṯ——ḍ/, et en particulier son constituant final, qui distingue le tachawit de certaines variétés berbères (comme le tarifit et le tachelhit) et du même coup le rapproche d'autres variétés telles que le taqbaylit. Il est appliqué dans tous les thèmes verbaux, dans les verbes d'action (1) autant que dans les verbes d'état (2).

(1) /aḍ ṯrefḍeḍ/ (Aoriste : 'tu prendras')
    /ṯetazzaleḍ/ (Aoriste Intensif : 'tu cours')

/ur teyeḏ/ (Aor. Int. Négatif : 'tu ne fais pas')
/henɣiḏ/ (Prétérit : 'tu as tué')
/ur ṯezmireḏ/ (Prétérit Négatif : 'tu ne pouvais pas')
(2) /hebberḵeneḏ/ (Prétérit : 'tu es (devenu) noir')

3. Particularités syntaxiques

I. Le phénomène de *mobilité syntagmatique*[16] – où les satellites suffixés au syntagme verbal connaissent un déplacement vers une position pré-verbale en présence de certaines modalités (telles que la modalité d'aoriste, de négation et de subordination) – n'est pas d'un emploi systématique en tachawit[17]. Celui-ci semble disposer d'un système mixte de distribution des affixes verbaux, dans lequel l'élément /ḏ/ (ou sa variante /iḏ/) a tendance à garder sa place post-verbale, comme s'il faisait partie intégrante du verbe. Les exemples suivants en font la preuve :

1. /...ca ur teyeḏ i memmi b-ɣir ḏa[18] ay-ṯuɛiḍ-ṯ-iḏ al ḏay/
   ('…tu me ramèneras ici mon fils sans lui faire le moindre mal')

2. /ur t-ṯuwiḍ-iḏ/
   ('tu ne l'as pas ramenée')

3. /a aḵ-ṯ-nawi-ṯ-iḏ/
   ('nous te le rapporterons')

4. /alḏ it-ixelḍ-it-iḏ yiḏes/
   ('jusqu'à ce que le sommeil finisse par la vaincre')

La mobilité syntagmatique n'a trait qu'à l'affixe indirect /ay-/ dans le premier exemple et l'affixe direct /t-/ dans le second. Dans les cas (3)

---

16 Connu par les berbérisants sous le terme d'« attraction ».
17 Ce qui ne semble pas être le cas dans le parler des Aït Frah (T. G. Penchoen, 1973 : 59).
18 Variante inversée de /aḏ/.

et (4), il est également question de *pléonasme* des affixes régime direct, /ṯ/ pour (3) et /it/ pour (4), ayant fait l'objet d'un déplacement sous contrainte des modalités respectives /a/ et /alḏ/. Ce type de structure pléonastique rencontrée dans les textes reprend en général les clitiques à fonction de complément direct.

Passons maintenant à quelques cas de non-déplacement :

5. /a nessili-ṯ-iḏ/
   ('nous le ferons monter')

6. /aḏ welliɣ-aḵ/
   ('je reviendrai chez toi')

7. /yeğ la izri-ṯ/
   ('personne ne l'a vu')

Dans (5), l'affixe direct /-ṯ-/ et la modalité de direction /-iḏ/ n'ont pas changé de place sous l'influence de la modalité d'aoriste. Il en est de même pour (6) où, cette fois-ci, l'affixe indirect /-aḵ/ a gardé sa position post-verbale. Enfin, la présence de la modalité de négation /la/ (7) n'a pas pu contraindre non plus le pronom direct /-ṯ/ à la joindre.

II. La *flexibilité d'organisation syntagmatique* de divers constituants est tout à fait remarquable, dans la mesure où même le rapport « privilégié » entre le Nom (1) ou le Verbe (2) et leurs affixes primaires n'est plus respecté. Comme dans :

1. /iqellalen hi ḏin ğiɣ ɣar-ḵ/
   (cruches que en question j'ai laissé chez toi)
   ('les cruches en question que j'ai laissées chez toi')

au lieu de

/iqellalen-ḏin hi ğiɣ ɣar-k̲/
(cruches en question que j'ai laissé chez toi)
('les cruches en question que j'ai laissées chez toi')

Le démonstratif anaphorique /ḏin/ est séparé ici, par le subordonnant relatif /hi/[19], du nom /iqellalen/ auquel il se reporte.

2. /ak̲ aḏ yiɣ/
(te mod. Aor. je ferai)
('je te ferai')

au lieu de

/aḏ ak̲-yiɣ/
(mod. Aor. te je ferai)
('je te ferai')

C'est l'affixe indirect /ak̲/ qui est déconnecté du verbe par la modalité d'aoriste /aḏ/.

Même une coordination de deux verbes à cohésion syntaxique forte peut être dissociée par différentes unités, telles qu'un syntagme prépositionnel :

/tḏ̣ellan-ḏ ssi-s tetten/
(ils passent la journée de elle ils mangent)
('ils passent la journée à la manger')

au lieu de

/tḏ̣ellan-ḏ tetten ssi-s/
(ils passent la journée ils mangent de elle)
('ils passent la journée à la manger')

[19] Variante expressive de /i/.

En principe, ce groupe prépositionnel (/ssi-s/) forme une unité sémantique avec le verbe /tetten/ ('ils mangent') auquel il succède d'habitude suivant nos informateurs.

Parmi les divers cas d'interchangeabilité de position syntagmatique, le suivant attire notre attention pour la raison qu'il contient à la fois la modalité de négation /la/ et la modalité d'aoriste /a/[20].

/...la humi a nettwaγ/
(…ne afin que mod. Aor. nous sommes pris)
('… afin que nous ne soyons pas pris')

au lieu de

/humi la a nettwaγ/
(…afin que ne mod. Aor. nous sommes pris)
('… afin que nous ne soyons pas pris')

Le morphème de subordination /humi/ cède sa place habituelle – position introductive – au marqueur de négation /la/, probablement pour des raisons énonciatives plutôt que syntaxiques. La transmission et donc le marquage de la valeur négative du message énoncé semble être une priorité. Il en est de même dans :

/...la humi iğerreḏen ḏug ubriḏ/
(…ne afin que être attaqué en chemin)
('… pour n'être pas attaqués en chemin')

au lieu de

[20] Selon T. G. Penchoen (1973 : 50), la présence de la modalité de négation (/ud/ ou une de ses variantes) exclut celle de la modalité d'aoriste /ad/ dans le parler des Aït Frah.

/... humi la iğerreḏen ḏug ubriḏ/
(...afin que ne être attaqué en chemin)
('... pour n'être pas attaqués en chemin')

III. Ressortant également du principe du moindre effort, l'*économie syntagmatique* est une pratique très courante en tachawit. Les constituants permettant une absence ou un effacement dans l'axe syntagmatique sont nombreux et de nature diversifiée. Néanmoins, les textes montrent une préférence nette pour la préposition fixe (1) et la modalité d'aoriste (2) :

1. /yuɣir (ɣer) axxamṯ-nnes/
(il est retourné (à) sa maison)
('Il rentra chez lui.')

/ičur iqellalen (s) ṯisenṯ/
(il remplit les jarres (avec) du sel)
('Il remplit les jarres de sel')

/henna-as hameṭṭuṯ (i) utargi/
(elle lui a dit femme (à) Targui)
('Elle lui a dit, la femme, au Targui...')

L'abstraction de la préposition /i/ du dernier exemple donne suite à une confusion au niveau du rapport syntaxique entre les termes /hameṭṭuṯ/ et /utargi/ : annexion ou autonomie ? Le rapport d'annexion pourrait être une possibilité valable – car le nom /utargi/ porte sa marque – si le contexte linguistique précis n'indiquait pas clairement la présence sous-jacente de la préposition /i/ s'associant ici de façon systématique avec le verbe /henna-as/.

2. /ruheṯ (a) ṯazzalem/
(allez mod. Aor. vous courrez)
('Allez courir tous deux !')

/ayaw (a) nrewḥeṯ/
(allons mod. Aor. nous rentrerons)
('Allez rentrons !')

/...ḏir aḏ awin leɛbaḏ wah (aḏ) yeč lɣul waḥḏ-s/
(lorsque mod. Aor. ils rapporteront hommes et (mod. Aor.) il mangera ogre seul)
(...lorsqu'ils rapportaient des hommes, l'ogre seul les mangeait')

/(aḏ) heyemmneḏ ɣef lbab n ṯaddarṯ-nnes.../
(mod. Aor. tu te rappelleras sur la porte de sa maison)
('Rappelle-toi bien la porte de sa maison')

Bien que ces exemples ne comportent pas la modalité d'aoriste dans les textes – étant tout à fait possible à l'époque où G. Mercier les a recueillis dans les régions en question – nos informateurs ont clairement signalé leur présence indispensable.

D'autres possibilités d'économie syntagmatique portent sur le marqueur de négation (3), le pronom indéfini (4) et le pronom démonstratif (5) :

(3) /yeɣa iman-nnes ur izemmir (ca)/
(il a fait lui-même ne il se porte bien (pas))
('Il fit semblant d'être malade')

/ya rebbi, neǧ-ay sug uwzir-aya (ur) ikcef ca fell-a sserr/
(ô mon Dieu délivre-moi de ce vizir il (ne) découvre pas sur moi secret)
('Ô mon Dieu ! Délivre-moi de ce vizir, afin qu'il ne découvre pas sur moi les parties secrètes.')

Des deux types d'absence de la modalité de négation, celui du deuxième exemple nous semble le plus remarquable, car il témoigne de la disparition de l'élément /ur/ qui en général – même dans le parler

chaoui des Aït Frah (T. G. Penchoen, 1973 : 50-53) – est considéré comme inéluctable. Le fait que la position de cette marque coïncide avec le début d'une subordination[21] entourée de voyelles des deux côtés, n'est pas sans importance. Il est toutefois fort probable que la perspective énonciative de ces énoncés joue aussi un rôle dans l'absence des marqueurs /ca/ et /ur/.

(4) /ma illa hufim (yeğ) yuwi-ṯ-iḏ h a yeč[22], sɣeṯ fell-as llfem-as/
(si vous rencontrez (quelqu'un) il l'a apporté il le mangera, achetez-le de lui délivrez-le)
('… si vous rencontrez quelqu'un qui apporte un oiseau de cette espèce pour le manger, achetez-le et délivrez-le.')

(5) /ma ħella (ha) nneḵ ṯamčuḵṯ, i memmi ; ma ħella (ha) inu ṯamčuḵṯ, n memmi-ḵ/
(si elle est (celle) à toi fille, à mon fils ; si elle est (celle) à moi fille, de ton fils)
('Si tu as une petite fille, on la mariera à mon fils ; si j'ai moi-même une fille, on la donnera à ton fils.')

Ces derniers cas d'économie sont également spécifiques, mais néanmoins concevables, surtout lorsqu'on garde en vue qu'ils proviennent du discours oral où l'imprévisible, et donc une certaine souplesse d'expression, a gardé un poids considérable dans sa construction.

[21] Nécessitant une prononciation souple à intonation continue.

[22] Variante syntagmatique de /a h-yeč/ où la modalité d'aoriste /a/ précède l'affixe direct /h-/.

4. Système de notation

Voyelles	i e u		
	a		
Semi-voyelles	y		*way* ('celui-ci')
	w		*awi* ('emporter')
Consonnes			
Labiales	b		*baba* ('père')
	f		*ṯafunasṯ* ('vache')
	m		*uma* ('frère')
Dentales	ḏ		*ḏayi* ('ici')
	t		*yuwi-t* ('il l'a emportée')
	ṯ		*ṯay* ('celle-ci')
	ḏ̣		*ḏ̣ar* ('pied')
	ṯ̣		*ṯameṭṭuṯ* ('femme')
	n		*ini* ('dire')
Sifflantes	z		*zaw* ('cheveu(x)')
	s		*as* ('jour')
	ẓ		*iẓi* ('vésicule biliaire')
	ṣ		*ṯṣebḥaṯ* ('chapelet')
Pré-palatales	j		*ajjaj* ('tonnerre')
	c		*icc* ('corne')
	č		*neč* ('moi')
	ğ		*yeğ* ('un')
Vélaires	g	[g/(g̱)/ɣ]	*yega / (yeg̱a) / yeɣa* ('il a fait')
	k	[k/ḵ/ɣ]	*amčuk/ amčuḵ* ('garçon')
			tfukt/ ṯfuḵṯ / ṯfuɣṯ ('soleil')
	x		*ṯaxxamṯ* ('maison')
Uvulaires	q		*aqellal* ('cruche')
	ɣ		*aɣerḏa* ('souris')
Pharyngales	ɛ		*u-ɛemm* ('cousin paternel')
	ḥ		*iḥwağ* ('il veut')
Laryngale	h		*hamɣarṯ* ('vieille')
Liquides	r		*ṯamurṯ* ('pays')
	l		*illi* ('fille')

Rappel :

- Les quelques labio-vélarisées du tachawit – constituées par l'association des labiales ou des vélaires avec une articulation semi-vocalique labio-vélaire [w] – sont notées par un seul caractère spécifié par le signe diacritique /°/ : /asegg°as/ ('année').

- Seules les pharyngalisées ou emphatiques vraies – bien distinctes des emphatisées (des phonèmes dont l'emphase est conditionnée par le contexte phonétique) – sont marquées par un point sous le graphème : /ṯameṭṭuṯ/ ('femme').

- Les assimilations dans la chaîne sont restituées dans leur forme canonique, afin d'améliorer l'évidence syntaxique et de faciliter ainsi la lecture des textes.

/inna-as/ ('il lui a dit') au lieu de [innas].

Toutefois, les cas particuliers accompagnent le texte en note. Comme :

[hax] qui devient /hay-ṯ/ ('Tiens-le !').

- Pour séparer les différents morphèmes, nous faisons appel au tiret séparateur que nous insérons entre le nom, le verbe ou la préposition et leurs affixes mobiles.

/uwin-as-ṯ-iḏ/	('Ils le lui ont ramené.')
/aryaz-nnes/	('son époux')
/ɣer-s/	('chez lui')

Aperçu sur la narration des contes

Par Daniela MEROLLA

Les contes chaouis reproduits ici dans une transcription nouvelle et une traduction ajournée ont été collectés et publiés par Gustave Mercier dans *Cinq textes berbères en dialecte chaouia* (Paris, Imprimerie Nationale, 1900) et dans *Les Chaouia de l'Aurès*, (Paris, Leroux, 1896). Ils constituent un corpus important de textes narratifs en tachawit, un dialecte berbère qui n'est que très partiellement étudié et dont on a très peu de collections de textes[23].

Cinq textes berbères en dialecte chaouia présente de très beaux contes étiologiques et merveilleux narrés par des conteurs expérimentés. Les seize récits réunis dans *Les Chaouia de l'Aurès* offrent un ensemble moins organique. On y retrouve néanmoins des contes bien narrés comme Haqṣiṯ m Beckerker ḏ lyul (Histoire de Beckerker et de l'ogre) et Haqṣiṯ n ssulṭan ḏ harwan-nnes (Histoire du sultan et de ses enfants). Si la différence entre les deux collections est liée à la situation de collecte et de transcription des textes, il importe aussi de signaler que les contes publiés en 1896 étaient essentiellement des matériaux d'appui à l'étude linguistique, ce qui explique la présence de traductions d'autres dialectes et d'un conte dont la structure narrative est faible[24].

---

[23] Voir quelques contes dans R. Basset (1890 et 1896), E. Masqueray (1877, 1885), H. Stumme (1928) et les textes ethnographiques dans A. Basset (1961). Plus récemment A. Djarallah a publié quelques contes dans Awal (1985 et 1987) et dans Etudes et Documents Berbères (1988 et 1993). Une bibliographie générale sur les Chaouia de l'Aurès a été publiée par N. Boulhaïs (1998).

[24] Les neuf premiers récits sont très courts et de type anecdotique ou comique. Selon Mercier, trois de ces récits sont des traductions de textes berbères publiés auparavant : les nos. VI et VII par Basset (1890 : 170), et le no. V par Hanoteau (1858 : 258). Le texte no. VIII est la traduction d'un conte de La Fontaine. Le texte no. IV vient de ben Sedira (1887 : 91), tandis que le no. IX est une 'imitation' (version ou traduction) d'un autre conte donné par Hanoteau (1858 : 262). Le dernier conte, no. XVI, est le moins organique et structuré de la collection dans son ensemble.

Les contes chaouis publiés par G. Mercier présentent bien évidemment les mêmes aspects problématiques de toute pièce de production orale isolée et extrapolée de son contexte de production et de 'performance', ce qui est encore aujourd'hui un des aspects les plus controversés dans la recherche en littérature orale. La fictionnalité de la situation de collecte - une séance sur demande de l'enquêteur étranger - est encore plus évidente et donc discutable, car G. Mercier était interprète militaire de l'armé française pendant la colonisation de l'Algérie. Le rapport de dominant-dominés entre enquêteur et enquêtés était donc mis en jeu.

Des enquêtés, G. Mercier donne les noms et quelques brefs renseignements. Trois narrateurs des contes publiés en 1896 étaient de T'koukt, un village au sud de Arris dans le centre de l'Aurès. Ahmed ben El Mokhtar et Belkassem ben Othman étaient respectivement un grand chasseur et 'un vieillard' de T'koukt. Si Mostefa ben Mahmoud était des Oulad Saoula, deira de T'koukt. Les derniers textes de la collection publiée en 1896 ont été narrés par un conteur des Oulad-Daoud (ou Touaba)[25], mais dont Mercier n'a pas retenu le nom parce qu'il n'a pas collecté les contes personnellement[26]. Ahmed ben El Mokhtar, Belkassem ben Othman et Si Mostefa ben Mahmoud ont traduit ou repris de l'écrit des récits courts publiés dans *Les Chaouia de l'Aurès*. La reprise par l'oral de récits connus par les narrateurs à travers la lecture[27] ou traduits sous demande de l'enquêteur nous signale un des parcours de l'interaction entre oralité et écriture dans l'Aurès de la fin du XIX siècle.

Selon Mercier (1900 : 12), Ahmed ben El Mokhtar était aussi un des narrateurs des beaux contes publiés dans *Cinq textes berbères en dialecte chaouia* en 1900[28]. L'autre conteur était Ahmed Cherif (H'and ou Cherif), un membre ancien de la djemaâ. En présentant leur narration, Mercier écrit que 'le conteur berbère' est sobre, posé,

---

[25] Il s'agit du conteur des deux derniers récits. Ces textes ont été revus par G. Mercier lui-même avec le concours de Mhammed ben Cherif de Arris.

[26] G. Mercier écrit avoir reçu les textes par l'intermédiaire du père Bouillon des Missions d'Afrique à Arris (1896, note 1, p.68).

[27] Selon G. Mercier (note 1, p.42) le texte no. 4 avait été lu par le conteur Si Mostefa ben Mahmoud dans *Cours de langue kabyle* de Belkassem ben Sedira.

[28] Mais son nom n'apparaît pas dans les notes aux textes publiés par Mercier en 1900.

concis[29]. Le lieu de la collecte est encore T'koukt, ce qui délimite l'aire des parlers des Beni bou Sliman et de la confédération des Oulad Daoud[30].

G. Mercier a donc effectué sa collecte auprès des hommes. Cela n'était pas forcément insolite à l'époque, et effectivement plusieurs textes dans les collections publiées avaient été narrés par des conteurs. Mais l'affirmation de Mercier que ces contes forment un genre masculin soulève les remarques de Henri Basset qui, dans son *Essai sur la littérature des Berbères* (1920 : 101), établit la norme de la narration des contes merveilleux par les femmes : «Pour ces sortes de récits, il n'y a guère de conteurs, il n'y a que des conteuses». H. Basset mentionnait donc les textes réunis par G. Mercier en écrivant dans une note : « G. Mercier en signale pourtant dans l'Aurès...Mais sont-ce bien des conteurs de contes, ou surtout des conteurs de légendes ? » (1920 : 101, note).

On est bien dans le cadre d'une double question de 'genre' : le genre littéraire et le 'genre' sexuel des participants à la narration. La question posée par H. Basset sur le genre littéraire narré par les conteurs, conte ou légende, se relie probablement à la présence dans la collection de G. Mercier (1900) du conte de Djekhran (voir ci-dessous). Dans la catégorisation de H. Basset (légende), il était rangé parmi les contes 'masculins' par opposition aux contes merveilleux. Mais G. Mercier semble indiquer que tous les textes collectés - donc aussi ceux qui de par leur contenu et détermination spatio-temporelle sont bien des contes merveilleux – appartenaient aux genres narrés par les hommes. Il est clair que dans le cas de la collecte effectuée par G. Mercier, comme dans celle de plusieurs amateurs et universitaires qui se sont intéressés aux contes du Maghreb, le 'genre' de l'enquêteur (c'est-à-dire, le fait qu'il était un homme) a probablement déterminé le 'genre' du narrateur, car en tant qu'homme, le monde masculin lui était plus accessible que le monde féminin.

---

[29] G. Mercier (1900 : 12). Dans la comparaison entre conteurs arabes et berbères les premiers sont les plus appréciés, ce qui s'accorde avec les clichés coloniaux que Mercier (1900 : 10) avait exprimés sur le berbère en le présentant comme une langue pauvre et primitive, incapable d'exprimer des idées abstraites et tout à fait inférieure à l'arabe.

[30] Ce village était le centre des tribus des Beni bou Slimâne et de l'Ahmar Khaddou et siège d'un poste militaire à l'époque de la collecte de Mercier.

Cette question de genre et de sous-types littéraires reste encore ouverte pour ce qui est de la narration orale berbère. Il n'y a pas eu d'enquête systématique pour savoir si le genre littéraire *haqṣiṭ*, terme donné par G. Mercier pour introduire les contes[31], est en effet utilisé par les conteurs, s'il est un genre littéraire masculin ou féminin, si enfin ce genre peut être narré tant par les hommes que par les femmes.

On pourrait se demander ensuite si la position 'autoritaire' de H. Basset sur la narration féminine des contes merveilleux dérivait d'une approche synchronique focalisée sur le présent et si sa généralisation était valide pour toute l'aire berbère. En étudiant le conte merveilleux en Kabylie, M.-V. Virolle-Souibes et T.Titouh-Yacine (1982) retrouvent par exemple dans plusieurs récits des épisodes qui ressemblent à une initiation de type chamanique. Elles ont formulé l'hypothèse selon laquelle ces contes seraient «des épisodes sans doute modifiés et orientés vers une fonction narrative, de textes fondamentalement sacrés : sans doute récits stéréotypés d'initiation récités autrefois par le maître de l'initiation à un auditoire de néophytes» (p. 204). En soulignant qu'actuellement ce sont surtout *ṭimγarin*, les vielles femmes, qui content – les conteurs hommes sont devenus rares – M.-V. Virolle-Souibes et T.Titouh-Yacine se demandent si la narration éminemment féminine des contes berbères correspond à une modification dans la longue durée : les récits narrés dans des rites désormais marginalisés à la suite de l'islamisation, seraient passés progressivement dans le domaine féminin qui traditionnellement exprime des savoirs non-canoniques (p. 193), devenant ainsi un genre littéraire des conteuses surtout et moins prestigieux socialement que les genres littéraires masculins.

Quelle que soit l'hypothèse du développement historico-social du 'genre' des contes, l'expérience personnelle et de recherche d'étudiants et de chercheurs me semble indiquer – bien qu'encore de manière fragmentaire[32] – que dans plusieurs aires linguistiques berbères la narration des contes n'est pas exclusivement féminine. Des

---

[31] Par contre, il ne donne pas de formules d'introduction et de clôture qui normalement sont utilisées dans les contes berbères (voir P. Galand-Pernet, 1998).

[32] Je me réfère à un ensemble très varié de conversations que j'ai eu avec des étudiants, chercheurs et professeurs à l'université de Leyde, à l'Istituto Orientale de Naples, au Centre de Recherche Berbère à l'INALCO et à l'université de Tizi Ouzou dans le cadre de cours, séminaires et rencontres au cours de presque quinze ans.

grands-pères ou des oncles âgés sont, dans plusieurs familles, appréciés comme conteurs d'histoires usuellement désignées en français par contes merveilleux.

Quels contes berbères forment des genres littéraires masculins, féminins ou en commun reste donc une question encore actuelle.

Le premier conte présenté ici, «Haqsiṯ n Ğexran» (Histoire de Djekhran), est un récit de fondation au temps des 'Roumis de jadis', les anciens Romains. L'épisode narré, qui est présenté comme vrai[33], se déroule dans un passé révolu[34] et dans un lieu spécifique, le village de T'koukt qui était l'endroit où Ahmed Charif a narré le conte et G. Mercier l'a écouté et probablement transcrit.

La lutte de l'aïeul romain, Djekhran, contre un autre Romain et l'aide qui lui a été apportée par un geai expliquent et fondent la création d'un lignage et une interdiction alimentaire. L'interdiction relative aux geais est donnée comme valide pour l'actualité par le récit.

Comme indiqué auparavant, ce récit étiologique pose une question de 'genre' littéraire. Quelle est sa définition en termes de ‹vérité› ou de ‹véridicité› ? Quelle histoire peut-on retracer par et dans la narration orale ?

Si l'on compare les résumés de quelques autres narrations étiologiques collectées par Masqueray dans les Aurès[35] – dans lesquelles on mentionne les anciens Romains – on voit une différence significative dans le contenu et dans la collocation spatio-temporelle de cette «Histoire de Djekhran». L'on y postule une descendance romaine et non, comme il s'avère dans les autres cas, une construction de soi en opposition à Rome. L'analyse textuelle signale que les contes de Masqueray sont situés dans un passé en continuité avec le présent et sont marqués par l'acquisition de l'islam. Tandis que le conte de Djekhran se déroule «au temps de jadis», un temps révolu

[33] Voir la phrase finale « Haqṣiṯ-aya b lḥaqq » (Cette histoire est vraie).

[34] Voir : « Netta ḍ rumi ziḵ...ḏi zman n ruman » (C'était un Romain de jadis…du temps des Romains).

[35] Voir « La légende de la fondation des Halaoua » dans Masqueray 1877 : 104-106, et « Mohammed et 'Abri » dans Masqueray 1885 : 94-95 (reproduit dans Basset 1897 : 81-82). Voir aussi « Le païen, le Musulman et l'oiseau Miri » dans Basset 1897 : 81-82. Voir Merolla (1988 : 131-150).

dans lequel, comme dans le temps mythique, les choses étaient radicalement différentes de l'actualité (Merolla 1988). Il semble donc que dans tous ces contes la mémoire historique soit utilisée dans le sens d'une fondation du Soi[36] par rapport à une romanité opposée (dans les contes de Masqueray) ou non opposée (dans le passé révolu du conte de Djekhran), donc respectivement en continuité ou en discontinuité avec le présent islamique, mais dans tous les cas assumée comme référence prestigieuse de vertu militaire[37]. Ce qui contredit la lecture coloniale de ces contes dans le sens d'une continuité de la romanité dans le Maghreb, une lecture en fonction de la domination française[38].

Le conte « Haqṣiṯ n lɣul ḏ ṯaqiyarṯ » (Histoire de l'ogre et de la belle femme) se déroule dans le temps classique des contes merveilleux, c'est-à-dire, dans le passé indéterminé et en continuité avec le présent. Ce récit met en jeu la capacité du chasseur de surmonter toutes les difficultés à la fois dans l'espace sauvage et dans les relations sociales. L'ogre, *lɣul*, est «l'anti-homme» des contes[39], un personnage donc excessif dans ses qualifications, de la taille de ses excréments à sa faim d'hommes[40]. Le chasseur, modèle masculin par excellence, est intelligent et courageux et il est dépositaire du savoir et des compétences nécessaires pour vaincre l'ogre, le non-humain qui règne dans le pays sauvage de la chasse. L'homme a donc la capacité de rétablir la division entre humain et non-humain en regagnant au monde humain la fertilité de la « belle femme », *ṯaqiyarṯ*, qui avait été enlevée par l'ogre et qui finalement devient son épouse. Le chasseur connaît également la valeur du partage de la richesse trouvée dans la caverne de l'ogre avec ses compagnons, mais en même temps il sait se défendre de la rivalité et de la jalousie des autres hommes. C'est donc un conte dans lequel les valeurs culturelles et les modèles masculins pour exister et agir sont exaltés et confirmés.

---

[36] D'un lignage ou d'un village par rapport aux autres ou de l'humain vis-à-vis du non humain.
[37] Signalé dans Mazzoleni (1985).
[38] Voir Dakhlia (1987 : 241-267) et Fremeaux (1984). Voir aussi plusieurs interprétations du mythe de la Kahina dans (A. Hannoum, 2001).
[39] Comme le définit Lacoste-Dujardin (1970 : 201).
[40] Voir aussi H. Basset (1920 : 131-132), Laoust (1947 : 253-265).

On peut remarquer que les combats entre chasseur et ogre et ensuite entre les chasseurs se font à coups de fusil (*lmaqrun*) l'attribut masculin par excellence dans l'espace socioculturel des contes.

L'ogre est présent dans un autre récit, « Haqṣiṯ m Beckerker ḏ lɣul » (L'Histoire de Bechkerker et de l'ogre)[41], dans lequel Bechkerker est le héros à la fois culturel et comique. On retrouve ce personnage sous différents noms et attributs dans les productions orales autour de la Méditerranée : le nom de Djeha est particulièrement connu dans le Maghreb. Dans ce conte l'anthropophagie et l'habitation dans la forêt restent les facteurs discriminants entre l'ogre et l'homme. Bechkerker peut mystifier l'ogre et se jouer de lui grâce à sa simplicité plus qu'aux qualités masculines exprimées par le chasseur de l'Histoire de l'ogre et de la belle femme. Le résultat hilarant est finalement positif pour l'humanité représentée par Beckerker.

Le récit « Haqṣiṯ m usufi ḏ utargi » (Histoire du Soufi et du Targui) concerne les « relations dangereuses » entre deux groupes voisins, les Souafa et les Touaregs. Comme Mercier le souligne, ce conte est donc particulier dans sa localisation géo-sociale limitrophe mais externe à l'aire chaouia.

Le récit narre la trahison de la cousine paternelle d'un homme de la région saharienne du Souf (environ l'actuelle wilaya de El Oued au sud de l'Aurès). Il présente le duel verbal entre celui-ci et sa cousine et le duel à coups de fusil entre le cousin et le Targui avec lequel sa femme s'était enfuie. A la fin, le cousin frappe le Targui avec une balle dans le front et la cousine payera son choix par la mort de la main de ses frères.

Le personnage du cousin possède les qualités masculines déjà vues par rapport au chasseur du deuxième conte et il sait donc comment il doit agir pour récupérer sa femme et la ramener chez les siens pour l'amère fin. De l'autre côté, le personnage féminin manifeste et résume la déloyauté des femmes dans un discours narratif qui consolide la norme patrilinéaire et la centralité masculine du contexte social de production. L'échec de la règle du mariage entre

[41] Texte no.17.

cousins paternels[42] est ainsi attribué au personnage féminin avec toutes les qualifications négatives qui en découlent : elle trompe son mari-cousin, s'adresse à lui avec insolence et s'insurge contre son droit de mari, elle est cruelle avec lui et lui souhaite la mort. Ensuite, si le choix de la cousine d'abandonner son mari pour s'en aller avec un autre homme signale la tension interne entre les désirs individuels et le système social, la position féminine est toujours la plus ambiguë. C'est que les hommes et les femmes se positionnent différemment dans la logique du conte. Ceci apparaît clairement dans l'épisode où le cousin va à la recherche de sa femme, bien que les femmes de son village l'invitent à rester et à prendre une autre épouse ; ou encore dans l'épisode du Targui qui refuse de faire ce que la femme lui demande et ne tue pas le cousin dans le puits pour ne pas souiller l'eau de la tribu. Dans le discours des contes, les hommes défendent donc et malgré tout les intérêts sociaux (le mariage pour le cousin, le puits de la tribu pour le Targui) tandis que la femme poursuit, dans la mesure du possible, ses intérêts individuels[43].

Ce récit met aussi en jeu une série de relations entre hommes et femmes qui caractérisent le monde du conte : regarder ou être regardé(e) est l'action qui fait se dérouler la narration envers la rencontre amoureuse ; bien parler 'd'amour' (l'homme) ou bien parler en s'appuyant sur les relations familiales (la femme) peut convaincre le partenaire de croire aux bonnes intentions de celui/celle qui parle. Enfin, l'on remarque dans ce conte qu'une certaine liberté de mouvements des femmes se relie au contexte saharien et nomade ou semi-nomade.

La trahison féminine est reprise dans « Aventure de chasse » par les lions qui personnifient les relations entre masculinité et féminité. Le lion tue la lionne qui l'avait trahi avec le sanglier et veut se venger, mais le sanglier prend le dessus. La conséquence de la trahison serait donc la mort à la fois de la lionne et du lion. Une telle fin marque une

---

[42] Comme on le retrouve aussi dans les contes kabyles, voir Lacoste-Dujardin (1970 : 348-353), Merolla (1996 : 93-94, 128-129).

[43] Toutefois dans un corpus plus élargi, comme dans celui des contes kabyles, on peut relever que les intérêts féminins trouvent aussi un espace d'affirmation et que la perspective de celui qui conte, femme ou homme, peut affecter la narration dans le sens d'une modération du principe de la centralité masculine. Voir Merolla (1996, 1998).

différence de genre entre ce récit et le conte du Soufi et du Targui, une différence par ailleurs signalée par la forme, par la collocation temporelle et par l'encadrement narratif : « Aventure de chasse » est un récit court qui se déroule dans le passé proche[44] et qui est présenté comme narré par un témoin oculaire, le chasseur poursuivi par le sanglier dans la forêt[45].

Le lion est également la victime de l'astuce du chacal dans un conte d'animaux plus classique, « Haqṣiṯ m war ḏ ṯayyulṯ ḏ uccen ḏ insi » (Histoire du lion, de l'ânesse, du chacal et du hérisson)[46], dans lequel seule l'unité entre le hérisson et ses frères peut avoir raison de l'intelligence du chacal en confirmant ainsi, dans la correspondance entre monde animal et monde humain, le principe de l'unité des agnates.

Des récits courts inclus dans *Les Chaouia de l'Aurès*, on peut ensuite mentionner « Haqṣiṯ m uryaz ḏ ṯqellalṯ n zziṯ » (Histoire de l'homme et de la jarre d'huile) et « Haqṣiṯ m uεraben ḏ icawiyen » (Histoire des Arabes et des Chaouis)[47]. Le premier récit met en scène l'espoir d'un homme qui rêve de constituer un petit troupeau de chèvres à partir de la vente de sa jarre d'huile, mais à force de penser, il casse la jarre. Dans ce récit, qui ressemble au début d'une version kabyle publiée dans *Recueil des compositions destinées au brevet de berbère*[48], vente et accroissement par le moyen de la fécondité animale sont les formes souhaitées, mais brisées, d'investissement socio-économique. Dans le deuxième récit, un groupe de Chaouis et d'Arabes, peut-être des colporteurs, voyagent ensemble. Le tour que les Chaouis ont joué aux voyageurs arabes lors d'un arrêt manifeste une forme de compétition qu'on retrouve souvent dans les productions orales berbères et dont l'aspect ludique est fondamental.

« Lqeṣṣeṯ n ṯsekkurṯ ḏ Serdeslas aseḥḥar » (Histoire de la perdrix et du magicien Serdeslas), le dernier conte, est un cas particulier. Ce

---

[44] Voir le début: Iqar-aḵ leεwamin (On raconte qu'il y a quelques années).

[45] Dans la note Mercier (1896 : 46, note 3) explique que Ahmed ben Mokhtar a affirmé l'authenticité de ce récit.

[46] Texte no. 20.

[47] Textes nos. 6 et 7.

[48] Alger, Jourdan (1913 : 114). Texte attribué à Boulifa. Voir l'analyse de Lacoste-Dujardin (1979).

texte entrelace plusieurs themes sans continuite dans la structure narrative et abruptement insere de nouveaux personnages dans le recit[49] Si la narration en souffre, cela est toutefois interessant car ce texte met a nu – de par la difficulte de narrer – le travail du conteur qui tisse ses histoires de plusieurs episodes et personnages connus

Il y a ensuite cinq longs contes qui presentent un cadre fantastique et fabuleusement riche[50] Dans quatre de ces contes on retrouve des heros musulmans tres populaires dans les contes maghrebins Haroun Errachid, Ahmed El Helayli et Mhammed ben Essultan

« Haqsit n tmettut n ssultan ḍ uwzir-nnes » (Histoire de la femme, du sultan et de son vizir) et « Ahmed Lhelayli d Rredah » (Ahmed El-Helayli et Redah) sont parus dans *Cinq textes berbères en dialecte chaouia*[51] Dans *Les Chaouia de l Aures* on en retrouve trois autres « Harun Rracid d Ǧecfer Lbranki » (Haroun Errachid et Dje'fer El-Branki), « Haqsit n ṭa itetsen dug uzaw-nnes » (Histoire de celle qui dormait dans ses cheveux) et « Haqsit n ssultan ḍ harwan-nnes » (Histoire d'un sultan et de ses enfants)[52]

Le premier conte (Histoire de la femme, du sultan et de son vizir) presente une autre perspective sur les relations entre homme et femme le recit narre la trahison du vizir et exalte la loyauté de l'épouse prête a sacrifier ses enfants pour rester fidele à son époux La division classique des rôles est ensuite proposee dans l'appartenance du domaine politique a la sphere d'action masculine La femme devient sultan « parce qu'elle est belle »[53], mais une telle situation est exceptionnelle et temporaire Ainsi, quand le sultan, son mari, arrive, elle s'acquitte de sa tâche en disant simplement « Pardonnez-moi, car je suis une femme »

---

49 Voir par exemple l'insertion de la sœur (de l'enfant) qui n'etait pas mentionnee anterieurement

50 Voir pour les contes kabyles Lacoste-Dujardin (1970 140-141)

51 Textes nos 3 et 5

52 Textes nos 16 18, 19

53 On peut remarquer que la beaute caracterise les femmes mais aussi les heros islamiques dans les contes qui presentent un cadre fabuleux et riche (voir Ahmed El-Helayli et Redah) Dans les contes 'paysans par contre, la beaute ne caracterise pas les heros mais seulement les femmes et eventuellement « l'ennemi » (voir l'Histoire du Soufi et du Targui)

La relation entre un homme et sa femme est présentée autrement dans « Harun Rracid ḏ Ǧeɛfer Lbranḵi » (Haroun Errachid et Dje'fer El-Branki) qui confirme l'infidélité féminine et la punition exemplaire qui, grâce à la sagesse renommée de Haroun Errachid, s'abat sur les traitres.

Dans « Histoire de celle qui dormait dans ses cheveux » et dans « Histoire d'un sultan et de ses enfants », c'est Mhammed ben Essultan qui défait ses frères, fils d'une autre femme de son père, pour accéder au sultanat. La conquête de Ahmed El-Helayli, au contraire, ne concerne pas le sultanat. En fait, « Aḥmed Lhelayli ḏ Rredaḥ » (Ahmed El-Helayli et Redah) met en scène les exploits amoureux du héros hilalien. Ce conte présente le duel courtois ou joute poétique entre Ahmed et Redah, ce qui fait penser aux rencontres amoureuses dans la tradition de la poésie arabe et également à la joute poétique chantée dans les célébrations du Maghreb berbérophone et arabophone[54]. Le prestige de la langue arabe, langue écrite et langue de la religion, trouve expression ici dans les strophes poétiques accompagnées d'une traduction en tachawit pour ceux qui ne la comprennent pas[55]. Ce qui pourrait permettre au narrateur de montrer sa connaissance de l'arabe.

En conclusion, bien que l'écrit congèle la fluidité de l'oralité en sacrifiant l'esthétique liée à la 'performance', les contes publiés par G. Mercier offrent, dans leur ensemble, un très bon exemple de narration orale chaouia et un échantillon de la diversité des types et des thèmes des contes narrés.

[54] Voir P Galand-Pernet (1998 146-147) et T Yacine (1988 34-35)

[55] Ceci se manifeste aussi dans d'autres aires linguistiques, voir A Bezzazi (1993), Bezzazi A & M Kossmann (1997) et M Kossmann (2000)

Numérotation des textes

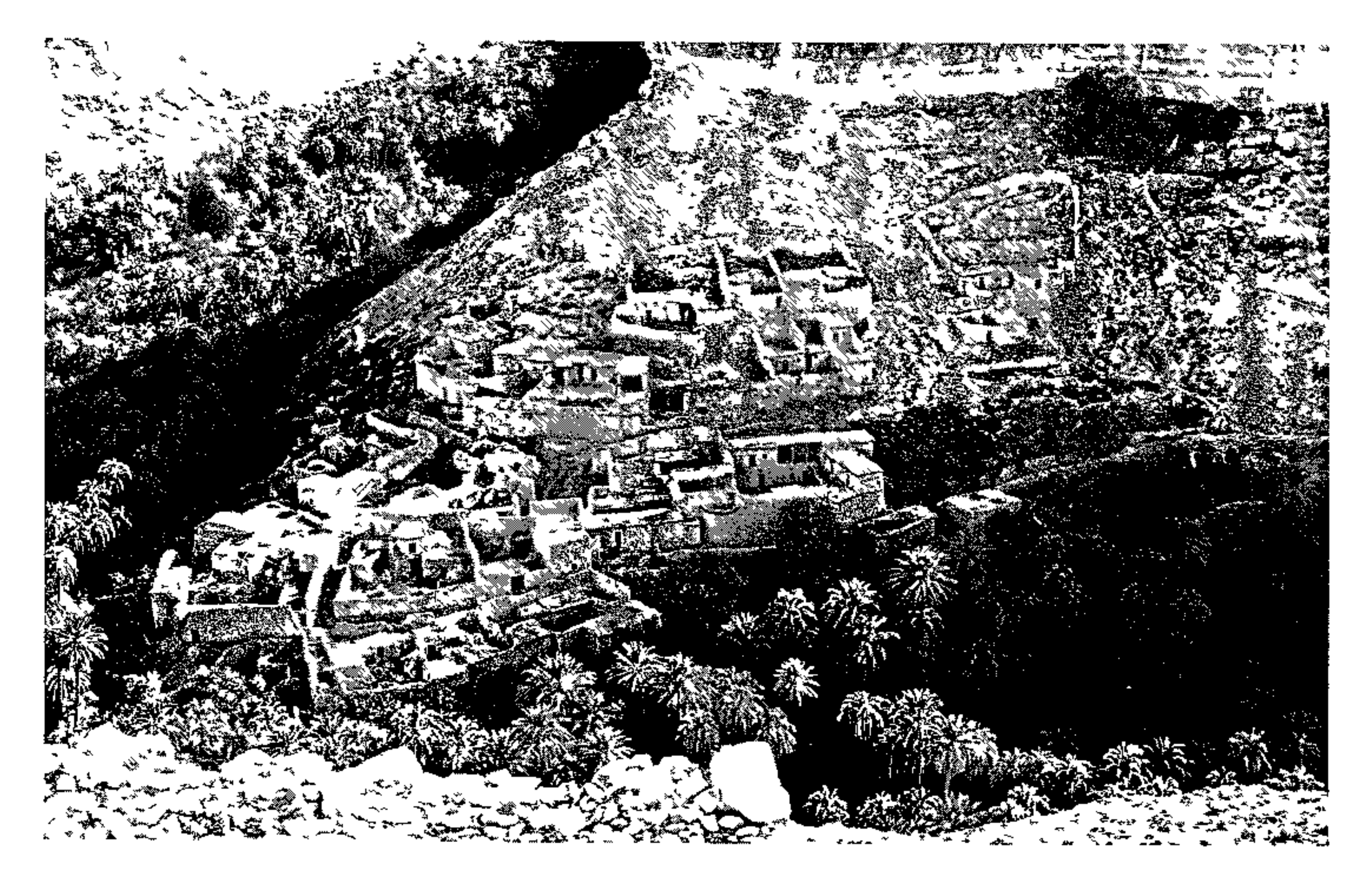
Pour faciliter le travail de comparaison, on donne ci-dessous la correspondance entre la numérotation des textes dans ce volume et la numérotation utilisée dans les publications de Gustave Mercier.

Contes berbères chaouis de l'Aurès d'après G. Mercier par M. Lafkioui et D. Merolla	G. Mercier, *Cinq textes berbères en dialecte chaouia* (Imprimerie Nationale, Paris, 1900).
Texte no.1	Texte no.I
Texte no.2	Texte no.II
Texte no.3	Texte no.III
Texte no.4	Texte no.IV
Texte no.5	Texte no.V
	G. Mercier, *Les Chaouia de l'Aurès*, (Leroux, Paris, 1896).
Texte no.6	Texte no.I
Texte no.7	Texte no.II
Texte no.8	Texte no.III
Texte no.9	Texte no.IV
Texte no.10	Texte no.V
Texte no.11	Texte no.VI
Texte no.12	Texte no.VII
Texte no.13	Texte no.VIII
Texte no.14	Texte no.IX
Texte no.15	Texte no.X
Texte no.16	Texte no.XI
Texte no.17	Texte no.XII
Texte no.18	Texte no.XIII
Texte no.19	Texte no.XIV
Texte no.20	Texte no.XV
Texte no.21	Texte no.XVI



Un homme au travail (Tkoukt)

Photos: D.Merolla et M.Chiovoloni



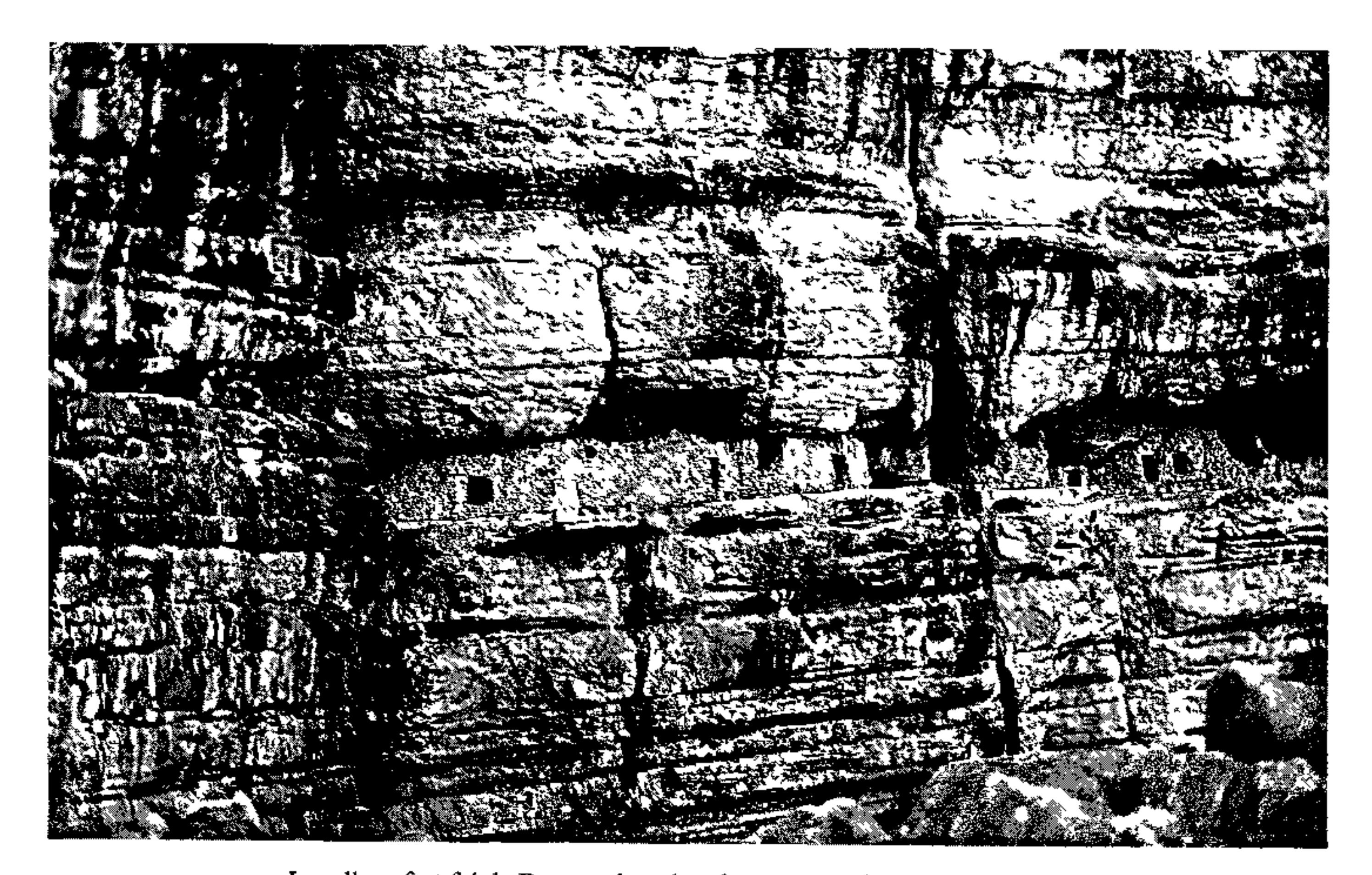
L'ancien village de Ghoufi

Photos D Merolla et M Chiovoloni



Récolte des dattes (Baniane)

Photos D Merolla et M Chiovoloni



Le village fortifié de Djemina bati dans la montagne (environs Tadjemout)

Photos. D Merolla et M Chiovoloni

TEXTES

1. Haqṣiṯ n Ğexran*

Illa Mḥand Umeqᵒran ljedd ljedd-nnes qqaren-as Ğexran. Netta ḏ rumi ziḵ, illa ḏi Tkuḵṯ ḏi zman n ruman. Ikker yeğ n rumi, nnuyen netta iḏ-s. Iγelb-iṯ rumi-ḏin. Ikker netta ḏ ufrux qqaren-as Acreqraq, incar fell-as fell Ğexran, ičaṯ-iṯ rumi s ṯiṭṭawin-nnes, alḏ ga[55] ifukk Ğexran. Iqqim ḏi lweqṯ-ḏin[56] ḏ amddukel-nnes. Inna-as[57] i harwa-nnes :

– Afrux-aya ma ḥadd hellam la h-tetteṯ ca ! Ma illa hufim yeğ[58] iwi-ṯ-iḏ h a yeč[59], sγeṯ fell-as llfem-as.

Ak lweqṯ-a[60] wihi uwin-ṯ-iḏ, h a iseγ[61] fell-as s iḏrahmen u a as-illef.

Haqṣiṯ-aya b lḥaqq, iserkas lac.

---

* Racontée par Ahmed ben Cherif de T'koukt.

55 Forme désassimilée de [aldegga] ('jusqu'à ce que').

56 Forme désassimilée de [luqeddin] ('dans ce moment-là').

57 Dans une prononciation fluide, les deux /a/ en contact dans ce type de syntagme s'assimilent en [innas].

58 La suppression du pronom indéfini est selon G. Mercier (1900 : 19) une pratique courante en tachawit.

59 Variante syntagmatique de /a h-yeč/ où la modalité d'aoriste /a/ précède l'affixe direct /h-/.

60 Forme désassimilée de [luqqa].

61 Variante syntagmatique de /a h-iseγ/.

Histoire de Djekhran

L'aïeul du grand-père de Mhand Umeqran s'appelait Djekhran. C'était un Romain de jadis, qui vivait à Tkoukt du temps des Romains. L'un de ses compatriotes se leva contre lui, et ils se battirent. Ce Romain avait l'avantage, lorsqu'un oiseau de ceux que l'on appelle geais vint au secours de Djekhran, et frappa le Romain à coups redoublés dans les yeux jusqu'à ce qu'il eût délivré son adversaire. Dès lors, il resta l'ami de Djekhran. Celui-ci dit à ses enfants :

– Tant que vous existerez, ne mangez pas de cet oiseau ; et si vous rencontrez quelqu'un qui apporte un oiseau de cette espèce pour le manger, achetez-le et délivrez-le.

Jusqu'à maintenant, lorsqu'on apporte un geai à l'un de ses descendants, celui-ci l'achète pour de l'argent et lui rend la liberté.

Cette histoire est vraie, et n'est point un mensonge.

2. Haqṣiṯ lɣul ḏ ṯaqiyarṯ

Ruḥen-ḏ iṣayaḏen s ileɣman-nsen, xelḏen ɣer ṯmurṯ n ṣṣyadeṯ. Ileɣman llfen-asen reṯεen, nehni tṣayaḏen al lmaɣreb u aḏ rewḥen ɣer umḵan-nsen. Ass-ḏin[63] iggur-ḏ way, yufa lğerreṯ lɣul ḏi-s ṯlaṯa n leqḏam, iḏefr-it. Yeggur, yuf-iṯ ani g ibzeḏ, lwehr n ṯireсṯ. Ikker immeḏran-ḏ, irewḥ-ḏ ɣer iṣεifen-nnes, inna-asen :

– Neč ufiɣ-ḏ lğerreṯ lɣul. Ayaw a t-nelḥaq.

Nnan-as :

– La, nečni u h-nlaḥaq ca, a way u as-nzemmer.

Inna-asen :

– Uceṯ fell-a[64] rbaεṭac m ussan. Ma rewḥeɣ-ḏ, aṯa i ḏin ; ur ḏ-rewḥeɣ ca, awiṯ alɣem-inu s ṣṣyaḏeṯ.

A ḏeča i ḏin yuyir, iḏefr-as lğerreṯ i lɣul-ḏin. Yuyir rbeε m ussan, netta iggur annaḵ[65] yufa ifri, yaḏf-iṯ. Yufa ṯaqiyarṯ ḏi-s, henna-as :

– Mata a c-ḏ-yuwin, a c-yeč lɣul-aya.

Inna-as :

– Cem mammeḵ lqeṣṣeṯ-nnem, mammeḵ a cem-ḏ-yuwin ?

Henna-as :

– Ass-a ṯlaṯa m ussan seg ay-ḏ-yuwi, neč ṯasliṯ n mmi-s εemmi, iḏ-ḏin yuwy-ay-ḏ lɣul. A neč qqimeɣ ḏig ifri, ittawy-ay-ḏ lmakelṯ, qqimeɣ u ay-inɣi.

Inna-as:

– Manis aḏ ittaḏef ḏir aḏ ḏ-ireweḥ ?

---

[63] Forme désassimilée de [azdin].
[64] Allomorphe de /-ay/.
[65] Marqueur narratif.

Histoire de l'ogre et de la belle femme

Des chasseurs partirent avec leurs chameaux. Arrivés au pays de la chasse, ils lâchèrent leurs chameaux pour les laisser paître ; eux-mêmes chassaient jusqu'au coucher du soleil, et revenaient ensuite à leur campement. Un jour, l'un d'eux était en marche, lorsqu'il aperçut les traces d'un ogre, grandes chacune de trois pas, et il se mit à les suivre. Il alla, et trouva l'endroit où il avait déposé sa fiente, grande comme un tas d'ogre. Il s'en retourna et revint auprès de ses compagnons.

– J'ai trouvé la trace d'un ogre, leur dit-il ; venez, allons le rejoindre.

– Non, répondirent-ils, nous n'irons pas le rejoindre, car nous ne sommes pas plus forts que lui.

– Accordez-moi quatorze jours, dit le chasseur ; si je reviens, vous le verrez, sinon, emmenez mon chameau avec la viande de la chasse.

Le lendemain il partit, et se mit à suivre les traces de l'ogre. Il marchait depuis quatre jours, lorsqu'il découvrit une caverne dans laquelle il entra. Dedans se trouvait une belle femme qui lui dit :

– Qui t'amène ici, où tu vas être mangé par cet ogre ?

– Mais toi, répondit le chasseur, quelle est ton histoire, et comment l'ogre t'a-t-il apportée ici ?

– Il y a aujourd'hui trois jours, répondit-elle, qu'il m'a enlevée ; j'étais la fiancée du fils de mon oncle, c'est alors que l'ogre m'a ravie. Je suis restée dans la caverne, il m'apporte de la nourriture, je reste là et il ne me tue pas.

– Par où a-t-il l'habitude d'entrer, dit le chasseur, lorsqu'il revient ici ?

Henna-as :

– Wa ḍ abrıḍ-nnes.

Yuḍef ammas n ıfrı, ıɛemmer lmaqrun-nnes, ıqqım-as. Iṯwağa lmaɣreb annak̲ ıxleḏ lɣul Irfeḏ zznaḏ, yuṯ ı-s, yuɣ-ıṯ ğar hıṭṭawın annak̲ yersa. Iry-ḏ ɣar-s, yaf-ıṯ yuwı-ḏ sen n leɛbaḏ a hen-ıssum a hen-yeč. Yensa netta ḏ ṯmeṯṭuṯ-ḏın ḍeg ıfrı. A ḍeča ı ḍın, ḍellen ssrayen ḍug uzref ıtefferen, refden am ı zemren, uyıren Ass-ḍın wıs rbaɛtac, xelḏen ɣer umk̲an n ıṣɛıfen-nsen, yufı-hen trajan Inna-asen :

– Lbeɛṯ-as ak̲sum n ṣṣyaḏeṯ[65], ayaw a nruheṯ ɣer ıfrı

Xelḏen bḏun reffḏen ḏı sslaḥ ḏ lqecc, ɛebban ḏı ıleyman-nsen, usın-ḏ aḏ rewḥen haqlıɛṯ-nsen[66].

Nehnı xelḏen-ḏ ammas m ubrıḏ, kksen hameṯtuṯ ı uryaz-ḍın. Nnan-as araḥa[67], nnuɣen ḍug ubrıḏ. Issıwel lbarud ğar-asen Inɣa sı-sen rebɛa. Netta ḏ ṯmeṯṭuṯ uyıren waḥaḏ-sen, alḏ ı xelḏen haqlıɛṯ-nsen, herclen.

[65] Varıante syntagmatıque de /Lbeɛṯ-as ı ak̲sum n ssyadeṯ /

[66] Varıante syntagmatıque de / aḏ rewhen ɣer haqlıɛṯ-nsen/

[67] Expressıon narratıve

– Voilà son chemin, répondit-elle.

Il entra au milieu de la caverne, chargea son fusil et l'attendit. Au coucher du soleil, l'ogre arriva. Le chasseur arma la batterie, tira, atteignit l'ogre entre les deux yeux au moment où il s'asseyait. S'approchant de lui, il vit qu'il avait apporté deux hommes pour les faire cuire et les manger. Il passa la nuit avec cette femme dans la caverne. Le lendemain, ils employèrent la journée à extraire de l'argent caché, emportèrent ce qu'ils purent et se mirent en route. Le quatorzième jour, ils arrivèrent où ils avaient laissé leurs compagnons, et les trouvèrent qui attendaient.

– Laissez la viande de la chasse, leur dit-il, et venez, retournons à la caverne.

Une fois arrivés, ils se mirent à enlever des armes, des vêtements, chargèrent le tout sur leurs chameaux et partirent pour rentrer à leur village.

Arrivés au milieu du chemin, les compagnons voulurent enlever cette femme au chasseur. Une dispute s'engagea, ils se battirent sur la route. La poudre parla entre eux. Notre homme en tua quatre, et continua sa route seul avec la femme, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à leur village, où ils se marièrent.

3. Haqṣiṯ n ṯmeṭṭuṯ n ssulṭan ḏ uwzir-nnes

Yeğ n ssulṭan henna-as hameṭṭuṯ-nnes :

– Ḥwağeɣ aḏ rezfeɣ axxamṯ[68] m baba.

Inna-as netta :

– Ma ɛlih, ass-a ṣabr-ay, ha ḏeča aḏ ṯuyireḏ cem ḏ uwzir-inu. Ha ḏeča i ḏin uyiren, ḏ harwa-nsen ḏi hyera-nsen, ṯɛessasṯ ḏi hyera-nsen, la humi iğerreḏen ḏug ubriḏ[69]. Xelḏen abriḏ-nsen, hemsa ufukṯ[70]. Inna-as ḏi lweqṯ-ḏin netta uwzir i uɛessas :

– Ɛesseṯ la humi a nettwaɣ[71], aḏ asen lxuyan a ɣen-aɣen[72].

Qqimen tɛessan ɣuf qiḏun, netta ikker yaḏef ɣer ṯmeṭṭuṯ, leɛyal n ssulṭan, inna-as ḏi lweqṯ-ḏin :

– Ma illa qli m bᵒeqqi ?

Henna-as nettaṯ :

– Araḥ.

Inna-as :

– Uc-ay qli neɣ aḏ ɣerseɣ i memmi-m.

Henna-as :

– Ɣers-as.

Iqqim iɣers-as. A ḏeča i ḏin kkren uyiren. Xelḏen, afukṯ hemsa, nehni nsin. Inna-as i ɛessasṯ :

– Ɛesseṯ la humi a nettwaɣ.

---

[68] Variante phonétique de /ṯaxxamṯ/ où l'indice du féminin /ṯ-/ a connu une spirantisation dynamique.

[69] Variante syntagmatique de /humi la iğerreḏen ḏug ubriḏ/ où la modalité de subordination /humi/ précède la modalité de négation /la/.

[70] L'état d'annexion de ce lexème féminin est marqué par la voyelle /u/ et non par la suppression de la voyelle /a/ de l'état libre correspondant (/afukṯ/).

[71] Variante syntagmatique de /...humi la a nettwaɣ.../.

[72] L'affixe direct /ɣen-/ (1CP) est un allomorphe de /neɣ-/.

Histoire de la femme du sultan et son vizir

Un roi avait une femme qui lui dit :

– Je veux rendre visite à mon père.

– Bien, répondit-il, patiente aujourd'hui, et demain tu partiras avec mon vizir.

Le lendemain, ils se mirent en route, emmenèrent avec eux leurs enfants, et une escorte pour n'être pas attaqués en chemin. Ils s'arrêtèrent au coucher du soleil, et passèrent la nuit en chemin. Le vizir dit aux gardes :

– Veillez, afin que nous ne soyons pas pris, si les voleurs viennent dans l'intention de nous prendre.

Ils restèrent occupés à garder la tente, tandis que le vizir entra chez la femme, épouse du roi. Il lui dit alors :

– Y a-t-il un peu d'amour ?

Elle lui répondit :

– Non.

– Donne-m'en un peu, dit-il, ou bien j'égorgerai ton fils.

Elle dit :

– Egorge-le.

Il le tua. Le lendemain ils repartirent. Arrivés au moment du coucher du soleil, ils passèrent la nuit. Le vizir dit aux gardes :

– Veillez afin que nous ne soyons pas pris.

Nehni tεessan netta yaḏef ɣer ṯmeṯṯuṯ, inna-as :

– Aya uc-ay qli m bʷeqqi neɣ aḏ ɣerseɣ i memmi-m wis sen.

Henna-as :

– Ɣers-as.

Iɣers-as. A ḏeča i ḏin uɣiren, hemsa ufukṯ, nsin ḏeg iḏ. Inna-as i hmeṯṯuṯ :

– Uc-ay qli neɣ aḏ ɣerseɣ i cem.

Henna-as :

– Lweqṯ-a rağ-ay aḏ ṯweḍḍiɣ.

Inna-as :

– Heṯweḍḍa.

Henna-as ḏi lweqṯ-ḏin :

– Aḏ ẓelleɣ.

Heẓell ɣer rebb lεalamin, huca lfaṯḥa, henna :

–Ya rebbi, neğ-ay sug uwzir-aya ikcef ca[73] fell-a sserr.

Nettaṯ henna amm-ay, rebb lεalamin iqebl-it, ɣey-as afriwen m ufrux, huɣa jenna.

Ɣer ṣbaḥṯ, hersa ḏi hamdinṯ ṯaḥellaqṯ, haḏ yeğ ḏug ubriḏ henna-as :

– Yaf uḏem n rebbi, uc-ay lebseṯ-nneḵ a aḵ-uceɣ ha[74] ɣnu.

Inna-as :

– Ma εezzek a rebbi, aɣ-henit[75].

Ḏi lweqṯ-ḏin nettaṯ heziɣen. Haqlieṯ-ḏin ur ɣar-s ca n ssulṭan. Nnan-as lejmaε n ṯaqlieṯ :

– A nuceṯ amaxluq-aya iziɣnin ḏ ssulṭan.

Uεen-ṯ, iwella ḏ ssulṭan fell-asen, issiwel fell-as lmeḏfeε, issiwel uṭambur.

Ga hekker huɣa jenna, inna-as netta uwzir i εessasṯ :

– Cehḏeṯ[76] fell-as hwella ṯajenniṯ a ur xelḏeɣ ssulṭan ay-ini mani hella.

---

[73] Absence de la première modalité de négation : /...ur ikcef ca.../.

[74] Allomorphe de /ṯa/ : pronom démonstratif indépendant féminin singulier.

[75] Forme désassimilée de [axenit].

[76] Forme désassimilée de [cheṯ].

Tandis que les gardes veillaient, il entra chez la femme. Il lui dit :

– Allons, donne-moi un peu d'amour, ou bien j'égorgerai ton second fils.

– Egorge-le, lui dit-elle.

Il le tua. Le lendemain ils partirent, et, au coucher du soleil, s'arrêtèrent pour passer la nuit. Il dit à la femme :

– Donne-m'en un peu ou bien je t'égorgerai toi-même. Elle lui dit :

– Attends-moi un instant, je vais faire mes ablutions.

Il répondit :

– Fais tes ablutions.

– Maintenant, dit-elle, je vais prier.

Elle adressa sa prière au Maître des Mondes, récita la Fatiha, et dit :

– Ô mon Dieu ! Délivre-moi de ce vizir, afin qu'il ne découvre pas sur moi les parties secrètes.

Elle parla ainsi, et le Maître des Mondes reçut sa prière. Il lui donna des ailes d'oiseau et elle vola vers le ciel.

Au matin, elle descendit dans une grande ville et rencontra un homme sur la route. Elle lui dit :

– Par la face de Dieu, donne-moi votre vêtement, et je vous donnerai le mien.

– Que Dieu vous honore, lui répondit-il, prenez-le.

Alors elle fut belle. Cette ville n'avait pas de roi. Les membres du conseil de la ville dirent :

– Cette créature est belle, nous allons en faire notre roi.

Ils firent d'elle leur sultan. Le canon parla en son honneur, et les tambours battirent.

Lorsqu'elle s'était levée pour aller vers le ciel, le vizir avait dit à ses gardes :

– Vous témoignerez sur elle qu'elle est allée au ciel, afin, quand je verrai le roi, qu'il ne me demande pas où elle est.

Ikker ḏi lweqṯ-ḏin uryaz-nnes, ḏ ssulṭan, inna-as i uwzir-nnes :

– Neč aḏ urziɣ fell hameṭṭuṯ-inu, cek teskerkuseḍ. Aya ṣeɛf-ay.

Kkren uyiren si haqliɛṯ al ṯaqliɛṯ ; tseqsayen u aḏ qqaren :

– A ḏa g illa ca hameṭṭuṯ ddi ilfan[78] ṯajeddit[79] hruḥ-aneɣ ?

Nnan-as yay n ṯaqliɛṯ :

– Nečni u ddi ilfan ci[80].

Ɛeddan ɣer ṯaqliɛṯ ṯicṯ tseqsan. Ga g xelḏen ḏi haqliɛṯ-ḏini, hameṭṭuṯ-ḏin ṯɛeql-iṯ, hesekkr-ḏ ccawc henna-as :

– Ruḥ awi-ḏ aryaz-in.

Henna-as :

– Mata ɣef ṯaliḍ ḏayi ?

Inna-as :

– Ṯameṭṭuṯ ay iruḥen.

Henna-as ḏi lweqṯ-ḏin nettaṯ :

– Yim ḏi[81] aḏ ṯeqqimeḍ ḏay aḏ ṯenseḍ, a aḵ-niɣ amensi u a aḵ-nseqsa.

Ga hemsa ufuḵṯ, henna-as i ccawc :

– Ruḥ awi-ḏ amensi aḏ čen inijyiwen-aya.

Ga čin, henna-as :

– Ɛuḏ-ay lqeṣṣa a nesruḥ fell-aneɣ iḏ.

Inna-as :

– Lqesseṯ-inu ṯaḥellaqṯ. Hruḥ-ay hameṭṭuṯ, hus-ḏ nettaṯ ḏ uwzir-inu, xelḏen-ḏ abriḏ ; inna : « waḻḻah hameṭṭuṯ-nneḵ huya jenna ». Nniɣ-as : « araḥ teskerkuseḍ fell-a » ; a neč ṯḥawaseɣ.

Henna-as ḏi lweqṯ-ḏin :

– Ha neč ṯameṭṭuṯ-nneḵ.

Inna-as :

---

[78] Selon G. Mercier (1900 : 26), on a affaire ici à une désassimilation de [iddilfan] où l'élément /ddi/ fonctionne comme subordonnant (1900 : 17).

[79] Le deuxième indice du féminin /-t/ est non spirantisé en raison d'une assimilation de /ḏ/ et /ṯ/ à l'intérieur du lexème /ṯajeddidṯ/.

[80] Désassimilation de [uddilfic] selon G. Mercier (1900 : 26).

[81] Désassimilation de [Yiḏi].

Mais le roi son mari se leva alors, et dit au vizir :

– Je veux aller chercher ma femme, tu as menti ; allons, accompagne-moi.

Ils partirent et allèrent de village en village. Ils interrogeaient et disaient :

– Y-a-t-il ici une femme qui a été trouvée récemment ? Nous l'avons perdue.

Et les gens du village leur répondaient :

– Nous ne l'avons pas trouvée.

Ils passaient alors à un autre village et interrogeaient. Lorsqu'ils arrivèrent à cette ville, la femme du sultan les reconnut, appela son serviteur et lui dit :

– Va, amène-moi cet homme.

Elle dit au sultan :

– Pour quel motif es-tu monté jusqu'ici ?

Il dit :

– J'ai perdu ma femme.

Elle lui répondit alors :

– Reste, séjourne ici et passe la nuit ; nous te ferons à dîner et nous t'interrogerons.

Lorsque le soleil se coucha, elle dit au serviteur :

– Va, apporte le dîner afin que ces hôtes mangent.

Quand ils eurent mangé elle dit au roi :

– Raconte-moi l'histoire, nous passerons ainsi la nuit.

Il répondit :

– Mon histoire est longue. Ma femme est partie, elle est allée en compagnie de mon vizir. Ils effectuèrent le voyage, puis mon vizir me dit : « Par Dieu, votre femme est allée au ciel ». Je lui ai répondu : « Non, vous en avez menti ». Puis je me suis mis à sa recherche.

Elle lui dit alors :

– C'est moi qui suis votre femme.

– Mammeḵ aḏ ṭxelḏeḏ ḏay ?

Henna-as :

– Kkrey, yus-ḏ yar-i ḏ uwzir-nneḵ, inna-ay : « uc-ay ney aḏ yersey i memmi-m » ; nniy-as : « yers-as » ; iyers-asen i sn-in.

Henna-as :

– Haqṣiṭ-nneḵ mammeḵ ṭella ?

Inna-as uwzir :

– Rağ-ay aḏ ruḥey aḏ bezḏey.

Yuggḏ-it. Ibb-as ixf-nnes. A ḏeča i ḏin ṭlaya-ḏ lğemεeṭ n ṭaqliεṭ, henna-asen :

– Smaḥ-ay, neč ṭameṭṭuṭ a lliy.

– Comment êtes-vous venue jusqu'ici, répondit-il ?

Elle raconta :

– Après être partie, votre vizir vint me trouver, et me dit : « Donne-m'en ou bien j'égorge ton fils ». « Egorge-le » lui répondis je, et il les tua tous les deux.

Et elle dit, s'adressant au vizir :

– Et votre histoire, comment est-elle ?

– Attendez-moi, dit le vizir, je vais uriner.

Il la craignait. Mais le roi lui coupa la tête. Le lendemain, elle réunit le conseil du village, et lui dit :

– Pardonnez-moi, car je suis une femme.

4. Haqṣiṯ m usufi ḏ utargi*

Llan sen n swafa ḏ umaṯen. Qqimen ttumanasen, inna-as aya :

– A xuya, hameṭṭuṯ-inu s uɛeddis, ha n cek s uɛeddis. Ma hella ha[82] nneḵ ṯamčuḵṯ, i memmi ; ma hella ha[83] inu ṯamčuḵṯ, n memmi-ḵ.

Ass sug ussan, hus-ḏ yeğ ḏ amčuḵ hicṯ ṯamčuḵṯ. Tegɛemren alḏ ga ixelḏen ṣṣyam, inna-as :

– Lweqṯ-a a ḥnini uc-ay illi-ḵ aḏ t-awiy i memmi.

Inna-as :

– Neč uciy-aḵ.

Ikker isterḵb-it yuf serḏunṯ[84], yuwi-t, yey-as lɛres, yey-as ḏi lweqṯ-ḏin axxamṯ-nnes ḏ uryaz-nnes waḥḏ-s bac ur tesṯeḥa c.

Ass sug ussan isla i-s yeğ si ttwareg hameṭṭuṯ ṯeḥla, irḵeb-ḏ yuf mahri ḏ ɛcayri, yus-ḏ yar-s. Netta ixleḍ yer ssaḥṯ-nnes, yafi inilṯan.

– Wi ḵen-yilan ?

Nnan-as :

– Swafa.

Itekka fi yiğ, inna-as :

– Yuf uḏem m rebbi lɛalamin, a amddukel n ṯseḏnan iḥlan, a mziyen lɛerḍ, hella ca hameṭṭuṯ, flana ulṯ flana, hella ca ḏay ?

Inna-as :

– Hella.

Inna-as :

– Ma illa ca m wa g illan ḏi-ḵ a aryaz iḥlan, ḥwağey aḏ ṯawiḍ-t-iḏ[85] a t-zrey.

---

* Racontée par Ahmed ben Cherif de T'koukt, le 2 juillet 1896.

[82] Selon nos informateurs, ce pronom démonstratif est indispensable à l'adéquation syntaxique et la vraisemblance sémantique de l'énoncé.

[83] Selon nos informateurs, ce pronom démonstratif est indispensable à l'adéquation syntaxique et la vraisemblance sémantique de l'énoncé.

[84] Variante de /ṯserḏunṯ/.

[85] Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-t-/ (3FS) et de la modalité d'orientation /-iḏ/ sous l'influence de la modalité d'aoriste /aḏ/.

Histoire du Soufi et du Targui

Deux Soufis étaient frères. Devisant un jour de compagnie, l'un dit à l'autre :

– Ô mon frère, ma femme est enceinte, et la tienne l'est également. Si tu as une petite fille, on la mariera à mon fils ; si j'ai moi-même une fille, on la donnera à ton fils.

Un beau jour, il arriva un petit garçon et une petite fille. Ces enfants grandirent jusqu'à ce qu'ils atteignissent l'âge du jeûne. L'un des deux frères dit à l'autre :

– Ô mon cher, donne-moi ta fille, je l'épouserai à mon fils.

– Je te la donne, répondit-il.

Le premier la fit monter sur une mule, l'emmena, fit une noce, et donna ensuite aux époux une maison séparée afin que la jeune femme n'eût point honte.

Il arriva qu'un homme d'entre les Touaregs entendit parler d'elle comme d'une femme remarquable ; il monta sur son chameau coureur âgé de dix ans et se rendit chez elle. Arrivé dans les environs de sa résidence, il trouva des bergers.

– Qui êtes-vous ? , leur dit-il.

– Des Soufis.

Il se confia à l'un d'eux et lui dit :

– Par la face du Maître des Mondes, ô favori des femmes belles, homme d'apparence remarquable, dis-moi si la dame une telle, fille d'une telle, est ici ?

– Elle y est.

– Eh bien, si l'on trouve en toi les mêmes sentiments que l'on rencontre chez les hommes de bien, je désire que tu me l'amènes à voir.

Inna-as :

– A as-iniɣ. Ma hus-ḏ, uwiɣ-ak̲-t-iḏ ; ur ṯusi c, aḏ welliɣ-ak̲[85] neč a ak̲-iniɣ lac.

Ireweḥ iwelli, netta ixleḏ ɣer axxamṯ-ḏinni, imessa fell-asen.

– Arwaḥ a ṯečeḏ amensi.

Inna-asen :

– Lweqṯ-a čiɣ ḏi axxamṯ-inu, rwiɣ.

Yeɣa iman-nnes itqeṣṣar iḏ bac a hen-isseɣfen. Nehni ryin lbarra tqeṣṣaren iḏ, netta iεedda ɣar-s. Inna-as aryaz :

– Issekr-ay-ḏ ɣar-m ḏ atargi. Iḥla am cem ; hiṭṭawin-nnes ḥlant, axenfuf-nnes iḥla, imi-nnes iḥla.

Henna-as ḏi lweqṯ-ḏin :

– Qqel mani g illa uryaz-inu.

Netta iqqel, annak̲ i ğemεeṯ ibεeḏ, iwella-ḏ ɣar-s inna-as :

– Haṯa ḏi ljemεeṯ itqeṣṣar iḏ.

Henna-as :

– Kker a nekker a nruḥ ɣer ttargi.

Nettaṯ ṯxelḏ-iṯ, εeğben i baεḏ-hum baεḏ. Annak̲ ḥlan i-s senni. Kkren rek̲ben, uyiren.

Ga g yus-ḏ aryaz-nnes, netta ixleḏ, annak̲ lfrac waḥḏ-s. Inna ḏug ul-nnes hella ɣer baba neɣ ɣer εemmi. Ga g yuli wass, inna-as i ulṯma-s :

– Qqel ca ḏi xxamṯ m baba-m neɣ εemmi-m ma hella ca.

Heqqel, annak̲ lac. Ikker irya itḥawas, annak̲ hatta lğerreṯ umahri herya. Isserj ḏi lweqṯ-ḏin lmahri-nnes. Kkrent iseḏnan[86] nnant-as :

– Yim, la ggur ca, a ak̲-nuc issiṯ-na[87].

---

[85] Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe indirect /-ak̲-/ (2MS) sous l'influence de la modalité d'aoriste /aḏ/.

[86] Nom féminin pluriel dont l'indice du genre /ṯ-/ a connu une spirantisation dynamique.

[87] Allomorphe de /-naɣ/ (1CP).

– Je lui ferai part de ta prière, et si elle me suit, je te l'amènerai, sinon je reviendrai te trouver pour te dire qu'elle ne veut pas.

Il partit, et, arrivé à la demeure de la dame, il aperçut des gens auxquels il souhaita le bonsoir.

– Viens dîner avec nous, lui dirent-ils.

– Je viens de manger chez moi et je suis rassasié.

Il fit semblant de se distraire avec eux pour raccourcir la nuit, en réalité pour endormir leur vigilance. Ces gens sortirent au dehors pour aller se divertir, tandis qu'il pénétra chez la dame.

– Un homme m'envoie auprès de vous, dit-il, un Targui. Il est beau comme vous, ses yeux sont beaux, son nez est beau, sa bouche est belle.

– Regarde donc, lui dit-elle, où se trouve mon mari.

Il regarda, et l'aperçut au milieu d'un groupe éloigné. Revenant vers elle, il lui le dit :

– Le voilà parmi ceux qui raccourcissent la nuit.

– Eh bien, lève-toi, et allons auprès du Targui.

Arrivée auprès de lui, ils se plurent réciproquement, étant beaux tous deux, montèrent sur le méhari et partirent.

Quand le mari revint, il entra chez lui et trouva la couche vide. Il dit en lui-même : Elle est chez mon père ou bien chez mon oncle.

Quand le jour se leva, il dit à sa sœur :

– Va voir dans la maison de ton père ou celle de ton oncle si elle s'y trouve.

Elle y alla, et ne la trouva point. Il sortit pour faire des recherches et voici qu'il aperçoit les traces du méhari qui s'éloignent. Il sella alors son propre méhari. Les femmes sortirent et lui dirent :

– Reste, n'y va pas, nous te donnerons nos filles.

Inna-as[88] :

– Araḥ, neč aḏ laḥqeɣ ha-ynu.

Ikker yuyir, ilḥaq lğerreṯ umahri hatta hatta hatta alḏ ga hemsa ufuḵṯ, yensa ɣuf lğerreṯ-ḏin. Lmahri-nnes ḏ axmaysi. Ga g aḏ ṯuli afuḵṯ, ikker iḏfer lğerreṯ-ḏin.

Ɛcacer netta ixleḏ ɣer ssaḥeṯ n ttwareg, yufa ssɛeyeṯ ḏ iniltan, itekka fi yiğ inna-as :

– Xeyr a aryaz iḥlan, uma-sent n ṯseḏnan iḥlan, a aḵ-iniɣ awal la h-sray c.

Inna-as :

– Ini.

Inna-as :

– Ma yus-ḏ ca hameṭṭuṯ ḏay iḏiḏen ? .

Inna-as :

– Hus-ḏ.

Inna-as :

– Ma illa ca ḏi-ḵ m wa g illan ḏeg iryazen iḥlan ?

Inna-as :

– Illa.

Inna-as :

– Ḥwağeɣ a y-ṯweṣṣleḏ ɣar-s.

Inna-as :

– A c-weṣṣleɣ. Ruḥ ffer lmahri-nneḵ, ḵerf-iṯ, eks lkesweṯ-nneḵ bac aḏ ṯaseḏ ḏ ɛeryan, ur ṯeteɛqileḏ ca ḏug ammas m ulli. Awi-ḏ ssif-nneḵ, arwaḥ aḏ ṯeggureḏ ammeḵ heggurent ulli.

Inna-as :

– Aḏ ggureɣ aḏ nehraɣ m[89] ulli ɣar-ḵ bac a itḏalmen fell-a.

[88] L'accord morphologique (de nombre) entre l'affixe indirect /-as/ (S) et le nom /iseḏnan/ (P) auquel il réfère n'est pas respecté ici, une pratique pas trop étonnante dans les textes naratifs.
[89] Allomorphe de /am/ ('comme').

Il répondit :

– Non, je veux rattraper ma femme.

Il sort, il suit la trace du méhari ; la voici, la voici, la voici jusqu'à ce que le soleil se couche. Il passe la nuit sur cette trace. Son méhari est un chameau coureur de cinq ans. Quand le soleil se lève, il repart et suit cette trace.

Vers la fin de l'après-midi, il arrive au campement des Touaregs, trouve des troupeaux et des bergers. Il se confie à l'un d'eux et lui dit :

– Parole de bien, homme brave, frère des femmes belles, je veux te dire une parole que tu ne répéteras point.

– Dis.

– Est-il arrivé une femme en ce lieu l'avant-dernière nuit ?

– Elle est arrivée.

– Y-a-t-il en toi les sentiments que l'on trouve chez les gens de cœur ?

– Certes.

– Je désire que tu me fasses parvenir auprès d'elle.

– Je t'y conduirai. Va, cache ton méhari, entrave-le ; quitte ton vêtement de façon à venir nu ; on ne te reconnaîtra point au milieu des brebis. Apporte ton sabre et viens, tu marcheras comme marchent les brebis.

– Je marcherai vers toi, dit-il, en prenant l'apparence d'une brebis, de façon à passer inaperçu.

– Iḏ-a aḏ yin lɛers, aḏ ryen sig ixxamen ukull. Ḏira xelḏey yer uxxamṯ[90] n ṯmeṯṯuṯ-ḏin, aḏ uṯey jij s ṯyariṯ. Ḏira aḏ uṯey, ṯi-ḏin ṯaxxamṯ-nnes.

Iqqim ḏi lweqṯ-ḏin iḥṣar ḏug ammas m ulli, annak̠ hiseḏnan ryint ṯeẓẓint. Iqqel ḏi lweqṯ-ḏin f ilallen m uxxam, ga g issiwel lbarud, immug lɛers, iɛedda yar-s. Yuf-it ḏi lfrac, annak̠ ccmeɛ ireqq.

Henna-as :

– Ɛlesslama a flan.

Inna-as :

– Isellm-k.

Henna-as :

– Mata a c-ḏ-yuwin ?

Inna-as :

– Cem a yer ḏ-usiy.

Henna-as :

– Ixla axxamṯ-nnek ![91] Neč ɛeddiy c.

Inna-as :

– Aḏ ṯekkerḍ.

Henna-s :

– Ur tekkrey c. Ma ṯexseḍ aḏ ṯečeḍ, ak̠ aḏ yiy[92].

Inna-as :

– Ur tettey ca.

Henna-as :

– Ma ur tetteḍ ca, aḏ ɛeyṭey i uryaz-inu aḏ yaḏef a c-iney.

Ḏi lweqṯ-ḏin ijbeḏ ssif-nnes inna-as :

– Aḏ ṯekkreḍ ney a cem-nyey.

Hekker huyir ḏi hyera-nnes. Ixleḍ yer umahri-nnes, illf-as, iɛedda yer leksawi, iks-ihent, irḏ-ihent, isserkb-it urenn-as, ikker yuyir. Ass yuli, henna-as :

– A wa ya u-ɛemmi, neč ffuḏey.

---

[90] Etat d'annexion marqué par /u-/.

[91] Pas d'accord de genre entre l'indice de personne /i-/ (M) et le complément explicatif /axxamṯ-nnek/ (F).

[92] Variante syntagmatique de /…aḏ ak̠-yiy./.

– Cette nuit, répond le berger, ils feront la noce, tout le monde sortira des habitations, et lorsque j'arriverai à la tente de cette dame, je frapperai un piquet avec un bâton. Là où je frapperai sera sa demeure.

Il attend alors et se dissimule au milieu des brebis, et voici que les femmes sortent pour traire. Il regarde dans le groupe des tentes, et, tandis que les coups de feu retentissent et que la noce bat son plein, il entre chez elle. Il la trouve dans le lit, et la chandelle brûle. Elle lui dit :

– Que Dieu t'accorde le salut, un tel.

Il dit :

– Le salut sur toi.

– Quel motif t'amène ? lui dit-elle.

– C'est pour toi que je viens.

– Dieu fasse que ta tente soit déserte ! Je ne te connais plus.

– Lève-toi ! , répondit-il.

– Je ne me lèverai pas, mais si tu veux à manger, je vais t'en préparer.

– Je ne veux pas manger.

– Eh bien, puisque tu ne veux pas manger, je vais appeler mon homme qui accourra et te tuera.

Alors il tire son sabre et lui dit :

– Tu vas te lever ou je te tuerai.

Elle se lève et sort avec lui. Il arrive à son méhari, le détache, va chercher ses vêtements, s'en couvre, prend sa femme en croupe et part. Le jour monte, elle dit :

– Ô toi qui es le fils de mon oncle paternel, j'ai soif.

Nettaṯ ṯeḥwağ aḏ ṯexḏeɛ.

Inna-as :

– Ma illa ca m waman ḏay ?

Henna-as :

– Ass m ay-ḏ-yuwi ttargi, haṯan ḏi hizi-ha.

Xelḏen ɣer lbir-ḏin. Ikker netta inna-as :

– Hwa.

Henna-as :

– Neč ṯameṭṭuṯ a lliɣ, tuggaḏeɣ. Hwa cek.

Ikker ihwa netta. Issiɣ-as-ḏ aman, heswa. Irni i[93] umahri-nnes, iswa. Ha al ṯ a hetwezzeɛ ḏi hmurṯ. Inna-as :

– Cem maɣef twezzɛeḏ aman ḏi hmurṯ.

Henna-as :

– Ur twezzɛeɣ ca, amahri-nneḵ a g isessen.

Nettaṯ heɣra hiṭ-nnes, annaḵ ha-ṯ aɣubbar, hezra ttargi aḏ yus-iḏ, hebbi fell-as aḥebbal. Ur yeɣḏu ca f lbir, iqqim ḏi cegg ḏi ḏukkanṯ, alḏ ga aḏ ixleḏ utargi.

Henna-as hameṭṭuṯ i[94] utargi :

– A neč a ḥaṣṣleɣ-aḵ-ṯ-iḏ.

Inna-as :

– Ṣaḥḥeyt.

Inna-as utargi i usufi :

– Sili-ɣay-ḏ aman aḏ sweɣ !

Issilɣ-as aḏ isew.

Henna-as hameṭṭuṯ :

– Nɣ-iṯ ḏaxel lbir ; aḏ yečaṯ s ṯerreṣaṣṯ, u as-hezemmreḏ ca.

Inna-as :

– Araḥ, neč ur senjuseɣ ca lbir n leɛrac. A nessili-ṯ-iḏ[95].

---

[93] Assimilation de cette préposition avec le /-i/ du verbe /irni/ dans le texte transcrit par G. Mercier (1900). Sa présence sous-jacente est indiquée par la marque d'état d'annexion /u-/ du nom qui la suit.

[94] Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1900). La marque d'état d'annexion /u-/ du nom qui la suit l'indique.

[95] Pas de déplacement syntagmatique sous l'influence de la modalité d'aoriste.

Elle méditait une trahison.

Il lui dit :

– Est-ce que l'on trouve de l'eau par ici ?

– Le jour où le Targui m'a emmenée, il y en avait dans ce col.

Ils arrivent au puits.

– Descends dans le puits, dit le Soufi.

– Je ne suis qu'une femme, j'ai peur. Descends toi-même.

Il descend. Il puise de l'eau, elle boit ; il en puise encore pour son méhari qui se désaltère, et voici qu'elle répand l'eau à terre.

– Pourquoi verses-tu l'eau à terre ? , lui dit-il.

– Je n'en verse pas, c'est ton méhari qui boit toujours.

Et cependant elle lance ses regards, et voici qu'une poussière se lève ; elle aperçoit le Targui qui arrive. Elle coupe la corde sur son mari, mais il ne tombe pas au fond du puits ; il reste sur une anfractuosité, sur un banc de pierre, jusqu'au moment où le Targui arrive.

La femme, s'adressant à celui-ci, lui dit :

– Voici que je te l'ai attrapé

– Bravo ! s'écrie-t-il, et s'adressant au Soufi :

– Fais-moi monter de l'eau, que je boive.

Il puise de l'eau, et le Targui boit.

La femme lui dit :

–Tue-le dans le puits, c'est un tireur de balles, tu n'es pas plus fort que lui.

– Non, répondit-il, je ne veux pas souiller le puits des tribus. On le fait monter.

Yuli alḏ ga aḏ ixleḍ s iɛebbɛec, ḏi-ssawen-ṯ[96], ḵerfen-ṯ. Rnin-as iḏaren, ḵerfen-as-hen, ğin-ṯ ḏ ɛeryan.

Ṭṭfen ḏi lweqṯ-ḏin γersen-as i[97] umahri-nnes. Inna-as ḏi lweqṯ-ḏin i hameṭṭuṯ :

– Awi-ḏ isγaren a neḵnef aḵsum.

Hekker hawi-γas isγaren. Netta iḵennef itett, nettaṯ ṯḵennef ḏi haḏunṯ alḏ itqeṭṭar[98] γef u-ɛemm-is. Inna-as utargi :

– La as-tegg c amm-a.

Henna-as :

– Netta ijbeḏ-ḏ γar-i ssif, iqqar : « Aḏ ṯekkreḍ neγ a cem-nγeγ. »

Inna-as :

– Yi rray-nnem.

Nettaṯ hetqeṭṭar-as f iḏmar-nnes ḏ wuḏem-nnes ḏ yiγallen-nnes, alḏ ga iḥarq wilim-nnes. Heya amm-a, u ttargi ixelḏ-iṯ-iḏ iḏes, inna-as i hmeṭṭuṯ :

– Ḥarz a ur inessreb.

Netta iṭṭes, inna-as usufi :

– Xeyr, a hameṭṭuṯ iḥlan, ḵenneḍ γar-i a ssuḏneγ imi-nnem neγ mag-nnem.

Henna-as :

– Ixli bit-k ! Lweqṯ-a aḏ ṯemmṯeḍ, cek ṯeḥwağeḍ aḏ ṯessuḏneḍ.

Inna-as :

– Mḏara aḏ mmṯeγ, aḏ mmṯeγ fell-am. Ḥwağeγ-cem. Xeyr n duneṯ-aya ukull, ğ-ay a cem-ssuḏneγ, a ferḥeγ saɛṯ, ḏi lweqṯ-ḏin aḏ mmṯeγ.

Henna-as :

– Haγ-h[99].

---

[96] La position pré-verbale de la modalité d'orientation /ḏi-/ est probablement en rapport avec l'élémént /alḏ ga/ qui le précède dans la première partie de l'énoncé.

[97] Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1900). La marque d'état d'annexion /u-/ du nom qui la suit l'indique.

[98] Pas d'accord de genre entre l'indice de personne /i-/ (M) et le nom auquel il réfère /haḏunṯ/ (F).

[99] Forme désassimilée de [hax].

Le Soufi monte jusqu'à ce qu'il arrive à hauteur des seins ; ils s'en emparent, le hissent, le ligotent. Ils lui prennent encore les pieds, les attachent, et le mettent nu.

Alors ils s'emparent de son méhari et l'égorgent.

– Apporte du bois, dit le Targui à la femme, nous allons faire rôtir la viande.

Elle se lève et lui apporte du bois. Il fait rôtir et mange, tandis qu'elle fait griller les morceaux de graisse jusqu'à ce qu'ils dégouttent sur son cousin.

– Ne lui fais pas cela, lui dit le Targui.

Elle dit :

– Il a dégainé sur moi son sabre en s'écriant : « Lève-toi ou bien je te tuerai. »

– Dans ce cas, agis à ta guise.

Elle fait dégoutter la graisse sur sa poitrine, sur son visage, sur sa nuque, jusqu'à ce que sa peau soit grillée. Pendant qu'elle agit ainsi, le Targui se sent gagné par le sommeil et dit à la femme :

– Veille sur lui, afin qu'il ne se glisse pas hors de nos mains.

Tandis qu'il dort, le Soufi parle :

– Parole de bien, ô femme excellente, penche-toi sur moi que j'embrasse ta bouche ou bien ta joue.

Elle dit :

– Dieu fasse que ta tente soit déserte ! Tu vas mourir tout à l'heure, et tu penses aux baisers ?

– Certes, je vais mourir, et je mourrai pour toi. Je te veux. Je t'aime plus que ce monde entier. Laisse-moi t'embrasser, j'aurai un moment de joie avant de mourir.

Elle dit :

– Prends.

Inna-as :

– Ḵenneḏ swaswa ɣar-i.

Henna-as :

– Haɣ-h.

Yeṭf-it s uḏerrim s uxenfuf. Henna-as :

– Mata ṯeḥwağeḏ ?

Inna-as :

– Llf-ay !

Hellf-as. Inna-as :

– Susem, ur tsawal ca !

Iεedda, yeks iḵref f iḏaren-nnes, irni yerḏ iεlaw-nnes, iεedda ɣer lemkaḥel-nnes, yeks-as ṯεemmerṯ ṯamzwaruṯ, yerni iεemmr-iṯ, iraε ɣer ṯmiḵsi annaḵ ṯeḥla, inna-as i hmeṭṭuṯ :

– Sekker ttargi.

Ikker, inna-as :

– Maɣef ur ay-ṯenɣiḏ ca ḏeg iḏes ?

Inna-as :

– Ak cek ur ay-ṯenɣiḏ ca ḏaxel lbir. Kker cek ruḥ ḏun, neč aḏ qqimeɣ ḏayi.

Ikker utargi inna-as i usufi :

– Huṯ[100] cek ḏ amzwaru.

Inna-as netta usufi :

– Araḥ, ğiɣ-c, huṯ cek.

Hessiwel nettaṯ ṯmeṭṭuṯ, henna-as :

– Uṯ cek a ttargi, cek ur ṯzemmreḏ ca i[101] usufi.

Ikker utargi iwṯa, annaḵ hameṭṭuṯ hasslulu fell-as, iḥekm-iṯ ḏi cucay-nnes[102] ufint f ixf-nnes. Ikker ḏi lweqṯ-ḏin netta usufi inna-as :

– Bedd-ay lweqṯ-a ammeḵ a aḵ-beddiɣ.

[100] Selon nos informateurs, ce /h/ expressif rend également la valeur impérative de cette forme verbale plus énergique.

[101] Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1900). La *marque d'état d'annexion /u-/ du nom qui la suit l'indique.*

[102] Variante de /ṯcucay/ sans marque du féminin.

– Penche-toi bien sur moi.

Elle dit :

– Prends.

Il la mord par la mâchoire et par le nez. Elle dit :

– Que demandes-tu ?

– Que tu me délies.

Elle le délie. Il lui dit :

– Tais-toi et ne profère pas une parole !

Puis il s'occupe de détacher les entraves qui retiennent ses pieds, il revêt son burnous, va chercher son fusil, enlève la charge ancienne et le recharge à nouveau, examine la pierre à fusil et s'assure qu'elle est bonne et dit à la femme :

– Fais lever le Targui.

Celui-ci s'éveille.

– Pourquoi, dit-il, ne m'as-tu pas tué pendant mon sommeil ?

– C'est que toi-même ne m'as point tué tandis que j'étais dans le puits. Lève-toi, va te placer là-bas, tandis que je resterai ici.

Le Targui obéit et dit au Soufi :

– Tire toi le premier.

Le Soufi lui répond :

– Non, je te laisse tirer toi-même le premier.

La femme prend la parole :

– Frappe toi en premier, ô Targui, tu n'es pas aussi fort que le Soufi.

Le Targui se lève, il tire, et voici que la femme fait entendre un long youyou. Il l'atteint dans ses chéchias qui volent de dessus sa tête. A son tour, le Soufi se prépare et dit :

– Tiens-toi droit maintenant, comme je me suis tenu droit pour toi.

Yuṭ-iṭ, iḥekm-iṭ ḏi himmi, yemmuṭ ; iεedda ɣar-s, iɣers-as. Iεedda ḏi lweqṭ-ḏin ɣer umahri, ibbi-ḏ si-s aḵsum, inna-as i hameṭṭuṭ :

– Ruḥ awi-ḏ isɣaren aḏ ḵenfeɣ aḏ čeɣ.

Henna-as :

– Ur truḥeɣ c.

Iberreḥ fell-as s ussfiε, yuṭ-it. Hekker ḏi lweqṭ-ḏin hawi-ḏ isɣaren. Iḵennef, yeča alḏ i g irwa.

Iruḥ a t-ineɣ, annaḵ yuggeḏ a as-inin lεerc-nnes : « ur t-ṭuwiḍ-iḍ[103] c ». Yeɣ-it urenn-as, ikker.

Ayṭ-εemmi-s tereen ḏi-s si ṭqerbusṭ melmi aḏ ixleḍ. Annaḵ haɣebbart hattan, alḏ ga aḏ ixleḍ annaḵ netta. Issiwel uma-s m uryaz, inna-as :

– Mata a aḵ-yin amm-a ?

Inna-as :

– Ulṭ-εemmi i y-yin amm-a.

Ɣersen-as i hmeṭṭuṭ, qeddeḏen-t, yirin-t ɣef ṭzuggaɣṭ. Usin-ḏ uccanen ḏ ifrax tḍellan-ḏ ssi-s tetten[104] alḏ ga aḏ ṭeḵfa.

[103] Pas de déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation sous l'influence de la modalité de négation /ur/.

[104] Variante syntagmatique de /tḍellan-ḏ tetten ssi-s/.

Il tire, il l'atteint au front ; son ennemi mort, il se précipite sur lui et l'égorge. Il va ensuite au méhari, en coupe des quartiers de viande et dit à la femme :

– Va me chercher du bois, je veux faire rôtir et manger.

– Je n'irai point, dit-elle.

Il s'avance vers elle menaçant et la frappe. Elle se lève alors, et apporte du bois. Il fait rôtir et mange jusqu'à satiété.

Il songe alors à tuer la femme, mais il craint que les gens de sa tribu lui disent : « Tu ne l'as point ramenée ». Il la prend en croupe et part.

Ses cousins, qui faisaient paître sur une colline, attendaient qu'il arrive. Quand il fut près d'arriver, voici qu'une poussière se lève, et le voici lui-même. Son frère prend la parole et dit :

– Qu'est-ce donc qu'on t'a fait ?

Il répond :

– La fille de mon oncle paternel a fait telle chose.

Alors ils égorgent la femme, découpent sa chair en lanières, les lancent sur un jujubier sauvage. Les chacals et les oiseaux accourent, et passent la journée à les manger jusqu'à ce qu'il n'en reste plus.

5. Aḥmed Lhelayli ḏ Rredaḥ*

Aḥmed Lhelayli ur ṯ-tḥiban ca iwḏan. Ruḥen ɣar-s ɣar settut[106], nnan-as :

– A settut, xseɣ[107] a ṯ-nsekker-ḏ aryaz-a si hmurṯ. A[108] ṯṭulbeḏ fell-aneɣ a am-ṯ-nuc.

Henna-asen :

– Farḥi-kum-weğuha ! Yeṯ leɛyaḏ aḏ irya a ṯ-hezzereɣ.

Kkren yin leɛyaḏ, nnan-as halɣumṯ hruḥ. Ikker netta ḏi lweqṯ-ḏin inna-as i baba-s :

– Haḏ fezzɛeɣ-ak̲ neč[109].

Ikker irk̲eb ɣuf uyis-nnes, ifzeɛ, ixleḏ ammas m ubriḏ, nnan-as :

– Lɛafiṯ !

Imeḏran-ḏ, ixleḏ aḏ iwreḏ yis-nnes, yaf settut hettayem, inna-as :

– Ğ-ay, eks ayddiḏ zzat-i.

Henna-as nettaṯ :

– Ɛedda u barek.

Netta isɛedda yis, iɛfes uyddiḏ, imezzeq.

Henna-as :

– Cek nfexṯ-ay, ma a ḏ-ṯuwiḏ ca n Rredaḥ Um Zayd ? Inna-as :

– S ddin m wa[110] i abbḏeɣ[111] al ḏay-ṯenɛaṯeḏ Rredaḥ mani hettili neɣ aḏ bbiɣ ixf-nnem !

* Racontée par Ahmed ben Cherif de T'koukt.

[106] Allomorphe de /asettut/, /hasettut/ ou /ṯasettut/.

[107] Incohérence d'accord morphologique de cette forme verbale (1S) avec la forme qui la précède /nnan-as/ (3MP) et celle qui la suit /nsekker/ (1P).

[108] Allomorphe de /ak/.

[109] Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe indirect /-ak̲/ sous l'influence de la modalité d'orientation /haḏ/ étant un allomorphe de /aḏ/.

[110] Forme désassimilée de [uma].

[111] Allomorphe de /ɛabbḏeɣ/ où le /ɛ/ n'est pas prononcé.

Ahmed El-Helayli et Redah

Ahmed le Hilalien n'était pas aimé des gens. Ses ennemis allèrent trouver une vieille sorcière et lui tinrent ce langage :

– Ô sorcière, nous voulons que tu chasses cet homme de notre pays ; demande-nous ce que tu voudras, nous te le donnerons.

Elle leur dit :

– Que Dieu réjouisse vos visages ! Jetez des cris, notre homme sortira et je le verrai.

Ils se levèrent et obéirent, criant qu'une chamelle s'était échappée. Aussitôt, Ahmed va trouver son père, et lui dit :

– Je vais la chercher.

Il sort, il monte sur son coursier, il se met en route, et rencontre à mi-chemin ces gens qui lui disent :

– Ce n'est rien.

Il fait demi-tour, toutefois non sans faire boire son cheval, et rencontre à la source la sorcière qui puisait de l'eau.

– Laisse-moi passer, lui dit-il, et enlève ta peau de bouc de mon chemin.

– Passe donc ainsi, lui répond-elle.

Il fait avancer son cheval, qui foule la peau de bouc et la déchire.

– Toi qui es si fier avec une pauvre femme, lui dit-elle, serais-tu donc capable de ramener Redah Oum Zayd ?

– Par la religion de celui que j'adore, tu me montreras où demeure cette Redah ou bien je te couperai la tête !

Henna-as ḍi lweqṭ-ḍin :

– Rredaḥ ṭebɛeḍ ṭiḵli n rebɛin yum ğar-aḵ ḍiḍ-s.

Ikker ḍi lweqṭ-ḍin ireweḥ, irfeḍ rebɛin n ṭḥebbaṭ n degleṭ-nnur, yey-ihent ḍi lğib-nnes, irḵeb ɣuf yis-nnes, yuyir.

Netta iggur iggur alḍ yuḍef hamurṭ n rrmel. Ḍira iɣer uyis s iḍaren-nnes w aḍ yaḍef al ddir. Ibeṭṭel uyis, iɣleb, iɛya. Inna-as Aḥmed Lhelayli i uyis :

الازرق يا باهي اللون
كلاك الرمل من عيونك
لا سهلت بالتنوين
لا في راس حامق جنونك
منيت لك مرج و خافور
ونوردك من عين نونة
والله بغلة معبية بالشعير
قودها ابن هجونة

A yis aziza, imelḥ llun-nneḵ
Ičuca rrmel si hiṭṭawin-nneḵ
Ur ṭeḥneḥeḍ ca ammeḵ ṭeḥneḥeḍ ziḵ
Imuks ssi-ḵ wah tsawiḍ ziḵ
Tmenniɣ-aḵ lmurğ aḍ ili ičur s lxafur
U a c-nsessu si hiṭ n Nuna
Waḷḷah haserḍunṭ a ṭɛebba s hemzin
Izzuyr-it Ben Hajjuna.

Issiwel ɣar-s uyis, inna-as :

– Ers, rxef ddir, cbaḥ leḥzam, ṭiseḍnan a ɣen-isseryin i hmurṭ.

Irexf-as ddir, iɛedda, irḵeb, yuyir. Netta iggur annaḵ, yaf nnejɛ zzaṭ-s, yaf amnay irḵeb fell lɛawda ṭamellalṭ, netta itberrem ḍi hileɣmin. Inna-as Aḥmed :

– Slama-ɛlik ya wa illan urn-iṭ hileɣmin.

Issusem, iggum a as-yuɛ sslam.

Inna-as :

– Slama-ɛlik a wa illan ḍug ammas n ṭleɣmin.

– Sache donc qu'elle demeure loin d'ici, et qu'il n'y a pas entre elle et toi moins de quarante journées de marche.

Ahmed rentre chez lui, il s'approvisionne de quarante dattes de l'espèce *deglet-nour*, qu'il met dans sa poche. Il monte sur son destrier et part.

Il marche, il marche sans cesse jusqu'au pays du sable. Le coursier lance ses pieds en avant, et s'enfonce dans le sable jusqu'au poitrail, mais bientôt il s'arrête, il est vaincu, il est brisé par la fatigue. Ahmed le Hilalien s'adresse alors à lui :

Mon bon cheval gris clair, de noble apparence,
Le sable vient manger tes yeux.
L'air ne retentit plus de tes hennissements redoublés ;
Dans ta tête, plus d'ardeur bouillonnante.
Je te donnerai des prairies de khafour ;
Je t'abreuverai des yeux de Nouna.
Par Allah ! Tu auras une mule chargée d'orge,
Que conduira Ben Hadjouna.

A son tour, le destrier parle et dit :

– Descends, relâche le poitrail, resserre la sangle, car des femmes vont se montrer à nous dans ce pays.

Ahmed va relâcher le poitrail, puis remonte et part. Tandis qu'il marche, il aperçoit devant lui le campement d'une tribu, et voit venir un cavalier monté sur une jument blanche, occupé à rassembler des chamelles.

– Sur toi soit le salut, s'écrie Ahmed, ô toi qui te trouves derrière les chamelles.

Le cavalier garde le silence, et ne veut pas lui rendre le salut.

– Sur toi soit le salut, dit Ahmed, ô toi qui te trouves au milieu des chamelles !

Iggum a as-yuɛ sslam.

Inna-as :

– Slama-ɛlik a wa illan zzaṭ hleɣmin.

Iggum a as-yuɛ sslam.

Inna-as ḏi lweqṭ-ḏin :

– Slama-ɛlik ya bab n ṭmellalṭ.

Inna-as :

– Ɛlik-ssalam.

Inna-as :

– Mata cek, neč qqareɣ-aḵ slamna-ɛlik[111], cek heggumiḍ a ay-ṭuɛiḍ sslam ?

Inna-as :

– Henniḍ-ay : « slama-ɛlik a wa illan urn-iṭ hileɣmin » ; urn-asent ḏ ileqqaḏen-nsent. Henniḍ-ay : « slamna-ɛlik a wa illan ḏug ammas n ṭleɣmin » ; ammas-nsent ḏ iɛeddisen-nsent. Henniḍ-ay : « slamna-ɛlik a wa illan zzaṭ ṭleɣmin » ; zzaṭ-sent ḏ ixfawen-nsent. Henniḍ-ay : « slamna-ɛlik ya bab n ṭmellalṭ » ; nniɣ-aḵ : « ɛlik-ssalam ».

Inna-as Aḥmed Lhelayli i unilti-ḏin :

– Ism-nneḵ ?

Inna-as :

– Ism-inu Cira.

Inna-as :

– Neɛṭ-ay Rredaḥ mani hettili, ḏi haqliɛṭ neɣ ḏi hezdeḵṭ ?

Inna-as :

– Rreddaḥ hettili ḏi haqliɛṭ. Baba-s ḏ ssulṭan a g tnuɣen fell-as sebɛ n slaṭin. Iberrḏ-it yeǧ si-sen qqaren-as Ceɛlan. Inna-as unilti : Ruḥ qṣeḏ axxam ameqᵒran. Ṭuɛiḍ[112] ɣar-s alḏ aḏ rewḥeɣ.

Iruḥ netta ixleḍ hameṭṭuṭ n unilti. Hery-ḏ ɣar-s henna-as :

– Ǧuz, marḥba-u-sahla-bik !

---

[111] Le texte indique un emploi à la fois de /slama-ɛlik/ et de /slamna-ɛlik/.

[112] Variante syntagmatique de /Aḏ ṭuɛiḍ.../ selon nos informateurs.

Même silence obstiné.

– Sur toi le salut, ô toi qui te trouves devant les chamelles !

Le cavalier garde encore le silence.

Ahmed dit alors :

– Le salut soit sur toi, ô possesseur de la jument blanche !

– Sur toi soit le salut, répond le cavalier.

– Comment donc se fait-il, dit Ahmed, que je t'ai adressé plusieurs fois mon salut, sans que tu veuilles seulement me le rendre ?

Le cavalier répondit :

– Tu t'es écrié : « Sur toi le salut, ô toi qui te trouves derrière les chamelles » ; derrière elles, il y a leurs queues. Tu as dit : « Sur toi notre salut, ô toi qui te trouves au milieu des chamelles » ; au milieu d'elles, il y a leurs ventres. Tu m'as dit : « Sur toi notre salut, ô toi qui es devant les chamelles » ; devant elles il y a leurs têtes. Tu m'as dit : « Notre salut sur toi, ô maître de la jument blanche ! » Et je t'ai répondu : « Sur toi aussi le salut ! ».

Ahmed le Hilalien demande au berger :

– Quel est ton nom ?

– Je m'appelle Chira.

– Eh bien ! Chira, enseigne-moi où habite Redah ; est-ce à la ville de pierres ou dans les jardins de palmiers ?

– Redah habite la ville, et son père est sultan ; sept rois se sont battus pour elle, et l'un d'eux a rafraîchi son cœur, on l'appelle Che'lan. Va, continue le berger, dirige-toi vers la grande maison ; tu te rendras chez Redah, lorsque je reviendrai.

Ahmed part, et rencontre bientôt la femme du berger qui sort au-devant de lui et dit :

– Entre, sois le bienvenu, et que le bonheur t'accompagne !

Ţeqqn-as uyis, ţseswa-as-ţ[114], hruḥ hawi-yas-d̲ hiyni. Heɛudd-as-nt[115], hessers-as-hent. Iteks ayyay iwɛeţ, iḥebba iğeml-ihent u a ţent-issers[116]. Netta ur itett c. Inna-as :

– Rfed̲ hiyni-nnem, rwiy.

Haqqel nettaţ, herfed̲ ţţbeq, ţɛudd ţiḥebba, annak̲ hicţ lah[117] ţetweč ; ayyay llan, hiyni ur ţetwača aked̲ ţicţ. Henna-as d̲i lweqţ-d̲in :

واه واه!
فرغ قلبي من هواه
كما فرغ التمر من نواه!

Wah wah !
Ifrey ul-inu sug maxluq-aya
ammek̲ ifrey wayyay si hiyni !

Ţecheg, irya rruḥ-nnes.

Iqqim netta itxammam ald̲ ga ad̲ irewеḥ unilti. Inna-as :

– Hameţţuţ-nnek̲ ţemmuţ. Ma ţeḥwağed̲ a ak̲-t-azzney[118] s wurey d̲ uzref.

Inna-as d̲i lweqţ-d̲in unilti :

– Ak neč d̲ mmi-s n ssulţan a lliy. Usiy-d̲ ruzziy yef ţmeţţuţ-aya, xsey a t-zrey. Styima lweqţ-a, ur ttawiy si-k̲ la urey la azref. Haţa ubrid̲, ruḥ ald̲ a ţxeld̲ed̲ yer lburğ-nnes.

[114] Absence de l'affixe direct /-ţ/ dans le texte transcrit par G. Mercier (1900).

[115] Allomorphe de /-hent/ ou /-ţent/.

[116] Dans le texte transcrit par G. Mercier (1900), le /ţ/ (MS) de /ţ-issers/ est en discordance morphologique avec son coréférent /iḥebba/ (FP).

[117] Forme expressive de /la/.

[118] Variante de /wezney/.

Elle attache son cheval, le fait boire, et va chercher des dattes pour Ahmed. Elle prend soin de les compter avant de les lui servir. Il enlève le noyau, referme les dattes, les rassemble toutes et les pose. Il n'a rien mangé, et il dit à la femme :

– Emporte tes dattes, car je suis rassasié.

Elle regarde, enlève le plateau, recompte les dattes et aperçoit qu'aucune d'elles n'a été mangée ; cependant il y a un noyau, et pas une datte ne manque. Elle s'écrie :

Hélas ! Hélas !
Mon cœur, par l'amour de ce jeune homme, est devenu aussi vide de souffle,
Que la datte qui est privée de son noyau !

Elle exhale un soupir et son âme s'envole.

Ahmed reste songeur, jusqu'au moment où le berger rentre.

– Ta femme est morte, lui dit-il. Si tu veux, je vais te donner son poids d'or et d'argent.

Mais le berger répondit :

– Moi aussi, je suis fils d'un sultan ; je viens pour rendre visite à cette dame et je désire la voir. Tranquillise-toi, je ne te prendrai ni or ni argent. Voici la route à suivre, va, jusqu'à ce que tu arrives au château qu'elle habite.

Iruḥ alḏ g ixleḏ ɣer lburğ, ibedd ḏug allay-nnes ḏi rrḵab, isḏell zzɣayeṯ-nnes f ṯṯaq.

Henna-as nettaṯ Rredaḥ i iskyuṯ-nnes[118] :

– Ḏell ca mata isḏurin fell-a ṯfuḵṯ, ma ḏ ssḥab neɣ zzɣayeṯ m uɛrab[119] ?

Heḏell-ḏ askyuṯ, hebiyen amnay-ay, hwella ɣer lalla-s, henna-as :

– Amnay-aya, si lliɣ lah zriɣ-ṯ[120].

Henna-as :

– Hwella[121], ini-yas ma hemseḏ ?

Hetwella henna-as :

– Ma hemseḏ ?

Inna-as :

– Cem ṯaskyuṯ, haskyuṯ lac ɣar-s llekluf. In-as i lalla : « aḏ ṯḏelleḏ aḏ ṯezreḏ a g illan ».

Heḏelleḏ nettaṯ Rredaḥ fell-as, henna-as :

يا هذا الفارس الي قعد ما بين زوج عيون
علاش تضيع روحك يا مغبون
انا تخيل عرضك يا فارس
انعت لي من النسبة واش تكون

A amnay iqqim ğar sent n ṯiṯṯawin
A cek heḏeyɛeḏ iman-nneḵ ya meɣbun
Neɛṯ-ay nnesbeṯ-nneḵ ma hemseḏ ?

[118] Allomorphe de : /askyuṯ-nnes/, /haskyuṯ-nnes/, /hiskyuṯ-nnes/, /ṯaskyuṯ-nnes/ ou /ṯiskyuṯ-nnes/.

[119] Forme rétablie de [um ɛrab].

[120] Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-ṯ/ sous l'influence de la modalité de négation /lah/.

[121] La valeur impérative de cette forme verbale est rendue plus énergique par le /h-/ au début.

Ahmed part, et, lorsqu'il arrive au château, il se lève de toute sa hauteur sur ses étriers, et projette l'ombre de sa lance sur une fenêtre. Redah, s'adressant à sa servante, lui dit :

– Regarde donc ce qui me voile la lumière du jour : est-ce un nuage ou plutôt la lance d'un Arabe ?

La servante va voir, dévisage notre cavalier, revient vers sa maîtresse et lui dit :

– C'est un cavalier, tel que je n'ai pas vu son pareil depuis que j'existe.

– Retourne, dit Redah, et demande-lui qui il est.

La servante revient et pose la question.

– Servante tu es, répond Ahmed, et une servante n'a point, que je sache, qualité pour parler ; va plutôt dire à ta maîtresse de venir elle-même, elle verra qui est là.

Redah vient voir, et dit :

Ô cavalier, qui vient poser devant deux yeux ;
Pourquoi cherches-tu ta perte, insensé ?
Mais dis-moi, je t'en conjure par ton honneur, cavalier,
Dis-moi quelle est ton origine ?

Inna-as :

انا احمد الهلايلي
المترهد بين نجوع بنات هلال
اذا عاد نهار مشالي
في يدي زغاية تعجب القتال
اذا زرقوا زوج عوالي
لا تعد الغريم على جواد و مات

Neč ḏ Aḥmed Lhalayli a g iḥlan ḏug ammas Lhalayliya.
Ma illa ḏ ass n leften, ḏug fus-inu zzyayeṭ
Ma llfey-as, wa wṭiy, rebb a irḥem.

Henna-as ḏi lweqṭ-ḏin :

انت احمد الهلايلي
طير الحر ما يد ور على الزريبة
والطير الجيد ما يولي على الوكار
بهلول يا شاقى على نخلة ما فيها تمار

Cek ḏ Aḥmed Lhalayli.
Ṭir lḥarr ur itḥawas ca yuf ṭaqlicṭ
Ṭir lğiyd ur itwella ca fell ukar
Bahlul, a wa iceqqar yuf ṭazḏakṭ ulac ḏi-s n ṭiyni.

Inna-as netta :

نطلب الرب العلي
يعطينا المطر تجي ساحتنا بالعشب وانوار
لنشبعوا من كل اثمار

A neṭleb rebbi a ayen-yuc ṭameṭna
Aḏ iymi laḥcic ḏ nnwar
Aḏ nerwa laṭmar

Il répond :

Je suis Ahmed le Hilalien,
Redouté entre tous dans les tribus des Hilaliens.
J'ai en main une lance qui se plaît à donner la mort.
Lors même qu'il m'attaquerait avec deux pointes de lance,
L'ennemi ne saurait compter que sur son coursier et il meurt !

Elle lui dit :

Tu es Ahmed le Hilalien ?
L'oiseau noble ne rôde pas autour de la zeriba[122] *;*
Le faucon généreux ne vient pas tourner autour des nids.
Insensé ! Pourquoi te donner tant de peine pour un palmier sans dattes ?

Il lui répond :

Je demande au Maître Elevé de nous donner la pluie
Qui couvrira notre pays de pâturages et de fleurs ;
Et nous pourrons nous rassasier de toute sorte de fruits.

[122] Enclos pour les bestiaux.

Henna-as nettaṭ :

احنا النساء كيف الحرير
ما ينقلنا غير التجار

Nečenti ṭisedṇan am lḥarir
U yen-refḍen yir ttuğar

Inna-as ḍi lweqṭ-ḍin Aḥmed Lhalayli :

عندي ما يضدك في بنات هلال
لباسات حرير الأدنس صبغوه في الخوابي

Yar-i ṭihlaylyin am cem,
Raḍent yir lḥarir iṣebyen ḍi lexwabi
Hesseflеḍ-ḍ-ay a Rredaḥ, ya lmeḍheb m Bni Mzab !

Iḍerren ixf uyis-nnes, yuyir. Henna-as ḍi lweqṭ-ḍin :

انا جنسة و انت لي غراس
انا نخلة وانت لي قصاص
انا غنم وانت لي كداس
انا تخيل عرضك يا العود الازق
اقلب راسك الغضبة ما بين الناس

Neč ḍ ččint, cek ay a iyersen[124]
Neč ḍ ṭazḍaḳṭ, cek ay a hibbin[125]
Neč ḍ aserεufṭ, cek ay a inyan[126]
Neč ṭxil εerḍ-k,
Ḍren-ḍ ixf-nnek hwellaḍ yar-i[127].

---

[124] Variante syntagmatique de /a ay-yersen/.

[125] Variante syntagmatique de /a ay-hibbin/.

[126] Variante syntagmatique de /a ay-inyan/.

[127] Variante syntagmatique de /Ḍren-ḍ ixf-nnek aḍ hwellaḍ yar-i/.

Redah :

Nous autres femmes, nous sommes comme la soie ;
Seuls, les marchands fortunés savent nous manier.

Ahmed le Hilalien dit alors :

J'en ai qui te valent parmi les filles de Hilal,
Vêtues d'une soie précieuse que l'on a teinte dans de grandes cuves ;
Ceci de ta part est une mauvaise action, ô Redah, ô cinquième rite !

Et tournant la tête de son cheval, il s'en va. Mais elle le rappelle :

Je suis une orange, et tu es celui qui m'ouvre ;
Je suis un palmier, et tu es celui qui coupe mes régimes ;
Je suis un bétail, et tu es celui qui m'égorge ;
Je suis ... par ton honneur ! ô cheval gris ! ...[127]
retourne la tête... Il n'y a plus de colère entre nous.

[127] Cette partie de poésie montre clairement que la traduction française est faite à partir du texte arabe.

Henna-as i iskyuṯ :

– Hwa rezm-as lbab aḏ yaḏef.

Hessiḏf-iṯ, heqqen yis-nnes, yuli ɣar-s, heleqqa-ṯ-iḏ, hesellem fell-as, netta issuḏn-it, nettaṯ hessuḏn-iṯ. Yḏun is snin, sekren s lemḥabbeṯ, ṯlaṯa m ussan ur kkren c.

Ass-ḏin wis laṯa[128] nehni kkren. Inna-as Aḥmed Lhelayli i iskyuṯ :

– Awi-yay-ḏ aman aḏ ẓelleɣ.

Heqqel ɣar-s askyuṯ heḏsa. Inna-as :

– Mata cem heḏsiḏ, a haskyuṯ ?

Henna-as :

– Helṯ ayam cek ur ṯẓelleḏ ca !

[128] Allomorphe de /ṯlaṯa/.

Elle, dit à la servante :

– Descends, ouvre-lui la porte, fais-le entrer.

La servante le fait entrer et attache son cheval, tandis qu'il monte chez Redah. Celle-ci vient à sa rencontre et lui donne le salut ; il l'embrasse, elle lui rend son baiser. Ils tombent tous deux, ivres d'amour, et pendant trois jours ne se relèvent pas.

Le troisième jour ils se lèvent, et Ahmed le Hilalien dit à la servante :

– Apporte-moi de l'eau pour faire la prière.

Elle le regarde et éclate de rire.

– Qu'as-tu donc à rire, servante ?

– Depuis trois jours, dit-elle, tu n'as point prié !

6. Haqṣiṯ m uryaz ḏ ṯqellalṯ n zziṯ*

Ziḵ illa uryaz ɣar-s hazemmurṯ, yuwi-ḏ si-s azemmur, yeɣa si-s zziṯ, ičur si-s aqellalṯ, iɛellq-it n yis nni[129] ujerṯil ḏi g iteṯṯes.

Ass sug ussan yeṭs ɣuf ujerṯil-aya, iḇḏu ixammem ḏug ul-nnes, inna : « a ḏeča aḏ ruḥeɣ ɣer ssuq, aḏ zenzeɣ zziṯ-aya. Incaḻḻah aḏ zenzeɣ s rebɛa n ṯeryalin, u aḏ sɣeɣ sent n ṯɣeṯṯen. Ḏi lweqṯ-aya ṯiɣeṯṯen tarwent, imḵen a ay-arunt sen n iɣayḏen. Iɣayḏen aḏ igɛemren, aseg°as aḏ yilen a ay-arun cawiṯ n ṯamzyanṯ. Mmi-s n uma aḏ israḥ ḏ anilti hiɣeṯṯen-ay. Neč a as-uceɣ hayriṯ-aya aḏ yuṯ i-s lxuyan, neč a h-slemḏeɣ mammeḵ aḏ yuṯ aḏ issiḏu lxuyan. »

Ittuṯlay, itbedda, irfeḏ hayriṯ illan s man-s aḏ yuṯ i-s lxuyan, iḥḵem ṯaqellalṯ ḏi hella zziṯ. Heṛṛez, hwezzeɛ zziṯ ɣuf uɛlaw-nnes. Iruḥ-as haserɛuft[130], ḏ uɛlaw-nnes imsex.

---

* Racontée par Ahmed ben El Mokhtar de T'koukt.

[129] La structure et le signifié du syntagme /…n yis nni…/ – correspondant dans la traduction de G. Mercier (1986 : 39) à 'au-dessus' – sont inconnus à nos informateurs. Seule la préposition /nni/ ('sur') y est reconnaissable.

[130] Incohérence d'accord morphologique de genre entre /iruḥ-as/ (M) et /haserɛufṯ/ (F).

Histoire de l'homme et de la jarre d'huile

Jadis un homme possédait un olivier qui lui rapportait des olives dont il faisait de l'huile. Il en remplit une jarre qu'il suspendit au-dessus de la natte où il avait l'habitude de coucher.

Un jour qu'il reposait sur cette natte, il se mit à réfléchir et se dit à lui-même : « Demain, j'irai au marché pour vendre cette huile. S'il plaît à Dieu, j'en retirerai quatre réaux et j'achèterai deux chèvres. A cette époque, les chèvres mettent bas et elles me donneront peut-être deux chevreaux. Ceux-ci grandiront, et l'année prochaine ils m'enfanteront un petit troupeau. Le fils de mon frère sera le berger de ces chèvres. Je lui donnerai cette matraque pour frapper les voleurs ; et je lui montrerai comment il doit s'y prendre pour les jeter à terre ».

Tout en parlant, il se leva et prit la matraque qui était à côté de lui. Il la brandit en l'air pour frapper les voleurs ; mais il atteignit la jarre qui contenait l'huile. Celle-ci se cassa, et l'huile se répandit sur son burnous. Il avait perdu son troupeau, et ses vêtements étaient salis.

7. Haqṣiṯ m uεraben ḏ icawiyen*

Ḏi leεwam iεeddan yuɣir lmiεḏ m uεraben ḏ icawiyen ssuren. Ruḥen ɣer yiğ m uryaz yeɣ-asen ṯwala. Ur ṯujiḏ ca ziḵ alḏ i hen-yuɣa iḏes. Hujeḏ hwala, yus-ḏ uryaz ḏ cawi a hen-isekker aḏ ruḥen aḏ čen, yuf-ihen ssuren uεraḇen ḏ icawiyen. Iḥwağ aḏ isekker-ḏ icawiyen u aḏ yeğ iεraben. Ixammem mammeḵ aḏ yeɣ, ibḏu iḏekkam-ihen s uḏarnnes. Humi g inna : « menhu », wi as-innan[131] : « neč », u a as-ini : « kker aḏ ṯečeḏ » ; wi as-innan : « ana », wa a as-ini : « rged hna ». Itegg-asen amm-in alḏ i g isker icawiyen yeğ iεraḇen. Yuwi icawiyen čin amensi.

Ixzer bab n ṯwala, annaḵ yuḏan ḏrusṯ, inna-as :

– Cek a wa ḏ-isker leεbaḏ. Mani illan iyeḏ ?

Inna-as :

– Ğiɣ-hen ṭsen.

Inna-as :

– Maɣef u hen-ṯsekkreḏ ca ?

Inna-as :

– Ḥwağeɣ aḏ čen icawiyen amensi u aḏ nsen uεraben amm-in.

Inna-as bab n ṯwala :

– Maɣef ?

Inna-as :

– Ɛlaxaṭer ḏima tqejjamen uεraben f icawiyen. Ḥwağeɣ aḏ xelfeɣ si-sen ddura-aya.

---

* Racontée par Ahmed ben Mokhtar.

131 L'affixe indirect /s-/ est un allomorphe de /as-/.

Histoire des Arabes et des Chaouis

Au temps jadis, un groupe d'Arabes et de Chaouis voyageaient ensemble. Ils arrivèrent chez un homme qui leur prépara la *diffa* ; mais comme celle-ci tardait, le sommeil les prit et ils s'endormirent. Lorsque le repas fut prêt, un Chaoui se disposa à réveiller les hôtes pour les inviter à manger. Voyant qu'Arabes et Chaouis étaient confondus, il résolut de faire lever les seconds et de laisser dormir les premiers. Après avoir réfléchi à la manière de s'y prendre, il se mit à les pousser successivement du pied, disant à chacun : « Qui est là ? ». Quand le dormeur répondait : « Moi », en tachawit, il disait : « Lève-toi et va manger ». Si au contraire on lui disait : « Moi », en arabe, il répliquait : « Reste couché ». Il continua ainsi jusqu'à ce que tous les Chaouis se levèrent et allèrent prendre part au repas.

Le maître de la maison s'aperçut alors que ses hôtes étaient peu nombreux :

– Où sont donc les autres ?, dit-il à l'homme qu'il avait envoyé pour les réveiller.

– Je les ai laissés dormir, répondit celui-ci.

– Et pourquoi ne pas les avoir fait lever ?

– J'ai voulu que les Chaouis prennent part au repas tandis que les Arabes restent couchés.

– Pourquoi cela ?

– Parce que les Arabes se moquent continuellement des Chaouis. J'ai voulu en laisser quelques-uns derrière moi.

8. Haqṣiṯ n leɛbaḏ tiraren rrunda*

Iḏ seg iḏan, ṯlaṯah[132] n leɛbaḏ tqeṣṣaren iḏ jmiɛ, tiraren rrunḏa[133]. Yeṭs yeğ si-sen, qqimen sen tiraren am ziḵ ; ssensen leɛfiṯ, qqimen tiraren ḏi hallasṯ. Iḏekkem yeğ wa iṭsen uɛs aḏ yaḵi. Irfeḏ ixf-nnes, isl-asen yeğ iqqar : « rrunḏa », yeğ iqqar : « waḥḏa », yeğ iqqar : « rcem », inna-asen :

– Ḵenwi ḏa ur ṯucim hettirarem ?

Nnan-as :

– Nettirar.

Inna-asen :

– Bḥal ṯallasṯ, lac leɛfiṯ.

Nnan-as :

– Araḥa, atta leɛfiṯ ṯreqq.

Inna-asen :

– A cumi mala ḏeryley !

---

* Racontée par Si Mostefa ben Mahmoud des Oulad Saoula, deira de T'koukt.

132 Forme expressive de /ṯlaṯa/.

133 « Rounda » est un jeu de cartes également joué au Maroc.

Histoire des joueurs de rounda

Trois hommes passaient une fois la nuit de compagnie. Ils jouaient à la rounda. L'un d'eux s'endormit bientôt et les deux autres continuèrent à jouer ; ils éteignirent le feu et jouèrent dans les ténèbres. L'un d'eux poussa celui qui dormait pour le réveiller. Notre dormeur, levant la tête, les entendit causer ; l'un disait : Rounda, l'autre disait : Une, ou disait : Marque.

– Vous jouez donc encore ? , demanda-t-il.

– Nous jouons, lui répondit-on.

– Mais vous êtes, je crois, dans l'obscurité, il n'y pas de feu.

– Si, voilà le feu qui brûle.

– Malheur à moi !, s'écria notre homme, je suis donc devenu aveugle !

9. Haqṣiṯ n iya itemxaṣamen ɣuf ṯḥabbuḵṯ n lǧuz*

Ḏi zaman amzwaru llan sen n ḏrari tiraren. Ufin ṯaḥebbuḵṯ n lǧuz, nnuɣen fell-as. Izr-ihen umčuḵ ḏ ameqᵒran, inna-asen :

– Ɣef mata hennuɣem ?

Issiwel ɣer-s humčuḵ[134], inna-as :

– Neč zriɣ ṯaḥebbuḵṯ-aya ḏ amzwaru, win irefḏ-it zzaṯ-i.

Inna-asen humčuḵ ameqᵒran :

– Ruḥeṯ ṯazzalem[135] ! Wa iɛeddan, a t-yawi.

Ruḥen nehni, netta yebḏa ṯaḥebbuḵṯ, ul-nnes ič-iṯ, iwc-asen kull yiğ azyin si leqcur.

Amm-in ɣeya illan ḏi lxeṣmeṯ ; nehni aḏ awin ttɛeb, lfayṯ yuwi-t ccerɛ.

* Racontée par Si Moustafa ben Mahmoud, qui avait lui-même lu l'histoire dans ben Sedira (1887 : 91).

134 Forme expressive de /umčuḵ/.

135 Variante syntagmatique de /Ruḥeṯ a ṯazzalem !/.

Histoire de ceux qui se disputèrent pour une noix d'amande

Au temps jadis, deux enfants jouaient ensemble. Ils trouvèrent une noix et se disputèrent pour l'avoir. Un enfant plus âgé les aperçut et leur dit :

– Pourquoi vous battez-vous ?

– C'est moi, lui répondit l'un des deux, qui ai vu le premier cette noix, mais mon camarade l'a ramassée avant moi.

– Eh ! bien, répondit le plus grand, courez tous deux, et celui qui arrivera le premier la gagnera.

Ils partirent ; pendant ce temps, notre juge fendit la noix. Il en mangea le cœur, et donna à chacun la moitié de l'écorce.

Il en est de même des plaideurs d'un procès : ils n'en rapportent que la fatigue, et tout le bénéfice est pour la justice.

10. Haqṣiṭ m ubuḏrim ḏ war*

Ziḵ illa war ḏ ameqᵒran igɛmer, ur ɣer-s ca leqḏer aḏ ihyara luḥuc[136]. Ixammem mammeḵ aḏ isawa aḏ yeɣa lḥilṭ aḏ yeč luḥuc. Iruḥ ɣer ifri ḏ ameqᵒran, yuḏef ḏi-s, yeɣa iman-nnes ur izemmir[137]. Tḏellan-ḏ fell-as luḥuc teqqlen mata illa ca. Wa ra aḏ yasen ɣar-s w a h-yeč.

Ass-ḏin yus-ḏ ɣar-s ubuḏrim, inna-as :

– Mata hellid ca, a sulṭan n luḥuc ?

Inna-as war :

– Aḏef ḏawra. Mata ɣer terɛiḏ ?

Inna-as :

– Terɛiɣ ɣer lğerreṭ ddi itaḏfen ɣar-k la-bas, lğerreṭ ḏ-irrayen ulac.

Wa illan mizray, ur itegg lḥajṭ b-ɣir a ḏeg ixammem ḏug ul-nnes ṭeḥla neɣ ur ṭeḥli ca.

---

* Extraite de Hanoteau (1858 : 258) et traduite en chaouia par Ahmed ben Mokhtar.

136 Structure alternative de /…aḏ ihyara ɣef luḥuc/ avec la préposition /ɣef/.

137 Variante syntagmatique de /…ur izemmir c./, structure négative à deuxième marque de négation.

Histoire du renard et du lion

Autrefois, un lion devenu vieux n'avait plus de pouvoir sur les animaux. Il réfléchit et chercha à inventer une ruse pour arriver à les manger. Il se rendit dans une grande caverne, s'y installa et fit semblant d'être malade. Les animaux vinrent à lui pour voir ce qu'il avait. Ceux qui entraient étaient mangés.

Un jour, le renard arriva et lui dit :

– Comment te trouves-tu, ô roi des animaux ?

– Entre, lui répondit le lion, qu'observes-tu donc ?

– J'observe les traces qui pénètrent chez toi, dit le renard, et elles sont nombreuses ; mais je n'en vois pas une qui sorte.

Une personne avisée ne fait jamais une chose sans se demander si elle doit lui être avantageuse ou nuisible.

11. Haqṣiṭ m umčuḵ ḏ uryaz yuya abriḏ*

Hamčuḵ ḏ amzyan yuḏef ṭala aḏ iɛum, ur issin ca aḏ yuṭ lɛum, iγreq. Yuγ-ḏ yiğ abriḏ isl-as itɛeyaḍ ḏi ṭala, inna-as :

– Maγef huḏfeḍ hala cek ur ṭessineḍ ca aḏ ṭuṭeḍ lɛum ?

Inna-as humčuḵ :

– Arwaḥ fukk-ay si hmettanṭ, ḏi lweqṭ-ḏin hlumeḍ fell-a[138].

Ḍira hezreḍ amddukel-nneḵ iḥṣel, fukk-iṭ si hmettanṭ, ḏi lweqṭ-ḏin hlumeḍ fell-as[139].

---

* Traduction berbère faite par Ahmed ben Mokhtar à partir d'une fable (en tachawit de l'Oued-Abdi) provenant de *Loqmân berbère* de R. Basset (1890 : 170).

138 Variante syntagmatique de /...ḏi lweqṭ-ḏin aḏ hlumeḍ fell-a/ avec modalité d'aoriste /aḏ/.

139 Variante syntagmatique de /...ḏi lweqṭ-ḏin aḏ hlumeḍ fell-as/ avec modalité d'aoriste /aḏ/.

Histoire de l'enfant et du passant

Un jeune enfant entra dans un étang pour s'y baigner, mais, ne sachant pas nager, il allait se noyer, lorsqu'un homme qui passait sur le chemin entendit ses cris.

– Pourquoi, lui dit le passant, es-tu entré dans cet étang, sans savoir nager ?

– Venez, répondit l'enfant, arrachez-moi d'abord à la mort, et vous m'adresserez ensuite votre réprimande.

Quand vous voyez un de vos amis dans une situation critique, sauvez-le d'abord, et vous le blâmerez ensuite.

12. Haqṣiṭ n ṭmettanṭ ḏ wa ḏ-ittawin isγaren

Aryaz ḏ aciban ḏ aziwali ixeddem isγaren iznuza.

Ass sug ussan iγleb, iεya si lexḏemṭ-nnes, ixleḍ azyin m ubriḍ, ixebbeḍ isγaren ḏi hmurṭ, inna : « a rebbi εyiγ si lexḏemṭ-aya ! »

Ilaγa hmettanṭ, inna-as :

– Arwaḥ awi-γay.

Hus-ḏ γer-s hmettanṭ, henna-as :

– Mata ṭeḥwağeḍ ? Ha neč ay.

Inna-as :

– Tlaγiγ-cem aḏ ṭrefḏeḍ ḏi hyera-ynu isγaren.

Amm-a yuḏan ukull ; ḥwağen aḏ ilin ḏ iziwaliyen ula aḏ mmṭen.

Histoire de la mort et du bûcheron

Un homme vieux et misérable ramassait du bois et le vendait.

Un jour, fatigué par ce travail, il déposa son fagot au milieu du chemin et dit : «Ô mon Dieu, je suis brisé par ce labeur ! ».

Il appela alors la mort et la pria de l'emporter. Celle-ci arriva en disant :

– Que me veux-tu ? Me voici.

– Je t'ai appelée, répondit le bûcheron, pour te prier de m'aider à porter ce fagot.

Il en est ainsi de tout le monde. Les hommes préfèrent une condition misérable à la mort.

13. Haqṣiṭ n ṭayerziẓt ḏ ifk̲er*

Mxaṭren ğar-asen ṭayerziẓt ḏ ifk̲er. Ṭayerziẓt heqqar-as :

– Neč ag itazzalen fell-ak̲.

Ifk̲er inna-as :

– Neč ag itazzalen fell-am.

Henna-as :

– Aya a nemsizzel waha niɛedda[140].

Uzzlen ɣer uḏrar wah ah ixelḏen ḏ amzwaru. Ayerziẓt heggur, herettaɛ, heteṭṭes. Ifk̲er ittazzal, ur itɛeṭṭal ca. Hayerziẓt heqqar : « ani kkreɣ aḏ xelḏeɣ zzaṭ-s. » Hekker annak̲, ħliyen ifk̲er ṭura aḏ ixleḏ aḏrar, hebḏu hetazzal nezha. Ixleḏ ifk̲er zzaṭ-s. Henḏam ṭayerziẓt henna : « neč ṭabehluḷt a lliɣ, ğehleɣ ifk̲er iɛedd-ay ! »

Wi issnen iman-nes ḏ asḥiḥ, ur istḥaqer ca wi illan ḏ aḏɛif.

---

* G. Mercier (1896 : 45) indique que cette histoire est traduite en berbère par Ahmed ben Mokhtar à partir du texte de La Fontaine.

[140] Selon G. Mercier (1896 : 45), ce syntagme est une variante de /…waha iɛeddan./.

Histoire du lièvre et de la tortue

Le lièvre et la tortue firent un jour une gageure.

– Je cours mieux que toi, dit le lièvre à la tortue.

– Non, c'est moi qui cours mieux que toi, répondit celle-ci.

– Eh ! Bien, dit le lièvre, courons donc tous deux, et nous verrons.

Ils se dirigèrent vers une montagne et coururent à qui arriverait le premier. Le lièvre tantôt marchait, tantôt broutait ou s'endormait ; la tortue courait sans s'interrompre. « Si je me lève, pensait le lièvre, j'arriverai avant elle ». Il se leva quand il la vit près d'atteindre la montagne et se mit à courir avec force. Mais la tortue arriva avant lui. Il se repentit alors : « Insensé que je suis !, se dit-il, j'ai méprisé la tortue et elle m'a devancé ! ».

Celui qui a confiance dans sa force ne doit point mépriser pour cela un adversaire plus faible.

14. Le vieillard à marier*

Ḍi ul n zman illa uryaz ḏ ameq°ran ɣer-s sebɛa n ṯarwan-nnes[141], hemmuṯ-as imma-ṯsen, iqqim ḏ aǧal. Ass sug ussan heqqimen harwan-nnes jemlen i sebɛa-yhen, hebḏun tuṯlayen. Isiwel umzyan-nsen, inna-asen i ayṯma-s :

– Aylaw[142] a nzenzeṯ hiɣeṭṭen-nnaɣ[143] aḏ nawi ḏi-sent iḏrahmen u a nsercel is-sen i baba-ṯnaɣ.

Wellan beddlen huṯlayṯ ɣef lḥwayeǧ heyeḍ. Ziɣ isl-asen baba-ṯsen ga ittuṯlayen f lbiɛ n ṯɣeṭṭen, issiwl-ḏ ɣer-sen, inna-asen :

– A harwa-ynu, uṯlayṯ f lbiɛ n ṯɣeṭṭen.

* G. Mercier (1896 : 46) écrit que ce récit, dont le titre n'est pas indiqué en tachawit, est une imitation du conte donné par A. Hanoteau (1858 : 262) dans *Grammaire kabyle*.

141 Allomorphe de /ṯarwa-nnes/.

142 Expression cohortative.

143 Allomorphe de /-nneɣ/ et de /-nna/.

Le vieillard à marier

Au temps jadis un vieillard avait sept enfants ; leur mère mourut, et il resta veuf. Un jour, ses sept enfants se trouvant réunis engagèrent la conversation. Le plus jeune dit à ses frères :

– Vendons nos chèvres, et avec l'argent que nous en retirerons nous pourrons marier notre père.

Puis ils changèrent de conversation. Mais le père avait entendu la proposition du plus jeune :

– Ô mes enfants, leur dit-il, parlez encore de la vente des chèvres.

15. Aventure de chasse*

Iqar-ak[144] leɛwamin, iruḥ uryaz ḏ aṣayaḏ ixleḏ lɣabeṯ, iqqim, ibiyen sen n iran, yiğ ḏ awṯem, hicṯ ḏ ṯawṯemṯ ; ibiyn-ihen ṭsen. Nettah[145] iqqim, annak̲ hawṯemṯ hekker huyir, hawṯem[146] iqqim iṭes. Ṯexleḏ hawṯemṯ acɛibṯ, hufa ilef. Iry-ḏ ilef, iqren ḏi hyera-nnes. Hwella-ḏ ɣer war, heṭs s man-s. Yuk̲i war ibedd f iman-nnes, isfuḥ ḏi-s, yufa ḏi-s riḥeṯ n ilef. Ikker iṯmeɣɣed, yuṯ-it, inɣ-it, iḏfer lğerreṯ-nnes alḏ ga yufa ilef ḏug umk̲an-nnes. Ibḏu itnuɣ netta iḏ-s. Iɣleb war ilef. Iqqel ilef, annak̲ iɣelb-iṯ war, iruḥ imerreɣ ḏi hala ulamus, iwella-ḏ ɣer war, ɣerni itnuɣ netta iḏ-s. Ar ḏira yuṯ ilef annak̲ ak fus-nnes, imeslex sug luḏ. Ikker iɣleb ilef ar, inɣ-iṯ. Ga g ibiyen uryaz ar immuṯ, isiwel inna-as :

– Ah ilef itetten hikečawin, henɣiḏ siḏi-k̲ !

Ikker ilef ḏir yus-ḏ ɣer uryaz ; aryaz irwel, yuli ḏig ixf n ṯayḏa. Yus-ḏ ilef iqqim-as ḏug allaɣ n ṯayḏa. Ikker uryaz-ḏin yuṯ-iṯ s lbarud, igguma buldun aḏ yaḏef ḏi-s ; iḥma leɛyaṭ ḏig ixf n ṯayḏa. Fzaɛent ɣar-s yuḏan[147], nnan-as :

– Mata illan ?

Inna-asen :

– Aṯa ilef iqqim ḏug allaɣ n ṯayḏa.

Ikker ilef ibiyen yuḏan, irwel. Usin-ḏ yuḏan ɣer uryaz, sehwan-ṯ-iḏ seg ixf n ṯayḏa, nnan-as :

– Mammek illan qaṣeṯ-nnek̲

Inna-asen haqṣiṯ-nnes.

---

* Ahmed ben Mokhtar affirme l'authenticité de ce conte dont le titre n'est pas indiqué en tachawit.

[144] Opérateur narratif.

[145] Forme expressive de /netta/.

[146] Forme expressive de /awṯem/.

[147] Discordance morphologique entre le genre de l'indice de personne /-nt/ (3FP) de la forme verbale /fzaɛent/ et le complément explicatif /yuḏan/ (pluriel masculin).

Aventure de chasse

On raconte qu'il y a quelques années, un chasseur se mit en route, et, arrivé dans la forêt, y aperçut deux lions, mâle et femelle, qui dormaient. Il s'arrêta et vit bientôt la lionne se lever et partir, tandis que le lion continua son somme. Arrivée à un ravin, cette lionne trouva un sanglier qui se leva et la couvrit ; puis elle revint se coucher auprès du lion. Celui-ci s'éveilla, et, flairant sa femelle, y trouva l'odeur de sanglier. Il s'étira alors, puis la battit, la tua et suivit ses traces jusqu'à l'endroit où se trouvait encore le sanglier. La lutte s'engagea entre eux et le lion eut l'avantage ; mais, se voyant battu, le sanglier alla se rouler dans une mare de boue, puis revint auprès du lion et le combat continua. La patte de ce dernier, chaque fois qu'il portait un coup à son adversaire, glissait sur la boue. Finalement, le sanglier vainquit le lion et le tua. Ce que voyant, le chasseur se prit à dire :

– Ô sanglier, mangeur de petits vers, tu as tué ton seigneur !

L'animal se retourna alors contre l'homme qui prit la fuite et monta au sommet d'un pin. Le sanglier s'arrêta au pied de l'arbre, et le chasseur lui envoya une balle qui ne put pénétrer ; puis, il poussa des cris perçants du haut de l'arbre. Des gens accoururent, demandant :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Le chasseur leur répondit :

– Voilà le sanglier assis au pied de l'arbre.

Le sanglier, voyant du monde, prit la fuite. On fit descendre l'homme du haut de son pin et on lui posa des questions. Le chasseur raconta son histoire.

16. Harun Rracid ḏ Ğeεfer Lbranḵi*

Llan sen n iryazen, yeğ si Fas, yeğ si Maṣer, ḏ imddukal. Yus-ḏ wa n Fas aḏ iḥiğ, ixleḏ ɣer umddukel-nnes ḏi Maṣer, iεedda, yuyir ɣer lḥiğ, iruḥ-ḏ ɣer Fas. Ixleḏ ɣer humeṭṭuṭ-nnes[148], iεawḏ-as, inna-as ɣar-i amddukel ḏi Maṣer iḥla. Imal-ḏini, iwella aḏ iḥiğ, henna-as hameṭṭuṭ-nnes :

– Aḏ uyireɣ iḏ-iḵ.

Xelḏen-ḏ Maṣer ɣer umddukel-nnes, henna-as :

– Neč ur zmireɣ, ur gureɣ ca, aḏ qqimeɣ ḏayi ɣer umddukel-nnek al ṭruḥeḏ.

Ikker iğ-it ḏinni, irni sen iqellalen čuren ḏ[149] lmal, ɣeɣa imawen-nsen ṭisenṭ. Netta yuyir, hameṭṭuṭ heqqim-ḏ f iman-nnes, hwella-ḏ ṭasḥiḥ, henna-as i umddukel m uryaz-nnes :

– Ɣer-ḵ a ḏ-usiɣ. Sliɣ iss-k ḏ aryaz iḥlan, usiɣ-ḏ ɣar-k. Ḥwağeɣ a c-aɣeɣ. Ruḥ awi-ḏ lmεellem aḏ yeṣneε hameṭṭuṭ m usɣar, awi-ḏ ḏ lkettan, ḵeffen-t[150], heḏefen-t[151], hiniḏ[152] hemmuṭ bac a c-aɣeɣ. Henna-as : Iqellalen-aɣa ḏ lmal a ḏi-sen.

Ikker iks lmal-ḏini, ičur iqellalen ṭisenṭ[153].

Iruḥ-ḏ umddukel-nnes si lḥiğ, inna-as :

– Hameṭṭuṭ-nneḵ hemmuṭ.

Inna-as :

Uc-aɣ-ḏ iqellalen hi ḏin ğiɣ ɣar-ḵ[154]. Iruḥ isseɣ-as-hent. Netta iqqel ɣer-sent, yuf-ihen ḏ ṭisenṭ, inna-as :

* Racontée par Belkassem ben Othman de T'koukt.

148 L'état d'annexion est marqué ici par un /-u-/.

149 Remplace la préposition usuelle /s/.

150 Allomorphe de /ḵefn-it/.

151 Allomorphe de /ḏefn-it/.

152 Selon nos informateurs, la modalité d'aoriste /aḏ/ est indispensable ici.

153 Variante syntagmatique de /...ičur iqellalen s ṭisenṭ/.

154 Variante syntagmatique de /...iqellalen-ḏin hi ğiğ ɣar-ḵ/ dont /hi/ est un allomorphe expressif du subordonnant /i/.

Haroun Errachid et Dje'fer El-Branki

Deux hommes, l'un de Fas, l'autre du Caire, étaient amis. Le premier partit un jour en pèlerinage ; il visita son ami au Caire, fit le pèlerinage, puis revint à Fas. Arrivé auprès de sa femme, il lui raconta qu'il avait pour ami au Caire un homme de bien ; et l'année suivante, comme il repartait en pèlerinage, sa femme lui déclara qu'elle voulait l'accompagner.

Il alla avec elle jusqu'au Caire, chez son ami.

– Je suis malade, lui dit alors sa femme, et ne veux pas aller plus loin ; j'attendrai ici votre retour, chez votre ami.

Il la laissa donc, et lui donna deux jarres pleines d'argent à l'ouverture desquelles il mit du sel. Dès qu'il fut parti, sa femme se leva et redevint bien portante. Elle dit alors à l'ami de son mari :

– Je suis venue chez vous, ayant entendu dire que vous étiez un homme de bien ; je veux vous épouser. Allez chercher un ouvrier qui fabriquera une femme en bois. Apportez aussi de la cotonnade, faites un linceul, enterrez cette femme et dites que je suis morte. De la sorte, je pourrai vous épouser. Voici des jarres qui contiennent de l'argent.

Il fit comme elle avait dit, puis enleva l'argent qui était dans les jarres et les remplit de sel.

Quand son ami rentra du pèlerinage, il lui apprit la mort de sa femme.

– Donnez-moi alors les jarres que j'ai laissées chez vous, dit l'habitant de Fas.

Le Cairiote les lui remit ; il les examina, et vit qu'elles étaient pleines de sel.

– Mani g iruḥ lmal ğiɣ ḏi-sent[156] ?

Inna-as :

– Ḏ ṯisenṯ a heğiḏ ḏi-sen.

Ruḥen ɣer cerε ɣer Harun Rracid ḏ ssulṭan. Isiwel ufasi inna-as :

– A siḏi, ğiɣ ɣer-s hameṭṭuṯ-inu, rniɣ sen iqellalen n lmal, neč ruḥeɣ ḥiğeɣ. Ruḥeɣ-ḏ, nniɣ-as : « uc-ay-ḏ hameṭṭuṯ-inu ḏ iqellalen-inu n lmal » ; inna-ay : « hameṭṭuṯ-nnek hemmuṯ, iqellalen ha hnay ṯisenṯ a g illan ḏi-sen. »

Isiwel ssulṭan inna-as i[157] umaṣri :

– Awi-ḏ ṣṣebḥaṯ-nneḵ.

Iwc-as-t. Iwc-it ssulṭan i uxḏim-nnes, inna-as :

– Ruḥ ɣer imma-s n umaṣri.

Iruḥ inna-as :

– Hatta ṣṣebḥaṯ m memmi-m, imekkn-am-t-iḏ. Iqar-am memmi-m : « seɣy-ḏ leεyal ufasi neɣ aḏ ibbi ssulṭan ixf-inu. »

Hesiwel imma-s henna-as :

– Ryi fell-a, ruḥ ɣer ssulṭan a ur ibbi ixf m memmi.

Ṯekker hameṭṭuṯ-ḏin herya ; yuwi-t uxḏim ɣer ssulṭan. Inna-as ufasi ḏi lweqṯ-ḏin :

– Uc-ḏ iqellalen-inu n lmal.

Inna-as umaṣri :

– Ḏ ṯisenṯ ah[158] heğiḏ ḏi-sen.

Isiwel ssulṭan inna-as :

– Awiṯ-ay-ḏ iqellalen a hen-zreɣ.

Uwin-as-hent. Inna-asen :

– Lmarṯ n iḏrahmen bayn, ha n ṯisenṯ bayn.

Iqqel ḏi-sen, yuf-ihen anis hersa hisenṯ ḏ ṯamellalṯ, anis rsin iḏrahmen ḏ azizaw. Inna-asen :

– Lḥaqq ufasi. Inna-as :

– Awi hameṭṭuṯ-nneḵ, rni-ḏ iḏrahmen-nneḵ.

---

156 Variante syntagmatique de /…lmal a ğiɣ ḏi-sent ?/ avec le subordonnant relatif /a/.

157 Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1896).

158 Allomorphe expressif du subordonnant /a/.

– Qu'est donc devenu, dit-il, l'argent que j'y avais laissé ?

– Il n'y avait que du sel, répondit son ami.

Ils allèrent soumettre leur différend à la justice, chez Haroun Errachid, le khalife.

– Monseigneur, lui dit l'habitant de Fas, j'ai laissé chez cet homme ma femme avec deux jarres d'argent. Je suis allé en pèlerinage, et, à mon retour, je l'ai prié de me remettre ma femme et mon bien. Il m'a dit : « Votre femme est morte ; quant aux jarres, les voici, il n'y a dedans que du sel. »

Le prince ordonna à l'habitant du Caire de lui donner son chapelet, et, l'ayant pris, il le remit à l'un de ses serviteurs en disant :

– Allez chez la mère de cet homme, au Caire.

Le serviteur se rendit auprès de cette femme et lui dit :

– Voici un chapelet que votre fils vous envoie. Il vous prie de faire sortir la femme du Fasi, sans quoi le sultan lui coupera la tête.

– Sortez, dit alors la mère du Cairiote à la femme de son ami, et allez trouver le sultan afin qu'il ne coupe pas la tête à mon fils.

Cette femme sortit, et le serviteur la conduisit au khalife.

– Rendez-moi maintenant mes deux jarres d'argent, dit le Fasi à son adversaire.

– Vous n'y avez laissé que du sel, répondit celui-ci.

Le sultan donna l'ordre d'apporter les deux jarres pour les voir.

– L'argent et le sel doivent chacun avoir laissé une marque, dit-il.

Il regarda à l'intérieur, et vit en effet que la place du sel était blanche, tandis que celle de l'argent était bleue.

– Le droit est du côté du Fasi, dit-il, qu'il emmène sa femme et emporte son argent.

Ikker ufasi yuwi hameṭṭuṯ ḏ iḏrahmen-nnes, yuyir.

Isiwel ssulṭan inna-as i Ǧeɛfer :

– Laḥq-iṯ ! Ma irya si haqliɛṯ, ibbi ixf n ṯmeṭṭuṯ-nnes, aṯay ḏin ḏ awṯem ; uɛ-ṯ-iḏ a as-wceɣ iḏrahmen. Ḏa ur t-inɣi ca, uɛ-ṯ-iḏ a h-njeɣ ḏi lḥabs ɣef ṭul leɛmer-nnes.

Iḏefr-iṯ Ǧeɛfer, yuf-iṯ inɣ-it, inna-as :

– Iqar-ak ssulṭan wella-ḏ.

Iwella ɣer ssulṭan, iwc-as iḏrahmen, inna-as :

– Ruḥ aḏ ṯruḥeḏ hamurṯ-nnek [159].

[159] Variante syntagmatique de /Ruḥ aḏ ṯruḥeḏ ɣer hamurṯ-nnek./.

L'habitant de Fas obéit et partit.

– Suivez-le, dit le sultan à Dje'fer. Si, une fois sorti de la ville, il coupe la tête de sa femme, ce serait le fait d'un mâle ; ramenez-le ici, que je lui donne de l'argent. Si, au contraire, il ne la tue pas, ramenez-le également ; je le mettrai en prison pour le reste de ses jours.

Dje'fer le suivit et constata qu'il la tuait. Il le ramena alors au sultan qui lui donna de l'argent et le renvoya chez lui.

17. Haqṣiṭ m Beckerker ḏ lɣul*

Aryaz ḏi leɛwam iɛeddan iqqim ḏi xamṭ-nnes, ixammem inna : « a ḏeča aḏ ryeɣ aḏ ḥawseɣ ḏi lɣabeṭ ». Irfeḏ haqebbaṭ, yeɣa ḏi-s hamellalṭ, irni ḏi-s aɣerḏa. Yeɣ-it seddu-s, yuɣir. Ixleḏ lɣabeṭ itḥawes, yufa ifri ḏ ameqᵒran, yuḏef ḏi-s, yufa ḏi-s lɣul. Inna-as :

– Ma hemseḏ ?

Inna-as :

– Neč ḏ lɣul.

Inna-as :

– Cek mata teggeḏ ḏeg ifri-aya ?

Inna-as :

– Tawiɣ-ḏ leɛbaḏ, tetteɣ-hen[159] ḏeg ifri-aya. Ɛedda a ṭezreḏ mata illan.

Iɛedda, yufa iɛlawen n leɛbaḏ, yufa hijbiben n leɛbaḏ, yufa lemkaḥel n leɛbaḏ. Inna-as lɣul :

– Yim a nili ḏ imddukal, u la c-tetteɣ ca.

Qqimen ḏinni imddukal, guren jmiɛ. Ḏir aḏ awin ifunasen, uh[160] aḏ čen jmiɛ ; ḏir aḏ awin leɛbaḏ wah yeč lɣul waḥḏ-s[161]. Ass sug ussan, uwin-ḏ afunas ; ɣersen-as, ssmun-ṭ, lac ɣer-sen isɣaren. Inna-as lɣul :

– Beckerker, ruḥ awy-aneɣ-ḏ isɣaren a nessum aḵsum.

Yuɣir Beckerker a lɣabeṭ aḏ yawi isɣaren. Ḏeg ixleḏ lɣabeṭ, ixammem inna : « mḏara aḏ awiɣ qič n isɣaren, a aɣ-yeč lɣul aḏ ini hewiḏ-t qič ». Ikker ilwi-ḏ ari, ilemm haḏersa ṭazizarṭ, itteqn-it ḏeg ixfawen n ṭaɣḏwin. Iqqim lɣul itraǧa ḏi-s, annaḵ ur ḏ-yusi c, iḏefr-iṭ ɣer lɣabeṭ, yuf-iṭ iqqen haḏersa ḏeg ixfawen n ṭaɣḏwin, inna-as :

---

* Racontée par Ahmed ben Mokhtar.

159 Forme désassimilée de /tettexen/ dont le /x/ est le résultat d'une assimilation de l'indice de personne /-ɣ/ et le /h-/ du suffixe direct /-hen/, allomorphe de /-ṭen/.

160 Allomorphe expressif de la conjonction /u/.

161 Variante syntagmatique de /… wah aḏ yeč lɣul waḥḏ-s./ avec la modalité d'aoriste.

Histoire de Bechkerker et de l'ogre

Au temps jadis, un homme se trouvant un jour chez lui pensa : J'irai demain me promener dans la forêt. Le lendemain, il prit un sac de cuir dans lequel il plaça un œuf et un rat ; puis, le mettant sous ses vêtements, il sortit.

Arrivé à la forêt, il trouva une grande caverne dans laquelle il entra. Elle était habitée par un ogre.

– Qui es-tu ? , lui dit Bechkerker[162].

– Je suis un ogre.

– Et que fais-tu dans cette caverne ?

– J'apporte des gens pour les manger ici. Entre et tu verras ce qu'il en est.

Bechkerker entra, et découvrit en effet des burnous, des vêtements et des fusils qui avaient appartenu à des hommes.

– Reste, lui dit l'ogre, nous serons amis et je ne te mangerai pas.

Ils demeurèrent ensemble comme deux amis et sortirent ensemble. Lorsqu'ils rapportaient de leur chasse des bœufs, ils les mangeaient tous deux ; lorsqu'ils rapportaient des hommes, l'ogre seul en profitait. Un jour, ayant ramené un bœuf ils l'égorgèrent pour le faire cuire ; mais ils n'avaient pas de bois, et l'ogre dit à Bechkerker :

– Va donc nous chercher du bois pour faire cuire la viande.

Bechkerker partit, et, arrivé dans la forêt, il se dit : « Si j'en rapporte peu, l'ogre me mangera sous prétexte que je n'en ai point apporté assez ». Il se mit alors à attacher avec de l'alfa un immense fagot, liant la tête des pins. L'ogre l'attendit, puis, ne le voyant pas revenir, le rejoignit dans la forêt où il le trouva en train d'attacher la tête des arbres.

[162] Tel était le nom de cet homme.

– Mata tsawiḍ cek a Beckerker neč trağiɣ ḏi-ḵ.

Inna-as Beckerker :

– Neč ma awiɣ-ḏ qič n isɣaren, u ɣen-tɛerrimen ca. Neč ḥwağeɣ aḏ awiɣ hayḏwin-aya, a hent-qelɛeɣ, a hent-ḏ-awiɣ.

Ikker lɣul yuṯa hayḏa s uḏar-nnes, issiḏu-t, irefḏ-it ɣef iɣri-nnes, inna-as :

– Ay a nruḥ a Beckerker, hayḏa-aya ṯɛerrm-aneɣ.

Kkren uɣiren, ruḥen. Inna-as lɣul :

– Ruḥ aym-aneɣ-ḏ aman ḏug uyddiḏ ufunas.

Irfeḏ Beckerker ayddiḏ ufunas, yuɣir ɣer ṯeɛwinṯ. Ga g ixleḏ aɛwinṯ, ixammem, annaḵ ur izemmer c ayddiḏ ufunas a h-irfeḏ. Ixammem mammeḵ aḏ yeɣ, inna : « neč aḏ ḥefreɣ ṯarya aḏ truḥ ɣer ifri ».

Irağa-ṯ lɣul, annaḵ yebḏu, yus-ḏ ɣar-s, yuf-iṯ iḥeffer ṯarya, inna-as :

– Mata tḥeffreḏ a Beckerker ?

Inna-as :

– Aḏ uɛiɣ ṯarya aḏ ṯas ɣer ifri. Ayddiḏ ufunas ur n[163]-itɛerrim ca.

Ikker lɣul yuɣem ayddiḏ, irefḏ-iṯ ɣef iɣri-nnes, inna-as :

– Aya Beckerker a nruḥ.

Iḏ seg iḏan tqeṣṣaren iḏ ɣer leɛfiṯ. Yeɣa lɣul fus-nnes seddu-s, iğbeḏ[164] hilliṯ, annaḵ hezwer lwehr n ṯḥabbuḵṯ n ṯiɣni. Inna-as Beckerker :

– Mata wi-ḏin, a lɣul ?

Inna-as lɣul :

– Ṯilliṯ-inu.

Inna-as Beckerker :

– Ahḏa neč aḏ jebḏeɣ hilliṯ-inu.

Yuṯa fus-nnes ḏi haqebbaṯ, iğebḏ-ḏ aɣerḏa, inna-as i lɣul :

– Hatta hilliṯ-inu.

Iqqel ḏi-s lɣul, annaḵ s imejjan-nnes, s uleqqaḏ-nnes, s iḏaren-nnes, s uzaw-nnes, s imi-nnes, s ṯiṯṯawin-nnes.

[163] Allomorphe de /-neɣ/.

[164] Variante de /ijbeḏ/.

– Que fais-tu donc, lui dit-il, pour me laisser attendre ainsi ?

– J'ai craint d'apporter du bois en quantité insuffisante, répondit Bechkerker, et je voulais arracher ces pins pour les emporter.

L'ogre frappa un pin du pied, l'étendit à terre, puis le portant sur ses épaules :

– Viens, Bechkerker, dit-il, rentrons ; cet arbre nous suffira.

Une fois rentrés, l'ogre envoya Bechkerker chercher de l'eau dans la peau du bœuf.

Bechkerker partit, emporta la peau du bœuf, et, une fois à la source, pensa qu'il ne serait pas assez fort pour la rapporter pleine. Il réfléchit à ce qu'il avait à faire, et se dit : « Je vais creuser un canal qui ira jusqu'à la caverne ».

L'ogre l'attendit, puis, le voyant tarder, le rejoignit et le trouva en train de creuser son canal.

– Que fais-tu là, Bechkerker ?, lui dit-il.

– Je fais un canal qui ira à la caverne ; la peau du bœuf ne saurait nous suffire.

L'ogre se leva, remplit l'outre et la mit sur ses épaules.

– Viens, dit-il, rentrons.

Une fois, ils passaient tous deux la nuit autour du feu pour se distraire. L'ogre, cherchant avec sa main sous ses vêtements, en tira un pou aussi gros qu'une datte.

– Qu'est ceci ? , lui dit Bechkerker.

– C'est un pou à moi.

– Eh ! bien, répondit notre homme, moi aussi je vais prendre un de mes poux.

Il tira le rat de la musette qu'il portait.

– Voici mon pou, dit-il à l'ogre.

Celui-ci l'examina, et vit qu'il avait des oreilles, une queue, des pieds, des poils, une bouche, des yeux.

Inna-as lɣul i Beckerker :

– Ṭay ṭilliṭ-nnek̲ ?

Inna-as Beckerker :

– Ṭay ṭilliṭ-inu. Yi ḏaḏ-nnek̲ ɣer imi-nnes.

Lɣul ɣeɣa ḏaḏ-nnes ɣer imi n uɣerḏa, netta iḏerm-iṭ. Ikker lɣul irfeḏ aḥḏir si hmurṭ, iṭf-iṭ ğar iḏuḏan-nnes, imḥa-ṭ, iwella ḏ aren. Inna-as lɣul i Beckerker :

– Ṭfeɣ aḥḏir ğar iḏuḏan-inu, uɛiɣ-ṭ ḏ aren.

Inna-as Beckerker :

– Aḏ ğebḏeɣ aḥḏir a h-uɛiɣ ḏ aman.

Yuṭa fus-nnes ḏi haqebbaṭ, ijbeḏ hamellalṭ, iḥukk-it ḏug fus-nnes, ṭerrez, hwella ḏ aman. Ixammem lɣul inna : « Beckerker, neč ah[165] ugḏeɣ-ṭ ». Ixammem mammek̲ aḏ ɣeɣ aḏ ibaɛḏ fell-as.

Iḏ seg iḏan ṭsen ḏeg ifri. Ikker lɣul ibedd f iman-nnes, irḏa annak̲ am uḏem lbarud. Isl-as Beckerker, ibedd-ḏ f iman-nnes, inna-as i lɣul :

– Mata way isiwel amm-ay ?

Inna-as lɣul :

– Neč a g irḏin.

Ibeğaḥ Beckerker, icemmer lkeswa-nnes, inna-as lɣul :

– Mata ha ṭeɣeḏ ?

Inna-as :

– Neč aḏ rḏeɣ u aḏ iḏu fell-ak̲ ifri. Rwel !

Inna-as lɣul :

– Aḏ ṭruḏ ca alḏ rɣeɣ[166].

Yerɣa lɣul, irwel. Beckerker iɛɣeṭ fell-as[167], netta aḏ irwel.

Beckerker ikker ɣuɣir axxamṭ-nnes[168], inna : « lḥamdu-llah, imenɛ-ay rebbi si lɣul-aɣa ur ay-yeči c ! » Irweḥ axxamṭ-nnes[169]. Lɣul inna : « lḥamdu-llah, imenɛ-ay rebbi si Beckerker ur y-yeči c ! »

---

[165] Marque d'expressivité.

[166] Absence de la première marque de négation devant la modalité /aḏ/.

[167] Variante morpho-syntaxique de /Beckerker aḏ iɛɣeṭ fell-as.../.

[168] Variante syntagmatique de /...ɣuɣir ɣer axxamṭ-nnes.../.

[169] Variante syntagmatique de /Irweḥ ɣer axxamṭ-nnes./.

– Vraiment, dit l'ogre, c'est là ton pou ?

– Oui, répondit Bechkerker, mets ton doigt dans sa bouche.

L'ogre obéit, et le rat le mordit.

L'ogre ramassa alors une pierre par terre, et, la serrant entre ses doigts, l'écrasa et la réduisit en poudre.

– Vois, dit-il à Bechkerker, en pressant une pierre j'en fais de la poussière.

– Eh ! bien moi, répondit son interlocuteur, en pressant une pierre j'en ferai de l'eau.

Il tira l'œuf de la musette, et, le comprimant dans sa main, le brisa pour le rendre liquide. L'ogre se mit à réfléchir et dit en lui-même : « Ce Bechkerker, je dois le craindre ». Dès lors, il songea à s'éloigner de lui.

Une nuit, ils dormaient ensemble dans la caverne. L'ogre, se levant, fit un pet aussi fort qu'un coup de fusil. Bechkerker l'entendit et se réveilla.

– Quel est donc ce bruit qui vient de se produire ?, dit-il à l'ogre.

– C'est moi qui ai pété, répondit celui-ci.

Bechkerker se leva à son tour, écarta les jambes et retroussa ses vêtements.

– Que fais-tu donc ?, lui dit l'ogre.

– Je vais péter, répondit Bechkerker, et la caverne s'écroulera sur toi. Fuis !

– Attends donc que je sois sorti, dit l'ogre.

Il s'échappa en courant, tandis que Bechkerker poussait des cris.

Notre homme retourna alors chez lui, et dit : « Louanges à Dieu, qui m'a préservé de cet ogre et fait qu'il ne m'a point mangé ! ». De son côté, l'ogre pensa : « Louanges à Dieu, qui m'a permis d'échapper à Bechkerker et a fait qu'il ne m'a point mangé ! ».

18. Haqṣiṯ n ṯa iteṭsen ḏug uzaw-nnes*

Illa zik̲ uryaz ḏ ssulṭan, ɣar-s memmi-s ism-nnes Mḥammed Ben Ssulṭan. Isla s ṯa iteṭsen ḏug uzaw-nnes ; ḏira hekkes f ixf-nnes u aḏ ṯ-ṯhuz, u aḏ t-iɣber uzaw-nnes. Inna-as i baba-s :

– Aḏ uyireɣ ɣar-s.

Yeɣ-as baba-s lemḥalleṯ s leḥlas-nnes s iqiḏan-nnes s ixḏimen-nnes, uyiren ḏi hyera-nnes. Yuwi lmal labas, yuyir ɣar-s. Netta ixleḏ hamurṯ ixlan, yufa sen n iryazen ṭfen aryaz čaṯen ḏi-s, ḥwağen a h-nɣen. Inna-asen Mḥammed Ben Ssulṭan :

– Lleft-as, la h-neqqeṯ ca, awen-ṯ a ṯ-uzneɣ s iḏrahmen.

Yuzn-asen-ṯ, llefen-as. Nehni uwin iḏrahmen, uyiren ; netta yuyir waḥḏ-s.

Ga i ssersen, nsin lemḥalleṯ ; Mḥammed Ben Ssulṭan ṭfen-ṯ, yin-ṯ ḏug ṣenduq. Ḏeg iḏ ihemz-ihen-ḏ uryaz-ḏin ism-nnes Mḥand Abadi. Yeks lmeftaḥ i[17] umeqʷran n lemḥalleṯ, irzem aṣenduq ɣuf Mḥammed Ben Ssulṭan, isekr-iṯ seg iḏs, inna-as :

– Aq, mda aɣ ḥwağeɣ wella nɣiɣ-c ; lemḥalleṯ-nnek̲ u c-tfuk ca. Neč heyeḏ ḏ-aɣ lxeyr, ṯfukeḏ-aɣ si hmettanṯ. Ḏren lemḥalleṯ-nnek̲ aḏ ṯerweḥ, neč aḏ uyireɣ ḏi hyera-nnek̲.

Yuli wass, inna-as i lemḥalleṯ-nnes :

– Ruḥeṯ aḏ ṯruḥem.

Nehni meḏranen, ruḥen. Mḥand Abadi irɣ-ḏ ɣer umddukel-nnes, iserkb-iṯ, uyiren.

Xelḏen haqliɛṯ ḏi g illa ssulṭan. Ikker yeɣa Mḥammed Ben Ssulṭan ḏug ṣenduq, yuɛes ɣer ṯaddarṯ, ik̲ri-yas-t, yerɣa netta itḥawas ḏi ssuq.

---

* Racontée par Belkassem ben Othman.

[17] Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1896). L'état d'annexion du nom qui la suit (/umeqʷran/) l'indique.

Histoire de celle qui dormait dans ses cheveux

Il était autrefois un roi qui avait un fils nommé Mhammed ben Essultan. Ce jeune homme entendit parler d'une princesse qui dormait dans ses cheveux ; lorsqu'elle levait la tête et la secouait, sa chevelure l'enveloppait tout entière. Il dit à son père :

– Je veux aller la voir.

Le roi lui donna une caravane, avec des gens de corvée, des tentes, des serviteurs qui l'accompagnèrent ; il emporta beaucoup d'argent et se mit en route. Arrivé dans un pays désert, il trouva deux hommes qui s'étaient emparés d'un troisième, le frappaient et voulaient le tuer.

– Lâchez-le, leur dit-il, ne le tuez pas, et je vous donnerai son poids d'argent.

Il fit comme il avait dit, et ils le relâchèrent. Ces gens emportèrent leur argent, et l'homme s'en alla libre.

Lorsque la caravane fut arrivée à l'étape où ils devaient passer la nuit, on cacha Mhammed dans un coffre. Pendant la nuit, l'homme qu'il avait libéré nommé Mhand Abadi, vint les attaquer. Il arracha les clefs au chef de la caravane, ouvrit le coffre contenant Mhammed ben Essultan, et le réveilla.

– Vois, dit-il, je pourrais te tuer si je le voulais ; ce ne sont point tes gens qui te sauveraient. Mais tu t'es montré généreux envers moi, tu m'as arraché à la mort. Renvoie ta caravane, qu'elle s'en retourne ; moi, je t'accompagnerai.

Au jour, le prince dit à ses gens de rentrer chez eux, et ils s'en allèrent. Mhand Abadi rejoignit son ami, le fit monter à cheval, et ils partirent ensemble.

Lorsqu'ils furent arrivés à la ville qu'habitait le sultan, père de la jeune fille, Mhand Abadi mit son ami dans le coffre, l'enferma dans une maison qu'il avait louée, et alla se promener au marché de la ville.

Yufa aryaz itmellax, iruḥ iqqim s man-nnes, yeṭf myat ryal iḵems-ihent, yey-as-hent ddu ujerṭil. Ga g ikker umellax aḏ irweḥ, yuf-ihent, inna : « imken aryaz-a ittu-hent ». Irefḏ-ihent umellax, isḥafḍ-ihent.

A ḏeča i ḏin iwella-ḏ amḵan-nnes[171] itmellax. Iwella-ḏ yar-s Mḥand Abadi iqqim s man-nnes. U as-inni c umellax yuf myat ryal, itrağa aḏ as-ini fell-asent Mḥand Abadi ttuy-ṭent[172] yar-k. U as-inni c Mḥand Abadi, yerni-yas myat ryal heyeḏ ddu ujerṭil ; ikker yuyir, irweḥ yer Mḥammed Ben Ssulṭan. Yer ṭmeddiṭ ikker umellax irfeḏ hağerṭil-nnes[173], yuf-ihent, inna : « aryaz-aya imḵen ur hent-ittu ca ḏitta, qell[174] mata lḥwayej iḥwaj yar-i ».

A ḏeča i ḏin iwella-ḏ umellax yer umḵan-nnes. Yus-ḏ Mḥand Abadi iqqim s man-nnes. Inna-as aryaz-aya :

– Cek ay hetteğiḏ[175] myat ryal ddu uğerṭil. Mata ṭeḥwağeḏ ? Ini-yay.

Inna-as :

– Ḥwağey a ay-ṭneɛṭeḏ haddarṭ n illi-s n ssulṭan mani hella.

Inna-as :

– Issery-ḏ ssulṭan aberraḥ ; wi ineɛṭen haddarṭ n illi-s aḏ inubbi ixf-nnes. Lakinnahu cek heyeḏ ḏ-ay lxeyr, neč aḏ yey lḥilṭ bac a aḵ-t-neɛṭey. Ḥerz-ay, ḏira hekkerey aḏ ruḥey, a neč aḏ ayey azqaq, ḏira xelḏey lbab n ṭaddarṭ-nnes aḏ yey iman-inu iḏuy[176]. Heyemmneḏ[177] yef lbab n ṭaddarṭ-nnes a u aḵ-iɛreq.

Iruḥ umellax alḏ ga ixleḏ lbab n ṭaddarṭ-nnes, yiḏu. Iyemmem fell-as Mḥand Abadi, ikker irweḥ.

A ḏeča i ḏin yus-ḏ yer ṭaddarṭ i ḏini, yufa haddarṭ ṭameqᵒranṭ, yufa fell-as rebɛin iɛessasen. Iṭɛerref is-sen, yey-ihen ḏ imddukal.

---

[171] Variante syntagmatique de /…iwella-ḏ yer amḵan-nnes…/.

[172] Forme désassimilée de [ttuxent] dont le [x] est le résultat d'une assimilation de l'indice de personne /-y/ et le /h-/ du suffixe direct /-hent/, allomorphe de /-ṭent/.

[173] Forme expressive de /ağerṭil-nnes/.

[174] Marque discursive.

[175] Variante syntaxique de /Cek a ay-tteğin…/.

[176] Allomorphe de /uḏiy/.

[177] Variante syntagmatique de /Aḏ heyemmneḏ…/ avec la modalité d'aoriste.

Il aperçut un savetier, se joignit à lui, et, en partant, lui laissa cent réaux qu'il cacha sous la natte. Au moment de quitter le marché, le savetier les aperçut ; « peut-être cet homme les a-t-il oubliés », pensa-t-il. Il les prit et les garda soigneusement.

Le lendemain, le savetier revint à sa place habituelle. Mhand Abadi alla le trouver et se plaça à côté de lui ; mais le savetier ne lui parla point des cent réaux, attendant que son compagnon lui dit le premier : Je les ai oubliés chez toi. Or, Mhand Abadi ne lui en parla pas non plus, mais laissant cent autres réaux sous la natte, il se leva, partit, et retourna chez Mhammed ben Essultan. L'après-midi, le savetier, emportant sa natte, trouva les réaux. Cet homme, se dit-il, ne les a probablement pas oubliés volontairement ; il faudrait voir ce qu'il me veut.

Le lendemain, il retourna à sa place habituelle, et Mhand Abadi vint se placer à côté de lui :

– Tu m'as laissé, lui dit le savetier, cent réaux sous la natte ; dis-moi donc ce que tu veux.

– Je voudrais que tu m'indiques où se trouve la maison de la fille du roi.

– Mais, répondit le savetier, le sultan a fait publier un ordre disant qu'on couperait la tête à celui qui montrerait la maison de sa fille. Cependant tu as été généreux envers moi, et je vais user d'une ruse pour te l'indiquer. Observe-moi lorsque je me lèverai pour partir : je suivrai la rue, et arrivé devant la porte de la maison en question, je ferai semblant de tomber. Rappelle-toi bien cette porte, de peur qu'elle ne t'échappe.

Le savetier partit, et, arrivé devant la porte de la princesse, il tomba. Mhand Abadi se rappela l'endroit et partit.

Le lendemain, il se rendit à cette maison, vit qu'elle était spacieuse, et que quarante hommes étaient chargés de sa garde. Il fit leur connaissance et se ménagea leur amitié.

Yeya ḍi-sen lxeyr ; ḥadd ičuc-as duru, ḥadd ičuc-as zuz duru. Iḍ seg iḍan iεerḍ-ihen, inna-asen :

– Amensi-nnun yar-i.

Qeblen-t. Iruḥ yawi-yasen aḳsum, yawi-yasen lmecwi, yey-asen amensi iḥla labas, irni-yasen-ḏ ccrab. Swin, sekren, yiḏun, ṭsen. Yeks lemfateḥ i[178] umeq°ran-nsen, iruḥ yer ṯaddarṯ n illi-s n ssulṭan. Aḏ irezzem iteqqen ḏi lbiban alḏ ga ixleḍ haddarṯ ḏi heteṭṭes. Yuf-it ḏi srir ḏi lefrac ; ccmeε ireqq, nettaṯ heṭṭes. Ikker yeks-as samu illan yer ixf-nnes, yuε-as-t yer ixf-nnes[179]. Hekker, huḳi, henna-as :

– Cek a wa ay ḏ-ixelḏen haddarṯ-inu, a neč ṯameṭṭuṯ-nneḳ.

Inna-as netta :

– Araḥa, neč uciy-cem i siḏi Mḥamed Ben Ssulṭan. Inna-as : Uc-ay lmarṯ aḏ ruḥey yer baba-m.

Nettaṯ huc-as sug uzaw-nnes. Inna-as :

– Neč zaw u h-tawiy ca i baba-m, ur iqebbel ca i-s ; labas n ṯseḏnan a yer illa uzaw-aya.

Hekker nettaṯ huc-as ṯxaṯemṯ, herni-yas ssxab m urey, ssxab-ḏini n leεyal n ssulṭan, imma-s n ṯmečuḳṯ.

Ikker Mḥand Abadi iruḥ yer umddukel-nnes, irzem fell-as aṣenduq, iry-ḏ. Irḏen lkesweṯ-nsen illan n ḥrir ḏ wurey. Reḳben yef iḳsan-nsen, uḏfen hamḏinṯ. Bḏun yuḏan ṭelεan yer-sen, nnan-asen :

– Mata ṯeḥwajem ?

Nnan-as :

– Neḥwaj illi-s n ssulṭan.

Nnan-as ayṯ bab n hmurṯ :

– Ur testahlem aḏ ṯemmṯem. Ssulṭan, ur ti-nyufi ca ḏi helṯ ayam[180], u aḏ ibbi ixf-nnes.

[178] Absence de cette préposition dans le texte transcrit par G. Mercier (1896) ; la marque d'état d'annexion du lexème qui la suit l'indique.

[179] Cet énoncé souffre d'un problème de vraisemblance sémantique qu'on ne retrouve pas dans la traduction française correspondante.

[180] Variante syntagmatique de /..., wa ur t-yufin ca ḏi helṯ ayam,.../ dans laquelle le démonstratif /wa/ figure et l'indice de participe /-n/ n'a pas connu de déplacement syntagmatique sous l'influence de la modalité de négation /ur/.

Il se montrait généreux envers eux, donnant un douro à l'un, deux douros à l'autre. Un soir, il les invita à dîner, et ils acceptèrent : il leur fit faire un repas excellent, avec de la viande, du méchoui et des boissons fermentées. Ils burent, s'enivrèrent, tombèrent et s'endormirent. Il enleva les clefs que portait leur chef, alla aux appartements de la fille du roi, et se mit à ouvrir et fermer les portes jusqu'à ce qu'il arrivât à la chambre dans laquelle elle dormait. Il la trouva sommeillant dans son lit, tandis que la bougie brûlait. Il prit le coussin qu'elle avait près de la tête et le mit à ses pieds, puis transporta celui-ci des pieds à la tête. La jeune fille se réveilla.

– Ô toi qui as pénétré jusque chez moi, lui dit-elle, je t'appartiens.

– Non, répondit-il, car je te donne à mon maître Mhammed ben Essultan ; mais donne-moi un signe qui te soit particulier, afin que j'aille trouver ton père.

Elle lui donna de ses cheveux.

– Non, dit-il, je ne les porterai pas à ton père, car il ne voudrait pas les accepter, attendu que beaucoup de femmes ont des cheveux comme ceux-là.

Elle lui donna alors une bague, et lui rajouta un collier d'or qui avait appartenu à la femme du roi, mère de la jeune fille.

Mhand Abadi retourna chez son ami, et ouvrit le coffre pour le faire sortir. Ils revêtirent leurs plus beaux vêtements, qui étaient de soie et d'or, montèrent sur leurs chevaux et firent leur entrée en ville. Les gens venaient à eux, leur demandant :

– Qu'est-ce que vous cherchez ?

– Nous voulons la fille du roi, répondaient-ils.

– Vous ne méritez pas la mort, disaient les habitants de la ville ; mais le roi coupe la tête à celui qui ne découvre pas sa fille dans le délai de trois jours.

Kkren εeddan ɣer ssulṭan. Ufin ixfawen n leεbaḏ εellqen labas ḏi haddarṯ n ssulṭan. Uḏfen ɣer ssulṭan, inna-asen :

– Mata ṯeḥwajem ?

– Nnan-as : Neḥwaj a aɣen-ṯuceḏ illi-ḵ.

Inna-asen :

– Aqqelṯ a g iεellqen ḏeg ixfawen n leεbaḏ ! Walaken ḵenwi ḏ irgazen iḥlan, a awen-uceɣ xems ayam ḵenwi ṯḥawasem fell-as. Ma ur t-hufim ca, aḏ bbiɣ ixfawen-nnun.

Nnan-as :

– Araḥa, uc-aneɣ ṯelṯ ayam. Ma ur t-nufi ca, bbi-ḏ ixfawen-nnaɣ am nečni am yuḏan.

Ass wis laṯa[182] wellan-ḏ ɣar-s. Hucin-as[183] zaw ḏeg ixf n illi-s. Inna-asen :

– Zaw-aya ur qbileɣ ca i-s ; εerrem n ṯseḏnan ɣer illa uzaw-aya.

Hucin-as ḏi lweqṯ-ḏin ssxab, min-as lxaṯemṯ. Iqbel ḏi lweqṯ-ḏin si-sen, inna-asen :

– A εjaba ! Mammeḵ t-hufim ? A neč uciɣ-awen-t.

---

182 Allomorphe de /ṯlaṯa/.

183 Variante expressive de /ucin-as/.

Ils allèrent trouver le roi, et aperçurent de nombreuses têtes d'hommes accrochées dans son palais. Ils entrèrent.

– Que voulez-vous ? , leur dit le roi.

– Nous désirons que vous nous donniez votre fille.

– Regardez, répondit le sultan, combien de têtes d'hommes ont été suspendues ! Mais vous paraissez être des gens de bien, et je vous accorde cinq jours pour la chercher. Passé ce délai, je vous ferai couper la tête si vous ne l'avez pas trouvée.

– Non, répondirent-ils, accordez-nous seulement trois jours, et si nous ne la découvrons pas, faites-nous couper la tête, comme aux autres gens.

Le troisième jour, ils revinrent chez le roi, et lui présentèrent les cheveux de sa fille.

– Je ne les reçois pas comme preuve de votre réussite, leur dit-il ; il y a nombre de femmes qui ont des cheveux semblables.

Ils lui remirent alors le collier et la bague. Le roi les accepta en disant :

– Ô miracle ! Comment donc l'avez-vous trouvée ? Je vous l'accorde.

19. Haqṣiṯ n ssulṭan ḏ harwan-nnes*

Zık ılla yığ n ssulṭan ɣer-s ṯlaṯa n ṯarwan-nnes, sen n ṯmeṯṯuṯ u yığ n ṯmeṯṯuṯ. Ass-ḏin ırya ssulṭan ıṯḥawas, yufa rrıcṯ heyḏu sı ṯṯır. Irefḏ-ıt, hebḏu hetɣenna waḥḏ-s. Yuwi-t-ıḏ, ıruḥ-ḏ ɣer ṯarwan-nnes, ınna-asen :

– A harwa-ynu, ma llıɣ baba-ṯwen, awıṯ-ay-ḏ ṯṯır-aya sı heyḏu rrıcṯ-aya.

Nnan-as sen n ṯarwan-nnes n ṯmeṯṯuṯ hıcṯ :

– A ak̲-ṯ-nawı-ṯ-ıḏ[183].

Ḥek̲men ıman-nsen, refḏen ıḏrahmen-nsen ḏ sslaḥ-nsen, uyıren. Iweṣṣa-hen baba-ṯsen, ınna-asen :

– Aḏ ṯaɣem abrıḏ al ṯafem[184] abrıḏ yeğ ıttaɣ fus yeğ ittaɣ zelmeḏ ; hazruṯ hersa ğar-asen ık̲teb ḏı-s : « wa yuɣın afusi aḏ ırbaḥ wa yuyin azelmaḏ aḏ ıxser. »

Ga ıxelḏen ḏınnı, uɣın azelmaḏ. Ruḥen ɣer ṯaqlıcṯ. Hery-ḏ ɣer-sen settut henna-asen :

– Atta ɣar-ı ıllı a awen-t-awıɣ-t-ıḏ[185] ; qeṣṣerṯ k̲enwı ıḏ-s ıḏ. Ma hessuḏs-ık̲en, aḏ awıɣ lmal-nnun. Ma hessuḏsem-t, awıṯ lmal-ınu lkull.

Ruḥen ɣer lqaḏi ḏ cchuḏ, ketben ğar-asen. Ḏeg ıḏ ruḥen ɣar-s, hewi-yasen-t hamčuk̲ṯ, illı-s.

Qqımen tqeṣṣaren ıḏ, alḏ ı t-ıxelḏ-ıt-ıḏ[186] yıḏes, henna-asen :

* Racontee par Belkassem ben Othman

[183] Deplacement syntagmatıque de l'affixe ındırect /ak-/ et de l'affixe dırect /-ṯ-/ sous l'ınfluence de la modalıte d'aorıste /ad/ Reprıse de l'affixe dırect /-ṯ-/ sur sa posıtıon post-verbale Non-deplacement syntagmatıque de la modalıte d'orıentatıon /-ıd/

[184] Varıante syntagmatıque de /Ad ṯayem abrıd al ad ṯafem abrıḏ / avec la modalıte d'aorıste /ad/

[185] Deplacement syntagmatıque de l'affixe ındırect /wen-/ et de l'affixe dırect /-t-/ sous l'ınfluence de la modalıte d'aorıste /a/ Reprıse de l'affixe dırect /-t / sur sa posıtıon post-verbale Non-deplacement syntagmatıque de la modalıte d'orıentatıon /-ıd/

Histoire d'un sultan et de ses enfants

Jadis, un roi était père de trois enfants : il en avait eu deux de la même femme, et le dernier d'une autre épouse. Un jour, ce roi, étant allé se promener, trouva une plume qui était tombée d'un oiseau. Il la ramassa, et cette plume se mit à chanter toute seule. Il l'emporta et rentra auprès de ses enfants :

– Ô mes fils, leur dit-il, si je suis réellement votre père, allez, et rapportez-moi l'oiseau qui a perdu cette plume.

– Nous te l'apporterons, lui répondirent ses deux fils issus de la même mère.

Ils se préparèrent à partir, emportèrent de l'argent, des armes, et se mirent en route. Le père leur fit ses recommandations :

– Vous allez suivre la route, leur dit-il, jusqu'à ce que vous trouviez deux chemins, l'un prenant à droite et l'autre à gauche. Une pierre est placée entre les deux, portant cette inscription : « Qui prend ma droite gagnera, qui prend ma gauche perdra. »

Arrivés à l'endroit indiqué par leur père, ils prirent le chemin de gauche. Ils arrivèrent à un village. Une vieille femme vint à eux et leur dit :

– J'ai une fille que je vais vous amener ; passez la nuit avec elle à vous distraire en sa compagnie. Si le sommeil vous gagne avant elle, j'emporte tout votre bien. Si, au contraire, vous parvenez à l'endormir, prenez tout ce que je possède.

Ils se rendirent avec des témoins chez le cadi, et passèrent un acte relatant ces conventions. La nuit venue, ils allèrent chez la vieille qui leur amena sa fille.

Ils passèrent la nuit en sa compagnie, et au moment où elle sentit le sommeil la gagner, elle leur dit :

---

[186] Déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-it-/ sous l'influence de la modalité /alḏ/. Reprise de l'affixe direct /-it-/ sur sa position post-verbale. Non-déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation /-iḏ/.

– Aḏ ruḥeɣ aḏ singleɣ u aḏ welliɣ.

Ṭuyir ṭreweḥ. Settut ɣar-s sebɛa n issi-s f zziy m baɛḍ-humt baɛḍ. Ğin-t herweḥ. Hesekkr-ḏ ulṭma-s, heqqim nettaṭ heṭes. Hus-ḏ ulṭma-s hetqeṣṣar iḏ ḏi hyera lɛbad[187] i ḏin ; ur t-ɛqilen ca hebeddel. Hetbeddal-asen ḏi himčuḵin alḏ i hen-iɣleb iḏs, ṭsen. Heruḥ settut hewi-ḏ cchuḏ ; ufin-hen ṭsen. A ḏeča i ḏin hewi-hen ɣer lqaḏi, hewi agel-nsen, heği-hen ḏ iɛeryan. Ryen ḏi lweqṭ-ḏin ɣer ṭaqliɛṭ, xeddmen f iman-nsen.

Irağa-hen baba-ṭsen annaḵ, bḏun, inna-as i memmi-s wis laṭa :

– Ḥwağeɣ aḏ ṭuyireḏ aḏ ṭesxebreḏ ɣef ayṭma-k.

Inna-as humčuḵ i yemma-s :

– Baba iqar-ay ḏfer ɣef ayṭma-k.

Ṭenna-as yemma-as :

– Ruḥ, ini-yas i baba-k a aḵ-yuc Ledhem.

Ledhem netta ḏ yis itrebba-ṭ ssulṭan ḏaxel, yeğ la izri-ṭ[188]. Inna-as :

– A baba, uc-ay yis aḏ rekbeɣ fell-as.

Inna-as :

– Ruḥ, ma ihḏ-aḵ, rkeb fell-as.

Heruḥ imma-s hewi-ḏ aḏeryes, hey-iṭ ḏig ixf uɣanim, heruḥ ɣer uyis, hetḥukk-as ɣuf lɣareb alḏ ga innum iḏ-s. Henna-as :

– Ɛehḏ-ay, ca ur teɣeḏ i memmi b-ɣir ḏa[189] ay-ṭuɛiḏ-ṭ-iḏ[190] al ḏay.

Iɛehḏ-as alḏ am-ṯ-uɛiɣ-ṭ-iḏ[191] al ḏay. Irḵeb fell-as ḏi lweqṭ-ḏin, yuyir. Iweṣṣa-ṭ baba-s inna-as :

– Aɣ abriḏ afusi, la cek aḏ ṭayeḏ azelmaḏ.

---

[187] Variante syntagmatique de /…ḏi hyera n lɛbad.../ avec la préposition /n/.

[188] Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-ṭ/ sous l'influence de la modalité de négation /la/.

[189] Allomorphe de /aḏ/

[190] Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe direct /-ṭ-/ et de la modalité d'orientation /-iḏ/ sous l'influence de la modalité d'orientation.

[191] Déplacement syntagmatique de l'affixe indirect /am-/ et de l'affixe direct /-ṭ-/. Reprise de l'affixe direct /-ṭ-/ sur sa position post-verbale. Non-déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation /-iḏ/.

– Je vais aller me mettre du khol, leur dit-elle, et je reviens.

Elle sortit. La vieille avait sept filles toutes pareilles les unes aux autres. Celle qu'ils avaient laissée partir alla faire lever une de ses sœurs et s'endormit elle-même. La seconde prit sa place auprès des jeunes gens, qui ne virent point la supercherie. Les jeunes filles continuèrent ainsi à se remplacer mutuellement auprès de leurs hôtes que le sommeil finit par vaincre et qui s'endormirent. La vieille femme amena alors des témoins pour constater le fait. Le lendemain, elle conduisit ses hôtes chez le cadi, leur enleva tout leur bien, et les laissa nus. Ceux-ci se rendirent alors au village et se mirent à travailler pour gagner de quoi vivre.

Leur père les attendit, et, les voyant tarder, dit à son troisième fils :

– Je voudrais que tu ailles t'informer de ce que sont devenus tes frères.

L'enfant alla raconter à sa mère l'ordre que lui avait donné son père.

– Va dire à ton père, lui répondit celle-ci, de te donner Ledhem.

Ledhem était le nom d'un cheval élevé par le sultan à l'intérieur de son palais et que personne ne pouvait voir. L'enfant alla demander à son père la permission de le monter.

– Je veux bien, répondit celui-ci, si le cheval te supporte.

Cependant, la mère du jeune homme enduisit de thapsia le bout d'un roseau, se rendit auprès du cheval et lui gratta le garrot avec ce roseau jusqu'à ce qu'il fût habitué à elle. Elle lui dit alors :

– Promets-moi que tu me ramèneras ici mon fils sans lui faire le moindre mal.

Le cheval promit ; l'enfant monta dessus et partit, après que son père lui eût recommandé de prendre le chemin de droite et non celui de gauche.

Ixleḏ hazruṯ i ḏin anis tmefraqen ibriḏen. Yuf-it heḵteb, iqra-t, yuyir, yuɣ abriḏ afusi, yensa ḏi lexla.

A ḏeča i ḏin yerni yuyir, irweḥ haqliɛt[192] i ḏin ḏ-illan ayṯma-s ḏ settut ; yuf-ihen xeddmen ḏi hizebbalin. Herɣ-ḏ ɣar-s settut, henna-as :

– Al-sslama[193] ! Mata ṯeḥwağeḏ ? Arwaḥ, atta ɣr-i illi ; ma hessuḏs-t, awi agel-inu, ma hessuḏs-ic, aḏ awiɣ agel-nneḵ.

Inna-as :

– Aḷḷah ibarek.

Iruḥ icawer yis-nnes. Inna-as Ledhem :

– Seɣ hazulṯ, herni-ḏ[194] lmeswaḵ, mi-ḏ hissiṯ, mi-ḏ hamcuṭ, awi-hen ḏi hyera-nneḵ.

Isɣ-ihen, iruḥ aḏ iqeṣṣer ɣar-s iḏ. Hus-ḏ ɣar-s, qqimen tqeṣṣaren iḏ alḏ i t-ixelḏ-it-iḏ[195] iḏes. Henna-as :

– Ğ-ay aḏ ruḥeɣ aḏ singleɣ hiṭṭawin-inu, aḏ welliɣ ɣar-ḵ.

Inna-as :

Haɣ-h[196] ṯazulṯ atta ɣar-i.

Yuc-as, hessingel. Qqimen qli, henna-as :

– Ğ-ay aḏ ruḥeɣ aḏ sriɣ ixf-inu.

Inna-as :

– Aɣ-h[197] hamecṭ aḏ ṯesriḏ ixf-nnem.

Ṯerni heqqim, henna-as :

– Ğ-ay aḏ ruḥeɣ aḏ meswekeɣ u aḏ welliɣ ɣar-ḵ.

Inna-as :

– Aɣ-h lmeswaḵ atta ɣar-i.

---

[192] Variante syntagmatique de /… irweḥ ɣer haqliɛt…/.

[193] Allomorphe de /Ɛal-sslama/.

[194] /h/ expressif qui, selon nos informateurs, rend également la valeur impérative de cette forme verbale plus énergique.

[195] Déplacement syntagmatique de l'affixe direct /it-/, et sa reprise sur sa position post-verbale. Non-déplacement syntagmatique de la modalité d'orientation /-iḏ/.

[196] Forme désassimilée de [hax].

[197] Forme désassimilée de [ax].

Il arriva bientôt à la pierre située à l'entrecroisement des routes. Il vit l'inscription, la lut, prit le chemin de droite, et passa la nuit dans la campagne. Le lendemain, il se remit en marche et arriva au village où se trouvaient ses frères et la vieille femme ; les premiers travaillaient dans le fumier.

La vieille vint à lui, lui souhaita le bonjour, s'informa de ce qu'il voulait, et ajouta :

– Venez, j'ai chez moi une fille ; si vous parvenez à l'endormir, vous prendrez ma fortune, si, au contraire, c'est elle qui vous endort j'aurai gagné tout votre bien.

– Que Dieu te bénisse, répondit le jeune homme et il alla consulter son cheval.

Ledhem lui conseilla :

– Achète du khol, du mesouak, un miroir, un peigne et apporte-les avec toi.

Le jeune homme les acheta, et se rendit auprès de la jeune fille. Elle vint chez lui et ils passèrent ensemble une partie de la nuit, jusqu'au moment où le sommeil commença à la gagner. Elle lui dit alors :

– Je vais aller me mettre du khol aux yeux et je reviendrai près de vous.

– Prenez du khol, lui dit-il, en voici.

Elle se noircit les yeux et il passèrent encore un instant.

– Laissez-moi, dit-elle ensuite, je vais aller me peigner.

– Voici un peigne pour te coiffer, répondit le jeune homme.

Au bout d'un instant, elle reprit :

– Laissez-moi, je vais aller me mettre du mesouak et je reviens auprès de vous.

– Voici du mesouak, répondit-il, prenez-en.

Yuc-as hmeswek̲. Rnin qqimen alḏ i t-iɣleb iḏes, heṭṭes zzaṭ-s. Iruḥ yuwi-ḏ cchuḏ, zrin-t, ufin-t heṭṭes.

A ḏeča i ḏin yuwi lmal-nnes ukull. Ruḥen rezmen haddarṭ n settut, ufin sebɛa n ṭmečuk̲in yeğ n ziy. Yuwi agel-nnes, irni himčuk̲in.

Iry-ḏ itḥawas, yufa ayṭma-s xeddmen ḏi hizebbalin. Nehni ur ṭ-ɛqilen ca, netta iɛeql-ihen. Inna-asen :

– Arwaḥeṭ a ak̲en-ṭbaɛeɣ si hiɣarḏin u a awen-wceɣ iḏrahmen. Usin-ḏ ɣar-s, iṭebɛ-ihen si hiɣarḏin, iwc-asen iḏrahmen labas.

Ḏeg iḏ yeya ssulṭan n ṭaqliɛṭ i ḏin lɛers. Iry-ḏ uryaz-aya, mmi-s n ssulṭan, iteṭfurriğ, yeya rricṭ ḏeg ixf-nnes, hetɣenna. Beṭṭlen iɣeyaḏen, min iɣennayen, sɣaḏen ɣer rricṭ hetɣenna.

Isekkr-as-ḏ ssulṭan n ṭmurṭ-ḏin inna-as :

– Awi-yay-ḏ rricṭ hetɣenna.

Yuwi-yas-t. Issiwel ssulṭan ɣer rricṭ inna-as :

– Leɣna-aya hettawiḏ-ṭ-iḏ sig ixf-nnem neɣ heslid-ṭ tsuli ?

Henna-as :

– Araḥa, sliɣ-ṭ ɣuf ṭṭir itɣenna, afer-nnes yuɛ fell-as.

Inna-as ssulṭan i umčuk̲-aya mmi-s n ssulṭan :

– A ay-ṭawiḏ ṭṭir-aya itɣennan, afer-nnes yuɛ fell-as.

Yus-ḏ ɣer uyis-nnes, icawr-iṭ ; inna-as :

– Ruḥ ini-yas i ssulṭan a ak̲-ḏ-yuc ɛecra n ṭɣerar ibawen si lmal m uwzir, u aḏ uyireɣ neč iḏ-k̲ ; inna-as : A ak̲-ḏ-yerni sent n lekfafes m ureɣ.

Iruḥ ɣer ssulṭan, yuc-as-hent-iḏ. Ič-ihent uyis, irk̲eb mmi-s n ssulṭan ɣuf yis-nnes, yuyir.

Ixleḏ hamurṭ ḏi xla ḏi g ittili ṭṭir. Yeya yis iman-nnes immuṭ, inna-as i bab-nnes :

– Mdi-yay lekfafes ɣef ṭiṭṭawin-inu a ur ay-hent-issifi ṭṭir. Ruḥ cek ffer iman-nnek̲ ani u c-itbiyan ca.

Elle se frotta les dents. Au bout d'un instant, le sommeil finit par la vaincre et elle s'endormit. Il alla chercher des témoins qui la virent endormie.

Le lendemain, il prit possession de toute la fortune de la vieille. On ouvrit sa maison, et on y trouva sept jeunes filles toutes pareilles. Il emporta les biens, et aussi les jeunes filles.

Il sortit alors pour se promener, et rencontra ses frères qui travaillaient dans le fumier. Ces derniers ne le reconnurent point, mais lui les reconnut.

– Venez, leur dit-il, je vais vous apposer mon cachet sur l'épaule, et je vous donnerai de l'argent.

Ils allèrent à lui, et, après qu'il eut marqué chacun d'eux de son sceau, il leur donna beaucoup d'argent.

La nuit, le sultan de ce village donna une fête. Notre jeune homme, le fils du sultan, sortit pour se distraire, et mit la plume sur sa tête. Celle-ci se mit à chanter. Aussitôt, musiciens et chanteurs interrompirent leur musique pour écouter la plume.

Le sultan fit alors venir à lui le jeune homme, et lui demanda la plume qui chante. Elle lui fut remise. S'adressant à elle, le sultan dit :

– Ce chant, est-ce vous qui l'avez inventé, ou l'aviez-vous entendu auparavant ?

– Je l'ai entendu, répondit la plume, de l'oiseau chanteur à qui ses ailes répondent.

Le sultan dit alors au jeune homme :

– Je désire que vous m'apportiez cet oiseau chanteur à qui ses ailes répondent.

L'enfant alla consulter son cheval.

– Dites au sultan, répond Ledhem, qu'il vous donne dix grands sacs de fèves sur la fortune du vizir, et je partirai avec vous. Dites-lui aussi de vous donner deux pièges en or.

Le jeune homme alla trouver le sultan, et obtint ce qu'il demandait ; puis il monta à cheval et partit, après que Ledhem eût mangé les fèves.

Il arriva à un pays désert où demeurait l'oiseau. Le cheval fit comme s'il était mort et dit à son maître :

– Posez-moi les pièges sur les yeux, afin que l'oiseau ne me les crève pas, et allez vous-même vous cacher dans un endroit où il ne puisse vous voir.

Ṭṭir i ḏin yers-ḏ yuf yis, inna-as :

– Aḷḷah aḷḷah wa ḏ Ledhem-aya haṯa mani g immuṯ !

Issers ḏar-nnes yuf ṯiṯṯawin-nnes, heṯf-iṯ lkeffisa ; isar-ḏ uyis ibedd f iman-nnes. Inna-as uyis i ṭṭir :

– Ɛehḏ-ay ḏ useif-inu ca u s-teyeḏ.

Iɛehḏ-as ṭṭir ; iry-ḏ ḏi lweqṯ-ḏin yar-sen Mḥammed Ben Ssulṭan, irḵeb-ḏ yuf yis-nnes, yeya ṭṭir zzaṯ-s, iruḥ-ḏ yer ssulṭan.

Ḏeg iḏ issery-ḏ ṭṭir ityenna. Beṭṭlen yuḏan, syaḏen yer leyna n ṭṭir. Inna-as ssulṭan i ṭṭir n leyna-aya :

– Hebbiḏ-ṯ-iḏ seg ixf-nneḵ ney hesliḏ-ṯ tsuli ?

Inna-as :

– Araḥa, sliy-ṯ tsuli yuf lwezzaṯ.

Inna-as :

– Aḏ ṯawiḏ-ay[198] ṯawiḏ n lwezzaṯ.

Yus-ḏ icawer yis-nnes, irḵeb fell-as, uyiren. Ixleḏ hamurṯ ṯexla, ḏi-s ṯaɛwinṯ teṯweḏḏant ḏi-s lwezzaṯ. Inna-as uyis i Mḥammed Ben Ssulṭan :

– Ruḥ ffer iman-nneḵ uɛs a u c-tbiyanent lwezzaṯ.

Netta iffer iman-nnes, yis yeya iman-nnes yemmuṯ. Ga ḏ-xelḏent lwezzaṯ nnant :

– Aḷḷah ! Aḷḷah ! Wa ḏ Ledhem haṯa mani g immuṯ.

Nehenti irḏent iɛlawen am iryazen ; ḏira ksent iɛlawen-nsent ur tafaynt ca. Ga ḏ-xelḏent yer ṯaɛwinṯ, ksent iɛlawen-nsent, uḏfent aman aḏ ṯweḏant. Iry-ḏ Mḥammed Ben Ssulṭan, irefḏ-asent iɛlawen. Ibedd-ḏ Ledhem f iman-nnes, inna-asent :

– Ɛehḏemt-ay aseif-inu ca u as-teyemt.

[198] Pas de déplacement syntagmatique de l'affixe indirect /-ay/ sous l'influence de la modalité d'aoriste /aḏ/.

L'oiseau arriva et se posa sur le cheval.

– Dieu ! Dieu ! s'écria-t-il, voilà Ledhem qui est mort ici !

Plaçant ses pattes sur les yeux du cheval, il se prit dans le piège. Ledhem se leva aussitôt, et dit à l'oiseau :

– Promets-moi que tu ne feras pas de mal à mon compagnon.

L'oiseau promit, et Mhammed ben Essultan – tel était son nom – vint les rejoindre. Il monta à cheval, prit l'oiseau devant lui, et rentra chez le roi.

Pendant la nuit, il fit sortir l'oiseau qui se mit à chanter. Les gens de la fête interrompirent leur musique pour écouter son chant. Le sultan, s'adressant à l'oiseau, lui dit :

– As-tu tiré cette mélodie de ta tête, ou bien l'avais-tu déjà entendue ?

– Je l'ai entendu chanter par les oies, répondit l'oiseau.

– Il faut alors que tu m'apportes les ablutions de ces oies, dit le sultan au jeune homme.

Celui-ci, après avoir consulté son cheval, le monta et partit. Ils arrivèrent à un pays désert, où se trouvait une source dans laquelle les oies venaient faire leurs ablutions. Ledhem dit à son maître :

– Cachez-vous, afin que les oies ne puissent vous apercevoir.

Mhammed se cacha, et le cheval fit semblant d'être mort. Une fois arrivées, les oies s'écrièrent :

– Dieu ! Dieu ! Voilà Ledhem qui est mort ici.

Ces oies étaient revêtues de burnous, comme des hommes ; mais lorsqu'elles enlevaient ce vêtement, elles ne pouvaient plus voler. Arrivées à la source, elles enlevèrent leurs burnous et entrèrent dans l'eau pour faire leurs ablutions. Aussitôt, Mhammed ben Essultan sortit et enleva les burnous. Ledhem se leva alors, et leur dit :

– Promettez-moi que vous ne ferez aucun mal à mon compagnon.

Ɛehḏent-as. Irḵeb-ḏ ɣuf yis-nnes, irewḥ-ḏ ɣer ssulṭan, yuwi-yas-ḏ lwezzaṭ. Ḏeg iḏ ɣeya ssulṭan lɛers, tɣennant lwezzaṭ i ḏin. Inna-asent ssulṭan :

– Leɣna-aya hebbint-ṯ-iḏ sig ixfawen-nḵemt neɣ heslimt-ṯ tsuli.

Nnant-as :

– Nebbi-ṯ-iḏ sig ixfawen-nnaɣ.

Inna-as i Mḥammed Ben Ssulṭan :

– Uc-ay-hent a hent-awiɣ.

Icawr-ihent Mḥammed, nnant-as :

– Ini-yas aḏ yawi aɣi n lɛewda himeṭɣuwelṭ, aḏ iṭweḏa i-s ; ḏi lweqṭ-ḏin a h-naɣ.

Inna-as ssulṭan i Mḥammed :

– Aḏ ṭuyireḏ a ay-ṯawiḏ aɣi n lɛewda himeṭɣuwelṭ.

Icawer yis-nnes Mḥammed Ben Ssulṭan, inna-as uyis :

– Ini-yas a ay-ḏ-yawi rebɛin n ṭɣerar ibawen a hent-čeɣ u a aḵ-ḏ-yerni lejlal m ureɣ.

Yuwi-yas-ḏ lejlal m ureɣ, yerni-yas-ḏ rebɛin n ṭɣerar ibawen. Ič-ihent, irḵeb fell-as yuyir.

Ixleḏ hamurṭ ḏi hella lɛewda, inna-as :

– Cek ffer iman-nnek.

Hezra lɛewda Ledhem, hery-ḏ ɣar-s, bḏun tnuɣen. Ḏira aḏ ṭeḏrem lɛewda Ledhem, u aḏ asent ṯiɣmas-nnes ḏi lejlal, ur itenḏurra ca Ledhem. Netta ḏira a t-iḏrem u a t-iğraḥ. Iɣelb-it, hiḏu nettaṭ ḏi hmurṭ. Iry-ḏ Mḥammed Ben Ssulṭan, irfeḏ hasṯliṭ, iẓẓi-ḏ s-is aɣi. Irkeb ɣuf yis-nnes, iruḥ-ḏ ɣer ssulṭan. Yuc-as aɣi ḏini, iṭweḏa i-s, yemmuṭ.

Ḏi lweqṭ-ḏin iruḥ Mḥammed ɣer ayṯma-s, inna-asen :

– Neč ḏ uma-ṯwen. Ayaw nrewḥeṭ[199] ɣer baba-ṯnaɣ.

Kkren uyiren, uwin lwezzaṭ, rnin ṭṭir. Xelḏen ammas m ubriḏ, nsin ḏi lexla. Ruḥen ɣer lbir aḏ silin aman aḏ swen, nnan-as :

– Hwa a Mḥammed, siɣy-aneɣ-ḏ aman a nsu.

[199] Variante syntagmatique de /Ayaw a nrewḥet…/.

Elles le promirent. Celui-ci monta à cheval, et s'en retourna chez le sultan, à qui il apporta les oies. La nuit, le sultan du village donnait une fête et les oies se mirent à chanter.

– Avez-vous tiré cette mélodie de votre tête, leur dit le sultan, ou bien l'aviez vous déjà entendue ?

–Nous l'avons tirée de notre tête, répondirent-elles.

S'adressant alors à Mhammed, le sultan dit :

– Donnez-les-moi, je vais les emporter.

Mais le jeune homme voulut les consulter.

– Dites-lui donc, répondirent les oies, de prendre du lait de la jument ogresse, et de faire ses ablutions avec lui ; à cette condition nous serons à lui.

Le sultan donna l'ordre à Mhammed d'aller lui chercher du lait de la jument ogresse. Celui-ci consulta son cheval, qui lui répondit :

– Dites au sultan de me donner quarante grands sacs de fèves que je mangerai, et de vous remettre aussi la couverture d'or.

Le jeune homme rapporta la couverture d'or et les sacs de fèves. Quand son cheval les eût mangés, il monta dessus et partit. Ils arrivèrent au pays habité par la jument.

– Cachez-vous, dit Ledhem à son maître.

Dès que la jument aperçut Ledhem, elle vint à lui et la lutte commença. Lorsqu'elle mordait le cheval, ses dents se heurtaient contre la couverture d'or, et Ledhem n'avait pas de mal. Au contraire, lorsque Ledhem la mordait, il la blessait ; aussi eut-il la victoire, et la jument tomba à terre. Mhammed ben Essultan arriva avec une gamelle, et se mit à traire le lait ; puis il monta à cheval et retourna chez le roi à qui il remit le breuvage. Le sultan fit ses ablutions avec et en mourut.

Alors Mhammed alla trouver ses frères, et leur dit :

– Je suis votre frère. Rentrons chez notre père.

Ils emmenèrent les oies et l'oiseau chanteur. Ils passèrent la nuit à mi-chemin, dans la campagne. Se rendant auprès du puits pour tirer de l'eau, les deux frères aînés dirent à Mhammed :

– Descends, et apporte-nous de l'eau à boire.

Yin-as asγun ḍug ammas ; issili-yasen-ḍ aman ; swin, bbin-as asγun ; yeγḍu ḍi lbir. Yis-nnes izra bab-nnes iḥṣel, iwella ḍ lğen, iγab fell-asen. Uγiren, ruḥen baεḍen-as. Xelḍen γer baba-ṭsen, inna-asen :

– Ma hezrim ca uma-ṭwen ?

Nnan-as :

– U h-nezri ca. Nuwi-yaḵ-ḍ ṭṭir ḍ lwezzaṭ.

A ḍeča i ḍin, hus-ḍ lgafelṭ, hensa ḍin sma[200] lbir. Ruḥen aḍ silin aman, slin-as itεeγaḍ ḍaxel lbir. Yrin-as asγun, silin-ṭ-iḍ. Netta iγy-ḍ barra, ijbeḍ ssbib uyis-nnes illa ḍi lğib-nnes. Iγr-iṭ ḍi leεfiṭ, ibexxer i-s. Annaḵ yis-nnes iḥeḍr-ḍ γar-s. Irkeb fell-as, irweḥ γer baba-s. Inna-as baba-s :

– Aqqel ḍeg ayṭma-ḵ uwin-ḍ ṭṭir, rnin-ḍ lwezzaṭ. Cek hebḍuḍ fell-aneγ ur ṭuwiḍ akeḍ qič.

Inna-as :

– A baba, ayṭma sḵerḵusen fell-aḵ.

Iεuḍ-as lqeṣṣeṭ mammeḵ ṭella. Inna-as :

– Ma ur ay-ṭumineḍ ca, εerra γuf ṭγarḍin-nsen a hen-ṭafed ṭebεeγ-hen[201].

Iεerr-asen baba-ṭsen γef ṭγarḍin, γuf-ihen iṭebε-ihen. Ḍi lweqṭ-ḍin iγucc si-sen, iḍerε-ihen si hmurṭ-ḍin. Iqqim netta ḍ memmi-s, ifraḥ i-s, iεziz γar-s.

---

200 Forme prépositionnelle.
201 Forme désassimilée de [ṭebεexen]

Ils l'attachèrent à une corde par le milieu du corps, et il leur monta de l'eau ; mais, après avoir bu, ils coupèrent la corde, si bien qu'il tomba dans le puits. Ledhem, voyant son maître dans cette situation navrante, redevint génie et disparut. Les deux aînés rentrèrent chez eux.

– N'avez-vous pas vu votre frère ?, demanda le père.

– Non, répondirent-ils, mais nous vous apportons l'oiseau chanteur et les oies.

Le lendemain, une caravane arriva au puits, et passa la nuit à côté. Les gens qui allaient puiser de l'eau entendirent Mhammed crier au fond du puits. Ils lui lancèrent une corde et le firent sortir. Une fois dehors, Mohammed tira un crin de son cheval qu'il avait conservé dans sa poche. Il le jeta au feu et le réduisit en fumée ; aussitôt, Ledhem se présenta devant lui. Il monta dessus et retourna chez son père.

– Vois ce qu'ont fait tes frères, lui dit celui-ci, ils ont rapporté l'oiseau chanteur et les oies. Toi, tu as tardé à rentrer, et cependant tu ne rapportes rien.

– Ô mon père, lui répondit Mhammed, mes frères vous ont menti.

Et il lui raconta toute l'histoire, ajoutant :

– Si vous ne me croyez pas, mettez à nu leurs épaules, et vous verrez que j'y ai apposé mon cachet.

Le père découvrit leurs épaules, et trouva en effet l'empreinte du sceau. Il entra alors dans une violente colère contre eux, et les chassa du pays. Il ne conserva que son troisième fils qui devint l'objet de sa joie et de son affection.

20. Haqṣiṭ m war ḏ ṭayyulṭ ḏ uccen ḏ insi*

Ar yiğ m wass inna i ṭayyulṭ :

– Ğ-ay a cem-čey u a am-ucey ṭmanya n lgelbaṭ n ṭemzin.

Ixleḏ uccen, inna-as i ṭayyulṭ :

– Ar a am-yuc ṭmanya n lgelbaṭ n ṭemzin. Ḏira haḏ ṭemṭeḏ, wi haḏ yečen himzin-aya ? Neč a am-ucey ṣaɛ n ṭemzin, uc-ay qič seg imejji-nnem, imer-iḏin hečeḏ himzin heqqimeḏ cem heddereḏ[202].

Hayyulṭ haqbel awal-aya, u as-ṭuc[203] aḏ ibbi sig imejji-nnes s ṭaymas-nnes. Netta yuwi ṭṭarf-ḏin sig imejji-nnes, iyars-iṭ ḏi hala uluḏ. Yuyir yer war inna-as :

– Ya ɛemmi, arwaḥ, atta ṭayyulṭ ṭeyreq ḏi hala uluḏ, hemmuṭ. Arwaḥ a nuyir bac a t-nejbeḏ neč iḏ-iḵ.

Alḏ ga ixelḏen hala, inna-as i war :

– Bḏu cek.

Inna-as war :

– Ɛedda cek ḏ amzwaru a hjebḏeḏ.

Yeya imejji ḏeg imi-nnes, yeya iman-nnes ijebbeḏ, inna-as :

– Ya ɛemmi, a ṭizay fell-a. Arwaḥ cek a g illan ḏ aṣḥiḥ a t-hjebḏeḏ.

Inna-as war :

– Wesseɛ si ḏin aḏ asey.

Yuyir ijbeḏ imejji-aya s ṭṭayweṭ, ihuzz-it, netta iyreq ḏug luḏ. Yus-ḏ uccen yebḏu iḏerrem ḏi-s s ḏeffir. Inna-as war :

– Arwaḥ sy-ay zzaṭ-i.

Inna-as :

– Ur yiy ci ḏi-ḵ lxeyr s ḏeffir alḏ a c-ḏ-qabley s zzaṭ.

---

* Conte communiqué à G. Mercier par l'intermédiaire du père Bouillon des Missions d'Afrique à Arris et revu par G. Mercier et Mohammed ben Si Cherif de Arris (dialecte des Oulad-Daoud).

202 Variante syntagmatique de /…imer-iḏin a hečeḏ himzin a heqqimeḏ cem heddereḏ/ avec la modalité d'aoriste /a/.

203 Variante syntagmatique de /…u ṭuc-as…/.

Histoire du lion, de l'ânesse, du chacal et du hérisson

Le lion dit un jour à l'ânesse :

– Laisse-moi te manger, et je te donnerai huit mesures d'orge.

Survint le chacal, qui dit à l'ânesse :

– Le lion te donnera huit mesures d'orge ; mais, lorsque tu seras morte, qui mangera cette orge ? Moi, je te donnerai une charge d'orge, si tu me laisses prendre un peu de ton oreille. Tu pourras alors manger l'orge, puisque tu seras encore vivante.

L'ânesse y consentit, et lui donna à couper le bout de son oreille avec ses dents. Le chacal l'emporta, et alla le planter dans une mare de boue.

Il alla ensuite chez le lion et lui dit :

– Ô mon oncle, viens, l'ânesse s'est noyée dans une mare de boue, elle est morte ; allons ensemble la tirer de là.

Lorsqu'ils arrivèrent au marais, le chacal dit au lion :

– Commence.

– Passe toi-même le premier, lui répondit le lion, et tire.

Le chacal mit l'oreille dans sa gueule, et fit comme s'il tirait.

– Ô mon oncle, s'écria-t-il, elle est trop lourde pour moi. Viens toi-même, tu es fort, tu l'en tireras.

– Ecarte-toi, dit le lion, j'arrive.

Il arriva et se mit à arracher l'oreille avec force. Il l'enleva, mais s'enfonça dans la boue ; le chacal commença à le mordre par derrière.

– Viens donc devant moi, lui dit le lion.

– Je ne t'ai pas fait de bien par derrière, lui dit le chacal, pour venir maintenant te regarder en face par devant.

Netta itett, inna-as :

– Aḵsum-aya n hemezḏin yif wa n ṭwabeq.

Ixleḏ insi, inna-as i uccen :

– Cerrḵ-ay ḏi hyera-nneḵ.

Inna-as uccen :

– Rağa-ay alḏ aḏ ḵemmley, a necreḵ ḏi hraqiṯ n lebṣul. Cek aḏ ṯawiḏ aniji, neč aḏ awiy anedda.

Ḏug unebḏu alḏ ga g ixleḏ lebṣul, usin-ḏ aḏ bḏan ğar-asen nneɛmeṯ. Insi yuwi lwerq aniji, uccen iqleɛ lebṣul anedda. Inna-as insi i uccen :

– A cek heyiḏ-t is-i.

Inna-as uccen :

– A necraḵ ḏi hraqiṯ m yirḏen u a ney lḥajṯ icṯ ; cek aḏ ṯawiḏ wa illan ḏi hmurṯ, neč aḏ awiy wa illan nni hmurṯ.

A-hen ḵerzen, mejren, serwṯen, zuzren, alḏ i hwella ṯaɛrumṯ ṯameqᵒranṯ. Uccen inna-as i insi :

– Aḏef ḏi hmurṯ aḏ ṯafeḏ ssham-nneḵ.

Yuḏef insi ur yufi c. Inna-as i uccen :

– Aya a nazzel. Wa ixelḏen ḏ amzwaru aḏ yawi irḏen.

Inna-as uccen :

– Aya.

Insi isekker i ayṯma-s, inna-asen :

– Ruḥeṯ ferqeṯ ḏug ubriḏ, heffrem iman-nnun.

Bḏun tazzalen. Uccen iruḥ izerreb ; insi iqqim itkiyal ḏeg yirḏen, uccen itazzel, iqqar-as :

– Mani helliḏ a insi ?

Kull yiğ seg ayṯma-s n insi iqqar-as :

– Neč a ḏay.

Mani g iwella uccen, yufa insi itkiyal ḏeg yirḏen, inna-as :

– Lkil seṯṯeɛc.

Inna-as uccen :

– Ass-a cek heyiḏ-t is-i !

Et il mangeait en disant :

– La viande des fesses est meilleure que celle des côtés.

Survint le hérisson, qui dit au chacal :

– Associe-moi avec toi.

– Attends que j'aie fini, dit celui-ci, nous nous associerons pour un champ d'oignons. Toi tu prendras le dessus, et moi j'aurai le dessous.

En été, lorsque les oignons furent mûrs, ils vinrent partager entre eux la récolte. Le hérisson emporta les feuilles du dessus, et le chacal arracha les oignons du dessous. Le hérisson dit au chacal :

– Tu m'as joué.

– Eh bien, dit le chacal, nous allons nous associer pour un champ de blé, et nous procéderons autrement : toi tu prendras ce qui est en terre, et moi j'emporterai ce qui est par dessus.

Ils labourèrent, moissonnèrent, dépiquèrent, vannèrent, et obtinrent finalement un gros tas de blé. Le chacal dit au hérisson :

– Entre en terre, tu trouveras ta part.

Le hérisson chercha et ne trouva rien.

– Or ça, dit-il au chacal, nous allons faire une course et celui qui arrivera le premier aura le blé.

– Soit, répondit le chacal.

Mais le hérisson fit venir ses frères et dit :

– Allez, répandez-vous tout le long du chemin, et cachez-vous.

Puis ils commencèrent à courir. Le chacal partit en toute hâte, tandis que son compère restait à mesurer le blé. Courant toujours, le chacal disait :

– Où en es-tu, ô hérisson ?

Et chacun des frères de ce dernier répondait :

– Me voici.

Quand le chacal revint, il trouva le hérisson occupé à mesurer le blé, qui lui dit :

– J'en suis à la seizième mesure.

– Aujourd'hui, répondit le chacal, c'est toi qui m'as joué !

21. Lqeṣṣeṭ n ṭsekkurṭ ḍ Serdeslas aseḥḥar*

Llant sent n ṭseḍnan ; hicṭ ṭmizragṭ, hicṭ ṭabahlulṭ. Habahlulṭ henna i hmizragṭ :

– Mammeḵ tsawiḍ aɣi-nnem ?

Henna-as :

– Neč teẓẓiɣ-ṭ, twezzaεeɣ-ṭ ḍi hmurṭ.

Habahlulṭ hruḥ ṭeɣa mammeḵ i as-ṭenna. Hmizragṭ hella heffer aɣi-nnes. Mani ḍ-usin inijiwen ɣer ṭmizragṭ, huc-asen aɣi ; čin ṭiḥabba, min lxubz ḍ lğuz ḍ uḵsum. Ass i ḍin uɣiren ɣer ṭabahlulṭ. Hruḥ nettaṭ aḍ ṭcawer hmizragṭ, henna-as :

– Mata aḍ uceɣ i inijiwen ?

Henna-as :

– Uc-asen aɣɣay n iḥebba[204] ḍ ixsan ḍ lferc n lğuz. Aḍ ṭruḥ, heɣa amm-a i inijiwen ; nehni uɣiren ur čin c.

Lmerreṭ ṭicṭ henna hmizragṭ i hbahlulṭ :

– Arwaḥ a niɣ hiqellabin a neṭṭef ḍi-sen hiseḵrin.

Ṭṭfent sent n ṭseḵrin, uwin-hent ɣer ṭaddarṭ-nsent. Habahlulṭ henna i hmizragṭ :

– Mammeḵ a ṭenṭ-nsawa ?

Henna-as :

– Huc-asent[205] himeqqiṭ m waman, herna-asent[206] qič m wari, imer-iḍin aḍ ummen.

Ṭruḥ habahlulṭ hesawa amm-a. Hmizragṭ heɣres hasekkurṭ-nnes, heks-as aḍan-nnes, ṭɣ-it ḍi haqemmucṭ, heɣa ḍi-s aman ḍ lebṣul ḍ ifelfel ḍ ṭisenṭ ḍ ṭicerṭ, hesseɣ leεfiṭ, hesawa haberbucṭ, heča nettaṭ ḍ ṭarwa-nnes. Mmi-s n ṭmizragṭ irɣa, irfeḍ aqebbal m uḵsum ḍug fus-nnes. Mmi-s n ṭbehlulṭ izr-iṭ, iwella ɣer imma-s inna-as :

* Conte communiqué à G. Mercier par l'intermédiaire du père Bouillon des Missions d'Afrique à Arris et revu à T'koukt par G. Mercier et Mhammed ben Si Cherif (dialecte des Oulad-Daoud).

204 Allomorphe de /tiḥebba/.

205 /h/ expressif soutenant la valeur impérative de cette forme verbale.

206 /h/ expressif soutenant la valeur impérative de cette forme verbale.

Histoire de la perdrix et du magicien Serdeslas

Il y avait deux femmes, l'une rusée et l'autre imbécile.

L'insensée dit à la rusée :

– Comment fais-tu ton lait ?

– Je le trais, répondit-elle, et je le verse à terre.

L'imbécile partit, et fit comme on lui avait dit, tandis que la rusée cachait son lait. Quand vinrent des hôtes chez cette dernière, elle leur donna du lait ; ils mangèrent des dattes, du pain, des noix et de la viande. Puis ils se rendirent chez l'insensée. Celle-ci alla consulter sa voisine.

– Que dois-je donner aux hôtes ? , lui dit-elle.

– Donne-leur, dit la rusée, des noyaux de dattes, des os, des coquilles de noix.

Elle partit, et agit ainsi à l'égard de ses hôtes, qui s'en allèrent sans manger.

Une autre fois, la rusée dit à l'imbécile :

– Allons placer des lacets pour prendre des perdrix.

Elles en prirent deux et les emportèrent chez elles.

– Que dois-je leur faire ? , dit l'insensée à sa compagne.

– Donne-leur, répondit celle-ci, une goutte d'eau, un brin d'alfa, et alors elles cuiront.

L'insensée s'en alla et fit ainsi. La rusée égorgea sa perdrix, lui enleva les intestins, la mit dans la marmite, ajouta de l'eau, des oignons, du piment, du sel, de l'ail, alluma le feu, fit du couscous, et mangea, elle et ses enfants. Son fils sortit portant en main un morceau de viande. Le fils de l'insensée l'aperçut, retourna chez sa mère et lui dit :

– Awi-yaney-ḏ amensi-nnay bac a neč aḵsum n ṯsekkurṯ-nnay.

Henna-as yemma-s :

– Ruḥ awi-ḏ hasekkurṯ.

Amčuḵ irfeḏ aseḵsaḵ, annaḵ hasekkurṯ ḏi haqemmucṯ hetraɛ ḏi-s. Isiwl-as inna-as :

– A imma, atta hasekkurṯ hetraɛ ḏi-y s ṯiṭṭawin-nnes.

Heqqar-as :

– Kkes aseḵsaḵ.

Yekkes aseḵsaḵ, ṯasekkurṯ ṯufi, hessers ḏi ixf n hessejerṯ ṯigiṯ a teṭsen ḏug allay-nnes ar ḏ uḵsel ḏ yilef ḏ ifis ḏ uccen ḏ ṯeḏmuṯ ḏ ṯgerzizṯ ḏ uḏbir ḏ wazḏuḏ ḏ ṯaberreggalṯ.

Ḍug ammas n yiḍ ṯeḥwağ hasekkurṯ aḏ ṯebzuḍ. Hebzuḍ, hiḏu hmeqqiṯ f ixf m war. Inna-asen i yuḏan-nnes :

– Heryeṯ, heqqelem ma hečaṯ ca lgerreṯ.

Irya uḵɛeb inna-as :

– Ajenna ha-ṯ imlel am luber-inu.

Irya uḏbir inna-as :

– Ajenna a ḏ aziza am ṯiṭ-inu.

Irya uccen inna-as :

– A ḏ aberbac am uzaw-inu.

Inna-as war i ṯḵeṭṭufṯ :

– Ali yer ixf n ssejerṯ.

Huli ḵeṭṭufṯ, hufa hasekkurṯ hwella ḏ ṯameṭṭuṯ s uɛeddis. Alḏ ga g yuli wass kkren luḥuc aḏ ruḥen aḏ serḥen. Ṭbeqqim hagerzizṯ henna :

– Ur gguriy ca aḏ reṯɛey.

Haḵeṭṭufṯ heqs-as segg ixf n ṯafḏenṯ, hiḏu hameṭṭuṯ, imezzeq uɛddis-nnes, iry-ḏ si-s umčuḵ yedder. Heṯf-iṯ hagerzizṯ, heffr-iṯ. Ass i ḏin heṭṭef ṯyars i hameṭṭuṯ, hebbi-t, hesemmw-it. Alḏ ga aḏ ruḥen luḥuc, heferq-asen-t. Ukull čin ss-is men qell ṯagerzizṯ heffer ssahm-nnes. Uccen izra amčuḵ, ur ixes c aḏ iruḥ aḏ irṯeɛ. Henna-as hagerzizṯ :

– Apporte notre dîner, que nous mangions notre perdrix.

– Va la chercher, lui dit sa mère.

L'enfant souleva la couscoussière ; la perdrix, dans la marmite, le regardait.

– Maman, s'écria-t-il, voici que la perdrix me regarde avec ses yeux.

– Lève la couscoussière, dit la mère.

L'enfant l'ôta, la perdrix prit aussitôt son vol, et alla se poser au sommet d'un grand arbre sous lequel dormaient le lion, la panthère, le sanglier, l'hyène, le chacal, la gazelle, le lièvre, la tourterelle, le ramier, le merle.

Au milieu de la nuit, la perdrix eut envie de pisser. Elle pissa, et une goutte tomba sur la tête du lion. Celui-ci dit à ses gens :

– Sortez, et allez voir s'il fait de l'orage.

Le renard sortit, et lui dit :

– Le ciel est blanc comme mon pelage.

La tourterelle sortit, et dit :

– Le ciel est bleu comme mon œil.

Le chacal sortit, et lui dit :

– Il est gris comme mes poils.

Le lion dit à la fourmi :

– Monte au sommet de l'arbre.

La fourmi monta, et trouva la perdrix changée en une femme enceinte.

Quand vint le jour, les animaux se disposèrent à aller paître. Le lièvre resta et dit :

– Je ne paîtrai point.

La fourmi piqua la femme au bout de l'orteil. Celle-ci tomba, son ventre se déchira, et il en sortit un enfant vivant. Le lièvre le prit et le cacha ; ensuite il égorgea la femme, la coupa en morceaux et la fit cuire. Quand les animaux rentrèrent, il la leur partagea. Tous en mangèrent, à l'exception du lièvre qui cacha sa part. Le chacal aperçut l'enfant, il ne voulut point aller paître :

– Ruḥ aḏ terṭɛeḏ, a aḵ-ucey ssahm-inu.

Yuyir uccen. Huyir ṯagerzizṯ yer umčuḵ, hey-as arḵas ḏug uḏar-nnes, ṯenna-as :

– Uyir. Yar-ḵ aḏ ṯesweḏ alḏ aḏ ṯerwiḏ.

Yuyir umčuḵ, ixleḏ hsuf, iswa alḏ ga irwa. Ryin-as uccawen ḏeg ixf-nnes am iya n ṯeḏmuṯ. Yeya arḵas ḏeg ixf m uccawen-nnes. Hery-ḏ ulṯma-s, netta inna-as :

– Qa ya ya ya, ya Ayca[207] ya ulṯma.

Herwel ulṯma-s, inna-as :

– A Ayca, qa ya ya ya, neč ḏ uma-m.

Ṯerya ulṯma-s, ṯruzzi yef bab n ṯraqiṯ a iḵerzen s lḥenni. Hufa yiğ qarn-as Serdeslas, netta ḏ aseḥḥar, hercl-iṯ. Imer-iḏin ṯeḥwağ aḏ ṯney uma-s, henna-as i Serdeslas :

– Yim ḏeg imi uyddiḏ.

Yuyir netta iwella ḏ fiyer. Henna Ayca i uma-s :

– Ruḥ wezzeɛ aman !

Iruḥ yula Serdeslas ḏeg imi uyddiḏ iqar-as :

– Mata hetsawiḏ ḏa ?

Inna-as :

– Lḥal iḥma, neč qqimey ḏi lebruḏ.

Inna-as :

– Ri bac aḏ wezzɛey aman.

Henna-as-ḏ ɛil-nnes :

– Ruḥ ffer iman-nneḵ ḏi llḥaf-inu. Imer-iḏin henna-as i uma-s : Ruḥ sirḏ-ay llḥaf !

Yuyir yeyra llḥaf ḏug aman, izra Serdeslas, yuṯ-iṯ s udebbus ḏug aman, iny-iṯ.

Imer-iḏin iwella. Henna-as ulṯma-s :

– Laya-ḏ xal-ḵ aḏ yeč ameḵli.

Inna :

– Xali, netta ḏ baba.

[207] Allomorphe de /Ɛayca/.

– Va au pâturage, lui dit le lièvre, je te donnerai ma part.

Il partit. Le lièvre alla vers l'enfant, lui mit des souliers aux pieds, et lui dit :

– Va, et prends garde de boire jusqu'à satiété.

L'enfant partit, arriva à la rivière, et but jusqu'à se désaltérer. Des cornes lui sortirent de la tête comme celles d'une gazelle. Il plaça ses souliers à l'extrémité de ses cornes. Sa sœur sortit, il lui dit :

– Ka ra ra ra, ô Aycha, ô ma sœur.

Elle prit la fuite. Il lui dit :

– Ô Aycha, ka ra ra ra, je suis ton frère.

Elle s'en alla, cherchant le propriétaire d'un champ planté de henné. Elle en trouva un, nommé Serdeslas, c'était un magicien ; elle l'épousa. Ensuite, elle voulut tuer son frère. Elle dit à Serdeslas :

– Place-toi à l'ouverture de l'outre.

Il alla se placer ainsi et devint serpent. Aycha dit à son frère :

– Va verser l'eau !

Il s'en alla, et trouva Serdeslas à l'entrée de l'outre.

– Que fais-tu ici ? , lui dit-il.

– Le temps est chaud, répondit Serdeslas, je reste à la fraîcheur.

– Sors, lui dit-il, pour que je verse l'eau.

Sa femme lui dit :

– Va te cacher dans mon vêtement. Après cela elle dit à son frère : Va laver mon vêtement !

Il y alla et jeta le vêtement dans l'eau. Il aperçut Serdeslas, lui donna un coup de bâton dans l'eau, et le tua. Puis il revint. Sa sœur lui dit :

– Appelle ton oncle pour qu'il vienne manger le déjeuner.

Il dit :

– Mon oncle, c'est mon père.

Heqqar-as :

– Mata ḥeqqareḍ baba-ḵ, netta ḏ xali-ḵ ?

Inna-as :

– Yemmuṯ.

Henna-as :

– Mani illa ixf-nnes ?

Iqar-as :

– A neč ğiɣ-ṯ.

Netta isḵerḵus, irfeḏ ixf-nnes ddu-s. Yeyra ixf ufiɣer ḏug uberbuc. Ulṯma-s ḥeča aberbuc nettaṯ hemmuṯ.

Imer-iḏin irya aḏ ixḏem anilṯi. Hameṭṭuṯ hellan ixeddem ɣar-s henna-as i uryaz-nnes :

– A neny axliḍ-aya.

Inna-as :

– A ḏeča a nerḥel, a nessers ḏig ixf uɣezḏis, a nessers amčuḵ ḏug usaku ḏi heyma.

Henna-as :

– Mata ha neɛḏel ḏi heyma-in.

Inna-as :

– A niɣ hageccult n ṯlusi.

Reḥlen ɣer ṯnezzaḵṯ, alḏ ga g issules, ssersen ḏeg ixf uɣezḏis. Henna-as hameṭṭuṯ i urgaz-nnes :

– Yi hamčuḵ ḏi ṯayma usaku ḏeg ixf uɣezḏis. Ḏira ha nekker a h-neɣer.

Lbaɛḏ-umma ṯsen.

Ikker humčuḵ iḏren saku, yuɣ hayma n ṯlusi f ixf uɣezḏis, yeffer iman-nnes ḏug umḵan n ṯlusi, iɣni saku f iman-nnes. Argaz ḏ ṯmeṭṭuṯ mani kkren nnan :

– Imir-a yeṭṭes, a h-niɣer.

Fetḵen saku, ḏefɛen hageccult f ixf uɣezḏis.

Hanezzaḵṯ kkren, ḏebbqen axxam, reḥlen. Ḏug ubriḏ hamčuḵ ixelḍ-iṯ ubezziḍ, ibzeḍ ḏug usaku. Hameṭṭuṯ henna i urgaz-nnes :

– Ddhan-nnaɣ ibḏu ifessi.

Elle lui dit :

– Pourquoi dis-tu ton père, puisque c'est ton oncle ?

Il lui dit :

– Il est mort.

– Où est sa tête ? , répondit-elle.

Il dit :

– Je l'ai laissée.

Mais il mentait, car il avait apporté la tête sous ses vêtements. Il lança la tête du serpent dans le couscous. Sa sœur en mangea et elle mourut.

Il sortit alors pour aller se placer comme berger. La femme chez qui il travaillait dit à son mari :

– Tuons ce berger.

– Demain, répondit-il, nous lèverons la tente et nous nous établirons sur la crête d'un rocher. Nous mettrons l'enfant dans un tellis, d'un côté.

– Comment, dit-elle, ferons-nous le contrepoids de l'autre côté ?

Il dit :

– Nous mettrons une petite outre de beurre frais.

Ils partirent au matin, et quand vinrent les ténèbres, ils se placèrent sur la crête d'un rocher. La femme dit au mari :

– Tourne le côté du tellis où est l'enfant vers la crête du rocher, enfin qu'en nous levant nous le précipitions.

Ensuite ils s'endormirent.

L'enfant se leva, retourna le tellis et mit le côté du beurre sur la crête du rocher ; puis il se cacha lui-même à la place du beurre et ferma le tellis sur lui. Quand l'homme et la femme se levèrent, ils dirent :

– Maintenant il dort, précipitons-le.

Ils délièrent le tellis, et lancèrent la petite outre du haut du rocher.

Au matin, ils se levèrent, plièrent la tente et partirent. Pendant la route, l'enfant eut envie de pisser, et il urina dans le tellis. La femme dit à son mari :

– Notre beurre commence à fondre.

Huca fus-nnes aḏ ṯeḏhen ssalf-nnes. Imḏi urgaz-nnes ak netta fus-nnes aḏ iḏhen iyri-nnes.

Ḏeg iḏ ssersen axxam, feṯḵen saku aḏ ksen hlusi aḏ iyin amensi, ufin amčuḵ ḏug umḵan n ṯlusi. Ɛiḏen fell-as alḏ ga irwel.

Yufa ṯamyarṯ inna-as :

– A am-xeḏmey, lliy fell-am ḏ axliḏ.

Henna-as :

– Yim.

Ḏira iruḥ israḥ, u as-tuča amyarṯ ayrum labas. Netta aḏ yuyir aḏ yawi ssɛiṯ yer yiğ m umḵan si henezzaḵṯ alḏ i as-yalles ; ssɛiṯ treweḥ helluz. Henna-as hamyarṯ :

– Ssɛiṯ hatta i herweḥ, helluz.

Inna-as :

– Mammeḵ tsawiḏ ḏug ayrum tsawiy-am-t ḏi ssɛiṯ.

Henna-as hamyarṯ :

– Uyir !

Yuyir netta labas si yay alḏ i g ixleḏ haddarṯ n ḏadda-s, inna-as :

– Awi-yay yer ssulṭan n lejnun bac a ay-sseqran.

Ga g iqra swaswa, iwella yer ḏadda-s, inna-as :

– Awi-yay yer ssuq aḏ welliy ḏ aserḏun u ay-ṯzenzeḏ. Yar-ḵ[208] aḏ ṯawiḏ algam.

Huwi-ṯ yer ssuq, hezzenz-iṯ i ssulṭan n lejnun, hettu algam. Ssulṭan n lejnun yuwi aserḏun yer ṯeɛwinṯ, yeks-as algam bac aḏ isu. Iwella imer-iḏin ḏ amčuḵ, irweḥ yer ḏadda-s, iqqim yar-s alḏ i g immuṯ.

[208] Incohérence d'accord morphologique de genre entre l'affixe prépositionnel /-ḵ/ (masculin) et le nom auquel il réfère /dadda/ (féminin).

Et elle tendit la main pour se graisser les mèches de côté. A son tour, le mari tendit la main pour se frotter le cou.

La nuit, ils dressèrent la tente et ouvrirent le tellis pour en tirer le beurre afin de faire le dîner. Ils trouvèrent l'enfant à la place du beurre, et se mirent à pousser des cris jusqu'à ce qu'il prît la fuite.

Il rencontra une vieille et lui dit :

– Je me mets à ton service et serai ton berger.

– Reste, lui dit-elle.

Mais lorsque l'enfant allait paître, la vieille ne lui donnait pas beaucoup de pain. Lui, de son côté, emmenait toujours les brebis au même endroit et les y laissait du matin jusqu'au soir ; le troupeau revenait affamé.

La vieille lui dit :

– Voilà que le troupeau revient et il a faim !

– Ce que tu me fais pour le pain, répondit-il, je te le fais pour les chèvres.

– Va-t'en, lui dit la vieille.

Il marcha beaucoup, jusqu'à ce qu'il arrivât au village de sa grand-mère. Il lui dit :

– Conduis-moi chez le roi des génies, pour qu'il m'instruise.

Lorsqu'il fut savant, il revint chez sa grand-mère. Il lui dit :

– Amène-moi au marché, je deviendrai mulet et tu me vendras, mais prends garde d'emporter la bride.

Elle le conduisit au marché, et le vendit au roi des génies. Elle oublia la bride. Le roi des génies emmena le mulet à la source et lui enleva la bride pour le faire boire. Il redevint aussitôt enfant, et retourna chez sa grand-mère chez laquelle il resta jusqu'à sa mort.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Basset, A., *Textes berbères de l'Aurès (Parler des Ayt Frah)*, Publication de l'Institut d'Etudes orientales, t. XXIII, Paris, 1961.

Basset, H., *Essai sur la littérature des Berbères*, Carbonel, Alger, 1920.

Basset, R., *Loqmân berbère*, Leroux, Paris, 1890.

Basset, R., « Notes sur le Chaouia de la province de Constantine », *Journal Asiatique*, 1896 : 361-394.

Basset, R., *Nouveaux Contes berbères*, Leroux, Paris, 1897.

Ben Sedira, B., *Cours de langue kabyle*, Jourdan, Alger, 1887.

Bezzazi, A., *Etude d'un corpus de contes oraux du Maroc oriental*, vol. III (Doctorat) Université Mohamed V, Oujda, 1993.

Bezzazi, A. & Kossmann, M., *Berbersprookjes uit Noord-Marokko*, Bulaaq, Amsterdam, 1997.

Boulhaïs, N., « Recherches sur l'Aurès, bibliographie ordonnée », *Etudes et Documents Berbères*, 15-16, 1998 : 284-312.

Dakhlia, J., « Des prophètes à la nation : la mémoire des temps anté-islamiques au Maghreb », *Cahiers d'Etudes africaines*, 107-108, XXVII-3-4, 1987 : 241-267.

Djarallah, A., « Un conte chaoui : Ḥend utteγyult », *Awal*, 1, 1985 : 163-175.

Djarallah, A., « Bayyay : un conte chaoui » , *Awal*, 1987, 3 : 198-201.

Djarallah, A., « Un conte dans le parler Aït Abdi (Aurès méridional) », *Etudes et Documents Berbères*, 4, 1988 : 139-142.

Djarallah, A., « Une randonnée dans le parler des Harakta de Aïn-Beïda, agzin d nanna-s (le chiot et sa tante) », traduit en collaboration avec Paulette Galand-Pernet, *Etudes et Documents Berbères*, 10, 1993 : 135-138.

Fremeaux, J., « Souvenirs de Rome et présence française au Maghreb : essai d'investigation », in *Connaissance du Maghreb*, Paris, 1984 : 29-46 .

Galand-Pernet, P., *Littératures berbères des voix des lettres*, PUF, Paris, 1998.

Hannoum, A., *Colonial Histories, Post-colonial Memories. The Legend of the Kahina, A North African Heroine*, Heinemann, Portsmouth, NH, 2001.

Hanoteau, A., *Essai de grammaire kabyle*, Jourdan, Alger, 1858.

Kossmann, M., « La spirantisation dans les parlers zénètes : aperçu historique », in P. Bos (éd) *Langues du Maroc : aspects linguistiques dans un contexte minoritaire*, Tilburg, 1995 : 11-19.

Kossmann, M., *A study of Eastern Moroccan Fairy Tales*, Academia Scientiarum Fennica, Helsinki, 2000.

Lacoste-Dujardin, C., *Le conte kabyle*, La Découverte, Paris, 1970.

Lacoste-Dujardin, C., « Discours social et contexte de production, passage de l'oral à l'écrit : exemple d'un récit dans le domaine de l'économie », *Littérature orale arabo-berbère*, Vol. 10, 1979 : 85-102.

Lafkioui, M., *Syntaxe intégrée de l'énoncé non-verbal berbère*, Thèse de Doctorat (1999), Paris, à paraître chez Peeters 2002.

Lafkioui, M., « Typologie des assertions affirmatives non-verbales du rifain. Approche de syntaxe intégrée » dans *Frankfurter Afrikanistische Blätter*, 13, p. 35-59, sous presse, à paraître début 2002.

Laoust, E., « Des noms berbères de l'ogre et de l'ogresse », *Hespéris*, Vol. XXXIV, 1947 : 253-265.

Marçais, G., « Gustave Mercier », *Revue Africaine*, t. 97, 1953 : 5-11.

Masqueray, E., « Tradition de l'Aourâs oriental », *Bulletin de Correspondance africaine*, 1885 : 72-110.

Masqueray, E., « Documents historiques recueillis dans l'Aurès », *Revue Africaine*, 1877 : 97-123.

Mazzoleni, G., « Roma et le culture orali », Congresso internazionale *Da Roma alla terza Roma*, Università La Sapienza, Roma, 1985.

Mercier, G., *Les Chaouia de l'Aurès*, Leroux, Paris, 1896.

Mercier, G., « Etude sur la toponymie berbère de la region de l'Aurès », *Actes onzième congrès intern. Orientalistes*, (Paris, 1897), Paris, 1899 : 173-207.

Mercier, G., « Mœurs et traditions de l'Aurès, cinq textes berbères », *Journal Asiatique*, neuvième série, tome XVI, septembre-octobre 1900 : 189-248.

Mercier, G., *Cinq textes berbères en dialecte chaouia*, Imprimerie Nationale, Paris, 1900.

Mercier, G., « Le nom des plantes en dialecte chaouia de l'Aurès », *Actes du 14ème congrès intern. Orientalistes*, (Alger, 1905), Paris, 1907 : 79-92.

Mercier, G., « La question indigène. Une mise au point des réformes à accomplir », *Académie Universitaire d'Algérie*, Alger, t. 2, 1913 : 99-122.

Mercier, G., « Note sur la toponymie antique de l'Afrique mineure », *Recu. Not. et M. Soc. archéol. Constantine*, t. 50, 1916 : 1-8.

Mercier, G., « La langue libyenne et la toponymie antique de l'Afrique du Nord », *Journal Asiatique*, t. 205, 1924 : 189-320.

Mercier, G., « Le Miracle de l'instinct », *R. Méditerranée*, Alger, t.15, 1955 : 465-480 (posthume).

Merolla, D., « Il 'tempo di Roma' in alcuni racconti orali dei gruppi berberofoni chaouia dell'Aurès (Algeria) », *Studi e Materiali di Storia delle Religioni*, Scuola di Studi storico-religiosi dell'Università di Roma, Vol. 54, XII,1, 1988 : 133-150.

Merolla, D., *Gender and Community in the Kabyle Literary Space*, CNWS Publications, Leiden, 1996.

Penchoen, T. G., *Etude syntaxique d'un parler berbère (Aït Frah de l'Aurès)*, Centro di Studi Magrebini, Napoli, 1973.

Recueil des compositions destinées au brevet de berbère, Alger, Jourdan 1913 : 114.

Souville, G., « Gustave L. S. Mercier (1874-1953) », *Hommes et destins*, t. VII, 1986 :344-345.

Stumme, H., *Arabische und berberische Dialekte*, Staatsbibliothek, Berlin, 1928.

Virolle-Souibes, M.-V. et T.Titouh-Yacine, « Initiation et imaginaire social en Kabylie », *L'Ethnographie*, Vol. LXXVIII, 1982 : 189-225.

Yacine, T., *L'Izli ou l'amour chanté en kabyle*, La Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1988.